

Bibliothèque numérique

medic@

**Bertrand, Jean-Baptiste. Relation
historique de la peste de Marseille**

Cologne : Pierre Marteau, 1721.

Cote : 40239



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?40239>

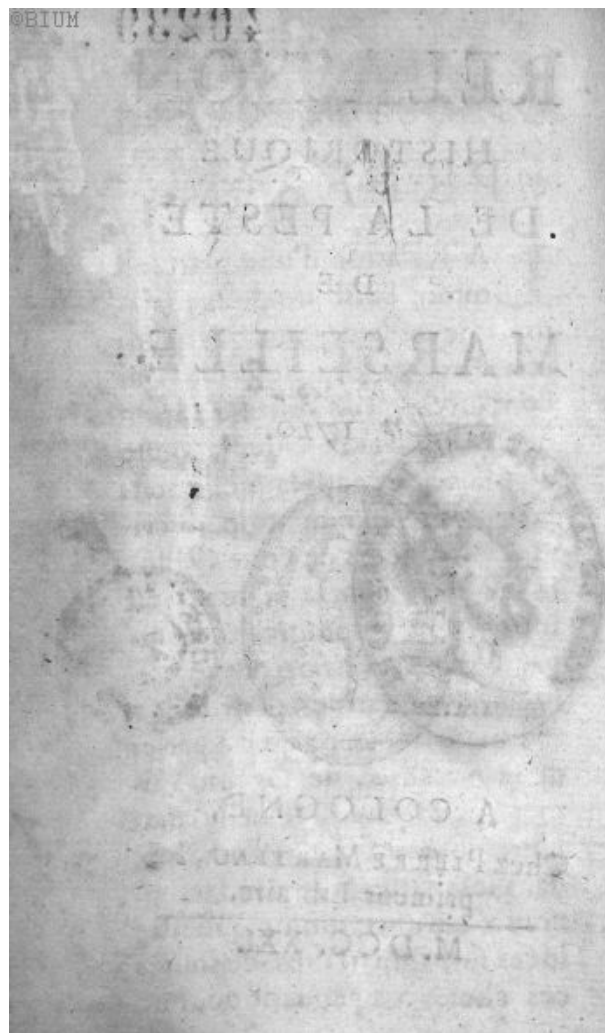
40239
RELATION
HISTORIQUE
DE LA PESTE
DE

MARSEILLE



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU, Im-
primeur-Libraire.
M. DCC. XXI.







PREFACE.

LA Relation d'une peste est moins l'histoire de la maladie, que celle des ravages qu'elle a faits, & des désordres qui l'ont suivie. Telle est la relation que nous donnons de la peste de Marseille, dans laquelle nous proposons seulement de décrire les malheurs de cette Ville, la manière dont la peste s'y est introduite, les progrès & les ravages qu'elle y a faits, & les mesures qu'on a prises pour les arrêter; sans nous engager à parler de la maladie, de ses symptômes, de sa cause, & de la manière de la traiter. Peu versés dans les matières de Médecine, nous n'aurions donné que des idées fort imparfaites de toutes ces choses. Cependant pour ne

P R E F A C E.

rien omettre de tout ce qui peut contenter la curiosité des Lecteurs sur cet article, nous avons emprunté les observations de Mr. Bertrand Medecin de cette Ville, dont la sincérité ne sçauroit nous être suspecte, que l'on trouvera à la fin de cette histoire; elles sont faites d'après nature, je veux dire sur les malades qu'il a traités, sur la triste expérience qu'il a faite lui-même de la maladie, & sur celle de toute sa famille. On attend de ce Medecin un Traité complet sur cette matière: le peu d'étendue qu'il a donné à ses observations, semble nous le promettre, & nous donner lieu de croire qu'il s'est réservé bien des choses pour ce Traité, qui joint à cette relation, ne laisseroit rien à desirer sur la peste de Marseille.

Nous croyons devoir préve-

P R E F A C E.

nir quelques plaintes qu'on
pourroit nous faire. Telle est
celle d'avoir donné des loüan-
ges à toute sorte de personnes,
reproche qu'on a déjà fait à
ceux qui ont donné de sembla-
bles relations avant nous. Mais
pouvoit-on les refuser ces loüan-
ges à ceux qui se sont sacrifiés
au salut public dans une si pé-
rilleuse occasion; puisque, se-
lon St. Denis d'Alexandrie, cet-
te sorte de mort n'est pas moins
glorieuse que le martyre. Nous
n'avons donné à tous les autres
aucun de ces éloges flatteurs,
qui n'ont d'autre principe que
l'intérêt, ni d'autre motif que la
reconnoissance, libres des en-
gagemens de celle-ci, & exempts
des soupçons du premier, nous
ne faisons que rapporter des faits
publics & avérés, mais nous n'a-
vons pas crû devoir raconter
des actions dignes de loüanges

*Aded
ut ge-
nus hoc
mortis
ob pie-
tatem
fideique
constan-
tiam,
nequa-
quam
inferius
marty-
rio cen-
seatur.
Att.
martyr.
Ruy-
nars.
edit.
Amste-
lodam.
f. 183.*

P R E F A C E.

d'une maniere simple & toute unie. Du reste nous consentons volontiers que ceux , qui par leur vigilance & leur zele , croiront meriter des éloges plus magnifiques , jouissent de la gloire que cette relation fera réjaillir sur eux : comme nous ne pouvons pas empêcher que quelqu'un ne se trouve offensé par la verité qui resultera des faits , que nous ne sçaurions ni taire , ni déguiser sans la trahir , nous n'avons pourtant laissé échaper dans cette histoire aucune de ces traits offensans que dicte la passion , & que le ressentiment inspire.

Les Medecins de Montpellier sont les seuls qui pourroient s'en plaindre. Nous n'avons pas prétendu dans ce que nous en avons dit ravaier leur merite , ni ternir leur reputation ; nous consentons qu'ils jouis-

P R E F A C E.

sent paisiblement de l'un & de l'autre ; mais nous n'avons pas cru devoir dissimuler nos sentimens sur l'affectation qu'ils ont marquée en toute occasion de déprimer les autres Medecins, de renverser les idées les plus naturelles de la maladie, d'accommoder la verité des faits à leurs vûës, & tout cela pour donner crédit à une opinion aussi contraire au bien public, qu'à l'experience de tous les siècles, & sur tout à celle que nous venons de faire dans cette triste conjoncture. D'ailleurs le jugement que nous portons de leurs ouvrages est moins le nôtre que celui du public. Pouvoit-on se dispenser d'en rendre compte ? Nous devons également aux Medecins de Marseille une justification des injustes soupçons qu'on a répandu contre eux ; témoins de la conduite des uns

P R E F A C E.

& des autres , & libres de toute prévention , nous ne faisons qu'en rapporter ce qui s'est passé sous les yeux de toute une Ville. Si on trouve que les uns & les autres reviennent un peu trop souvent sur la scene , on doit considerer que dans une tragedie de peste , les Medecins sont des principaux Acteurs , & par consequent qu'ils y doivent jouer les plus longs rôles.

On nous reprochera peut-être encore la varieté du style ; il est vrai qu'il paroît moins uni & plus figuré en certains endroits qui nous ont paru le demander, nous pourrions nous autoriser en cela par l'exemple de tous les Historiens, & les étaler ici , si nous avions voulu faire une Preface dans les formes. Comme on trouvera souvent le mot d'*Infirmeries* dans le cours de cet Ouvrage , & qu'on entend

P R E F A C E.

communément par ce mot un Hôpital destiné pour les pestiférés , nous avons crû devoir avertir qu'il n'est jamais pris en ce sens dans cette relation, & que par *Infirmaries* on doit toujours entendre l'endroit où l'on met en quarantaine les personnes & les marchandises qui viennent du Levant & autres Pays suspects , & dont on trouvera une legere description dans le Chapitre troisième.

Il resteroit à dire quelque chose sur l'utilité de cet ouvrage. Elle se présente d'elle-même , tant pour Marseille, que pour les autres Villes. On y verra la maniere dont la peste se glisse & s'introduit dans un lieu, comment elle s'y développe & s'y répand, Par quels progrès elle parvient à ce dernier degré de violence , où elle fait tant de ravages , comment elle diminue & finit insensiblement,

P R E F A C E.

quelles en font les suites. On y apprendra à se méfier de ces commencemens caprieux, qui trompent presque toujours la vigilance des Magistrats, & à prévenir, par de sages précautions prises à l'avance, le trouble & les désordres qu'elle traîne après elle. Enfin Marseille y verra ce qu'elle doit craindre, & les mesures qu'elle doit prendre, si jamais le Seigneur vouloit encore l'affliger de ce terrible fleau, & les autres Villes y trouveront à profiter de son exemple. C'est le but qu'on s'est proposé dans cette relation, dans laquelle on s'est fait une loi de ne rapporter que des faits publics & constants, sans entrer dans les vûes & dans les desseins de ceux qu'ils regardent. S'il y en a quelques-uns de peu d'importance, si l'attention qu'on a eûe à marquer certaines dattes, & à nommer certaines person-

P R E F A C E.

nes inconnuës hors de cette Ville, paroît trop scrupuleuse, pour ne pas dire tout-à fait inutile, on ne l'a fait qu'en certains endroits où cela a paru nécessaire par rapport aux personnes qui sont sur les lieux, & qui auroient pris ces sortes d'omissions pour un défaut de sincérité & d'exactitude. Au reste on n'a rien exagéré dans les descriptions que l'on a faites des malheurs de Marseille; on ose même assurer qu'elles sont encore au-dessous de la vérité. Si nous n'avons pû les retracer, sans renouveler toutes nos douleurs, on ne pourra guère les lire sans être attendri sur la mort de tant de malheureux, sur la désolation de tant de familles, & sur la misère d'un peuple affligé du plus terrible châtiment que Dieu puisse envoyer à des hommes criminels.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP.	L	<i>Es malheurs de la peste.</i>	
I.	L	<i>Elle est un fleau du Ciel. Différentes pestes qui ont affligé Marseille,</i>	page 1
II.		<i>Origine de la peste de Marseille. Elle ne vient point de l'air ni des alimens,</i>	17
III.		<i>Commencement de la peste dans les Infirmeries,</i>	23
IV.		<i>Commencement de la peste dans la Ville,</i>	40
V.		<i>Premier période de la peste. Les Médecins commis à la visite des malades la déclarent. Incrédulité du public,</i>	51
VI.		<i>Emotion populaire. Etablissement des Barrières. Progrès de la contagion dans les Citadelles,</i>	60
VII.		<i>Progrès de la contagion sur les Galères,</i>	68
VIII.		<i>Avis des Médecins rejetés. Feux allumés. Les Consuls restent seuls chargés de l'administration pu-</i>	

DES CHAPITRES.

<i>bique. Etat de la Ville à la fin du premier periode ,</i>	83
<i>IX. Second periode de la peste. Etablissement d'un nouvel Hôpital.</i>	94
<i>X. La contagion est portée dans l'Hôtel-Dieu. Medecins étrangers envoyez par la Cour. Désertion des Medecins , Chirurgiens , & Apoticaire de la Ville ,</i>	106
<i>XI. Désolation interieure des maisons ,</i>	133
<i>XII. Etat de la Ville ,</i>	151
<i>Mandement de Monseigneur l'illustrissime & Reverendissime Evêque de Marseille ,</i>	172
<i>XIII. Les Confesseurs , les Medecins , & les Chirurgiens manquent tout à la fois. Zele de Mr. l'Evêque ,</i>	186
<i>XIV. Progrès de la maladie à Riveneuve , sur la Mer , hors la Ville , & dans le Terroir ,</i>	215
<i>XV. Les Echevins demandent du Conseil. Forçats accordés pour servir de Corbeaux. On enleve tous les cadavres ,</i>	231
<i>XVI. Le Roy nomme un Commandant. Nouveau secours des Medecins , de Chirurgiens , & d'Aumôniers ,</i>	259
<i>Bref de N. S. P. le Pape à Mr. l'Evê-</i>	

T A B L E

que de Marseille ,	280
XVII. Troisième période de la peste.	
On ouvre les Hôpitaux ,	292
XVIII. Révélation d'une fille de-	
vote. Chanoines de St. Martin dé-	
possédés de leurs Benefices ,	308
Lettre de Mrs. de St. Victor à Mr. le	
Commandant ,	312
XX. Continuation de la maladie en	
Novembre. Chambre de police. Le	
peuple reprend ses anciens désordres,	
& les Medecins leurs premières	
opinions ,	333
XXI. Quatrième & dernier période	
de la peste. Medecins envoyés dans	
le Terroir ,	357
XXII. Divers ouvrages imprimés sur	
la peste ,	369
XXIII. Suite des ouvrages impri-	
més sur la peste. Nouvelles décou-	
vertes ,	392
XXIV. Désinfection generale ,	432
XXV. Suites de la peste ,	450
Observations sur la maladie contagieu-	
se de Marseille ,	481

Fin de la Table.



RELATION HISTORIQUE

De la Peste de Marseille.

En 1720.

CHAPITRE PREMIER

*Les malheurs de la peste. Elle est un
flean du Ciel. Differentes pestes qui
ont affligé Marseille.*

DE toutes les calamités pu-
bliques, la peste est constam-
ment la plus cruelle & la
plus terrible. La guerre & la
famine ne présentent rien de si af-
freux, que ce que l'on voit dans une
Ville affligée de ce malheur. On peut,
par la soumission & par l'obéissance,
fléchir la colere d'un puissant ennemi,
se dérober à sa fureur par la fuite, la

A

2. *Relation Historique*

repousser par une vigoureuse résistance. On peut arrêter la rapidité de ses conquêtes, par l'opposition d'une Place, que l'art d'accord avec la nature, auront mis en état de le laisser, par une longue défense. On peut trouver, dans la force de ses remparts, un asile à sa faiblesse, & obtenir, à la faveur d'un courage opiniâtre, une honorable composition.

Quelqu'affreux que soit le spectacle d'une Ville saccagée, il ne dure que quelques heures, ou tout au plus que quelques jours. Le Soldat avide de piller, est bientôt rassasié de sang & de carnage : sensible aux malheurs des vaincus, il accorde souvent la vie à leurs larmes ou à leur libéralité. Quelque general que soit ce massacre, on épargne presque toujours ceux que la faiblesse de l'âge & du sexe rend innocens du crime commun : enfin, souvent le premier sang répandu, excite la pitié du vainqueur, & procure aux autres un pardon & une amnistie générale.

La famine n'entraîne les derniers malheurs, que quand elle est générale & universelle. On n'a presque ja-

mais vû de ces sortes de famines. Dans celles qui sont particulieres , & dans une seule contrée, on trouve toujours dans la charité , ou dans l'avarice de ses voisins , une ressource à sa disette ou à son indigence ; & le plus grand mal qu'elles puissent faire, c'est d'obliger ceux qu'elles affligent , à chercher , par une vie errante & vagabonde , dans les pays étrangers , les moyens de conserver une vie, qu'ils auroient vû finir dans la langueur , en restant dans leur propre pays.

Les malheurs de la contagion sont bien plus accablans , plus longs , & plus affreux. C'est un ennemi implacable , dont les traits sont d'autant plus dangereux , qu'ils sont invisibles & plus répandus, contre lesquels les précautions les plus exactes sont souvent vaines & inutiles ; & tous les secours humains ne sont qu'une foible ressource : dans peu de jours, elle fait un désert affreux de la ville du monde la plus peuplée & la plus opulente, & la remplit d'horreurs & de misère. Le culte divin suspendu , les Temples fermés , les exercices publics de Religion prohibés , les honneurs de la se-

pulture défendus , augmentent l'horreur de ce spectacle.

La contagion fait cesser le commerce dans une ville; elle semble y dissoudre la société , interdire aux hommes la communication des secours mutuels qui l'entretiennent , rompre toutes les liaisons du sang & de l'amitié , abolir l'amour conjugal , éteindre même l'amitié paternelle. Toutes les sources des secours humains taries , laissent les malades dans un trouble & un abandonnement plus cruels que la mort même.

On voit les habitans d'une même ville s'éviter & se fuir; chacun craint de recevoir quelque impression mortelle de ceux à qui il donne la même crainte : tout le monde s'enferme & se resserre , tout devient suspect & dangereux ; les alimens les plus nécessaires ne sont pris qu'avec les précautions les plus gênantes ; & le métal le moins susceptible d'impression , n'est reçu qu'avec les ménagemens les plus scrupuleux. Chaque particulier semble former une société à part , & voudroit pouvoir se réserver jusqu'à l'air qu'il respire.

de la peste de Marseille. 5

Cette peine d'une attention continuelle à se garantir d'un mal, qui ne respecte ni âge, ni sexe, ni condition, deviendrait plus douce, par le plaisir qu'on auroit de se conserver, si on ne tenoit qu'à soi-même, & si les allarmes continuelles où l'on est pour des amis qu'on estime, ou pour des parens que l'on aime, ne troubloit la douceur de ce plaisir. Tous les jours on apprend la chute de quelqu'un de ceux pour qui on s'intéresse; & le chagrin qu'on a de les sçavoir malades, devient bientôt plus amer & plus cuisant par la nouvelle de leur mort. Triste situation, où l'on ne peut sauver sa vie que par des soins infinis, qui ne delivrent pas de la crainte de la perdre à tout moment, ni du cruel chagrin de voir périr ceux que l'on aime.

Chacun attentif à sa propre conservation, se croit dispensé de donner aux autres les secours qu'il lui doit naturellement, & la charité la plus vive amortie par la vûe du peril se refuse aux pieux mouvemens qui la pressent. Une fille malade craint de conserver sa vie aux dépens de celle

A iij

de sa mere empessee à la secourir ; & le pere allarmé pour la santé de ses enfans autant que de son mal , refuse les devoirs que la nature lui donne droit d'en exiger. L'opulence , qui dans tout autre tems nous fournit les commodités de la vie , ne suffit pas en celui-ci , pour nous procurer les secours les plus communs & les plus ordinaires ; souvent le riche comme le pauvre manque de tout , au milieu de son abondance , & inspirant l'un & l'autre la même crainte à ceux qui pourroient les secourir , ils languissent tous deux dans le même abandonnement & dans la même misere.

A tous ces defordres , ajoutons le spectacle affreux d'une ville , où l'on ne voit dans les ruës que des gens qui tombent , frapés de mort subite , des malades qui traînent une vie languissante , prêts à la quitter au premier coin , où les forces les abandonnent , des phrenetiques échapés de leurs lits, qui répandent par tout les traits invisibles d'une maladie mortelle , des cadavres entassés les uns sur les autres , souvent à demi pourris & corrompus , des corps morts traînés ou

de la peste de Marseille. 7

portez en terre par ceux même que la tendresse naturelle semble dispenser de ce triste devoir, où toutes les maisons retentissent des pleurs & des gemissemens qu'excitent la mort des parens & celle des voisins ; où ceux qui restent en santé portent le trouble & la frayeur peinte sur le visage, & craignent à tout moment d'éprouver le triste sort qu'ils voient subir aux autres.

Tant de malheurs qui suivent la contagion, devroient la faire regarder plutôt comme un fleau du Ciel, que comme l'effet d'une révolution naturelle. Ce fût la sixième playe, dont Dieu frapa l'Egypte, pour punir l'endurcissement de Pharaon. C'est ainsi qu'il punit la vanité de David, lorsque, par un mouvement d'orgueil, il voulut faire le dénombrement de ses sujets. C'est la dernière menace qu'il fait aux peuples contempteurs de sa Loi. “ Que si après
 „ cela, (leur dit-il dans le Leviti- *Levit.*
 „ que) vous ne voulez point encore *26. v.*
 „ vous corriger ; & si vous continuez *25.*
 „ à marcher contre moi, je marche-
 „ rai aussi moi-même contre vous,

A iiij

„ & je vous frapperai sept fois davan-
 „ tage à cause de vos pechés, & j'en-
 „ voyerai la peste au milieu de vous.

„ Et dans un autre endroit, jusques
 Nomb. „ à quand ce peuple m'outragera-t'il
 1 4. v. „ par ses paroles ? Je les frapperai
 1 2. „ donc de peste, & je les exterminerai.

Dans la suite il a fait éclater de tems
 en tems sa colere sur les hommes,
 par ce severe châtiment ; mais nous
 pouvons dire, qu'il n'en a jamais
 donné d'exemple si terrible que celui
 que nous venons de voir dans la pe-
 ste qui a desolé la ville de Marseille
 en 1720.

En effet, quelque'affreuse que soit
 la peinture que je viens de faire des
 malheurs de la contagion, elle n'est
 qu'un foible crayon de ceux qui ont
 affligé cette ville ; quelque horreur
 que j'aie de m'en rapeller le souvenir,
 j'ose pourtant les exposer ici par un
 recit, qui sera d'autant plus fidèle,
 que j'en ai été des plus maltraités, &
 que je puis dire des malheurs de Mar-
 seille, comme autrefois Enée de ceux
 de Troye, & *quorum pars magna fui.*

C'est ici la vingtième peste, & la
 plus cruelle de toutes celles qui ont

de la peste de Marseille.

desolé Marseille, & dont les Historiens font mention, nous allons les rappeler ici en peu de mots.

La premiere, & la plus ancienne arriva quarante neuf ans avant Jesus-Christ; c'est Cesar qui en parle, & qui dit que les Marseillois étoient affligés de la peste, lorsqu'ils se rendirent aux Romains; faisant voir par là, que c'étoit moins la foiblesse & le défaut de courage, que les extrémités de la maladie, qui les obligèrent à se rendre à ces vainqueurs du monde. L'auteur des antiquités de Marseille ajoute, qu'ils n'étoient pas moins pressés par la famine que par la peste. *Cesar de bell. civit.*

La seconde est celle de l'an 503. dont Aymonius parle en ces termes. En ce tems-là, il arriva une grande mortalité à Marseille, & dans les autres villes de la Provence, par une maladie, qui faisoit sortir aux hommes des glandes de la grosseur d'une noix aux aînes & aux parties les plus délicates. Voilà déjà un des caracteres de la maladie fort ancien. *Aymonius de gest. Francor. lib. 3. cap. 86.*

Gregoire de Tours fait mention de la troisieme en 588. Il dit que cette *Greg. Tours.*

lib. 9.
cap. 21.
§ 22.

peste fût apportée à Marseille par un navire qui venoit d'Espagne chargé de diverses marchandises, qui furent achetées par les habitans, que la premiere maison attaquée resta entièrement vuide, par la mort de huit personnes, que le mal ne se répandit pas d'abord dans toutes les maisons, mais qu'après avoir suspendu quelque tems sa fureur, il se répandit d'abord avec la même impetuosité qu'une incendie, qui prend à des moissons meures, & prêtes à tomber sous la faux, qu'il fit tant de ravages, que les moissons sécherent sur la terre, faute de moissonneurs, & les raisins sur les vignes jusques dans l'hyver, ne se trouvant personne pour les cueillir. Il ajoute que cette peste, après avoir cessé deux mois, recommença comme auparavant, & que le peuple qui étoit revenu de la campagne avec tant de confiance, perit par cette espece de rechûte. Voilà bien de traits de ressemblance avec celle d'aujourd'hui; Dieu veuille nous garantir du dernier.

Greg.
Euseb.

Le même Auteur parle de la quatrième en 591. & dit que Marseille

fût désolée par la peste , en même l. 10.
 tems que l'Anjou, le Maine , & le cap. 23.
 pays Nantois furent affligé de la fa-
 mine.

La cinquième est marquée dans la
 Chronique de saint Victor , inserée
 dans la Biblioteque du P. l'Abbé. Elle
 porte qu'en 1347. il y eut à Marseil-
 le une mortalité generale , qui ne
 laissa que la troisième partie des Ha-
 bitans ; que cette contagion ravagea
 toute la terre , & qu'elle dura trois
 années. Plusieurs Autheurs ont parlé
 de cette peste. Pissou dans les annales Pissou
 de l'Eglise d'Aix, dit qu'on l'appelloit p. 176.
 l'année de la grande mortalité , que
 les villes & villages resterent sans ha-
 bitans ; & Petrarque ajoute qu'elle Petrarq
 dépeupla presque le monde entier ; l. 2.
 peut-être parce qu'elle enleva la belle
 Laure. Genebrard dit que ce furent
 les Juifs qui apporterent cette peste
 des Indes ; & Pissou ajoute que ce fût
 pour se venger de quelque reglement,
 qui fût fait contre eux dans un Con-
 cile National tenu à Avignon en
 1337.

L'histoire de Marseille nous ap- Ruff.
 prend toutes les autres , qui se suivi- hist. de
 Mars.

A vj

rent d'assez près. En celle de 1476. les Consuls restèrent dans la ville, & s'acquitterent bien de leur devoir. Mais ceux qui se trouverent en place huit ans après que la peste revint en 1484. abandonnerent la ville, & cederent le gouvernement à d'autres personnes qu'ils mirent à leur place. Vingt ans après, Marseille fût encore attaquée de peste en 1505. & elle y reprit les deux années suivantes en 1506. & 1507. La seconde des trois commença au mois de Mars, & dura jusqu'à la Noël; & après avoir calmé quelque mois, elle se ralluma de nouveau, & fit beaucoup de ravage dans toute la Provence.

La peste desola encore Marseille en 1527. & trois ans après parut la douzième en 1530. dans laquelle l'Historien dit que tous les habitans quitterent la ville, & que Charles de Montcaux premier Consul, étant alors à la Cour pour les affaires publiques; ses collègues abandonnerent la ville, & mirent trois Proconsuls à leur place. Ceux d'aujourd'hui ont montré plus de zele & plus de courage.

de la peste de Marseille. 13

Le même Auteur relève l'économie & la bonne conduite qui furent gardées en celle de 1547. Il dit que l'on n'y dépensa que deux mille six cents écus, & qu'elle ne fit perir que huit mille personnes.

Celles de 1556. & 1557. ne firent pas de grands progrès. La rigueur du froid amortit d'abord le feu de la contagion.

Il n'en fut pas de même de celle qui les suivit en 1580. La peste jointe à la famine fit perir plus de trente mille personnes. Le Viguiier & le premier Consul s'enfuirent; les autres se sacrifièrent pour leur Patrie, & augmentèrent, par une mort glorieuse la honte de ceux qui auroient dû les animer par leur exemple. Quoique cette peste eût été fort vive, elle se ralluma le 26. de Mars de l'année suivante, qui se trouvoit le jour de Pâques, avec tant de fureur, qu'elle ne laissa que deux ou trois mille personnes. Dans le mois de May que le mal étoit dans sa vigueur, & que l'on menoit aux infirmeries plusieurs bateaux par jour chargés de malades, Pierre Bouquier du Martigues, Ca-

pitaine de la Tour du bouc fût nommé, par le Roy, Viguiier de la ville; & il vint se mettre à la tête des Consuls, malgré la fureur du mal. Les galeres d'Espagne, qui parurent alors aux environs du Château d'If, augmentèrent le trouble & l'épouvante de la ville: mais ce sage Commandant fit armer sur le champ six mille Païsans, qui vinrent garder les portes de la ville, où l'on n'eût plus d'autre ennemi à craindre que la maladie.

Bien loin de s'aguerir à ce mal, à mesure qu'il revenoit plus souvent, le peuple de Marseille en étoit toujours plus effrayé: car ayant reparu le 13. Novembre 1586. dans trois jours la ville fût entièrement deserte: soit donc la rareté des habitans, soit la rigueur du froid, elle ne fit pas de grands desordres; mais elle recommença au mois de Mars de l'année suivante 1587. Les habitans sortirent encore de la ville, & elle cessa entièrement dans le mois de May.

En l'année 1628. l'armée du Marquis d'Uxelles infecta la ville de Lion, & de-là le mal se repandit bientôt en Languedoc, en Dauphiné, & en

de la peste de Marseille. 13

Provence, où la ville de Digne fût la première attaquée; ensuite Aix, & après Marseille: elle y fût portée par de balles de laine, & se déclara le 22. Fevrier 1630. La division qui re-
 gnoit alors dans la ville fit manquer bien de précautions, qui auroient empêché les approches du mal: mais par la sagesse de Léon de Valbelle Seigneur de la Tour, premier Consul, & de Nicolas de Gratian second Consul, le bon ordre y fût si bien rétabli, que l'on n'y vit aucun de ces desordres publics, qui sont les suites ordinaires de la contagion, quand on ne les prévient pas par une bonne police. Nous renvoyons sur tout cela à l'Historien de Marseille, nous contentant de remarquer que la conduite de ces Consuls étoit un beau modele à imiter. Mr. Gassendy fait mention de cette peste dans la vie de Mr. de Peiresc.

*Gassend.
 in vita
 Peiresc.
 l. 9.*

Enfin la dix-neuvième peste, est celle de 1649. qui commença comme celle-ci, au mois de Juin; & ayant d'abord calmé, elle recommença violemment au mois d'Août, & dura jusqu'au mois de Fevrier de l'an-

née suivante. On voit par toutes ces pestes, que la maladie a été toujours la même dans tous les tems, même nature de mal, même caractère, mêmes symptômes; elle ne se dément point; & si on remonte plus haut jusques aux anciennes pestes qui ont précédé celles de Marseille, on reconnoitra que c'est par tout la même maladie, si on lit sur tout la description de celle d'Athenes, que Theucydide nous a laissée, combien de traits de ressemblance n'y trouvera-t'on pas avec celle que nous allons décrire, qui est la vingtième de celles qui ont affligé Marseille, & qui paroît avoir été la plus violente de toutes, puisqu'elle a réuni sur nous les malheurs de toutes les autres. Après lesquels il ne nous reste plus qu'à prier le Seigneur qu'il nous garantisse de celui qui arriva en la dernière de 1649. qui trois mois après qu'elle eût fini, recommença avec la même violence, & dura encore deux mois. L'Auteur du Capucin charitable, dit que cette rechûte vint de l'ouverture d'une maison qui n'avoit pas été desinfectée. Nous devons espérer que les bons or-

de la peste de Marseille. 17
dres donnés, par le sage Comman-
dant qui nous gouverne, prévien-
dront ce dernier malheur.

CHAPITRE II.

*Origine de la peste de Marseille. Elle
ne vient point de l'air, ni des
alimens.*

P O U R marquer l'origine de la peste de Marseille, il n'y a qu'à démontrer qu'elle ne la tire point des causes communes & generales, qui produisent les contagions ordinaires. Peut-être que la suite des faits l'indiquera assez, & nous dispensera de prononcer là-dessus. Nous ne pourrions le faire qu'après avoir prouvé la contagion, qui ne sçauroit être traitée dans cet ouvrage : c'est pourquoi nous nous contenterons de faire voir ici que cette peste ne reconnoît aucune de ces causes generales; après quoi pour en trouver l'origine, on n'aura qu'à se laisser aller au cours des conséquences, qui suivront naturellement de ces preuves, & des faits simplement arrangés.

18 *Relation Historique*

On ne connoît que deux causes generales des maladies épidémiques ou populaires. Ces causes sont l'air & les alimens, qui étant d'un usage commun à tous les habitans d'une même ville, doivent leur communiquer leurs bonnes ou leurs mauvaises qualités, & faire sur eux à peu près les mêmes impressions. L'air, quoique le plus simple & le plus fluide de tous les corps, se charge pourtant facilement de toute sorte de corpuscules étrangers, qu'il porte dans son sein, & qu'il communique à tout ce qu'il penetre. C'est-là une de ces vérités qui sont generalement reçues, & qui n'ont plus besoin d'être prouvées.

L'air donc pur par lui-même, ne peut être infecté que par le mélange de ces corpuscules étrangers, qui selon leur qualités, le rendent plus ou moins pur, & par consequent plus ou moins sain. Car, qui ne sçait pas aujourd'hui, que l'air si nécessaire à la vie, peut produire différentes alterations dans le sang, soit qu'il se mêle avec lui par la respiration, soit qu'il soit pris avec les alimens. Or ces corpuscules impurs ca-

pables d'infecter l'air, ne peuvent lui venir que des vapeurs & des exhalaisons qui s'élèvent de la terre ou des eaux bourbeuses & marécageuses, ou bien de quelqu'autre sorte de corruption, telle qu'est celle des cadavres, après une sanglante bataille, ou un long siège. Ainsi après des tremblemens de terre, par des embrasemens souterrains, on voit la terre s'entrouvrir & se crevasser, d'où sortent des exhalaisons minérales & arsenicales, qui se repandant dans l'air, lui communiquent leur virulence. Ainsi des eaux bourbeuses & croupissantes, le soleil élève des vapeurs, qui se trouvent bientôt en égale pesanteur avec l'air, y restent suspendues, & se confondent avec lui. Nous passons légèrement sur toutes ces causes de l'infection de l'air, qui ne sont ignorées de personne.

L'air de Marseille est exempt de toutes ces infections. Il n'y a dans cette ville, ni dans tout son voisinage aucune mine de métal ni de mineral, nulle source d'eaux minérales. On n'y a jamais vû aucun tremblement de terre; les anciennes histoires de cette

ville n'en font aucune mention, & homme vivant, pour vieux qu'il soit, n'en a jamais ouï parler. Quoique Marseille soit arrosée d'une infinité de fontaines, & son terroir de divers ruisseaux, néanmoins toutes ces eaux vont se perdre dans la Mer, & ne croupissent nulle part. Veritablement les étrangers se plaignent, & avec quelque raison, du peu de propreté des rues, & de ce qu'on y jette toutes les immondices des maisons; mais elles n'y sont pas plutôt jettées, qu'elles sont sur le champ ramassées, & emportées hors la ville, par les payfans avides du fumier, qui leur est si nécessaire pour fertiliser leurs terres.

Pour se convaincre que l'air de Marseille est des plus purs & des plus sains, il n'y a qu'à se représenter la situation & l'heureuse exposition de cette ville. Nous ferons peut-être plaisir à ceux qui la connoissent déjà, de la leur retracer; & ceux qui ne l'ont pas vûe, n'en auront pas moins à lire la description d'une ville aussi celebre par son antiquité, que par ses embeliffemens modernes.

La ville de Marseille est bâtie sur le penchant d'une colline, qui s'étend du couchant au levant, faisant face au midy, vers lequel elle contourne, en regardant le nord. La ville bâtie depuis le haut de cette colline jusqu'au bas fait la figure d'un fer de cheval, & forme une espece d'amphiteatre, dont le fond est un grand bassin ovale, qui fait le Port. L'entrée de ce Port est formée par la separation de ces deux collines vers le Couchant, & défendue par deux Citadelles bâties sur les extrémités de ces collines une de chaque côté. La plus grande partie de la ville se trouve par-là exposée au Midy, & sur tout le Port, au tour du quel regne un large Quay, qui par l'égalité du pavé, par la vue des Galeres & des Vaisseaux de toute nation, dont le Port est rempli toute l'année, par la diversité des boutiques qui le bordent, & par la variété des marchandises qui y sont exposées, forme une promenade aussi commode qu'agréable.

On trouve dans toutes les places publiques, & presque dans toutes les rues des fontaines, dont les eaux, se

répandant dans toute la ville , en lavent les rues , & en entraînent toutes les immondices dans la mer. Quoique le Port reçoive toutes ces eaux , il ne s'en élève point de mauvaise odeur , ni des vapeurs infectées , parce que son emboucheure étant étroite , il y a un petit courant , qui en renouvelle continuellement les eaux. D'ailleurs il y a toute l'année des pontons destinés à le curer , & ces immondices sont jettées loin dans la mer.

Derrière ces collines sur lesquelles la ville est bâtie , s'étend une grande & vaste plaine , à plus de deux lieues , bordée par d'autres collines couvertes de thym , de romarin , & d'autres herbes aromatiques , qui croissent aussi en abondance sur de petites collines , qui s'élèvent en quelques endroits de cette plaine. C'est dans cette étendue qu'est le terroir de cette ville , lequel stérile & ingrat de sa nature , est devenu , par l'industrie & par l'opulence de ses habitans , le plus agréable & le plus fertile. Un nombre infini de maisons de campagne , qu'on appelle Bastides , & qu'

on fait monter à plus de huit mille, augmentent la beauté de ce terroir, & par leur variété & leur bizarre arrangement font voir une seconde ville dispersée dans une vaste campagne. Les endroits les plus élevés de ce terroir sont plantés d'oliviers & de figuiers, dont le fruit porte par excellence le nom de figues de Marseille, & de vignes, dont la favorable exposition rend les vins si excellens, que Martial les appelloit des vins fumeux. *Lib. 13. E. 120. & lib. 14. E. 116.* Tout le reste de ce terroir n'est que prairies & jardinages, avec des arbres fruitiers de toute espèce, qu'on arrose des eaux de divers ruisseaux, & d'une petite rivière, qui vont se dégorger dans la mer.

Heureux le peuple qui jouit d'une si favorable exposition; il ne peut qu'y respirer un air très-pur & très-sain, qui joint à la douceur du climat, rend cette ville un des plus agréables séjours du Royaume; aussi y voit-on rarement des maladies épidémiques; je n'y en ai pas vu d'autre que celle qui suivit le rude hyver de 1709. & qui fût commune à toutes les autres villes du Royaume, par

le désordre general que fit dans toute la nature un froid si extraordinaire; & même les Medecins disent que les maladies ordinaires, qui dans toutes les autres villes suivent les revolutions des saisons, ne font que se montrer en celle-ci dans un très-petit nombre de malades. D'où viendrait donc cette prétendue infection de l'air, capable de produire la maladie d'aujourd'hui? Voudrait-on dire qu'elle y a été apportée des pays lointains par quelque vent funeste? Mais qu'on nous prouve auparavant que les miasmes contagieux sont assez liés ensemble, pour n'être pas dispersés & dissipés par un si long trajet.

On peut encore moins rapporter cette infection à d'autres causes, qui n'ont jamais existé dans cette ville ni dans son voisinage. Nul dérangement dans les saisons de cette année, ni des années précédentes, les vents, les pluies, le chaud, le froid, tout avoit suivi le cours ordinaire & regulier de la nature. Nulle maladie précédente, ni fièvre maligne, ni petite verole, qui ait annoncé une constitution épidémique. Nulle comete,
nul

quel meteor, funestes présages d'une calamité prochaine. A quoi donc attribuer cette infection de l'air, & l'étrange maladie dont on veut le rendre coupable ? Les Astronomes auroient-ils découvert quelque nouvelle étoile, ou quelque astre sinistre, qui eût versé ses malignes influences sur cette ville infortunée.

Les mauvais alimens sont encore une source féconde de plusieurs maladies populaires. La raison en est assez connue ; on peut pourtant encore moins soupçonner cette cause que les autres. Jamais année plus fertile que celle-ci. Quoique le bled & toutes les autres denrées ayent été un peu chères, c'étoit moins par la disette que par le prix excessif de l'argent. Le peuple de Marseille n'a jamais tant gagné que cette année, où les remboursemens avoient mis les riches dans la nécessité de faire de nouvelles entreprises, à bâtir de maisons, en culture des terres, & en commerce pour conserver leurs fonds ; & tous ces travaux, dont le prix étoit considérablement augmenté, avoient procuré des gains immenses aux pau-

B

vres & aux artisans, aussi étoient-ils tous à leur aise ; on les voyoit aller du pair avec les bourgeois, & même les effacer par la vanité & par leur luxe. Ce n'est pas dans les grandes villes où le peuple souffre par la misère, & encore moins dans une ville de commerce : il y trouve toujours les moyens de se sauver de l'indigence, & de se garantir de cette extrême misère.

On voudra peut-être accuser l'abondance des fruits, comme l'aliment le plus ordinaire des pauvres, & le plus facile à se corrompre : d'autant mieux que quelques malades rendoient quantité de vers. Mais quand a-t-on vu que les fruits, & la corruption qu'ils font, ait causé une maladie aussi violente ? Cette cause paroît-elle suffisante à produire un effet si extraordinaire ? Est-ce une cause de maladie fort nouvelle qu'une abondante récolte de fruit ? Elle revient de deux années l'une, & souvent plusieurs années de suite, & le mal contagieux ne paroît qu'une fois dans un siècle.

Il suit de tout ce que nous venons

de la peste de Marseille. 27

de dire , que la peste de Marseille ne reconnoît aucune de ces causes générales des maladies épidémiques Elle ne peut donc y avoir été apportée que par la contagion & par la communication de quelque personne , ou par des marchandises infectées. Mais comme ce n'est pas à nous à prouver la contagion , tout ce que nous pourrions dire là-dessus , ne porteroit sur aucun fondement solide. Nous espérons même que la suite de cette relation découvrira l'origine & la source de cette maladie , & nous épargnera la peine de la prouver : d'autant mieux que les preuves qui résultent des faits constants & publics , — sont beaucoup plus fortes que celles que forment les raisonnemens les plus plausibles & les mieux concertés.

CHAPITRE III.

*Commencement de la peste dans les
Infirmes.*

Marseille est par sa situation la ville du Royaume la plus propre & la plus commode pour le commerce du Levant : le genie & l'industrie de ses habitans repondent parfaitement à cette situation. C'est pour favoriser ce commerce , que le Roy a bien voulu leur accorder la franchise du Port , c'est-à-dire , une entière exemption de tout droit d'entrée pour toute sorte de marchandise. Mais parce que les contrées du Levant sont souvent désolées par la peste , & que les marchandises qu'on en raporte peuvent être infectées , il y a hors la ville des Infirmes , où les Navires qui viennent du Levant , & d'autres lieux suspects , débarquent leurs marchandises , & où elles sont déballées , pour être exposées à l'air , jusqu'à ce qu'elles soient purgées de tout soupçon d'infection : pendant

que les Navires se tirent au large en quarantaine , ceux qui veulent se débarquer dans ces Infirmeries , y sont aussi reçus en quarantaine.

C'est un vaste enclos que ces Infirmeries , où il y a de petites Cazernes pour les particuliers , des apartemens propres pour les personnes distinguées , & de grandes hales pour les marchandises. Il y a dans cet endroit des Officiers , pour veiller à l'ordre que l'on doit garder dans la *purge* des marchandises , & en tout ce qu'il convient de faire pour la sûreté de la santé publique. Messieurs les Echevins nomment tous les ans seize Intendans de la santé , qu'ils choisissent parmi les principaux Négotians de la ville : ces Intendans reglent les quarantaines & les entrées , & ont toute la direction de ces Infirmeries. C'est dans ce lieu que la peste a commencé de la maniere que nous allons le raconter.

A peine eût-on appris à Marseille que la peste ravageoit le Levant , que le 25. May le Capitaine Chataud y arriva avec son Navire richement chargé pour compte de divers Négotians

B iij

Ville de
Syrie.

de cette place. Il étoit parti de Seyde le 31. Janvier avec sa patente nette, c'est-à-dire, qu'elle portoit qu'il n'y avoit alors à Seyde aucun soupçon de mal contagieux. Cependant on a appris du depuis, que quelques jours après son départ la peste se manifesta à Seyde, & on sçait que quand cette maladie se déclare dans une ville, elle y couvoit déjà depuis quelque tems. De-là ce Capitaine fût à Tripoli de Syrie, où il fût obligé de rester quelque tems, pour reparer les mats de son Navire. Or Tripoly n'est pas fort loin de Seyde, & il y a entre ces deux villes une grande communication, qui dans ce pays-là est toujours fort libre malgré la contagion. Il chargea encore des marchandises dans ce dernier endroit, & on l'obligea d'y embarquer quelques Turcs, pour les passer en Chypres: ses patentes de ces deux endroits sont encore nettes; un de ces Turcs tombe malade dans la route, & meurt en peu de jours; deux Matelots commandés pour le jeter en mer, se mirent en état de le faire; & à peine avoient-ils touché au cadavre, que

le maître du Navire , qu'on appelle vulgairement le Nocher , leur ordonne de se retirer , & de le laisser jeter en mer à ceux de la Nation ; ce qui fût fait , & les cordages qui avoient servi à cette manœuvre , furent coupés & jettés aussi dans la mer.

Peu de jours après ces deux Matelots tombent malade , & meurent fort brusquement , & quelques jours après deux autres sont encore pris du même mal , & meurent de même , & le Chirurgien du Vaisseau est du nombre. Ces morts promptes allarment le Capitaine , & l'obligent à se separer du reste de l'équipage , & à se retirer dans la poupe , où il reste pendant tout le voyage , donnant de-là ses ordres. Trois autres Matelots lui tombent encore malades , & n'ayant point de Chirurgien , il relâche à Livourne , où ils meurent de la même maniere que les autres. Ce Capitaine rapporte un certificat du Medecin & du Chirurgien des Infirmeries de cette Ville , par lequel ils déclarent que ces malades sont morts d'une fièvre maligne pestilentielle. Il remet en ar-

rivant à Marseille, ce certificat aux Intendans de la santé, & leur fait sa déclaration de la mort de quelques hommes de son équipage.

Malgré tout cela, on ne laisse pas de permettre au Capitaine de débarquer ses marchandises dans les Infirmeries, contre l'usage souvent observé, de renvoyer en Jarre, Isle déserte aux environs de Marseille, les Navires soupçonnés de peste, qui ont perdu quelqu'un de l'équipage dans la route, & leur cargaison avec la mort de sept hommes, & un certificat qui déclare une fièvre pestilentielle, étoient des raisons suffisantes de ne pas violer cet usage.

Véritablement comme il mourut encore un Matelot sur le bord du Capitaine Chataud le 27. du même mois, les Intendans de la santé prolongerent encore la quarantaine de ses marchandises jusqu'à quarante jours, à compter du jour que la dernière balle seroit débarquée. Ce dernier mort est porté aux Infirmeries, où il est visité par Mr. Gueirard, qui en étoit le Chirurgien ordinaire, & qui déclare qu'il n'a aucune marque

de peste. Ce Chirurgien, qui avoit d'ailleurs de l'expérience & de la réputation, ne reconnoît la peste qu'aux marques extérieures.

Trois autres Navires qui venoient de ces mêmes endroits suspects de peste, arriverent le dernier du mois de May. Ce sont ceux des Capitaines Aillaud & Fouque, & la Barque d'un autre Capitaine Aillaud : & le 12. Juin arriva aussi le Capitaine Gabriel, tous avec patente brute, c'est-à-dire, portant que dans le lieu de leur départ il y avoit soupçon de peste. Cela n'empêcha pas que leurs marchandises ne fussent traitées avec la même douceur que celles du Capitaine Charaud, & débarquées dans les Infirmeries.

La maladie cependant & la mortalité continuent sur le bord du Capitaine Charaud : le 12. Juin, le Garde qu'on met sur tous les Navires pendant leur quarantaine, mourut ; & le 23. un de ses Mousses tomba encore malade ; & dans le même tems, deux des Portefaix employés à la purge de ses marchandises sont aussi pris de maladie ; & dans la suite un troi-

B v

sième, commis à celles du Capitaine Aillaud. La maladie de ces trois hommes est la même, & se termine également par une mort prompte en deux ou trois jours. Le Chirurgien des Infirmeries déclare toujours que ce sont des maladies ordinaires. Soit ignorance, soit complaisance de la part de ce Chirurgien, il a porté la peine de l'un ou de l'autre par une mort funeste, & par celle de toute sa famille.

Tant de mort précipitées firent pourtant quelque impression sur les Intendants de la santé, qui ordonnèrent d'abord que tous ces Navires seroient renvoyez en l'Isle de Jarre, pour y recommencer leur quarantaine, se contentant d'enfermer les Portefaix dans l'enclos des marchandises, auxquelles ils étoient destinés, & leur ôter par-là la communication entr'eux, qui jusques-là avoit été libre.

Ces précautions n'empêchèrent pas que le 5. de Juillet deux Portefaix enfermés avec les marchandises du même Capitaine Chataud, ne fussent ~~faits~~ du même mal avec des tumeurs

sous les aisselles. La maladie a beau se montrer par les marques les plus sensibles. Le Chirurgien des Infirmeries s'obstine à ne pas la reconnoître, & soutient toujours que ce n'est qu'une maladie ordinaire. Un troisième a le même sort le lendemain, avec un bubon à la partie supérieure de la cuisse. A la vûe d'une contagion si marquée, les Intendans de la santé commencent à se méfier de l'habileté de leur Chirurgien, & pour s'assurer de la chose, il se déterminent à faire consulter.

Deux Maîtres Chirurgiens de la Ville sont appelés pour consulter; sçavoir Mr. Croiset Chirurgien Major de l'Hôpital des Galeres, dont la réputation répond au mérite, & Mr. Bouzon, qui n'étoit connu que par quelques voyages qu'il avoit fait en Levant. Aparemment la maladie ne parut pas assez considérable, ni d'une conséquence à mériter que des Medécins fussent appelés à cette consultation. Ces deux Chirurgiens se porterent aux Infirmeries le 8. Juillet, ils y visiterent ces malades avec le Sr. Gueirard, auxquels ils trouvo-

B vj

rent des bubons , & les déclarerent tous trois atteints de peste. La mort de ces trois malades arrivée le 9. confirma le raport de ces Chirurgiens , que nous avons crû devoir insérer ici.

„ Nous Maîtres Chirurgiens jurés
 „ de cette Ville, soussignés, certi-
 „ fions, qu'à la priere de MM. les
 „ Intendans de la santé, nous nous
 „ sommes portés aux Infirmeries,
 „ pour y visiter trois malades alités,
 „ depuis deux jours, & après plu-
 „ sieurs informations prises particu-
 „ lierement du Chirurgien desdites
 „ Infirmeries, il nous a rapporté qu'il
 „ y a environ quinze jours, que trois
 „ Portefaix ayant ouvert, & tourné
 „ quelques balles de coton, lesdits
 „ trois Portefais furent incontinent
 „ attaqués de fièvre continuë, ayant
 „ un petit poulx, douleur de tête,
 „ maux de cœur, & qu'enfin ils
 „ sont morts vers le quatrième jour,
 „ sans aucune marque extérieure sur
 „ leur corps; que trois autres Porte-
 „ fais ayant tourné les mêmes balles
 „ de coton, & les ayant ouvertes
 „ par un autre endroit, ils sont de

de la peste de Marseille. 37

„ même tombés malades , avec des
 „ symptômes plus fâcheux , & étant
 „ conduit par ledit Chirurgien à l'en-
 „ droit où sont les trois malades ,
 „ nous avons prié le garçon Chirur-
 „ gien qui en a le soin , de les décou-
 „ vrir , & il nous ont paru tous les
 „ trois avoir des tumeurs aux aînes ,
 „ que ledit garçon Chirurgien a tou-
 „ chées en nôtre presence , en nous
 „ disant que ces tumeurs étoient de
 „ la grosseur d'un œuf de poule , il
 „ nous a encore paru que l'un des
 „ dits malades avoir un furoncle ou
 „ pustulle à la cuisse , qui étoit en
 „ supuration ; & nous étant informé
 „ de l'état du pouls & des autres
 „ symptômes , il nous a dit que le
 „ pouls étoit petit , & que ces mala-
 „ des n'avoient presque pas de fièvre ,
 „ ayant les yeux enfoncés , & la lan-
 „ gue sèche & chargée , avec une
 „ petite douleur de tête , ce qui nous
 „ fait juger que ces trois malades
 „ sont atteints d'une fièvre pestilen-
 „ tielle : En foi de quoi nous avons
 „ signé le présent rapport, A Marseille,
 „ ce 8. Juillet 1720.

Il n'en fallut pas moins qu'un ra-

port aussi précis & justifié par l'avènement, pour porter les Intendans de la santé à faire sortir des Infirmeries ces marchandises infectées, & à les renvoyer en l'Isle de Jarre, où dans la suite elles ont été brûlées avec le corps du Vaisseau, par ordre de la Cour. Quelques jours après, le Prêtre, qui avoit administré les Sacramens à ces malades, mourut aussi de la même maladie.

Il est bon de remarquer, que sur les autres Navires suspects, & qui sont arrivés après le Capitaine Chataud, il n'y a eu ni malade ni mort dans toute la route, ni pendant la quarantaine. Veritablement un des Portefaix du Capitaine Aillaud mourut dans les Infirmeries, mais ce ne fût qu'après qu'on l'eût obligé à travailler aux marchandises du Capitaine Chataud, & même à enterrer un de ses Portefaix mort : dequoi l'Ecrivain du Capitaine Aillaud protesta contre l'Intendant de semaine, se plaignant, que si le Portefaix prenoit mal, on le rejetteroit sur ses marchandises, & que cela prolongeroit leur quarantaine.

Les Ecrivains des Navires s'enferment avec les marchandises dans les Infirmeries.

Les passagers arrivés sur ces Vais-
seaux suspects, ceux même du Capi-
taine Chataud eurent l'entrée le 14.
Juin, ainsi qu'il est marqué dans le
Journal imprimé, tiré du Memorial
de l'Hôtel de Ville; c'est-à-dire, qu'à
compter du jour de l'arrivée des Vais-
seaux, ces passagers n'ont fait qu'une
quarantaine ordinaire de quinze à
vingt jours; & toute la précaution
qu'on a prise, c'a été de leur donner,
& à leurs hardes quelques parfums
de plus: car les passagers, sortant
des Infirmeries emportent avec eux
leurs hardes, & souvent leurs paco- *Petits*
filles. Il faut avoir une grande foi à *paquets*
ces parfums, pour croire qu'ils puis- *de mar-*
sent détruire un venin, qu'on a déjà *chandî-*
humé dans le corps, & corriger le *ses que*
vice d'une marchandise infectée, qui *les gens*
n'a pas été assez long-tems à l'air. *de mer*
Jusqu'ici tout se passe dans l'intérieur *aportens*
des Infirmeries & sous le secret; *pour*
mais des morts si fréquentes & un ra- *leur*
port des Chirurgiens aussi décisif, ne *compte,*
permettent plus de cacher la chose ::
on en donne avis aux Puissances & à
la Cour. Il ne nous est pas permis de
pénétrer plus loin. Tels ont été les

40 *Relation Historique*
 commencemens de la peste dans
 les Infirmeries , voyons-en les suites
 & les progrès dans la ville.

CHAPITRE IV.

Commencement de la peste dans la Ville.

Pendant qu'on travailloit à purger les Infirmeries de toutes les marchandises suspectes , & de l'infection que les malades & les morts pouvoient y avoir laissée , qu'on en gardoit exactement toutes les avenues , que l'entrée en étoit interdite à toute sorte de personnes , & que l'on se croyoit en surêté par toutes ces précautions quoique tardives , le mal couvoit déjà dans la ville , & se glissoit furtivement , & de loin en loin en diverses maisons. Dans la rue de Belle-Table , Marguerite Dauptaine , dite la jugesse , tomba malade le 20. Juin avec un charbon à la lèvre. Le Chirurgien de la Misericorde qui la pansoit en avertit les Magistrats par ordre des Recteurs ; ils y

envoient le Chirurgien des Infirmeries, qui ne connut pas mieux la maladie dans la ville que dans ce premier endroit, & leur raporte que c'est un charbon ordinaire. Le 28. du même mois, un Tailleur nommé Creps à la place du Palais, mourut avec le reste de sa famille en peu de jours, par une fièvre qu'on crût simplement maligne. Le premier Juillet la nommée Eigaziere, au bas de la rue de l'Escale, est attaquée du mal, avec un charbon sur le nez, & tout de suite la nommée Tanoufe, dans la même rue avec des bubons, & après elle tout le reste de cette rue, où la contagion a commencé par les maisons voisines de celle de Tanoufe.

Ainsi à peine fût-on délivré de la crainte de la peste dans les Infirmeries, que la terreur de ce funeste mal commença à troubler la fausse severité où l'on étoit dans la ville. Mrs. Peissonel pere & fils Medecins vont le 9. Juillet dénoncer à Mrs les Echevins un jeune enfant de douze à quatorze ans nommé Issalene, véritablement attaqué de peste dans une maison de la place de Linche, qui est

fort éloignée des endroits où étoient ces premiers malades dont nous venons de parler. Sur cette déclaration, les Echevins mettent des Gardes à la porte de cette maison. Le lendemain cet enfant meurt, & sa sœur tombe malade; on les enleve l'un & l'autre dans la nuit, & avec eux tout le reste de la famille; on les transporte aux Infirmeries, où ils ont tous péri, & on ferme exactement la porte de la maison.

On a fait divers comptes sur cet enfant, où chacun a crû découvrir la maniere dont il avoit apporté le mal des Infirmeries dans la ville; mais quand on a voulu les suivre & les approfondir, on a reconnu qu'il n'y avoit rien de certain en tout ce qu'on en disoit. Ce qu'il y a de bien vrai, c'est que sa sœur, qui tomba malade après lui, faisoit le métier de tailleuse, & qu'elle pourroit bien avoir travaillé quelque piece d'Indienne ou de Bourg infectée, qui sont les habits ordinaires des femmes de ce pays. Il ne seroit pas extraordinaire que le frere eût été infecté avant elle, on verra dans la suite que les enfans ont

été les plus susceptibles de ce mal.

Cette première allarme fut bientôt suivie d'une seconde. Le lendemain de la mort de cet enfant, c'est-à-dire, le 11. Juillet, le nommé Boyal vena du Levant, & sorti depuis quelques jours des Infirmeries tombe malade. Le Chirurgien qui le traite, lui trouve un bubon sous l'aisselle, & le dénonce à Mrs. les Echevins, qui mirent aussi-tôt des Gardes à sa maison. Boyal meurt ce même jour, & le soir il est porté & enseveli dans les Infirmeries, par les Portefaix qui y sont enfermés : on y traduit aussi tous ceux de la maison, qui fût fermée ; & on ordonne à tous ceux qui l'ont fréquenté quelques jours de quarantaine chez eux, & les parfums ordinaires. Il est difficile de décider si Boyal avoit apporté la peste du Vaisseau, sur lequel il étoit embarqué, ou s'il l'avoit prise dans les Infirmeries par la communication, ou bien s'il avoit lui-même apporté des marchandises infectées. Tout ce qu'on peut dire de sûr, c'est que quelques jours de quarantaine de plus auroient donné le tems à son mal de se déclarer dans les Infirmeries.

Après ces deux malades il n'en paroît pas d'autre : déjà on se rassure sur la crainte du mal contagieux ; déjà on s'aplaudit des sages précautions qu'on a prises pour l'étouffer dans sa naissance ; déjà le public ingénieux à se flatter , & facile à se prévenir , attribué à ces deux malades toute autre maladie que celle dont ils sont morts. Mais le mal se jouant des précautions des uns , & de l'incrédulité des autres , pulluloit secrètement dans cette rue de l'Escale , & dans les maisons voisines de celle de la nommée Tanouse , dont il a été parlé. Il se repandoit même à la sourdine en d'autres rues ; car Joli , fripier à la place des Prêcheurs , avoit déjà perdu une fille , & tout le reste de cette famille a péri tout de suite ; & dans la rue de l'Oratoire , la nommée Bouche , Tailleurse fût aussi attaquée du mal , elle se tira d'affaire mais tous ses parents en sont morts.

Le plus grand nombre de ces malades étoit pourtant dans cette rue de l'Escale , où Mr. Sicard le fils Médecin agrégé , qui y desservoit la Miséricorde , trouva quelques malades

de la Peste de Marseille. 45

atteints de fièvre avec des symptomes de malignité , les uns avec des charbons , les autres avec des bubons : le lendemain il trouva ces malades morts , & d'autres tombés de nouveau avec les mêmes symptomes dans la même rue , & dans les rues voisines ; il n'eût pas de peine à reconnoître la maladie , & environ le 18. Juillet , il en donna avis à Mrs. les Echevins.

Cette nouvelle déclaration faite par un Medecin , qui visitoit journellement les malades , jointe à ce qui avoit précédé , devoit sans doute exciter dans les Magistrats le même zele , qui les avoit fait agir si efficacement envers les deux premiers malades , Isalene , & Boyal ; ils répondirent simplement à ce Medecin , qu'ils y envoyeroient Mr. Bouzon , Me. Chirurgien, pour voir ce que c'étoit. Une telle réponse n'étoit pas fort propre à ranimer l'attention des autres Medecins sur cette nouvelle maladie. Ce Chirurgien va donc visiter ces malades le 19. du même mois , & il rapporte aux Echevins qu'ils n'ont que des fièvres vermineuses. Sans vouloir

penetrer dans les raisons qu'avoit ce Chirurgien de déguiser la verité, nous aimons mieux lui rendre la justice qu'il merite, en disant qu'il n'a pas connu la maladie; il étoit même difficile qu'il la reconnut; car nous avons appris du dépuis qu'il ne touchoit pas les malades, & qu'il ne leur parloit que de loin.

Sur le rapport de ce Chirurgien, on se tranquillise, ces malades abandonnés à leur sort, reçoivent les Sacremens à la maniere ordinaire. La communication reste libre dans cette rue & dans les rues voisines, & on donne aux morts la sepulture ordinaire. Cependant le même Medecin continuë à visiter de semblables malades dans le même quartier, il ne pense plus à les dénoncer, pour ne pas s'exposer à recevoir une réponse semblable à la premiere, & à voir préférer à son avis celui d'un Chirurgien: ainsi la maladie se répand insensiblement jusques à ce qu'elle éclata par la mort de quatorze malades en un même jour, & par la chute de plusieurs autres; ce qui fût le 23. Juiller.

Une si grande mortalité dans une même rue, fit du bruit dans la ville, les Curés en avertissent les Magistrats, qui reveillés par les cris publics, joignirent Mr. Peiffonel Medecin au Sr. Bouzon leur Chirurgien de confiance, pour la visite de ces malades. Ils se portent à cette rue le 24. & y trouvent plusieurs malades attaqués de nouveau. L'Autheur du Journal imprimé, suposant ce qu'on auroit dû faire, qu'il y avoit plusieurs Medecins-commis à cette visite, fait dire aux uns que c'étoient des fièvres malignes, aux autres des fièvres contagieuses causées par les mauvais alimens, & qu'aucun ne dit positivement que c'étoit la peste. Il est pourtant certain que le Medecin leur déclara que c'étoit bien la peste, & qu'il n'y eût que le Chirurgien, qui les flattoit du contraire. Quoiqu'il en soit, il étoit bien facile aux Magistrats de s'en assurer.

Tout le Royaume verra avec étonnement, que dans une ville, où il y a un College & une Agregation de Medecins, & où l'on voit regner depuis près de deux mois une nouvelle

maladie, on ne daigne pas les assembler, ou tout au moins les plus accrédités d'entr'eux, pour les consulter & les faire décider sur une maladie de cette conséquence. Les regles d'une sage administration ne permettoient pas dans une affaire aussi importante, de s'en rapporter à la décision d'un seul Chirurgien des plus nouveaux de la ville, ni de rester dans une funeste incertitude, sur la nature d'un mal, dont les suites sont si terribles. On ne laisse pourtant pas de mettre des Gardes aux avenues de cette rue, d'en enlever les malades, de les transporter aux Infirmeries avec quelques personnes qui avoient eu avec eux une communication prochaine; & pour ne pas allarmer le peuple, on ne fait ces expéditions que la nuit & à la fourdine.

Cela n'empêcha pas que le mal n'allât toujours croissant, & qu'il ne fit des progrès dans les autres quartiers. Il commence à paroître dans le Fauxbourg, & tous ces malades sont transportés aux Infirmeries, où la plupart mouroient en y arrivant; parce qu'on n'étoit guère informé de leur

leur état que le second ou le troisième jour, & que c'étoit-là le terme ordinaire du mal, quand il ne devoit pas se terminer heureusement. Le nombre des malades augmentant dans ces Infirmeries, les Echevins demanderent au Syndic du College un Medecin, qui s'y enferma, pour y traiter les malades qu'on y envoyoit. Le sort tomba sur Mr. Michel, qui étant le dernier Medecin reçu, & dégagé de tout embarras de famille, avoit moins de raison que les autres de s'en dispenser. Il l'accepta de bonne grace, & s'y enferma sur le champ. Tout ceci se passe sur la fin du mois de Juillet.

On attend peut-être de nous, qu'avant que de suivre plus loin les progrès de la contagion dans la ville, nous déclarions, si elle y est venue des Infirmeries, & comment, & par qui elle y a été apportée. Cette circonstance paroît être de l'intégrité de cette Histoire; nous aimons pourtant mieux la voir défectueuse, que de rendre qui que ce soit responsable de tant de malheurs, & de faire tomber sur lui la haine & le ressentiment.

C

ment du Public. D'ailleurs nous avons promis de ne rien donner à la conjecture, & de ne rapporter que des faits publics & constans. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, que c'est l'endroit le plus délicat de notre Histoire, & sur lequel nous aimons mieux marquer nôtre modération par le silence, que de prononcer trop hardiment sur un point, dont la décision ne doit porter que sur des preuves de la dernière évidence.

Ce qu'il y a de bien certain là-dessus, c'est que la peste étoit véritablement dans le bord du Capitaine Chataud, que ses marchandises l'ont portée dans les Infirmeries, qu'un des premiers malades qui ont paru dans la ville n'en étoit sorti que depuis quelques jours avec ses hardes; que les premières familles attaquées ont été celles de quelques Tailleuses, de Tailleurs, d'un Fripier, gens qui achètent toute sorte de hardes & de marchandises, celle du nommé Pierre Cadenel vers les Grands Carmes, fameux Contrebandeur, & reconnu pour tel, & d'autres Contrebandeurs,

de la peste de Marseille. 51
 qui demeuroient dans la rue de l'Escal-
 cale & aux environs, que le Faux-
 bourg qui est joignant les Infirmeries,
 a été attaquée en même tems que la
 rue de l'Escal ; & qu'enfin il y avoit
 alors de nouvelles défenses d'entrer
 les Indiennes & les autres étoffes du
 Levant. Nous laissons à chacun la li-
 berté de faire les reflexions qui sui-
 vent naturellement de tous ces faits.

CHAPITRE V.

*Premier periode de la peste. Les Mé-
 decins commis à la visite des mala-
 des la déclarent. Incrédulité du
 Public.*

QUOIQUE nous ne veuillons
 point adopter les préventions
 du Peuple touchant l'aparition des si-
 gnes celestes, qui précèdent les gran-
 des calamités, nous ne laisserons pas
 de remarquer, que le 21. Juillet le
 tems étant couvert & à la pluye, il
 fit dans la nuit des éclairs & des ton-
 nerres si effroyables, qu'on ne se sou-
 venoit pas d'en avoir ouï de sembla-

C ij

bles; toute la Ville en fut troublée, & la foudre tomba sur plusieurs maisons, sans blesser personne. Ces tonnerres furent regardés comme le funeste signal de la plus affreuse mortalité qu'on aye jamais vûe: car dezlors la contagion se débonda & se répandit dans tous les quartiers de la Ville.

Mrs. Peiffonel & Bouzon continuent à visiter les malades, & sur leur déclaration, on continuë à les transporter aux Infirmeries, toujours dans la nuit, pour ne pas allarmer le Public; & les Consuls animés d'un nouveau zele, assistent tour à tour en personne à ces expéditions nocturnes. Mr. Peiffonel accablé des infirmités de l'âge, se décharge de ce travail sur son fils, jeune Medecin, qui n'étoit pas encore aggregé. Ce jeune homme ne prévoyant pas les conséquences, repandit la terreur dans toute la Ville, & publia par tout que la peste étoit dans tous les quartiers. Il l'écrivit de même dans les Villes voisines, qui prirent aussi l'alarme, & s'interdirent tout commerce avec Marseille: c'est en conséquence de

ces lettres que le Parlement de Provence rendit cet arrêt fulminant le 2. Juillet, par lequel il défend toute communication entre les habitans de la Province & ceux de Marseille sous peine de la vie.

Cependant le Public se plaint de ne pas voir des Medecins de reputation employés à la visite de ces malades ; tout le monde veut sçavoir ce que c'est ; chacun demande une décision sûre, sur laquelle il puisse prendre ses dernieres resolutions. Ainsi, soit les plaintes publiques, soit le nombre des malades augmenté, les Echevins demandent quatre Medecins au Syndic du College, pour les repartir dans toute la Ville, & au Syndic du Corps des Chirurgiens quatre Maîtres, qui accompagnent les Medecins, chacun avec son garçon. Ils nomment en même tems quatre Apoticaïres, pour fournir les remedes aux malades. Quatre Medecins se livrent à cet emploi ; sçavoir Mrs. Bertrand, Raymond, Audon, & Robert, chacun avec son Chirurgien & un garçon. Ils se partagent toute une grande Ville, où dix Me-

C iij

54 *Relation Historique*
decins n'auroient pas suffi.

A peine ont-ils visité un ou deux jours les malades , qu'ils vont d'eux-mêmes déclarer aux Magistrats qu'il n'y avoit point à se flater , que la maladie qui regnoit , étoit véritablement la peste , & la peste même la plus terrible qui eût paru de long tems. Ils se réunissent tous Medecins & Chirurgiens en un même sentiment, & aucun d'eux ne dit que ce fût une fièvre maligne causée par les mauvais alimens & par la misere , comme l'Autheur du Journal imprimé le leur fait dire. Leur sentiment a toujours été le même , ils n'ont jamais varié là-dessus , & l'événement ne les a que trop justifiés. Importunés par la curiosité des Citoyens , ils ne crurent pas devoir refuser de la satisfaire. Assurés du fait par eux-mêmes , ils ne hazardoient rien dans cette déclaration ; elle ne pouvoit causer aucun trouble dans la Ville ; le fils de Mr. Peissonel l'y avoit déjà mis , & Mrs. Sicard pere & fils , qui avoient vû les premiers malades dans leur quartier de la Misericorde , se plaignant qu'on n'avoit pas ajouté foi à

leur première déclaration, avoient déjà répandu par tout le bruit de cette nouvelle maladie : il ne convenoit plus de la cacher dans un tems où elle étoit répandue dans toute la Ville, & où il falloit prendre les mesures les plus promptes pour en arrêter les progrès, ou tout au moins pour prévenir les désordres qu'elle traîne après elle.

La déclaration de ces quatre Médecins ne trouva pas plus de créance dans l'esprit des Magistrats, & dans le Public que celle de Mrs. Sicard. Les premiers, bien loin d'ajouter foi à un rapport aussi authentique, font afficher un avis, dans lequel ils annoncent que ceux qui ont été commis à la visite des malades, ont enfin reconnu que la maladie qui regne n'est qu'une fièvre maligne ordinaire, causée par les mauvais alimens & par la misère. Nous voulons bien leur rendre la justice de croire qu'ils ne firent mettre cette affiche que pour rassurer le peuple, plutôt que de penser qu'ils aient pu douter d'un fait qui leur étoit certifié de tout côté. Cette précaution étoit bonne, en prenant tou-

jours les mesures convenables.

En effet , quoique les Magistrats eussent toujours agi comme si c'étoit véritablement la peste , puisqu'ils faisoient enlever les malades , & fermer les maisons ; soit que les Infirmeries fussent remplies ; soit qu'on ne regardât plus le mal comme contagieux , on ne fit plus transporter les malades , qui s'accumulerent de jour en jour en diverses rues : car dès le 7. Août , les quatre Medecins trouvoient trente nouveaux malades par jour , & autant de morts qu'on les obligeoit aussi de visiter ; & cela alla toujours croissant d'un jour à l'autre. Les Magistrats non contents de manquer de confiance en leurs Medecins , formerent contr'eux des soupçons injurieux à leur honneur & à leur caractère ; & quoiqu'ils se fussent livrés au soin des malades de la maniere du monde la plus genereuse , sans traiter d'aucun intérêt , qu'ils abandonnerent à la generosité des Magistrats , ceux-ci ne laisserent pas de dire , que les Medecins de la Ville vouloient faire un *Mississipi* de cette affaire. Ce sont les termes dont ils se servirent.

D'un autre côté , le peuple entrant dans les mêmes soupçons , insulte publiquement les Medecins dans les rues , & leur reproche hautement qu'ils grossissent le mal par l'indigne motif d'un fordide intérêt : les Medecins , animés d'un vrai zele pour leur Patrie , devoient toutes ces insultes d'une vile populace ; ils furent beaucoup plus sensibles aux mépris de quelques-uns de principaux Citoyens , qui écrivirent en divers endroits des lettres pleines de qualifications les plus odieuses contr'eux , & dans lesquelles l'ignorance étoit le moindre vice qu'ils leur reprochoient. A quels égaremens de raison ne porte pas une aveugle incredulité ?

Deux choses favorisoient cette prévention. Mr. Michel , Medecin aux Infirmeries , écrivoit aux Echevins , que les malades qu'on lui envoyoit , n'avoient d'autre mal , les uns que l'ennui d'être enfermés , & les autres que la verole , & qu'ils avoient plus besoin de mercure que d'autres remedes. Pourtant l'ennui & la verole furent pour tous ces malades des maladies mortelles. La seconde chose

qui entretenoit l'incrédulité publique sur la maladie, c'est qu'on raportoît que plusieurs malades rejettoient quantité de vers par le haut & par le bas. Il n'en fallut pas davantage pour achever de décrier les Medecins, pour confirmer les indignes soupçons qu'on avoit formé contr'eux, & pour faire regarder la maladie comme une fièvre de corruption, causée par les fruits & par les mauvais alimens.

Ce qui fortifioit cette fausse opinion, c'est qu'on ne voyoit dans ces premiers tems, que des enfans & de pauvres gens attaqués de cette maladie. La peste, disoit-on, s'en prend à toute sorte d'âge & de condition, elle fait bien d'autres ravages. On vouloit voir les hommes tomber morts dans les rues, les riches attaqués comme les pauvres, & le mal se répandre avec impetuosité dans toute la Ville. Attendez, peuple incrédule, & vous verrez plus que tout cela; un affreux carnage va bientôt forcer votre aveugle incrédulité. Déjà des morts subites sont annoncées de toute part; déjà le feu de la contagion a pris aux quartiers les plus reculés,

& dans les ruës les plus écartées : déjà les plus incredules & les plus hardis font frapés les premiers : déjà enfin on apprend d'un jour à l'autre la chute de quelque-riche.

Alors on commence à douter & à craindre ; on demande à s'assurer de la nature du mal , par l'ouverture des cadavres : un Batelier frapé de mort subite dans son Bateau , présente l'occasion de faire cette épreuve. Les Medecins employés à la visite des malades , sont mandés pour assister à l'ouverture de ce cadavre. Mr. Guion, Chirurgien de la Ville , s'offre courageusement à la faire ; il mourut pourtant lui-même peu de jours après. Le cadavre est ouvert dans le Bateau même , on fouille dans toutes ses parties , & on y cherche vainement la cause d'une maladie , qui se manifeste moins par les impressions qu'elle fait sur les parties internes , que par les symptomes & par les marques exterieures.

CHAPITRE VI.

*Emotion populaire. Etablissement des
Barrieres. Progrès de la contagion
dans les Citadelles.*

LE bruit du mal contagieux de Marseille repandu dans toute la Province, empêchoit les autres Villes d'y envoyer leurs denrées : l'Arrêt même du Parlement le défendoit sous des peines très-severes. Les Barricades que les Villes voisines avoient faites pour se garder, ne permettoient pas aux Marseillois d'en aller chercher. Cependant cette Ville si riche, par son commerce, ne peut pas se passer du secours de ses voisins, auxquels elle fournit à son tour bien de commodités qui leur manquent : ceux que la mer lui procure, sont longs à venir & toujours incertains : elle fût donc bientôt reduite aux extrémités d'une disette generale : le bled commence de manquer aux Boulangers, & le troisieme Août, n'ayant pas fait la quantité de pain ordina-

de la peste de Marseille. 61

re, il en manqua ce jour-là ; sur le soir la populace s'attroupa, & courut de rüe en rüe insulter toutes les maisons des Boulangers.

Mr. le Marquis de Pilles Gouverneur de la Ville, qui depuis le commencement de la contagion ne cessoit pas d'agir à la tête des Echevins, de les animer par son exemple, & de veiller à la sûreté publique, étoit pour lors enfermé avec eux dans l'Hôtel de Ville, pour regler les affaires, que les malheurs présens avoient infiniment multipliées. Averti de ce désordre, il sort accompagné de Mr. Moustier un des Echevins, & se porte à l'endroit où étoit cette Populace mutinée. Il n'eût pas besoin de gens armés pour appaiser ce tumulte ; autant aimé du peuple, qu'estimé des honnêtes gens, sa seule présence désarma ces rebelles, & changea sur le champ leurs plaintes & leur murmures en cris de joie & d'allegresse, au bruit desquels ils l'accompagnèrent chez lui, & se retirèrent avec autant de tranquillité, qu'ils avoient montré de chaleur & d'émotion dans leur revolte. On vit alors combien il

importe au bonheur des peuples , que ceux qui les gouvernent , s'appliquent autant à les captiver par la bonté & & par la douceur , qu'à les soumettre par l'autorité ; & que temperant l'une avec l'autre , ils ne sachent pas moins se faire aimer que se faire craindre.

Pour prévenir un pareil désordre , & empêcher que les malheurs de la famine n'augmentassent ceux de la contagion , les Echevins écrivirent à Mr. le Bret Intendant de la Province , & à Mrs. les Consuls de la Ville d'Aix , qui en sont les Procureurs , pour les prier de permettre qu'on établit des marchés à une certaine distance de la Ville , où l'on feroit une Barriere , & où les Etrangers pourroient apporter leurs denrées , & les Habitans de Marseille les y aller acheter , sans se communiquer ensemble. Ces Mrs. sensibles aux malheurs de nôtre Ville , y consentirent gracieusement ; & pour regler toutes choses , on convint d'une conférence entre Mrs. les Procureurs du Païs & nos Echevins , ce que le Parlement permit : le jour & le lieu sont assi-

gnés ; ce fut à Nôtre-Dame à deux lieues de Marseille. Mr. le Marquis de Vauvenargue premier Procureur de la Province y vint accompagné de quelques Gentils-hommes , d'un Medecin , & escorté de quelques Gardes.

De la part de Marseille , Mr. Estelle premier Echevin s'y rendit seul avec le Secretaire de la Ville. La conjoncture ne permettoit pas d'y aller avec une plus grande suite. Il auroit dû pourtant y mener avec lui un Medecin , comme ces Mrs. l'avoient demandé , sans doute pour le faire conferer avec le sien , s'assurer par-là de la nature de la maladie , & se mettre en état de se garantir d'un semblable malheur , qu'ils n'ont pu éviter dans la suite. Mais les Medecins s'étoient trop expliqués sur cette maladie , pour que Mr. Estelle les menât à cette conference. Il leur cacha avant son départ les intentions de Mrs. les Procureurs du Pais , & il leur dit à son retour , qu'il ne les avoit apprises que par une Lettre qu'il avoit reçûe en chemin , lorsqu'il se rendoit au lieu assigné.

Dans cette conference , on regla ,

par un concordat , qu'il seroit établi un marché aux deux avenues de Marseille , & à deux lieues de la Ville , avec une double Barriere , & un autre pour la mer à cet endroit du Golfe de Marseille , vers le Couchant , appelé l'Estaque , & qu'à tous ces marchés il y auroit des Officiers & des Gardes commis pour empêcher les communications au choix de Mrs. les Procureurs du Pais & aux fraix de la Ville. Ce concordat homologué par Arrêt du Parlement , on le fait savoir à toutes les Villes & Lieux de la Province , & on les invite à envoyer des denrées à ces Barrières , où elles pourront être vendues sans danger. On ne peut assez louer le zele de toutes les Villes de la Province , & leur empressement à secourir Marseille dans cette calamité , les unes en envoyant des denrées , & les autres en favorisant le transport.

L'établissement de ces Barrières diminua bien un peu la disette , mais il ne rapella pas tout-à-fait l'abondance : l'éloignement des marchés fit hausser le prix des denrées qu'on y alloit chercher ; toute sorte de travail

rencherit avec elles ; le vin si commun & si abondant dans cette Ville suit le sort des autres denrées : toutes les caves sont fermées , ou par la fuite des uns , ou par la crainte des autres. Le peuple , qui fait son principal aliment de cette liqueur , est prêt à se soulever , si on n'eût fait ouvrir les caves de force , & mettre le vin en vente. La viande qui ne vient que de loin , est encore plus rare que les autres denrées ; enfin bientôt on n'eût pas moins à souffrir de la disette que de la maladie.

Encore si ceux , qui étoient chargés de pourvoir aux besoins publics , n'avoient eu que le peuple de la Ville à entretenir , mais les soins & les embarras se multiplient avec les malheurs de la contagion. Voici Mrs. les Officiers des Citadelles , qui ayant resserré leurs Troupes , demandent du bled & d'autres nécessités à Mrs. les Echevins , les menaçant de lâcher les Soldats dans la Ville , pour en prendre par tout où ils en trouveront. Comment pourvoir à tous les besoins d'une nombreuse garnison dans un tems de disette. Il falloit avoir toute

l'activité & la prévoyance de Mr. Rigord Subdelegué de Mr. l'Intendant , dont le zele pour le service du Roy est connu depuis long-tems , pour faire trouver dans ces Citadelles , malgré la disette generale , l'abondance des tems les plus tranquilles.

Quoique les Citadelles soient entièrement séparées de la Ville , & que les Garnisons y fussent resserrées depuis le commencement de la contagion , elle n'a pas laissé que d'y pénétrer. Mr. Audibert Chirurgien des Galeres y avoit été mis pour y traiter les malades. Les guérisons qu'il y opera firent d'abord du bruit , & on publioit par tout qu'il n'en avoit perdu aucun. Il leur donnoit d'abord un violent émetique , qu'il appelloit son *furet* , ensuite il les faisoit abreuver avec du Thé ou de la Tisane , & il les purgeoit. Cette pratique fut proposée aux Medecins pour modèle , mais ils avoient déjà reconnu & l'inutilité des purgatifs , & le danger des violens émetiques , qui donnoient des superpurgations funestes; aussi cette methode ne fit pas dans la Ville les mêmes miracles que dans les Cira-

delles. J'appelle ainsi le bonheur de traiter plusieurs pestiférés, sans qu'il en meure un seul. Les plus habiles Medecins n'oseroient faire un pareil défi. Ceux qui connoissent bien cette maladie, savent qu'elle élude souvent & l'attention des Medecins, & la vertu des remedes.

Tout ce qu'on peut dire du succès de ces violens émetiques, & des purgatifs réitérés, c'est qu'il y a quelquefois d'heureuses témérités, mais elles ne doivent pas servir de regle. Il y a donc lieu de croire que tous ces malades n'avoient que de legeres atteintes du mal, ou peut-être même qu'ils avoient toute autre maladie; car quand la contagion s'aprocha de plus près des Citadelles, & que les malades qui y tomboient, étoient véritablement marqués au coin de la contagion; les guérisons ne furent plus si frequentes, & les malades y mouroient tout comme ailleurs: cependant il est vrai que la contagion n'a pas fait de grands progrès dans ces Citadelles, par le bon ordre qu'il y avoit, & par le soin qu'on prenoit d'en sortir les malades, dès qu'ils paroif-

soient , & de les transporter dans un petit Hôpital qu'on avoit fait dans une Bastide voisine. La contagion y a fini avec le mois de Decembre , & du depuis il n'y a pas paru de nouveau malade. Dans la suite , le Chirurgien des Citadelles a rendu sa methode publique ; nous laissons décider aux Medecins qui ont traité beaucoup de ces malades , si cette methode est sûre.

CHAPITRE VII.

Progrès de la Contagion sur les Galeres.

L'Entretien des Galeres auroit été un surcroît d'embarras pour la Ville , si ceux qui les commandent, animés d'un noble zele pour le service du Roy , n'avoient , par la superiorité de leurs lumieres , cherché des ressources plus sûres. Quel ravage n'auroit pas fait la contagion sur ces Bâtimens , s'ils n'en avoient pas arrêté les progrès par les mesures les plus justes & les mieux concertées.

de la peste de Marseille. 69

C'est à leur prudence que l'Etat doit la conservation de cet illustre Corps, qui ne fait pas moins l'ornement de nôtre Ville que la sûreté de nos Côtes. Leur conduite pleine de sagesse a fait voir que le bon ordre & la bonne police, sont les moyens les plus assurés, pour prévenir les désordres de la contagion, & qu'on doit s'attendre aux plus grands ravages, quand l'un & l'autre sont négligés.

Sur les premiers bruits de la maladie on fit tirer les Galeres au large, & ces bruits continuants, Mrs. les Officiers Generaux voulurent s'assurer de la chose par eux-mêmes, c'est-à-dire, par les Medecins & Chirurgiens destinés au service des Galeres. Ils demanderent aux Echevins, d'agréer qu'ils se joignissent à ceux de la Ville, pour aller visiter les malades. Mr. Perrin Medecin de l'Hôpital des Forçats, & Mr. Croizet Chirurgien du même Hôpital, chargés de cette commission, visiterent les malades, avec Mrs. Audon & Robert Medecins de la Ville, & les deux Chirurgiens qui les accompagnoient. Ce fut le premier Août qu'ils firent cette visi-

70 *Relation Historique*

te, après laquelle ils firent leur rapport qu'ils remirent à Mrs. les Commandants, & que nous avons crû devoir inserer ici.

„ Nous soussignés Medecin &
 „ Chirurgien de l'Hôpital Royal des
 „ Forçats, certifions, qu'ayant été
 „ commis par ordre de Mrs. les Offi-
 „ ciers Generaux & Intendant des
 „ Galeres, assemblés en Conseil, ce
 „ jourd'hui premier Août, pour al-
 „ ler visiter les malades de la Ville,
 „ qu'on soupçonne attaqués de peste,
 „ nous nous serions portés dans l'Hô-
 „ tel de cette Ville à trois heures a-
 „ près midy, pour nous joindre aux
 „ Sieurs Robert & Audon Medecins
 „ agregés, & au Sr. Bouzon. M^e.
 „ Chirurgien, nommés par Mrs. les
 „ Echevins, pour faire la visite des
 „ dits malades, nous aurions trouvé
 „ en visitant differents quartiers de
 „ la Ville. 1^o. Dans celui de la Ma-
 „ jor, où depuis peu de jours il est
 „ déjà mort plusieurs personnes soup-
 „ çonnées de peste, une femme mor-
 „ te, âgée d'environ soixante ans,
 „ malade depuis trois jours, sur la-
 „ quelle pourtant nous n'avons re-

de la peste de Marseille. 71

„ marqué aucun signe de malignité
 „ pestilentielle en aucune partie de
 „ son corps ; nous en aurions visité
 „ un autre dans une maison de la rue
 „ de l'Evêché , âgée d'environ trente-
 „ cinq ans , laquelle a un bubon à
 „ l'aîne gauche , lequel nous avons
 „ crû pour plusieurs raisons être ve-
 „ nerien , n'y ayant aucun signe de
 „ malignité sur elle. Dans le quartier
 „ derrière les Grands Carmes , nous
 „ aurions trouvé dans une maison le
 „ cadavre d'une fille âgée d'environ
 „ vingt ans , morte la nuit passée ,
 „ s'étant alitée depuis avant hier ,
 „ selon le rapport de sa mere , avec
 „ un grand mal de tête , des envies
 „ de vomir , & un accablement ge-
 „ neral , morte en trente heures, tou-
 „ te couverte d'un pourpre livide ,
 „ ayant le ventre extrêmement tendu
 „ & violet , & ayant rendu par le
 „ nez une grande quantité de sang
 „ très-dissous & très - sereux ; nous
 „ aurions de plus trouvé dans le mê-
 „ me quartier plusieurs autres per-
 „ sonnes de tout sexe & de tout âge ,
 „ au nombre de huit ou dix, attaqués
 „ de fièvre avec des douleurs de tête

„ & des envies de vomir , lesquels
 „ accidens la plupart des parens nous
 „ ont dit provenir des mauvais fruits
 „ que ces malades avoient mangés en
 „ quantité , sans qu'il nous ait paru
 „ en eux aucun signe de contagion :
 „ de plus , en descendant dans la rue
 „ de l'Escalé , dans une maison , où
 „ depuis quatre ou cinq jours une
 „ femme est morte subitement soup-
 „ çonnée de peste , nous aurions
 „ trouvé son enfant , âgé d'environ
 „ douze ans , mort aujourd'hui ,
 „ couvert de tâches pourprées pres-
 „ que par tout le corps , avec une
 „ tension considerable au bas ven-
 „ tre , & une grosseur vers les glandes
 „ de l'aîne gauche , lequel s'étoit ali-
 „ té depuis avant-hier , selon le ra-
 „ port des parens , avec des nausées
 „ & des maux de tête insupportables ;
 „ nous aurions trouvé de plus à son
 „ côté sur un méchant lit , son pere
 „ âgé d'environ quarante ans cou-
 „ ché tout habillé , avec une face li-
 „ vide , les yeux enfoncés & mou-
 „ rans , ayant eu depuis avant-hier ,
 „ qu'il s'est couché , de grands maux
 „ de tête & de vomissement , tout
 „ parsemé

„ parfemé de tâches pourprées & li-
 „ vides , ayant une tumeur à l'aîne
 „ droite avec une tension très - dou-
 „ loureuse dans tout le bas ventre :
 „ nous aurions trouvé dans une au-
 „ tre maison , auprès de celle-là , la
 „ mere & la fille , la premiere âgée
 „ d'environ trente-cinq ans , & la fil-
 „ le d'environ quatorze , toutes deux
 „ la face livide , les yeux mourans ,
 „ & dans un abattement general ,
 „ pouvant à peine ouvrir les yeux ,
 „ sur tout la fille , qui étoit dans un
 „ assoupissement considerable , étant
 „ malade depuis deux jours , ayant
 „ un mal de tête horrible , & des en-
 „ vies de vomir , sans pourtant aucu-
 „ ne élévation ni aux aînes ni aux aîs-
 „ selles , & sans aucune tâche pour-
 „ prée : de plus , en montant vers la
 „ fontaine de la Samaritaine , nous
 „ avons trouvé dans une même mai-
 „ son un enfant d'environ vingt ans ,
 „ mort aujourd'hui , couvert d'un
 „ pourpre livide , n'ayant été malade
 „ que trois jours avec mal de tête ,
 „ vomissement , & maux de cœur
 „ continuels ; & dans un autre petit
 „ lit à côté , son frere âgé d'environ

D

„ treize ans, malade depuis hier, s'é-
„ tant alité, selon le raport de sa
„ mere, avec un horrible mal de tête,
„ qui continuoît encore, des
„ maux de cœur, & des envies de
„ vomir frequentes, ayant même vo-
„ mi quelque fois, ayant les yeux en-
„ flamés & étincelans, la langue ari-
„ de & blanchâtre, & une tention au
„ bas ventre, avec une grosseur con-
„ siderable & douloureuse à l'aîne
„ droit, & un abattement general :
„ de plus enfin, nous aurions trouvé
„ dans une maison, sur le Cours, une
„ femme âgée d'environ quarante
„ ans, tombée dans un délire, avec
„ des mouvemens des membres in-
„ volontaires, les yeux ardents &
„ larmoyans, tâchée de pourpre en
„ plusieurs endroits de son corps,
„ ayant depuis deux jours une he-
„ morragie par le vagin d'un sang
„ fereux, & s'étant alitée, selon le
„ raport de son frere depuis quatre
„ jours avec de grands maux de tête,
„ & de frequens maux de cœur :
„ on nous a raporté qu'il étoit mort
„ depuis peu dans la même maison,
„ un enfant qui ne fût malade que

de la peste de Marseille. 75

„ deux jours , ayant de même de
 „ grands maux de tête , & des envies
 „ de vomir frequentes , ce qu'ayant
 „ très-meurement examiné , nous ne
 „ pouvons douter que ce ne soient
 „ des maladies pestilentiellles très-
 „ contagieuses , & qui demandent
 „ de très-grandes précautions , pour
 „ en prévenir les funestes suites. Tel
 „ est nôtre sentiment. A Marseille ,
 „ ce premier Août 1720. *Signé* PER-
 „ RIN & CROIZET.

Après s'être assurés de la verité du fait, sans s'arrêter aux bruits populaires , & sans donner dans les préventions d'une incredulité mal entendue , les Commandans ne penserent plus qu'aux moyens de mettre les Galeres en sûreté. On n'en trouva pas de plus sûr , que de les ranger du côté de l'Arcenal , & de les enfermer par une estacade , qui est une espece de barriere sur l'eau , qui les separoit du reste du Port ; on ferma aussi toutes les avenues de l'Arcenal par des barricades , & on y enferma tous les bas Officiers , & tous les équipages. Mrs. les Officiers ne s'y enfermerent pas , mais ils y alloient re-

D ij

gulièrement deux fois par jour , & toutes les fois que le service le demandoit : & ainsi tout le Corps des Galeres fût en peu de jours séparé du reste de la Ville , & la rendit encore plus deserte & plus solitaire.

La communication entre les Galeres & la Ville est trop libre , pour se flatter que le mal n'en eût pas approché. Il étoit difficile que parmi les équipages quelqu'un ne fût déjà infecté , ou que quelque Forçat n'eût pris en Ville quelque impression contagieuse , avant qu'ils fussent resserrés : car on a approfondi l'histoire de Boyal , un des deux premiers malades , dont nous avons parlé : on disoit qu'il avoit couché le soir sur la Galere la Gloire , & qu'il y avoit porté le mal ; que c'étoit dans cette Galere que la contagion avoit commencé , & qu'elle avoit été la plus maltraitée. Il est bien vrai que cet homme coucha sur la Galere la Duchesse , un soir qu'il trouva sa maison fermée , & que l'Argousin de garde étant de ses amis , l'y reçût , & l'y prêta même son lit ; mais aussi il est vrai , qu'ayant appris sa maladie , avant

que la Garde revint à son tour , il ne se servit plus de ce lit , ni de tout ce que ledit Boyal avoit touché : en effet , ce n'est point par cette Galere que la contagion est entrée dans ce Corps , & elle a été la moins maltraitée de toutes.

Ce n'étoit pas assez d'avoir enfermé les Galeres , il falloit encore pourvoir à leur subsistance & au soin des malades ; c'est ce que Mrs. les Officiers generaux firent avec un ordre & une prévoyance dignes de leur genie , & qui doivent servir de regle pour le tems à venir , si jamais un pareil malheur arrivoit. On prit plusieurs Tartanes , qui partoient alternativement , pour aller prendre des vivres aux deux Ports les plus proches de Marseille , qui sont ceux de Toulon & de Bouc, où le Fournisseur faisoit porter toutes les choses nécessaires , comme bois , charbon , viande , & tout le reste , pour l'entretien des Officiers & des équipages. On distribuoit la ration , comme si les Galeres avoient été armées ; on établit des boucheries dans l'Arce-
nal , & on le munit de toutes les au-

*Petites
Bastimens de
mer ,
très le-
ger , &
qui
vont a-
vec tout
vent.*

tres necessités : enfin , tout y étoit si bien disposé , que dans un Corps aussi nombreux , chacun y trouvoit non seulement le nécessaire , mais même toutes les commodités , & à un prix mediocre , pendant qu'avec une dépense immense on manquoit souvent du nécessaire dans la Ville.

On n'eût pas moins d'attention à pourvoir à l'entretien des malades , & à empêcher que le mal ne se repandit , & n'infesta tout ce Corps. L'Hôpital des équipages qui est derrière la Citadelle hors la Ville , & sur le bord de la mer , fût destiné pour les pestiferés : on le vuida sur le champ , & on le munit de tout ce qu'il faut pour les malades , & des Officiers nécessaires. Par-là on ne fût pas dans la necessité d'infester l'Hôpital general des Forçats , qui fût réservé pour les malades qui s'y trouvoient alors , & pour ceux qui pouvoient tomber de toute autre maladie que celle qu'on craignoit. Comme sur les Galeres la communication y est très-prochaine , & qu'un malade en auroit bientôt infecté plusieurs autres , on érigea un Hôpital d'entre-

pos à la Corderie , où l'on portoit les malades sur le moindre soupçon de la plus legere incommodité , & de-là , dès que le mal se manifestoit , ils étoient transportés à l'Hôpital qui leur étoit destiné.

Le mal contagieux , se declarant dans les uns plutôt , & plus tard dans les autres , & se déguisant quelque fois au commencement , sans se montrer d'abord , il fût réglé que les Medecins & les Chirurgiens faisoient chacun leur visite dans cet entrepos , à différentes heures. Il y avoit donc huit visites par jour ; ainsi , à quelque heure que le mal se manifesta , il étoit surpris & découvert , & le malade sur le champ envoyé au lieu destiné. Les Chirurgiens particuliers faisoient aussi diverses visites par jour , chacun sur sa Galere ; & sur la plus legere incommodité , ils faisoient porter les malades à cet entrepos. Il en étoit de même de ceux qui tomboient malades dans l'Arcenal où étoient enfermées les familles de ceux qui y sont employés. Une Chaloupe prête à partir à toute heure , fût reservée pour le transport des malades , & quelques

80 *Relation Historique*

autres furent destinées à porter les vivres & les autres nécessités audit Hôpital, à différentes heures marquées dans le jour.

Pendant qu'on faisoit ces sages dispositions, la maladie commença à se montrer sur les Galeres, par deux Forçats, qui tombèrent les premiers avec des charbons, l'un le 31. Juillet, & l'autre le premier Août; d'autres tombèrent après, insensiblement le mal se repandit à son ordinaire dans les Chiourmes, dans les équipages, & dans les familles qui étoient enfermées dans l'Arcenal, & la mortalité suivit de près, mais non pas avec la même rapidité que dans la Ville. Il y a suivi à peu près les mêmes périodes, & y a duré presque tout autant; mais il s'en faut bien qu'il y aye fait le même ravage. En Septembre la maladie y fût dans sa vigueur, & dans les mois suivans elle est toujours venue en déclinant. Le plus grand nombre des malades a été de vingt-cinq à trente par jour, & la plus grande mortalité a été dans le milieu de Septembre de dix-sept en un jour; & les autres jours, tant de

avant qu'après, ce nombre est allé en augmentant jusques-là, & de-là en déclinant à proportion; car le nombre des morts en Août est de 170. en Septembre 286. en Octobre 179. en Novembre 89. en Decembre 38. & le tout est 762. Dans les mois de Janvier & de Fevrier, il n'y en eût que sept à huit par mois; & en Mars la maladie cessa entierement sur les Galeres. Comme l'Hôpital des Pestiférés n'étoit pas assez grand pour contenir tous les malades, on dressa des tentes dans la cour, qui est fort vaste, sous lesquelles on faisoit passer ceux qui étoient les plus près de la guérison, & pour décharger bientôt cet Hôpital, on disposa une vieille Galere, que l'on plaça loin des autres, où les uns venoient finir leur guérison, les autres y faire leur quarantaine, & achever de s'y reparer: par-là on se ménagea toujours de place dans l'Hôpital, pour y recevoir les nouveaux malades.

Il n'en falloit pas moins que des précautions aussi bien entendues, pour empêcher que le mal contagieux ne fit les derniers ravages dans des

D v

82 *Relation Historique*

Bâtimens , où l'on est presque les uns sur les autres ; aussi n'y a-t'il pas fait de grands progrès ; on sera surpris de voir que sur dix mille personnes qu'il y avoit sur les Galeres ou dans l'Arcenal , il n'y aiteu que douze cens soixante , ou tout au plus treize cens malades ; & on le sera encore plus , qu'il n'en soit mort que sept cens soixante deux , c'est-à-dire, qu'il en aye guéri la moitié : l'heureuse guérison de tant de malades , n'est pas moins due aux soins & à l'application de ceux qui font la Medecine & la Chirurgie sur les Galeres , qu'au bon ordre qui y regnoit. Parmi ces morts , il y a plusieurs Chirurgiens de Galere , dont quatre sont morts dans l'Hôpital , parmi lesquels on compte Mr. Laugier , qui en étoit le Chirurgien ordinaire , si connu par son Traité des Vulneraires , & qui joignoit à un grand fond de Theorie une longue & sage pratique ; un Apoticaire & six Aumôniers : il n'est mort aussi que fort peu d'Officiers , & aucun des Officiers generaux. On les a vû pourtant s'exposer hardiment à tout ce que le bien du service de-

de la peste de Marseille. 83
 mandoit. Il étoit juste que la maladie respecta ceux , qui après avoir pourvû à la conservation des Galeres , devoient encore travailler si utilement à celle de la Ville.

CHAPITRE VIII.

Avis des Medecins rejettés. Feux allumés. Les Consuls restent seuls chargés de l'administration publique. Etat de la Ville à la fin du premier periode.

UNE disposition dans la Ville semblable à celle des Galeres, auroit peut-être prévenu tous les désordres qu'on y a vû. On ne sçauroit trop se hâter dans ces occasions , de mettre les choses en regle , si on veut éviter le trouble & les inconveniens qui suivent les resolutions tardives & tumultueuses : une Ville qui attend que l'ennemi soit près pour se préparer à le recevoir , s'expose à être surprise , & à essuyer ou les malheurs d'un assaut imprévu , ou la honte d'une composition forcée. Tel a été le

D vj

triste sort de Marseille , où soit que l'on ne crût que foiblement la peste , ou soit que l'embarras d'une grande Ville ne permît pas de pourvoir à tout en même tems , on a attendu de prendre les mesures convenables contre la contagion , que la necessité les déterminât.

Les Medecins qui prévoyoiént de loin les suites de cette maladie , & qui par la violence qu'elle exerçoit sur chaque malade en particulier , jugeoiént de celle de la constitution generale du mal , ne manquerent pas d'inspirer d'abord aux Magistrats toutes les précautions qu'on a coûtume de prendre en pareil cas. Ils leur insinuerent de former un Conseil de santé , composé des personnes les plus distinguées par leur rang , & de quelques principaux Citoyens , pris de divers Etats ; mais les Echevins craignirent le trouble de la multitude , disant qu'ils ne vouloiént pas faire une hâle de l'Hôtel de Ville : c'est ainsi qu'ils s'expliquerent. Les Medecins leur offrirent encore de rester , un auprès d'eux pour le Conseil, par ce que dans le cours d'une contagion, il

se présente une infinité d'affaires qui ne peuvent être décidées que sur l'avis d'un Medecin : ils repondirent qu'ils n'en avoient pas besoin. Il en fut de même de tout ce qu'ils purent leur proposer : fortifiés dans leurs préventions contre eux, ils regardoient comme suspect tout ce qui venoit de leur part : néanmoins pour que le Public ne souffrit pas de l'entêtement des uns, & du ressentiment des autres ; les Medecins voyant qu'ils n'étoient pas écoutés, & n'ayant d'autre vûe que le bien public, crurent ne pouvoir rien faire de mieux que de leur remettre le Traité de la peste par Ranchin, qui contient tous les Reglemens de Police pour les tems de contagion. La suite fera voir l'usage qu'ils ont fait de ce Livre.

Le seul Medecin de la Ville, qui fût écouté des Magistrats, ce fût Mr. Sicard, qui ayant refusé de visiter les malades, & voulant se rendre utile par quelque endroit, fût leur proposer un moyen de faire cesser la peste, leur répondant du succès, pourveu qu'on executât ce qu'il diroit. La proposition étoit trop favo-

nable, pour n'être pas bien reçue. Les autres Medecins avoient été rejetés comme ces Prophetes, qui n'annonçoient que des choses tristes; celui-ci est bien reçu, parce qu'il prédit des choses agreables. Ce Medecin proposa donc d'allumer un soir de grands feux dans toutes les Places publiques, & au tour de la Ville, qu'en même tems chaque particulier en fit un devant la porte de sa maison, & qu'à commencer du même jour, & pendant trois jours consecutifs, chacun fit à la même heure, à cinq heures du soir, un parfum avec du soufre dans chaque appartement de sa maison, où il déploieroit toutes ses hardes, & tous les habits qu'il avoit porté depuis que la contagion avoit paru.

Quoique ce moyen de faire cesser la contagion ne soit ni nouveau, ni fort singulier, & que l'histoire d'Hypocrate ne soit ignorée de personne, la confiance avec laquelle ce Medecin le proposa, & l'espoir de voir bientôt finir un mal, dont on commençoit à redouter les suites, le firent recevoir. On se met en état d'e-

xecuter la chose : Ordonnance de Police , qui assigne le jour , & ordonne les feux & les parfums , en conformité du projet du Sr. Sicard ; il est lui-même commis à la disposition des feux , sous les ordres de Mr. Diodet un des Echevins , qui s'est toujours prêté volontiers aux emplois les plus pénibles ; on fait de grands amas de bois dans toutes les places , & dans tous les lieux désignés ; on distribue dans toute la Ville du soufre pour les parfums , à tous ceux qui n'ont pas le moyen d'en acheter : enfin , le jour arrivé , & à l'heure marquée , toute la Ville parut en feu , & l'air se couvrit d'une noire & épaisse fumée , plus propre à retenir les vapeurs contagieuses qu'à les dissiper.

On ne sçait ce que l'on doit le plus admirer ici , ou la confiance de ce Medecin , qui sans distinguer les périodes ni la nature de la contagion , propose avant le tems un secours aussi foible , & si peu capable de produire l'effet qu'il en promettoit ; ou la credulité des Magistrats , qui denués d'un Conseil solide , se laissent aller à tout vent de doctrine ,

& consentent à une dépense aussi inutile que fatigante , sans daigner consulter là-dessus les autres Medecins , auxquels ils avoient déjà confié le soin des malades. Le public vît avec regret consumer inutilement une si grande quantité de bois , dont il craignoit de manquer dans la suite , & ce Medecin trompé dans son attente , ne pouvant plus soutenir les reproches du peuple sur l'inutilité de son remede , disparut avec son fils.

En effet , ces feux ne firent , ce semble , que rallumer celui de la contagion ; ils embrasèrent l'air déjà échauffé par la chaleur de la saison & du climat : le venin pestilentiel devint plus actif, & le mal se dévelopa avec plus de vivacité. Déjà les plus entêtés se rendent , & pensent à chercher leur salut dans la fuite ou dans la retraite ; les plus timides , ou pour mieux dire , les plus prudens avoient déjà profité de la liberté des passages , pour se sauver en d'autres Villes , & en d'autres Provinces. Ceux qui furent plus tardifs à croire , trouvant toutes les issues fermées , & les chemins exactement gardés , furent con-

de la peste de Marseille. 89
traints de se retirer dans leurs Basti-
des , ou de s'enfermer dans leurs
propres maisons.

On ne vit plus alors que gens qui
achetoient des provisions de tout côté ,
qui charrioient des hardes & de
meubles de toute part ; les voitures
n'y peuvent pas suffire , elles sont
hors de prix , le peuple même prend
la déroute , & fort en foule hors les
portes de la Ville , & comptant sur
la douceur de la saison , va camper
sous des tentes , les uns dans la Plai-
ne de St. Michel , qui est une grande
Explanade du côté des Minimes ; les
autres le long de la riviere & des rui-
seaux qui arrosent le terroir , & les au-
tres le long des ramparts : quelques-uns
grimpent sur les Collines & sur les
Rochers les plus escarpés , & vont
chercher un azile dans les Antres &
dans les Cavernes : les gens de mer
s'embarquent avec leurs familles sur
des Vaisseaux , sur des Barques , &
dans de petits Bâteaux , dans les-
quels ils se tirent au large dans le
Port & dans la Mer , & forment ainsi
une nouvelle Ville flottante au mi-
lieu des eaux.

Monseigneur l'Evêque , comme

un fidèle Pasteur , reste seul à la garde de son Troupeau ; les Curés & les autres Prêtres des Parroisses , animés par son exemple , & fortifiés par son courage , n'abandonnent point leurs ouailles ; les Monasteres des Religieuses sont ouverts , & la plupart de ces filles vont rejoindre leurs parens & leurs familles. Cette desertion generale laisse le reste des Citoyens dans la consternation la plus touchante ; & la Ville du Royaume la plus peuplée devient en peu de jours la plus triste solitude. Les Consuls se confiant en leur activité naturelle , & au zele dont ils se sentoient animés pour le salut de la Patrie , demeurent seuls chargés du soin de la Ville. Ils n'ont voulu partager avec personne les peines de l'administration la plus accablante qui puisse se présenter dans l'exercice du Consulat. Heureux eux & le peuple , si le succès avoit pû répondre à leur attente & à leur zele.

Il semble pourtant qu'une administration qui regarde le salut commun , & qui interesse la vie & le bien de tous les habitans d'une Ville , don-

ne droit à ceux qui y sont en place, & aux principaux Citoyens d'y avoir quelque part : aussi ces personnes voyant qu'ils n'étoient point appelés à cette administration, dans laquelle ils ne pouvoient pas s'ingérer d'eux-mêmes, & jugeant que leur présence inutile au Public, ne serviroit qu'à les rendre spectateurs de la plus triste scene qui fût jamais, ne pensèrent plus qu'à leur propre conservation. Les Officiers de Justice, les Directeurs des Hôpitaux, les Intendants de la Santé, ceux du Bureau de l'Abondance, les Conseillers de Ville, & les autres Officiers municipaux, tout disparut, & les Echevins restèrent seuls à la tête d'une nombreuse populace, avec leur Secrétaire, & Mr. Pichaty l'Avocat leur Conseil ordinaire.

Ils n'ont pas laissé que de rendre diverses Ordonnances très-utiles pour la Police, comme celles qui ordonnoient de faire sortir tous les Gueux & Mandians de la Ville ; qui défendent de resserrer le bled, de ne rien laisser dans la Ville, qui peut causer de l'infection, de transporter les

92 *Relation Historique*

meubles & les hardes des morts & des malades d'une maison à l'autre, & plusieurs autres de cette espece, dont l'exécution auroit prévenu bien de désordres, si quatre personnes y avoient pû suffire. On mit encore sur pied quatre Compagnies de Milice; on posa des Corps de Garde à l'Hôtel de Ville, & par tout où il étoit nécessaire: on nomma des Commissaires dans chaque quartier; on pourvût à la subsistance des pauvres, qui par la cessation de toute sorte de travail, se trouvoient réduits aux dernières extrémités; on donna des instructions aux Commissaires; on les chargea de faire distribuer le pain aux pauvres, de s'informer des malades qu'on laisse pourtant encore dans leurs maisons, & de veiller à tout ce qui convient pour le bon ordre.

Malgré ces belles dispositions, la maladie va toujours son train; elle prend d'un jour à l'autre de nouveaux accroissemens; on ne distingue plus les rues infectées; le feu de la contagion a pris par tout, & le nombre des morts est si fort augmenté, que

les nuits ne sont pas assez longues pour les enlever tous ; on ne peut plus garder pour le Public les ménagemens ordinaires ; il fallut se résoudre à porter les morts de jour ; ils ne peuvent même être enlevés un à un ; on prend de force les chevaux & les tombereaux des Bourgeois , on engage tous les Gueux & Vagabonds à servir de Corbeaux , on fait ouvrir de grandes fosses hors la Ville , les Tombereaux vont de jour par les rues , & le bruit funebre de leur cahot, fait déjà fremir les sains & les malades : enfin on voit déjà dans toute la Ville le triste apareil d'une contagion déclarée,

On n'y trouve plus de boutique ouverte , tous les travaux publics & particuliers ont cessé , le commerce est depuis long - tems interdit , les Eglises , le College , la Loge , & tous les lieux publics sont fermés , les Offices divins suspendus , le cours de la Justice arrêté ; il n'y a plus parmi les parens & les amis de frequeration , plus de visite , plus de société ; les Paysans de la campagne n'aportent plus leurs denrées ; tout le monde

*C'est
l'endroit
où s'as-
semblent
les Ne-
gotians.*

fuit une Ville infectée de peste ; il faut se passer des commodités ordinaires , & on a de la peine à se procurer les alimens les plus nécessaires. Telle étoit la face de la Ville , & la triste situation de ses Habitans ; tel étoit l'éclat des choses , quand le mal entra dans son second période , ce qui fût environ le dix du mois d'Août.

CHAPITRE IX.

Second Periode de la Peste. Etablissement d'un nouvel Hôpital.

CE n'est pas ici la première fois qu'on a vû les Habitans d'une Ville affligée de peste douter de la vérité de cette maladie , jusques à ce qu'ils lui aient vû faire les derniers ravages. Il en est arrivé de même dans toutes les Villes que Dieu a voulu punir de ce fleau. Il semble qu'il ne les frappe de cet aveuglement , que pour les empêcher de prendre des mesures , pour se soustraire à sa justice ; on peut dire néanmoins que l'incrédulité n'a jamais été poussée si loin ,

qu'elle l'a été dans cette occasion. On pourroit la comparer à celle de ces hommes insensés, qui menacés d'un déluge prochain, & voyant construire l'Arche à Noël, s'en moquent, & ne penserent point à le prévenir par une semblable précaution, & par une conversion sincere. Telle a été la stupide incredulité de quelques-uns de nos Habitans ; ils ont vû commencer la peste dans les Infirmeries, ils l'ont vûe passer, pour ainsi dire, sous leurs yeux de cet endroit dans la Ville, & s'étendre en peu de jours dans tous les quartiers ; elle leur est confirmée par le témoignage de tous les Medecins ; & malgré tout cela ingenieux à se tromper eux-mêmes, ils aiment mieux s'exposer à tous les désordres d'une calamité publique, que de les prévenir par de sages précautions qu'ils n'auroient pas dû négliger, quand même elles auroient dû leur devenir inutiles.

C'est dans le second periode du mal que ces désordres furent extrêmes, & que l'on vit tout le trouble de la plus affreuse désolation. Deux choses donnerent lieu à ces désordres : d'une

part un excès de ménagement , d'une autre un défaut de prévoyance. Le premier regardoit le soin des malades , le second l'inhumation des morts : nous allons développer l'un & l'autre.

— Environ le 8. du mois d'Août , les Medecins commis à la visite des malades s'aperçurent qu'on ne les enlevait plus , & qu'on les laissoit dans les maisons , quoi qu'ils en donnassent tous les soirs l'état aux Echevins ; ils furent leur représenter que ces malades laissés chez eux en infectoient d'autres , que leurs soins étoient inutiles par la misere de la plupart : car alors ils ne visitoient guères que des pauvres ; que l'Hôtel-Dieu leur étant fermé , ils n'avoient point d'autre retraite ; que les charités de la miséricorde & des autres œuvres pies leur manquant , ils languissoient dans leurs maisons dénués de tout secours , & perissoient même d'inanition & de misere ; & qu'enfin on ne pouvoit pas éviter d'établir un nouvel Hôpital pour ces malades.

Mr. le Gouverneur comprit bientôt la necessité de cet établissement ,
il

l'ordonna sur le champ , & comme on étoit en peine de trouver un endroit qui fût propre , & qui peut être bientôt mis en état de recevoir les malades , les Medecins lui suggèrent de prendre la Charité , & lui firent voir que c'étoit l'endroit le plus propre par sa situation , par la disposition interieure de la maison , par son étendue , par toutes les commodités nécessaires aux malades , & sur tout par le voisinage de cinq Maisons Religieuses , qu'on auroit pu lui joindre dans la suite , quand le nombre des malades augmenteroit. Ils donnerent encore les moyens de loger ailleurs les pauvres qui étoient entretenus dans cette Maison , & qui alloient au nombre de cinq à six cens , y compris les Officiers.

La chose conclüe , les Recteurs de la Charité sont appelés , & priés en même tems de vuider sur le champ cette Maison , & de faire transporter les pauvres qui y sont , aux endroits qu'on leur indique. Ils oposent plusieurs raisons & divers obstacles à cette entreprise , en présence de Mr. le Gouverneur , qui les débatit &

E

franchit toutes les difficultés avec une présence d'esprit & une douceur , à quoi ils ne purent résister. Ce projet pourtant si bien concerté & si long-tems débattu , demeura sans execution , sans qu'on en sache la raison ; on fût près de huit jours à se déterminer pour l'établissement d'un Hôpital ; les malades cependant s'accumulent de par tout , & bientôt va commencer cette confusion & ce désordre , dont le seul souvenir fait horreur.

Rien n'étoit cependant plus propre à empêcher le progrès de la contagion , & à prévenir les désordres qu'elle a traîné après elle , que l'établissement de cet Hôpital ; on y plaçoit d'abord du jour au lendemain six cens malades , & huit cens dans une nécessité ; dans la suite on auroit pris les cinq Couvents , qui sont tout au tour de la Charité. C'étoit un moindre inconvenient de déplacer des Religieux & des Religieuses , que de laisser les malades dans les rues & dans les places publiques. On auroit logé les Religieux dans les autres Couvents , qui sont en si grand nom-

bre dans cette Ville , réunissant ceux dont les regles & les manieres de vivre ont le plus d'affinité & de raport. Un de ses Couvents pouvoit être destiné pour les riches qui auroient voulu être traités à leurs dépens ; un autre pour les Prêtres , Confesseurs , & les autres Officiers malades : enfin les autres auroient servi pour les Convalescens , pour loger les Officiers , & pour le reste des malades , qu'on y pouvoit recevoir au nombre de trois mille. On ne devoit pas s'attendre à en avoir un plus grand nombre à la fois , parce que dans cette maladie les morts sont promptes & frequentes ; toutes ces maisons sont fort commodes , situées à une extrémité , & séparées du reste de la Ville par une Colline , & dans un quartier fort desert ; elles sont même isolées. Que de malades sauvez par cet établissement , & délivrés du cruel désespoir de mourir dans les rues.

On se détermine à la fin à former un Hôpital pour les pestiferés , & on choisit pour cela l'Hôpital des Convalescens de l'Hôtel-Dieu ; il est véritablement bien situé , mais c'est la

E ii

plus petite maison de toutes celles qui étoient propres à cet usage ; car elle ne pouvoit pas contenir au-delà de deux ou trois cens malades ; aussi fût-il rempli en moins de deux jours ; & comme les malades y venoient en foule , on fût obligé de les placer dans une grande étable , qui est tout auprès , & où l'on enfermoit ordinairement les Bœufs & les Moutons de la Boucherie , encore s'estimoient-ils heureux de mourir dans un endroit , où le Sauveur du monde a bien voulu naître.

Cet Hôpital fût ouvert vers le milieu du mois d'Août , sous la direction d'un Chirurgien , tous les Medecins de la Ville se trouvant alors employés , à la reserve d'un seul qui étoit malade ; on y mit tous les Officiers neccessaires : quelques jours après son établissement , Mrs. Gayon pere & fils Medecins de Barjols , petite Ville de cette Province , qui depuis long-tems meditoient un établissement à Marseille , crurent que c'étoit ici une occasion favorable , & vinrent offrir leurs services à Mrs. les Echevins , qui les reçurent volon-

tiers , & placèrent ces deux medecins dans le nouvel Hôpital des pestiferés. Ils s'y enfermerent sans daigner conférer avec les Medecins de la Ville , & sans s'informer de la nature du mal , & des remedes qui lui convenoient. Aussi remplis de nouvelles idées tout-à-fait contraires à celles qu'ils auroient dû se former de la maladie ; ils donnerent dans une methode toute oposée à celle que le mal demande , & dont le mauvais succès augmenta bientôt la mortalité dans cet Hôpital ; ils employerent les saignées reiterées & les purgatifs , dont on avoit d'abord connu l'inutilité. A peine ces Medecins eurent-ils le tems de se reconnoître , que le pere fut pris du mal & mourut : le fils effrayé de la mort de son pere , se retira , & de retour à sa Patrie , il y fût mis hors la Ville en quarantaine , pendant laquelle il mourut aussi , & après sa mort , personne n'osant toucher à son corps pour l'enterrer , on mit le feu à la maison , & avec lui fût brûlé tout son bien qu'il avoit converti en papiers , comptant de faire un établissement fixe à Marseille.

E iij.

Le Chirurgien & les autres Officiers de cet Hôpital suivirent de près le sort de ces Medecins , & avec eux finit le peu de bon ordre qu'il y avoit. Car comme le trouble croissoit avec la maladie , on les remplaça des premiers sujets que l'on trouva , sans choix & sans examen ; aussi cet Hôpital ne fût plus dans la suite qu'un lieu d'horreur & de confusion , où ceux qui devoient avoir soin des malades , ne les voyoient que pour prendre garde au moment qu'ils expiroient , & se partager leurs dépouilles. Ils en faisoient même une retraite de vols qu'ils faisoient en Ville dans les maisons abandonnées par les malades qui alloient à cet Hôpital. En effet leurs desordres étant connus , ils furent arrêtés & condamnés aux Galeres. Nous passons ici l'état de cet Hôpital , nous le représenterons avec celui de la Ville , pour ne pas toucher deux fois à un tableau si hideux & si effrayant.

On reconnut bientôt que l'Hôpital qu'on avoit choisi étoit trop petit pour le grand nombre des malades , qui tomboient tous les jours , on forma le projet

d'en faire un autre , qui par le long tems qu'il falloit pour le mettre en état , devenoit inutile aux désordres présens. On choisit le jeu de mail , dont l'étendue & la situation fournissoient une place très-propre pour y dresser un Hôpital , qui par la proximité du Couvent des Augustins réformés , & d'un grand corps de maison , qui est à l'entrée du jeu de mail , avoit toutes les commodités nécessaires. Sa situation hors la Ville le rendoit encore plus propre pour ces sortes de malades. Ce projet étoit bien concerté , mais il auroit fallu pouvoir suspendre la rapidité du mal , jusques à ce qu'il fut exécuté ; car on ne pouvoit déjà plus compter les malades , ils étoient sans secours & sans retraite dès le 20. du mois d'Août , & on entreprend alors un Hôpital , qui n'a été prêt qu'au commencement d'Octobre , comme on le verra par la suite ; il n'a pourtant pas laissé d'être d'une grande utilité : nous le dirons en son lieu. Cependant pour donner une retraite aux malades , on éleva des tentes hors la Ville le long des remparts , auxquels on fit une

E.iiiij

breche vis-à-vis , pour pouvoir passer les malades sous ces tentes.

La seconde chose qui donna lieu aux desordres dans le second periode du mal , c'est l'indolence à croire que ce fût veritablement la peste. De-là le défaut de prévoyance pour l'inhumation des morts ; dans les commencemens on les portoit aux Infirmeries , qui quoique vastes , ne purent pas en recevoir un grand nombre , parce que le terrain est presque tout sur le Roc : on fût même obligé d'en combler une vieille Citerne. Les Infirmeries étant donc remplies , on resolut d'ouvrir une fosse du côté de la Cathedrale ; mais à peine a-t'on commencé d'y travailler , qu'on l'abandonne sur les representations des Religieuses du St. Sacrement , dont la maison étoit tout auprès. On désigna une terre hors la Ville , entre les portes d'Aix & de la Joliete , dans laquelle on ouvrit deux fosses de dix toises de long & autant de large , & de quatorze pieds de profondeur. Ce ne fût pas sans peine que l'on obligea des Paysans à y travailler : il fallut que Mr. Moustier l'Echevin, hom-

de la peste de Marseille. 105
me d'un zele infatigable, y fût en
rête.

Ces fosses furent bientôt rem-
plies avec une mortalité de trois à
quatre cens personnes par jour, &
qui alloit toujours croissant d'un jour
à l'autre, & comme on n'en avoit
point préparé d'avance, que les Fos-
soyeurs & les Corbeaux manquoient
de tems en tems, ou par la fuite, ou
par la mort, on fût bientôt en de-
meure d'enlever les cadavres, &
l'expédition la plus importante en
tems de contagion, celle qui deman-
de le plus de celerité, & qui doit souf-
frir le moins d'interruption, fût me-
née le plus lentement de toutes. Ainsi
d'une part l'établissement d'un Hôpi-
tal différé, le choix de celui des con-
valescens, qui ne pouvoit pas con-
tenir la dixième partie des malades,
de l'autre le défaut des fosses prépa-
rées, des Fossoyeurs & des Corbeaux
engagés d'avance, donnerent lieu à
ce désordre, qui remplit en peu de
jours la Ville de morts & de malades.

CHAPITRE X.

La contagion est portée dans l'Hôtel-Dieu. Medecins étrangers envoyés par la Cour. Desertion des Medecins, Chirurgiens, & Apoticaire de la Ville.

QUOI QU'E l'on scût par tradition-qu'en tems de peste, toutes les autres maladies cessent, & semblent ceder à celle-ci, comme à la plus cruelle & la plus dangereuse, néanmoins on ne laissa pas de fermer l'Hôtel-Dieu, depuis le commencement de la contagion, & de le réserver pour les malades qui s'y trouverent alors, & pour ceux qui pourroient tomber dans la suite de toute autre maladie. Malgré cette précaution, le mal contagieux s'y introduit, & l'infection prend dans toute cette Maison, dans laquelle outre les malades, & ceux qui étoient destinés à les servir, on nourrissoit encore trois ou quatre cens enfans trouvés, de l'un & de l'autre sexe; &

comme dans une maison ainsi remplie de monde, la communication y est très-prochaine, on doit juger par là quelle y fût la violence & la rapidité de la contagion.

Elle y fût portée par une femme, qui échapa de la rue de l'Escale, dont nous avons déjà si souvent parlé, & qui vint se présenter à l'Hôtel-Dieu pour y être reçue : soit que son mal ne se fût pas encore manifesté, soit qu'il aye donné le change à ceux qui la virent, ils ne la crurent atteinte que d'une fièvre ordinaire, & ils la reçurent. Deux des filles de la Maison destinés au service des malades, sont mandées, pour soutenir cette malade, & la conduire à l'appartement des femmes. La Mere Infirmiere la change de linge, selon la coutume, & la fait coucher à la manière ordinaire. Le lendemain ces deux filles tombent malades, & meurent presque subitement, c'est-à-dire, en six ou huit heures de maladie ; le jour d'après la Mere Infirmiere est aussi prise, & meurt aussi promptement que ces filles. De ces quatre malades, la contagion se répand si

E vj

fort dans toute cette Maison , que des uns aux autres tout y a péri , Directeurs , Confesseurs , Medecins , Chirurgiens , Apoticaire , & tous les autres Officiers , Valets , Servantes , & tous les enfans trouvés , à la reserve d'une trentaine , qu'une heureuse guérison a sauvés de la fureur du mal.

Nous ne pouvons refuser ici les justes loüanges qui sont dûes à la memoire de Mr. Bruno Granier , un des Directeurs de cette Maison , qui en absence de tous les autres , soutenoit seul la penible direction de cet Hôpital. On conçoit assez de quel embarras devoit être la conduite & l'entretien de cinq à six cens personnes en des tems aussi difficiles. Il survenoit pourtant à tout avec un zele & un courage digne d'être imité par tous ceux qui sont appelés à ces charitables exercices. Aussi le Seigneur ; qui saisit souvent les momens les plus favorables pour nous appeller à lui , se hâta de recompenser sa charité par une mort qui lui sera toujours glorieuse devant les hommes , comme elle doit avoir été précieuse devant Dieu.

Qu'il nous soit permis de mêler aux larmes que nous donnons à la mort de ce zélé Recteur, celles que meritent ceux qui exerçoient la Médecine dans cet Hôpital; le Medecin (c'étoit Mr. Peiffonel le pere) plus venerable par sa vertu que par son grand âge, y visitoit les malades avec un zele & un courage encore plus hardi que celui dont d'autres se sont fait un merite dans la fuite, & dont ils ont crû donner le premier exemple: ils'asseyoit auprès des malades, touchoit leurs playes, & les pansoit avec une charité, qui étoit le fruit de cette pieté sincere qui a éclaté dans toute sa vie. Il étoit Doyen du college des Medecins, & connu parmi les Sçavans, par son nouveau systême de Phisique mécanique, qu'il alloit donner au Public, si Dieu n'eût mieux aimé recompenser sa charité par une gloire immortelle, que de le laisser jouir de celle qu'il se feroit acquise par l'impression de cet ouvrage. Il y avoit aussi un jeune Chirurgien appelé Audibert, & un jeune Apoticaire nommé Carriere; ils donnoient l'un & l'autre de gran-

des esperances par leur genie & par leur application. Ils auroient servi utilement le Public dans la suite , & on peut dire que leur mort est une veritable perte pour cette Maison & pour la Ville. La maladie se repandoit avec la même impetuosité dans la Ville : l'incendie est general , & néanmoins bien de gens se flattent encore. Les Echevins avoient donné de trop mauvaises impressions de leurs Medecins , pour que la Cour s'en rapporta à eux sur la nature de ce mal : elle ordonna   Mrs. Chycoineau & Verny Medecins de Montpellier , de se porter à Marseille , pour y examiner la nature de la maladie qui y re gnoit. Ces Mrs. s'y rendirent le 12. Aout avec Mr. Soulier Maître Chirurgien de leur Ville : ils y furent re  us des Echevins avec tout l'honneur d  à leur merite & à leur commission. Ils ranimerent d'abord la joie du Public , qui attendoit d'eux une décision favorable à son incredulité. Malgré les préventions qu'on leur imposa contre les Medecins de la Ville , ils voulurent pourtant conferer avec eux sur la maladie ; l'assignation don-

née, on s'assemble dans l'Hôtel de Ville, chacun rapporte ce qu'il a vu, & pour un plus grand éclaircissement, on convint que chaque Medecin & Chirurgien remettrait à ces Messieurs un précis de ce qu'il avoit observé, ce qui fut fait le lendemain, & ces Messieurs ayant pris jour pour aller visiter les malades, on leur donna pour adjoints deux Medecins de la Ville, Mrs. Montagner & Raymond : le premier avoit été rapellé de l'Abaye de St. Victor, pour remplacer le Sr. Bertrand, qui étoit tombé malade ; on y joignit encore deux Maîtres Chirurgiens ; ils visitent tous ensemble les malades pendant deux jours dans les maisons & dans l'Hôpital des Convalescens, où ils firent ouvrir quelques cadavres, & après s'être bien assurés de la maladie, ils en rendirent compte à la Cour, & ayant pris heure pour en faire leur raport à Mr. le Gouverneur & à Mrs. les Echevins, ils se rendirent à l'Hôtel de Ville : les Medecins de la Ville qui les avoient accompagnés, se présenterent pour entrer dans cette Assemblée, & ouïr le raport des Mede-

eins de Montpellier, mais les Echevins les font refuser.

On n'a pas pû sçavoir quel fût précisément le raport des Medecins de Montpellier aux Magistrats ; mais d'abord après cette Assemblée, ceux-ci dirent hautement, qu'ils avoient déclaré, que la maladie, dont on s'allarmoit tant, n'étoit qu'une fièvre maligne causée par la corruption & par les mauvais alimens : & les Medecins de Montpellier étant par-tis le 20. Août chargés des honneurs & des présens de la Ville, on vit paroître le lendemain cette Affiche.

Avis au Public.

„ Sur le raport qui a été fait à
 „ Mr. le Gouverneur & à Mrs. les
 „ Echevins, par Mrs. les Medecins
 „ de Montpellier, ils ont crû devoir
 „ avertir le Public, que la maladie
 „ qui regne présentement dans cette
 „ Ville, n'est pas pestilentielle, mais
 „ que c'est seulement une fièvre ma-
 „ ligne, contagieuse, dont on espe-
 „ re de pouvoir bientôt arrêter le
 „ progrès, en separant les personnes

„ qui en peuvent être soupçonnées
„ d'avec celles qui sont saines , par
„ le bon ordre & l'arrangement que
„ l'on va prendre incessamment.

Cet avis rassura le Peuple , qui depuis lors se communiqua plus librement ; il avoit même commencé à le faire auparavant après la première affiche , & Monseigneur l'Evêque avec les Magistrats avoient été obligés de céder à ses empressements pour la Procession qui se faisoit ici toutes les années le jour de St. Roch , on ne crût pas devoir refuser de satisfaire la dévotion du Peuple envers un Saint , dont les malheurs présents rendoient la protection si nécessaire.

„ L'Auteur du Journal imprimé, dit
„ que les Medecins de Montpellier
„ trouverent bon , que pour ne pas
„ augmenter le désordre de la Ville ,
„ l'on dissimula , & que pour tâcher
„ de calmer & de rassurer les esprits,
„ on afficha un Avis , portant , &c.
Les Medecins de Montpellier ont nié dans la suite que cela fût venu d'eux , quoiqu'ils eussent dicté eux-mêmes cet Avis ; & ils ont dit publiquement, qu'ils n'y avoient consenti que par

complaisance : de qui que ce soit qu'il soit venu , il eût été à souhaiter , qu'il eût produit l'effet qu'on en attendoit , & que pour insinuer que cette maladie n'étoit que l'effet des mauvais alimens , & aliener les esprits de toute autre idée , on n'eût pas négligé les précautions nécessaires. Il est surprenant que des Medecins , qui ont refusé à la peste la contagion que tout le monde lui donne , reconnoissent aujourd'hui publiquement des fièvres malignes contagieuses , qui de l'aveu de tous les Medecins ne sçauroient le devenir. Le raport que Mrs. Chycoineau & Verny envoient à la Cour , n'est pas tout-à-fait conforme à cette affiche. Le voici tel que nous l'a remis une personne digne de foi , à qui Mr. Chycoineau en avoit donné une copie.

„ Nous nous sommes transportés ,
 „ suivant les ordres de S. A. R. à Mar-
 „ seille le 13. du present mois; & ayant
 „ dès nôtre arrivée prié Mr. le Gou-
 „ verneur & Mrs. les Echevins , de
 „ convoquer ou faire assembler tous
 „ Mrs. les Medecins & les Chirurgiens
 „ commis pour visiter ceux qui

„ sont affectés du mal contagieux ,
 „ qui regne depuis deux mois dans
 „ cette Ville , dans le dessein d'ap-
 „ prendre ce qu'ils pensoient de la
 „ nature de ce mal , & de connoître
 „ si la verification que nous en de-
 „ vions faire seroit conforme à leur
 „ raport : l'assemblée se fit le jour
 „ même à l'Hôtel de Ville , & le sen-
 „ timent de tous ces Messieurs , sans
 „ en excepter un seul , se trouva con-
 „ forme , non seulement sur le ca-
 „ ractere du mal , mais encore sur les
 „ causes qui l'avoient produit , &
 „ qui en fomentent la propagation.

„ 1^o. Que cette maladie enlevait
 „ ou faisoit perir dans deux ou trois
 „ jours , quelquefois même dans deux
 „ ou trois heures de tems , la plus
 „ grande partie de ceux qu'elle at-
 „ taquoit.

„ 2^o. Que quand une personne at-
 „ taquée de ce mal dans une maison
 „ & famille en perissoit , tout le reste
 „ en étoit bientôt infecté , & subis-
 „ soit le même sort , en sorte qu'il y
 „ avoit plusieurs exemples des famil-
 „ les entierement détruites par cette
 „ contagion ; & que si quelqu'un de

„ la famille s'alloit refugier dans
„ quelqu'autre maison , le mal s'y
„ transportoit aussi , & y faisoit le
„ même ravage.

„ 3°. Que cette maladie étoit uni-
„ forme presque dans tous les sujets ,
„ de quelque condition qu'ils fussent ,
„ & caractérisée par les mêmes acci-
„ dens , sur tout par les bubons ,
„ les charbons , les pustules livides ,
„ tâches pourprées , commençant
„ d'ailleurs par les mêmes accidents ,
„ qui dénotent ordinairement les fié-
„ vres malignes , tels que sont les
„ frissons , les maux de cœur , le
„ grand abatement des forces , la
„ douleur de tête gravative , les vo-
„ missemens , nausées , ensuite la
„ chaleur ardente , les assoupissemens
„ les délires , la langue sèche & noi-
„ re , les yeux étincelans , égarés ,
„ ou mourans , le pouls inégal &
„ concentré , quelquefois fort élevé ,
„ la face cadavereuse , les mouve-
„ mens convulsifs , & les hemorrhagies.

„ Pour ce qui concerne les causes ,
„ ils convirent pareillement que ce
„ mal n'avoit commencé à se faire
„ sentir qu'à l'arrivée d'un Vaisseau

„ venu de Seyde, qui avoit perdu
„ dans son trajet sept à huit Mate-
„ lots par le même genre de mal, &
„ dont quelques marchandises dé-
„ robées avoient été transportées
„ furtivement & sans précaution,
„ dans l'une des ruës de la Ville, qui
„ a été infectée la première, & qui
„ n'est habitée que par de menu
„ peuple, quelques Portefaix qui a-
„ voient remué la marchandise,
„ ayant péri eux-mêmes subitement,
„ que les habitans de cette ruë ayant
„ trafiqué dans les autres quartiers
„ de la Ville y avoient répandu in-
„ sensiblement la contagion, ajoû-
„ tant néanmoins que la populace &
„ les pauvres Artisans dépourvus de
„ bonne nourriture en étoient à pro-
„ portion plus infectés que les gens
„ riches & aisés.

„ Après avoir ouï le raport de ces
„ Messieurs, nous les priames de
„ vouloir bien chacun en particulier
„ dresser & nous remettre un memoi-
„ re des divers cas qu'ils avoient ob-
„ servés, ce qui ayant été exécuté,
„ tous ces Memoires se sont trouvés
„ conformes au raport précédent.

„Cependant pour remplir avec
„plus d'exactitude la commission,
„dont S. A. R. a bien voulu nous
„honorer, nous avons fait la visite,
„& de l'Hôpital, auquel on transf-
„porte les malades soupçonnés de
„contagion, & des principaux quar-
„tiers de la Ville, & avons trouvé
„dans ledit Hôpital, placé à l'une
„des extrémités de la Ville, environ
„quatre à cinq cents malades, dont
„plus de deux tiers étoient attaqués
„du même genre de mal caractérisé
„ci-dessus avec bubons, pustules li-
„vides, tâches pourprées; & les uns
„mourans, & les autres prêts à mou-
„rir, quoiqu'ils n'eussent été portés
„que depuis quelques heures, ou
„seulement depuis un jour ou deux;
„en sorte qu'on y voit jusques à
„quarante ou cinquante cadavres
„entassés dans un coin, qui répond
„aux differens courroirs, & qu'on
„peut compter dans les ving-quatre
„heures sur un pareil nombre de
„morts.

„Après la visite dudit Hôpital,
„nous avons fait celle de differens
„quartiers de la Ville, & pouvons

„ assurer qu'il n'en est aucun dans le-
„ quel il n'y ait nombre de person-
„ nes attaquées du même mal, ayant
„ souvent trouvé dans les mêmes
„ maisons , père , mere , enfans in-
„ fectés , prêts à perir , & dépourvûs
„ de toute sorte de secours.

„ Toutes ces visites faites , nous
„ avons crû devoir faire ouvrir trois
„ cadavres , dans lequel nous n'a-
„ vons trouvé que des inflamma-
„ tions gangreneuses ou tendantes à
„ gangrene.

„ Toutes ces observations nous
„ ont convaincu , que la maladie qui
„ regne dans cette Ville , est une ve-
„ ritable fièvre pestilentielle , qui
„ n'est pas encore parvenue à son
„ dernier degré de malignité , ayant
„ remarqué que quelques personnes
„ du nombre de celles qui en sont in-
„ fectées , en rechapent , lorsqu'elles
„ sont secourûes dès le commence-
„ ment , & que la bonne nourriture
„ ne leur manque pas , supposé d'ail-
„ leurs que la maladie aille au-delà
„ du cinquième ou du sixième jour ,
„ mais la Ville est si dépourvûe des
„ alimens nécessaires en pareils cas ,

„ sur tout de la viande de bouche-
 „ rie , & l'on a pris jusqu'ici si peu
 „ de précaution pour separer les in-
 „ fectés de ceux qui ne le sont pas ,
 „ & leur donner les secours conve-
 „ nables , qu'il est aisé de prévoir
 „ que sans l'attention particuliere
 „ que S. A. R. veut bien y donner ,
 „ cette espece de peste qui augmente
 „ de jour en jour , deviendrait fatale
 „ non seulement à cette Ville , mais
 „ même aux Provinces voisines ,
 „ pour ne pas dire à tout le Royau-
 „ me. A Marseille le 18. Août 1720.

Ce raport dit un peu plus que l'af-
 fiche , mais il biaise encore ; ces
 Messieurs n'osent pas trancher le
 mot ; ce n'est , disent-ils qu'une espe-
 ce de peste ; attendons que de retour
 à Marseille , ils y traitent les mala-
 des , & ils l'avoüeront tout-à-fait. Il
 semble pourtant qu'ensuite de ce ra-
 port envoyé à la Cour , on se flattoit
 encore à Paris comme à Marseille
 sur cette maladie : car quelque tems
 après Mr. le Bret Intendant de la Pro-
 vince , qui depuis le commencement
 de ces malheurs n'a jamais cessé de
 procurer à nôtre Ville toute sorte de
 secours

secours , renvoya aux Medecins trois Memoires qu'on leur dit venir de la part de Mr. Chirac premier Medecin de Monseigneur le Regent. Ces Medecins pleins d'estime pour ce celebre Professeur , reçurent ses Memoires avec la même veneration , avec laquelle ils l'avoient autrefois écouté lui-même. Ils y reconnurent d'abord ses principes , sur lesquels ils s'étoient formés dans l'Ecole , mais l'experience leur avoit déjà montré , qu'ils ne pouvoient pas être apliqués au cas present : en effet , dans l'un de ces Memoires , il propose des reglemens pour le service des malades aux Magistrats , aux Confesseurs , aux Medecins & aux Chirurgiens. Il veut qu'on laisse les malades dans les maisons , & qu'on établisse dans chaque quartier des Cuïfines , où l'on fera le bouïllon , & où ceux qui sont auprès des malades , iront le chercher. Mais comment pourvoir à tous les besoins de trois à quatre mille pauvres dans leurs maisons , où ils manquent de tout ? C'est encore un plus grand embarras de les traiter chez eux , que de les enfermer dans des Hôpitaux. Que

F

les Medecins pratiquent les Magistrats , & qu'ils agissent de concert ; que ceux-ci donnent attention à leur entretien , pour les tenir en santé , en leur donnant le moyen de s'assembler tous les jours dans un lieu agreable , où ils puissent se délasser de leurs exercices , qui deviennent si penibles dans ces fâcheux tems : nos Magistrats n'ont guère paru disposés à suivre un pareil conseil. Que les Medecins se montrent aux promenades publiques avec une contenance gaye & contente , ils l'ont fait dans le commencement , & on en a formés d'indignes soupçons : Enfin , que l'on paye des Violons & des Tambours , pour les faire joier dans les differens quartiers de la Ville , pour donner occasion aux jeunes gens de s'égayer , & pour éloigner la tristesse & la mélancolie ; il est difficile , selon la pensée d'un Poëte , que ceux qui sont au milieu des horreurs de la mort , soient susceptibles de quelque joie.

Horac.
lib. 3.
od. 1.

*Districtus ensis cui super impia
Cervice pendet , non siccus dapas
Dulcem elaborabunt saporem ;
Non avium citharaque cantus
Sonnium reducent*

Des deux autres Memoires , l'un regarde la maladie , & l'autre traite la question , s'il y a plus d'inconveniens à declarer la peste qu'à la cacher ; il balance ces inconveniens de part & d'autre , & il conclut pour l'affirmative. Cette question paroît pourtant fort inutile ; car outre que la peste se manifeste assez d'elle-même , si en la cachant on neglige les mesures convenables, à quels desordres ne s'expose-t-on pas ? & si en prenant ces mesures , on veut dissimuler la maladie , ces mêmes précautions trahissent le dessein qu'on a de la cacher , & l'annoncent au Public. Nous ne pouvons pas suivre ces deux Memoires dans leur détail ; tout ce que nous en pouvons dire , c'est que l'Auteur paroît supposer par tout que la maladie de Marseille n'est qu'une fièvre maligne ordinaire , & qu'il n'y a point de contagion. Il ramene tout à ce principe , lequel une fois posé , on n'a pas de peine à convenir de tout ce qu'il avance : mais il s'en faut bien que la chose soit ainsi ; dès qu'on a traité deux ou trois malades par la methode qu'il propose , on reconnoît

bientôt que l'on a affaire à tout autre mal que celui qu'il prétend , & que la fièvre maligne & la peste sont deux maladies réellement distinctes , & qui demandent des méthodes toutes opposées ; & de peur qu'on ne nous impute d'avoir mal entendu les sentimens de ce célèbre Medecin , nous avons crû devoir rapporter tout au long l'article de son Memoire , où il s'explique le plus clairement sur la maladie & sur son origine.

„ Tout bien considéré , après avoir
„ lû & examiné avec grande attention les diverses relations qu'on a
„ envoyées de Marseille sur le caractère de la maladie qui y regne , sur
„ le nombre des personnes qui en
„ sont mortes , & sur les circonstances de leur mort , qui sont affreuses par rapport à l'indolence & à la
„ barbarie de ceux qui doivent veiller à la conservation d'un peuple
„ malheureux , & pourvoir à ses plus pressans besoins ; j'ai jugé que cette
„ maladie , quoique grande en elle-même , & très-dangereuse , n'étoit qu'une fièvre maligne très-ordinaire dans les conjonctures où el-

„ le est arrivée, entièrement sembla-
 „ ble à celles que j'ai vû regner en
 „ 1709. & 1710. revêtuë des mêmes
 „ accidents ; que ce n'est point une
 „ peste venuë du Levant , & portée
 „ dans le Vaisseau , qui en est arrivé
 „ dans le port de Marseille ; que ce
 „ n'est qu'une fièvre maligne causée
 „ par les mauvaises nourritures du
 „ petit peuple de Marseille , il n'en
 „ faut pas davantage pour causer
 „ une maladie aussi considerable :
 „ preuve de cela , c'est qu'il n'y a eu
 „ jusqu'ici que le bas peuple qui a
 „ beaucoup souffert depuis six mois ,
 „ qui en soit attaqué , comme les
 „ Crocheteurs , qui ont porté les ba-
 „ les de marchandises du Vaisseau
 „ prétendu infect , se sont trouvé de
 „ la masse de ce peuple mal nourri ,
 „ il n'est pas surprenant que ceux qui
 „ se sont trouvés les plus échauffés
 „ par le travail , qui ont sué dans le
 „ transport des marchandises , & qui
 „ se sont exposés ensuite à un air un
 „ peu froid , ayant été attaqués les
 „ premiers , & que quelques-uns en
 „ soient morts en peu de jours & en
 „ peu d'heures , d'autant plus que

„ des gens de cette sorte sont rare-
 „ ment secourus au plutôt : pour se
 „ convaincre de ce que j'avance à l'é-
 „ gard des Crocheteurs , qui ont été
 „ les premiers attaqués de la mala-
 „ die ; & pour être persuadé que ce
 „ n'est pas d'eux, ni de leurs cadavres
 „ que la maladie s'est répandue dans
 „ Marseille , on n'a qu'à examiner
 „ l'éloignement des lieux où ils sont ,
 „ & où ils ont été enterrés , des mai-
 „ sons où la maladie s'est déclarée ,
 „ ou pendant leurs maladies , ou le
 „ jour de leur mort ou de leur enter-
 „ rement ; & on jugera fort aisément
 „ qu'il n'est guère possible que les
 „ émanations contagieuses de ces
 „ corps aient pu se répandre jusques
 „ dans des maisons très-éloignées de
 „ celles où ils sont morts , pour y
 „ communiquer de semblables mala-
 „ dies , & qu'il faudroit nécessaire-
 „ ment pour cela que la contagion se
 „ fût communiquée de proche en
 „ proche dans les maisons voisines ,
 „ avant que d'arriver aux plus éloi-
 „ gnées.

En lisant cet article , il est difficile
 de se refuser à une reflexion qui se

présente naturellement , c'est que les
grands hommes comptent quelque-
fois un peu trop sur leurs lumieres ,
sur tout quand ils croient voir plus
clair de loin que les autres de près.
Nous ne devons pas obmettre un trait
de ces Memoires très-offensant con-
tre les Medecins & les Chirurgiens.

„ Quel moyen, dit-il, qu'une aussi —
„ grande maladie, qui demande des
„ secours prompts & efficaces, parce
„ qu'elle est très-grande, & qu'elle
„ conduit souvent en peu de jours le
„ malade à toute extrémité, puisse
„ guérir, lorsqu'on abandonne les
„ malades à leur mauvaise destinée,
„ lorsqu'on leur refuse les secours les
„ plus ordinaires, qu'on ne les sou-
„ tient ni par les remedes, ni par les
„ nourritures, & qu'on les laisse
„ mourir victimes de l'inhumanité
„ barbare des Medecins & des Chi-
„ rurgiens ignorants ou interessés,
„ qui par des raisons d'interêt entre-
„ tiennent dans le public un esprit de
„ terreur & de crainte, dans l'espé-
„ rance de se rendre plus necessaires,
„ & de faire augmenter considéra-
„ blement leur honoraires, &c.

F iiij

On ne sçait où est-ce que l'Autheur de ces Memoires a vû des Medecins de ce caractère ? Si l'élevation & un merite supérieur donnent droit d'instruire les autres , ils ne peuvent jamais devenir un titre legitime pour les mépriser , encore moins pour leur prêter des sentimens indignes de leur honneur & de leur caractère , contraires même à l'humanité. Ces injurieux soupçons doivent encore moins tomber sur les Medecins de Marseille , que sur tous les autres. Nous leur laissons le soin de se justifier de l'ignorance qu'on leur impute sur la maladie ; mais pouvons-nous refuser à la verité le témoignage de ce que nous avons vû ? On ne peut dénier à ces Medecins la gloire d'avoir rompu la glace , & de s'être mis les premiers au-dessus de cette vaine terreur qu'avoient autrefois les Medecins , comme le reste des hommes , contre le mal contagieux. Bien loin de suivre les avis de leurs Autheurs , qui décident tous que les Medecins ne doivent pas visiter les malades en tems de peste , & qu'ils doivent être réservés pour le conseil des Chirurgiens ,

ils se sont livrés à ce dangereux emploi d'eux-mêmes , & de la maniere du monde la plus genereuse. On les a vû depuis le commencement essuyer le premier feu de la contagion , aller de ruë en ruë , chercher les malades dans les maisons , les aprocher hardiment , les toucher & leurs bubons , & leurs playes , les panser même , quand il a été necessaire ; en un mot remplir toutes leurs fonctions avec la même liberté , qu'ils le font aux malades ordinaires , sans prendre des habits particuliers , & negligiant toutes ces effrayantes précautions si recommandées par tous les Autheurs.

Veritablement les premiers jours ils userent de quelques parfums , mais c'étoit moins pour se garantir de l'infection contagieuse , à laquelle la plupart ne croient pas , que de celle qu'exaloient des maisons mal propres , où ils trouvoient souvent quatre ou cinq malades dans une même chambre. Ils se sont prêté genereusement à tout ce qu'on a demandé d'eux dans la Ville , à la Campagne , & dans les Hôpitaux , & tout cela sans être à charge à la Ville , excepté

F v

quand ils ont servi dans ces deux derniers endroits , sans autre reconnaissance , de la part du Peuple , que des mépris & souvent des insultes ; celle qu'ils peuvent attendre des Magistrats dépend de leur generosité , ayant regardé comme une chose indigne de faire avec eux aucun traité d'intérêt. Ce n'est donc pas l'espoir de grossir leurs honoraires , qui leur a fait declarer le mal , il l'étoit déjà quand ils ont été apellés , & tout ce qu'ils auroient pû dire , pour rassurer le Public auroit toujours tourné à leur confusion. Il étoit même necessaire alors de le declarer ce mal , pour obliger ceux qui étoient chargés de l'administration publique à prendre des promptes mesures pour secourir les malades. S'ils n'avoient consulté que leur intérêt , ils l'auroient caché pour retenir dans la Ville ceux à qui un état aisé permettoit d'en sortir. Ils devoient bien prévoir qu'en le déclarant , il ne resteroit que les pauvres dans la Ville ; & que peuvent attendre des Medecins d'une miserable populace ? Pourquoi donc faire entrer le lâche motif d'un sordide in-

rerêt , dans une declaration , qui ne fut faite d'abord qu'aux Magistrats , & qui n'a eu d'autre vûë que le bien public. Ce que nous disons des Medecins est commun aux Chirurgiens , ç'a été dans les uns & dans les autres même zele , même desintereffement.

Achevons de les justifier sur cette prétenduë désertion dont on a fait tant de bruit. L'agregation de cette Ville étoit composée alors de douze Medecins. Il y en avoit deux enfermés dans l'Arcenal pour le service des Galeres , Mr. Pellissery Medecin real , & Mr. Colomb à l'Hôpital des Equipages ; un aux Infirmeries , un à l'Hôtel-Dieu, & un cinquième enfermé dans l'Abbaye de St. Victor, en vertu d'un engagement que le Medecin ordinaire de cette Abbaye passe avec les Religieux , de s'y enfermer en cas de contagion. Quatre autres Medecins étoient employés à la visite des malades dans la Ville , qu'ils s'étoient repartie en quatre. Il restoit encore ceux qui avoient fait la proposition des feux , pere & fils , qui furent obligés en quelque maniere de se retirer , pour se dérober aux insultes de

la populace : le fils d'ailleurs incommodé de la poitrine n'auroit pas pu servir ; en effet , il mourut quelque mois après. Il n'en reste plus qu'un , qui véritablement a quitté la Ville , en s'excusant sur son peu de santé. Voilà donc cette désertion generale des Medecins reduite à un seul.

La désertion des Chirurgiens n'a pas été plus generale que celle des Medecins. Il y a dans cette Ville trois classes de Chirurgiens , sçavoir les Maîtres jurés de la Ville , dont deux seulement ont fui , tous les autres ont travaillé avec beaucoup d'application & de fermeté. Il y a ceux qui ont gagné leur Maîtrise dans les Hôpitaux , dont deux encore ont disparu : les autres ont été employés ; il y a encore les Chirurgiens qui tiennent des privileges ; deux de ceux-là avoient déserté , & les autres ont travaillé : peut-on après cela les accuser de désertion ? Ne séparons pas les Apoticaire ; il n'y en a qu'un seul qui se soit caché ; tous les autres ont tenu leur Boutiques ouvertes pendant toute la contagion , ou jusques à leur mort , & plusieurs ont servi

de la peste de Marseille. 133
 dans les Hôpitaux. On voit par-là ,
 que si on a manqué de Medecins &
 de Chirurgiens dans cette triste con-
 joncture , & si on a été obligé d'en
 faire venir de tout côté , c'est moins
 par la désertion de ceux de la Ville ,
 que par la mortalité , & par les rai-
 sons qu'on trouvera ci-après.

CHAPITRE XI.

Désolation intérieure des maisons.

QUAND on n'envisage la con-
 tagion que par ses commence-
 mens , il est difficile qu'on ne s'y lais-
 se surprendre. Ce n'est d'abord qu'un
 seul malade qui paroît attaqué , dans
 lequel on trouve toujours quelque dé-
 rangement de conduite , auquel on
 rapporte la cause du mal : quelques
 jours après il en tombe un autre ,
 même prévention encore ; celui-ci est
 suivi de quelques autres ; les pro-
 grès du mal sont insensibles ; souvent
 il semble s'arrêter tout court , &
 puis reprendre de nouvelles forces :
 enfin , croissant tout à coup , il vient

par une progression très-rapide à ce dernier degré de violence , où repandu dans toutes les rues , il enleve tout , riches & pauvres , jeunes & vieux , & remplit en peu de jours toute une Ville de deuil & de pleurs. Ces comparaisons usées d'un torrent rapide , dont les eaux suspendues , rompent enfin les digues qui les arrêtoient , & débordant avec impetuosité , ravagent au loin les campagnes , & emportent tout ce qui s'oppose à leurs cours. D'une étincelle de feu , qui après avoir couvé quelque tems , éclate tout d'un coup par les flâmes les plus vives , & fait en un instant un affreux incendie , qui poussé par un vent impetueux , cause un embrasement general , n'expriment que foiblement la rapidité avec laquelle le feu de la contagion se repandit vers le 25. Août , & qui fit craindre la ruine entiere de la Ville. Elle ravage tout de suite , elle ne les prend plus un à un , c'est toute une famille qui tombe à la fois , ce sont les rues entieres , où d'un bout à l'autre , il ne reste pas une maison saine , pas un quartier qui soit sans allar-

me , où l'on ne voit le mal gagner d'une maison à l'autre , avec autant de rapidité que de fureur.

Déjà tous les Domestiques , Valets, & Servantes , & tous les Pourvoyeurs ont péri , ou sont tombés malades ; on ne trouve plus à les remplacer ; les Pauvres , & tous ceux qui louent leurs œuvres , ont eu le même sort , & avec eux ont manqué tous les secours & tous les services qu'on en retire. S'il en reste encore quelqu'un , on se méfie de son état , & on n'ose pas s'en servir. Quel embarras pour les familles , pour celles même que le mal n'a pas encore entamées ? elles attendent que l'extrémité de la faim oblige les plus courageux de tous à sortir , pour aller chercher de quoi sustenter les autres. Déjà tous ceux qui vendent les denrées publiques , comme les Boucheries & les Boulangers sont morts pour la plupart , & ceux qui restent ont devant leur porte une foule de monde ; il faut donc y aller prendre ses nécessités , au péril de recevoir quelque impression maligne. Le poisson qui pourroit suppléer au défaut de la viande , manque

entièrement par la fuite ou par la mort des Pêcheurs. Déjà enfin, ceux qui n'ont pas eu le moyen de faire des provisions, ou qui les ont consommées, sont réduits aux dernières extrémités, ils vivent du jour à la journée; Pauvres, ils ne trouvent rien à gagner; Riches, ils ne trouvent rien à acheter, la misère est aussi générale que la maladie.

Entrons pour un moment dans ces maisons affligées: allons voir une de ces malheureuses victimes de la fureur du mal, & de la barbarie des parens. Il est sequestré dans un galeas, ou dans l'appartement le plus reculé de la maison, sans meubles, sans commodités, couvert de vieux hail-
lons, & de ce qu'on a de plus usé, sans autre soulagement à ses maux qu'une cruche d'eau, qu'on a mis en fuyant auprès de son lit, & dont il faut qu'il s'abreuve lui-même, malgré sa langueur & sa foiblesse, souvent obligé de venir chercher son boiillon à la porte de la chambre, & de se traîner après pour reprendre le lit. Il a beau se plaindre & gé-
mir, il n'y a personne qui l'écoute,

on lui crie du plus loin que l'on peut, qu'il aye bon courage, tandis qu'on le lui abat par ce cruel délaissement, heureux si on lui livre un Domestique, tout le reste de la famille s'enferme dans l'appartement le plus éloigné de la chambre du malade, ou même abandonne tout-à-fait la maison. Dans ce triste état, le malade ne voit plus que l'affreux image de la mort, que cet abandonnement semble lui annoncer : son trouble se montre par des yeux étincelans, par un regard égaré, & par un visage tout contrefait : le Medecin emploie vainement son art pour le guérir, & son éloquence pour le rassurer : souvent les précautions dont il use lui-même, en approchant le malade, démentent ce qu'il lui dit, & finalement ce malheureux meurt dénué de tout secours & de toute consolation, & laisse à des parens ingrats un bien considérable, qui lui a été inutile dans ces derniers moments.

Passons de celle-là dans les maisons voisines, & nous y trouverons dans la même chambre, & souvent dans le même lit toute une famille acca-

blée sous le poids du même mal, qui par les cris & les différentes plaintes de tant de malades, forme un triste & lugubre concert. L'un brûlé par les ardeurs de la fièvre, demande des rafraichissemens que personne ne peut lui donner ; l'autre agité par des inquiétudes mortelles, interrompt le repos de tous ; quelquefois un d'eux un peu moins accablé que les autres, se traîne hors du lit, pour leur donner les secours dont il a besoin lui-même. Ici c'est un fils couché auprès de son pere, & qui tourmenté d'un cruel vomissement, irrite par ses efforts redoublés toutes les douleurs du pere. Là c'est une mere éplorée auprès de sa fille, que la violence du mal rend insensible à ses gémissemens ; empressée à la secourir, elle se donne des soins inutiles, une mort soudaine enleve la fille, & laisse la mere dans la désolation & dans le desespoir. Ailleurs on voit le mari & la femme couchés dans le même lit, qui mêlent leurs larmes sur leur commune infortune ; ils s'excitent & s'encouragent l'un l'autre, tantôt par des sentimens d'une amitié reci-

proque, tantôt par de pieuses affections envers Dieu ; & enfin pressés par la violence du mal , ils raniment les derniers efforts de leur tendresse , & meurent dans la même union , dans laquelle ils ont vécu toute leur vie.

Quelle inquiétude pour celui qui est ainsi auprès de plusieurs malades , dont l'un demande des soulagemens à ses maux , & l'autre un Prêtre pour se confesser , & qui ne peut lui procurer aucun de ses secours ? Quelle sollicitude pour donner à celui-là quelque adoucissement , pour exciter celui-ci à des actes de contrition & d'amour de Dieu , & faire ainsi des fonctions auxquelles on est si peu accoutumé , sur tout quand il faut les continuer jusqu'au dernier moment ? Le pere est obligé de contenir ses larmes , pour ne pas amortir le courage de son fils mourant , & la mere agonisante n'entend pour toute exhortation , que les pleurs & les lamentations d'une fille désolée. On a vû de ces jeunes enfans , qui la mort sur les levres , exhortoient leurs parens affligés à la patience & à la resignation à

la volonté de Dieu ; d'autres refuser leurs soins & leurs empressements , & les prier de s'éloigner , de peur de leur communiquer quelque impression mortelle. Etrange situation , où il faut voir expirer ses propres enfans entre ses bras , en s'exposant au même mal qui les enleve , ou prendre le cruel parti de les laisser mourir sans consolation & sans secours.

On ne sçait qui est plus digne de compassion , ou ces familles , qui tombés tout à la fois , meurent presque tous en même tems ; ou celles que le mal attaque un à un , & enleve de même. Ceux-là éprouvent tout à la fois ce qu'il y a de plus triste & de plus désolant dans cette calamité : ceux-ci ne le sentent que peu à peu , & par une affliction qui est d'autant plus cruelle qu'elle est plus longue. Les premiers souffrent en même tems l'accablement de leur propre mal , l'affliction de celui des autres , la privation de tout secours , l'impuissance d'en donner à ceux que l'on aime autant que soi-même , le chagrin inévitable de les voir expirer à ses côtés , souvent l'approche d'un cadavre , qui

est encore cher , & dont on n'a pas la force de s'éloigner : tant de malheurs réunis rendent leur sort bien pitoyable. Les seconds essuyent tous ces malheurs tour à tour ; le plus courageux de la famille s'est livré à servir le premier malade , il est tombé quelques jours après sa mort , quelle frayeur pour les autres ! trois , quatre , cinq , six , sont encore tombés les uns après les autres , sans qu'aucun ait réchappé. Ceux qui restent accablés d'affliction de la mort des premiers , épuisés de veille & de fatigue , troublés par la crainte d'un pareil sort , qu'ils voient aussi prochain qu'inévitable , tombent les uns dans le découragement , & se laissent mourir de langueur & de faiblesse ; les autres dans la dénuence , & passent ainsi d'une extrême affliction dans un état d'indolence & d'insensibilité plus triste encore que le premier : quelques-uns manquant de confiance en Dieu , se sont abandonnez au désespoir , & ont terminé leurs chagrins par une mort volontaire , triste & cruelle résolution , qui ne termine des malheurs prêts à finir ,

que pour les faire recommencer pour toujours.

Dans ces familles ainsi désolées, tantôt c'est une mere, qui reste seule avec son petit enfant, tous deux malades. Si cette mere infortunée pouvoit faire au moins comme autrefois Agar, qui chassée de la maison d'Abraham son Maître, laissa son fils au pied d'un arbre, & s'éloigna dans le désert, pour s'épargner le chagrin de le voir mourir; mais celle-ci détenuë par les langueurs de la maladie, ne peut éviter une de ces cruelles extrémités, ou de mourir, en laissant son fils dans l'abandon & dans la nécessité de perir après elle faute de nourriture; ou de le voir expirer le premier sous ses yeux. Tantôt c'est une jeune fille, qui a survécu à tous les autres: avant ces malheurs, un grand nombre de freres ne lui laissoient esperer qu'une mediocre part de l'heritage de leur pere; la voilà seule heritiere d'une maison & d'un bien, dont elle est embarrassée; peu sensible à tous ces avantages, elle ne l'est qu'à la perte de ceux qui les lui ont laissés; seule elle ne sçait

que devenir ; elle ne se voit auprès ni parens , ni amis , ni voisins ; il ne lui reste que la triste image des morts , dont elle est encore troublée ; bientôt elle estime le sort de ses freres décedés plus heureux que le sien. Tantôt c'est un Domestique que le Seigneur a bien voulu conserver , pour secourir ses Maîtres : il leur a rendu à tous les derniers devoirs : le voilà seul dans une grande maison , qui reste à sa disposition ; il ne sçait quel parti prendre , il ne paroît point d'heritier , il est absent , ou même il n'y en a point de certain : heureux quel qu'il soit , si le Domestique a une fidélité à l'épreuve d'une tentation si présente ; car on en a vû qui ont eû la cruauté d'avancer la mort de leurs maîtres , impatiens d'exécuter le malheureux projet de les voler , que quelques heures de patience leur auroient donné la liberté d'exécuter à loisir , sans ajouter à ce crime celui d'un attentat aussi cruel qu'inutile. Souvent toute une famille éteinte , laissoit la maison ouverte au pillage , & en proie à la canaille , ou à ceux qui y alloient enlever les cadavres.

Représentons-nous quel étoit le chagrin , pour ne pas dire le désespoir de ceux que le mal surprenoit sans domestique , sans parens , & sans aucun voisin , qui veuille , qui puisse même les secourir. Ils ne manquent ni d'argent , ni des commodités nécessaires , mais tout cela leur devient inutile , parce qu'ils n'ont personne pour les servir. Que deviendront-ils ? Iront-ils dans un Hôpital ? Ils ne pourront pas en supporter l'infection & l'horreur. Quelques-uns pourtant ont pris cette étrange résolution ; d'autres ont mieux aimé mourir chez eux dans un entier abandonnement. Voudra-t'on le croire ? que ceux-même qui se sont sacrifiés au service du Public , & qui ont prêté leur ministère aux pestiférés , se sont trouvés réduits à ces cruelles extrémités. Un Curé , qui depuis les premiers commencemens de la contagion , a administré les Sacremens aux malades avec autant de zèle que de pitié , est saisi du mal à la fin du mois d'Août , il est seul dans sa maison , sans domestique , sans voisin , & sans espoir de trouver
quelqu'un

quelqu'un qui veuille lui rendre des services moins importans, que ceux qu'il a rendu lui-même aux autres : dans cet état il s'efforce de sortir, il va frapper à diverses portes de ses Parroissiens, il leur demande une retraite & leurs secours charitables : refusé de par tout, il revient dans sa maison y attendre la recompense due à ses travaux, & où abandonné des hommes il expira seul entre les bras du Seigneur. Est-ce la dureté du tems ou celle des hommes, qui nous fait voir des exemples d'une si cruelle ingratitude ? Un Chanoine de la Cathedrale, d'ailleurs riche & à son aise, se trouvant en sa maison dans le même délaisement, va se refugier dans le Clocher de son Eglise, où il se flatte de trouver quelqu'un pour le servir ; hélas ! il y meurt sans aucun secours. Un Medecin est obligé de se refugier chez les Recolets, pour ne pas se voir mourir dans une entière privation de tout soulagement. Un autre, qui véritablement a la consolation d'être au milieu de sa famille, qu'il ne conservera pas long-tems, manque souvent de ses necessités dans

G

le cours d'une longue maladie, il ne les trouve pas à prix d'argent, ses services pour le Public ne lui attirent aucune attention de la part de ceux qui devoient les lui procurer, il est obligé d'avoir recours à des Communautés Religieuses, & à des amis charitables, tantôt pour du bouillon, tantôt pour de la viande. Tel étoit le trouble & la désolation où se trouvoient reduites les personnes les plus riches & les plus commodes, ceux même que leur ministère sembloit affranchir de la crainte de ces fâcheuses extrémités.

C'étoit encore un objet bien touchant que les femmes enceintes : presque toutes ont eu le malheur de périr, ou par la maladie, ou après un accouchement naturel, ou par ceux que le trouble & la frayeur prématureroient. On sçait de quelle nécessité sont les secours étrangers à une femme qui est en travail d'enfant ; elle s'épuise en efforts inutiles, quand ils ne sont pas soutenus par la résistance de ceux qui l'assistent. On doit bien penser que ces secours manquoient dans un tems où tout le mon-

de étoit resserré , & où l'on étoit dans une méfiance reciproque. Un accouchement est bien plus difficile & plus laborieux , quand la femme en fait seule tout l'effort : nous laissons juger de tous les autres soins & embarras d'une femme qui est obligée de se soigner elle & son enfant , ou qui n'a auprès d'elle que des hommes & des personnes tout-à-fait neuves à cet exercice. L'embarras étoit bien plus grand pour celles qui accouchoient avant le terme. Mais c'étoit une espece de désespoir pour celles qui accouchoient dans le mal. Nulle amitié , nulle compassion , nulle charité assez forte pour mettre quelqu'un au-dessus des frayeurs qu'inspire le peril de recevoir des vapeurs infectées , & de toucher à ce qui sort d'un corps pestiféré : elles meurent dans l'incertitude de leur propre salut , comme le reste des hommes , & assurées de la perte de celui de leur enfant. Une de ces femmes qui se trouvoit dans ce pénible cas , se sentant assez de force pour demander du secours pour son enfant , mais non pas pour aller elle-même prendre l'eau pour le baptiser ,

se faisoit entendre des voisins & de ceux qui passaient dans la rue, les uns & les autres s'attrouperent devant sa maison, & touchés d'une compassion inutile, ils n'avoient ni assez de courage, ni assez de charité, pour aller la secourir. Un jeune homme plus hardi que les autres, monte, & va donner le Baptême à cet enfant.

La maladie suivie d'une prompt mort, fût bientôt le prix de sa charité & de son courage. Adorons ici les jugemens du Seigneur, sans examiner si par cette mort prématurée, il a voulu conserver à ce jeune homme le mérite d'une action si sainte, qu'il auroit peut-être perdu par une plus longue vie.

Nous pourrions rapporter encore un trait plus hardi dans un cas semblable, d'un autre jeune homme. C'étoit le fils d'un Chirurgien, qui dans son enfance avoit un peu manié les rasoirs dans la Boutique de son père. Il étoit Pensionnaire chez les Pères de l'Oratoire, où il occupoit une des douze places, que Mr. l'Abbé de St. Victor Amien, Evêque de Condon y a fondées depuis peu. Ce jeune

homme entendant dire , que dans le voisinage une femme d'une grosseſſe fort avancée étoit prête à expirer , & qu'on ne trouvoit point de Chirurgien , pour delivrer l'enfant , & le mettre en état de recevoir le Baptême , animé d'un ſaint zele , peut-être mal entendu , prend un mauvais raſoir , va chez cette femme qu'il trouve morte , il lui fait l'opération Céſarienne , & comme ſi le Seigneur eût conduit cette main aveugle , une opération qui eſt preſque toujours inutile & infructueuſe , eût ici un ſuccès entier , car il en tira l'enfant en vie , & le baptiſa. Il ſemble que le Seigneur ait voulu donner à cette action , qui imprudente en aparence avoit été pourtant entrepriſe par un eſprit de charité , tout l'éclat & toute la certitude qu'elle meritoit ; car l'enfant ſurvécut quelques jours à ſa mere , & ce pieux jeune homme alla bientôt jouir du même bonheur qu'il avoit procuré à cet enfant.

Je n'oſerois pouſſer plus loin le détail des différentes calamités que l'on voyoit dans l'intérieur des maiſons ; elles ne trouveroient pas de créance

dans l'esprit des Lecteurs , je ne sçai même s'ils ne regarderont pas ce que j'en ai dit comme des exagerations d'une personne affligée , qui veut attendrir les autres sur ses malheurs. Quelque vive que soit la description que j'en ai faite , j'ose assurer qu'elle est infiniment au dessous de la realité ; & ce qu'il y a de plus pitoyable , c'est que ces désolations particulieres se présentoient vingt fois le jour dans les différentes maisons où l'on entroit. La vûe de tant de miseres devenoit encore plus touchante par les cris , les pleurs , les plaintes , & les hurlemens dont ces maisons retentissoient jour & nuit. Sortons de ces lieux affligés , pour aller parcourir la Ville , où nous trouverons des objets encore plus touchants & plus affreux.

CHAPITRE XII.

Etat de la Ville.

SI la désolation intérieure des maisons a paru extrême, celle du dehors est encore plus horrible. Je me dispenserois volontiers de la représenter; car comment ménager ici & la délicatesse de ceux qui ne pourront pas supporter la vue de tant d'objets affreux, & l'honneur des personnes, sur qui la honte de tant de troubles semble retomber; & la vérité des faits, que nous avons promis de ne pas déguiser. Par ménagement pour les premiers, nous ne ferons qu'un récit simple de ce que tout le monde a vu, sans en faire des descriptions outrées & fastueuses, & nous jetterons un voile sur tout ce qui pourroit blesser leur délicatesse: par rapport aux seconds, on ne doit rejeter ces désordres que sur la violence du mal plus rapide dans ses progrès, que la vigilance la plus active ne pouvoit l'être à prendre des mesures pour les

G iij

arrêter : & pour la verité , elle nous fera toujours sacrée , & nulle sorte de consideration ne pourra nous porter à la trahir.

Jusqu'ici la Ville avoit paru déserte , il sembloit que tous les habitans en étoient sortis , & qu'il n'y étoit pas resté une ame. Cette solitude étoit encore plus supportable que la vûe d'un nombre infini de morts & de malades , dont toutes les rues & toutes les places publiques furent couvertes en peu de jours. Bien des raisons obligeoient les malades à quitter leurs maisons. Nous avons déjà remarqué que des deux Hôpitaux qu'on avoit établis , l'un n'étoit pas assez grand pour contenir la sixième partie des malades , & l'autre ne devoit pas être prêt de long-tems. Les pauvres étoient donc sans retraite , & manquant de tout chez eux , ils descendoient dans les rues , ou pour exciter la charité des voisins , ou dans l'esperance de pouvoir se traîner jusqu'à l'Hôpital. Par la même raison , une infinité de gens qui ne manquoient de rien , mais qui vivoient sans domestique , & étoient sans fa-

mille , se voyoient dans la necessité de perir sans aucune sorte de secours , & sans esperance de pouvoir s'en procurer à quel prix que ce fût. Ceux-là avoient-ils d'autre parti à prendre , que de venir attendre à la ruë un secours qu'ils se flattoient d'y trouver , & dont ils étoient assurés de manquer en restant chez eux ? Tel est encore l'état de ceux qui restent les derniers après la mort de toute leur famille : ils ont secouru tous les autres , & il ne reste plus personne dans la maison qui puisse les secourir : tout est mort , parens , voisins , femme , enfans ; triste état qui leur fait regretter de leur avoir survêcu , & dont ils ne peuvent se tirer qu'en abandonnant leurs maisons , pour aller s'exposer à toutes les injures de l'air , au milieu d'une ruë. Plusieurs s'arrêtoient à la porte de leurs maisons , retenus ou par la foiblesse , ou par la honte de se montrer en pleine ruë réduits aux dernieres extrémités.

On voyoit encore dans les ruës une autre espee de malades , dont le sort étoit bien plus déplorable. Oserai-je le dire , & pourra-t-on le croire ? c'é-

roient des enfans que des parens inhumains , en qui la frayeur du mal étouffoit tous les sentimens de la nature , mettoient dehors , & ne leur donnoient pour tout couvert qu'un vieux haillon , devenant par cette dureté barbare les meurtriers de ceux à qui peu auparavant ils se glorifioient d'avoir donné la vie. Tous ces malades n'emportoient de leurs maisons qu'une cruche , une écuelle , & quelque vieille couverture. Dans ce triste équipage , ils se traînoient aussi loin qu'ils pouvoient ; les uns après quelques pas tomboient tout à coup , & succomboient aux premiers efforts : d'autres s'arrêtoient , dès qu'ils sentoient les forces défaillir , & se relevant ensuite , ils alloient par reprise au lieu destiné. La plupart s'estimoient heureux , quand ils pouvoient faire leur lit sur les degrés d'une porte , sur un banc de pierre , dans l'enfoncement d'une boutique , ou à l'abri d'un auvent : cependant qui le croiroit ? on leur ôtoit encore cet asile. Tout le monde craint les aproches d'un pestiféré , chacun veut l'éloigner de sa maison ; & pour leur ôter

tout moyen de s'y refugier , par une cruauté inouïe , bien de gens jettoient de tems en tems de l'eau sur le seuil de leurs portes & dans la rue ; d'autres y faisoient un enduit avec de la lie du vin , en sorte que les malades ne pouvoient pas en aprocher. Que deviendront ces malheureux , rebutés de chacun , & chassés de partout ? ils se traînent jusques à une Place publique la plus prochaine.

C'est ici où la vûe de cent & de deux cens malades , dont ces Places étoient bordées , faisoit tout à la fois & le cœur & les sens. Il falloit avoir perdu tout sentiment , pour n'être pas touché de l'état de tant de misérables , livrés à toute la rigueur d'une violente maladie , dont les douleurs devenoient plus cruelles par la privation de toute sorte de commodité. D'un seul coup d'œil , on voyoit la mort peinte sur cent visages differens , & de cent couleurs différentes , l'un avec un visage pâle & cadavereux , l'autre rouge & allumé , tantôt blême & livide , tantôt bluâtre & violet , & de cent autres nuances qui les défiguroient : des

G vj

yeux éteints , d'autres éteincelans ,
des regards languissans , d'autres
égarés , tous avec un air de trouble
& de frayeur qui les rendoit mécon-
noissables. Comme la peste adopte les
symptomes de toutes les autres mala-
diés , on y entendoit toute sorte de
plaintes , des douleurs de tête , &
dans toutes les parties du corps , de
cruels vomissemens , des tranchées
dans le ventre , des charbons brû-
lans , & toutes les autres suites de
ce terrible mal : l'un étoit languis-
sant , sans dire mot , l'autre dans le
délire ne cessoit point de parler : en-
fin c'étoit un assemblage de toute sor-
te de maux , qui devenoient plus
violens & plus cruels par le froid
qu'ils prenoient dans la nuit ; car on
a reconnu que la transpiration don-
noit plus de repos & de soulagement
à ces malades , que tous les remèdes,
& comment l'entretenir cette transpi-
ration , quand on est à découvert &
exposé nuit & jour aux impressions
d'un air froid ?

Qu'on ne croie pas que cet affreux
appareil de tant de malades rassem-
blés en un même lieu , ne soit que

dans une seule Place ; toutes celles de la Ville en sont remplies ; le Cours , qui est l'endroit le plus riant & la promenade la plus agreable , où nos femmes venoient étaler leur vanité & leur luxe , en est plus couvert que les autres Places. Ils s'y mettent à l'ombre des arbres , & sous les auvens des boutiques : là brûlés en dehors par la chaleur du Soleil , & en dedans par les ardeurs de la fièvre , ils ne demandent que le secours le plus commun , l'eau qui se perd dans les ruës , & personne ne leur en donne , la charité est éteinte dans tous les cœurs : ces malheureux viennent exposer leur misere dans les Places publiques , comme dans les lieux les plus fréquentés , dans l'esperance que parmi ceux qui y passeront dans le jour , quelqu'un sera touché de pitié pour eux ; & bien loin de-là chacun les fuit & les évite. S'il y passoit quelque Turc ou quelque Infidelle , il feroit certainement comme le Samaritain de l'Evangile , il laveroit leurs playes , & leur donneroit du soulagement , & par-là il meritoit d'être appelé *le prochain* de ces ma-

lades : mais malheureusement pour eux , ils ne voyent passer que des Chrétiens , qui comme le Prêtre & le Levite du même Evangile , sont attendris sur leurs malheurs , mais n'ayant pour eux qu'une compassion sterile , ils passent outre sans les secourir. Cruel abandonnement , qui sera toujours la honte du Christianisme.

Pour voir toute la désolation & toutes les horreurs de la Ville réunies dans un seul point de vûe , il n'y a qu'à jeter les yeux vers la rue Dauphine , qui va de l'entrée du Cours à l'Hôpital des Convalescens. Tous ceux qui se trouvoient seuls dans leurs maisons , & tous les pauvres faisoient les derniers efforts pour se traîner jusques-là , dans l'espérance d'y être reçus : la plupart n'y trouvoient pas de place , & n'ayant pas la force de s'en retourner , ils étoient obligés de se coucher dans la rue , qui longue de cent quatre vingt toises , & large de cinq , a été pourtant toute couverte de malades , pendant un fort long-tems , & le nombre en étoit si grand , qu'on ne pouvoit pas sortir

de la peste de Marseille. 159.

des maisons , sans leur passer sur le corps. Qui pourroit décrire toutes les souffrances de tant de malades , & toutes les attitudes de tant de corps languissans ? Qui pourroit exprimer leurs plaintes & leurs gémissemens ? Couchés les uns auprès des autres , ils n'avoient pas dans la rue même autant de place que l'inquiétude du mal en demandoit. Les uns mouroient avant que d'être reçus dans l'Hôpital , les autres en y entrant ; on en voyoit tomber par défaillance près du ruisseau , & n'avoir pas la force de s'en retirer ; d'autres pressés par la soif , s'enaprochoient pour y tremper leur langue , & rendoient l'ame au milieu des eaux ; & afin qu'il ne manqua à la désolation de Marseille aucun trait de ressemblance avec celle de Jerusalem , on y voyoit des femmes expirer avec leurs enfans pendus à la mammelle.

N'avançons pas plus loin , & ne pénétrons pas jusques dans cet Hôpital , dont le seul aspect est capable d'attendrir l'ame la plus dure & la plus insensible. Tout y est couvert de malades , de morts , & de mourans.

Ils y sont pêle-mêle couchés à terre , sur des bancs de pierre , & par tout où l'on peut porter la vûë : ceux qui y sont le plus commodement , n'ont qu'une simple paille sans draps , sans couvertures , à la réserve d'un petit nombre qui occupe les sales , tout le reste y est sans secours & sans commodité. Eh ! que pouvoient-ils attendre de ceux , qui ne s'étoient destinés à les servir , que pour exercer plus librement leurs brigandages : des ames vendûes au crime , sont-elles susceptibles des sentimens de compassion & de charité , dont il faut être animé pour secourir les malades. Représentons-nous quel devoit être le trouble & le désespoir de ces malades ; livrés à des gens impitoyables, ils se trouvoient aussi abandonnés dans cet Hôpital , qu'ils l'étoient dans leurs maisons ; & ce qui est encore plus affligeant pour eux , c'est que la plupart y ayant porté leur argent , & ce qu'ils avoient de plus précieux , comme dans un lieu de sûreté , se voyoient hors d'esper de le conserver à leurs heritiers , assurés d'en être dépouillés , comme ceux qui mou-

roient à leurs côtés. Il y avoit toujours dans la cour de cet Hôpital un tas de cadavres mis en confusion les uns sur les autres, dont les plus bas écrasés par le poids des autres teignoient le pavé de sang, & laissoient répandre des parties, dont la vûë n'étoit pas moins horrible que l'infection en étoit dangereuse; n'en disons pas davantage, & hâtons-nous de sortir de ce lieu d'horreur.

Arrêtons-nous pourtant un moment dans l'autre Hôpital, qui étoit destiné pour les petits enfans Orphelins, ils sont le plus digne objet de la charité chrétienne, & la plus chère portion du troupeau de Jesus-Christ. Helas! ils ont été les plus négligés; pour donner une idée de leur état, & nous épargner la peine de le représenter, nous dirons seulement que de deux à trois mille enfans. Il n'en est pas rechapé cent, & que l'économe chargé du soin de ces innocens, convaincu de divers crimes fût pendu ici dans le mois de Février.

Si la vûë des malades excitoit tour à tour des sentimens d'horreur & de pitié, celle des cadavres jettoit le

trouble & l'effroi dans tous les cœurs. Toutes les rues en étoient couvertes, on ne sçavoit plus où faire des fosses, on ne trouvoit plus de Fosseurs, plus de Corbeaux; ceux qui étoient encore sur pied en faisoient un indigne commerce, ils n'enlevoient que les morts, dont les parens étoient en état de les payer. On doit juger par-là qu'ils en laissoient plusieurs, aussi ils s'accumulerent à un point, que l'on se vit presque hors d'état de les enlever. Nous dirons dans la suite les mesures que l'on prit pour en venir à bout. Cependant représentons-nous le trouble d'une Ville, où il mouroit plus de mille personnes par jour, à qui les rues servoient de tombeau; aussi elles étoient, pour ainsi dire, jonchées de morts & de malades, en sorte que dans les plus grandes, à peine trouvoit-on à mettre le pied hors des cadavres, & en certains endroits, il falloit les y mettre dessus, pour pouvoir passer. C'étoit bien autre chose dans les Places publiques, & devant les portes des Eglises, ils y étoient entassés les uns sur les autres; & dans une Explanade,

ditte la Tourrete, qui est entre le Fort St. Jean & l'Eglise Cathedrale, quartier habité par de gens de mer, & par le menu peuple, il y avoit toujours plus de mille cadavres; le Cours même en étoit rempli; tous les bancs, dont il est bordé de chaque côté, étoient autant de cercueils & le lieu le plus agreable, où les jeunes gens alloient respirer un air de vanité, étoit devenu l'endroit le plus propre à leur en inspirer le mépris. La présence de tous ces morts étoit pour les malades languissans dans les Places publiques un nouveau sujet de trouble & d'effroi. La Parroisse de St. Ferreol étoit le seul endroit de la Ville exempt de l'horreur & de l'infection des cadavres, & cela par les soins du Curé & des Commissaires de cette Parroisse. Ils s'étoient réservés un certain nombre de Corbeaux & de Tomberaux, & les ménagerent si à propos, qu'ils durèrent pendant toute la contagion; d'ailleurs la proximité des fosses favorisoit beaucoup le prompt transport des cadavres, qui étoient enlevés sur le champ, & n'y croupissoient jamais.

C'étoit une peine plus affligeante pour les parens , de sortir les morts des maisons , & les porter dans les rues , que de les avoir secourus dans leur maladie. Quelque chere que nous soit une personne , on ne peut plus en supporter la vûë dès qu'elle est morte ; on ne souffre qu'avec peine , pour ne pas dire avec horreur , l'approche d'un cadavre , & encore plus celle d'un cadavre pestiferé ; il étoit inutile d'attendre que quelqu'un , par charité ou par intérêt , vînt vous délivrer de ce triste soin , & quand on avoit gardé un cadavre un ou deux jours , il falloit enfin , malgré qu'on en eût , se faire une cruelle violence , & forcer la nature à lui rendre encore ce dernier devoir. Le pere le rendoit au fils , le fils au pere , la mere & les filles étoient forcées à se le rendre reciproquement ; les uns les portoient les autres les traînoient , & ceux qui ne pouvoient faire ni l'un ni l'autre , les jettoient par la fenêtre. Cruelle extrémité , qui renouvelloit toutes les douleurs d'une mort que l'on pleuroit encore ; enfin si on trouvoit quelqu'un qui voulut se livrer au danger

d'enlever un mort , & de le porter à la rue ou dans la place la plus prochaine , il demandoit une somme extraordinaire , dont peu de familles pouvoient supporter la dépense. De ces cadavres , les uns étoient nuds & découverts , les autres envelopés dans des draps , dans des couvertures , dans de vieux haillons , ou dans leurs propres habits , & c'étoient ceux que des morts subites ou extrêmement prompts avoient surpris. Quelques-uns étoient emballés dans leurs matelas , quelquefois liés sur une planche , qui avoit servi à les porter ; & d'autres , mais fort peu , étoient fermés dans de bieres. Il y avoit sur tout quantité de petits enfans de tout âge ; car il en est fort peu resté , & les Medecins ont remarqué qu'ils avoient toujours le mal le plus violent. On voyoit des morts qui étoient assis & apuyés contre les maisons , d'autres accoudés sur une porte , & dans toute sorte d'attitude , & c'étoient ceux , qui mourant dans les rues , avoient resté dans la même situation , où la mort les avoit surpris. Parmi tant de cadavres épars dans les rues , combien y

en avoit-il qui étoient si hideux & si difformes , qu'on n'y reconnoissoit plus aucun trait ? Ce funeste mal laisse des impressions , dont l'effet subsiste encore après la mort ; & comme s'il exerçoit encore sa violence sur les cadavres , ils sont plutôt corrompus que les autres , & en dix ou douze heures de tems , ils exhalent une infection insupportable , combien plus forte devoit être cette infection après plusieurs jours ? Quelques-uns étoient à demi pourris , & si fort corrompus que les chairs délayées par l'eau du ruisseau , couloient en lambeaux avec elle , & faisoient ruisseler le sang dans les rues. Nous avons vû la plus belle femme de la Ville confondue avec les autres cadavres dans une Place publique. Helas ! combien de Ministres du Seigneur , qui n'ont pas eu une sepulture plus honorable.

Des horreurs encore plus affreuses se présentoient de tems en tems , & obligeoient les passans à se détourner de ces endroits : c'étoient des malades qu'une fureur phrenetique avoit portés à se précipiter par les fenêtres.

L'un avoit le crane ouvert & les moëles éparfés ça & là, l'autre étoit crevé & flotloit, pour ainfi dire, au milieu de fes viscères répandus, & d'autres étoient entierement fracassés. Des difformités encore plus monstrueuses défiguroient ces cadavres abandonnés. Un nombre infini de chiens affamés par la défection, ou par la mort de ceux qui les nourrissoient, rodoient par la Ville, & s'acharnant sur ces cadavres, ils les dévoroient : laissons imaginer l'horreur de ce spectacle, & finissons un recit, que nous ne pourrions continuer sans fremir, & sans inspirer aux autres la même frayeur dont nous avons été faisis en le voyant.

A la vûe de tant de malheurs, ne devons-nous pas nous écrier, comme autrefois le Prophete : *Est-ce donc là* ^{Jers-} *cette Ville, qui étoit la joie & les dé-* ^{mie.} *lices de la Province; cette Ville si florissante par son commerce, par son opulence, par le nombre de ses habitans, cette Ville autrefois si peuplée, comment est-elle maintenant abandonnée & déserte? Ses rues pleurent leur solitude. Tout son peuple gé-*

mit & cherche des secours qu'il ne
 trouve point , en donnant même ce qu'il
 a de plus précieux. Cette superbe Vil-
 le a perdu tout son éclat & toute sa
 beauté : ses principaux Citoyens ont
 été dispersés , ils se sont enfuis sans
 courage & sans force devant l'ennemi
 qui les poursuivoit. Peut-on retenir ses
 larmes , & ne pas sentir ses entrailles
 émuës : quand on voit sa désolation ,
 & perir au milieu des rues les enfans
 = qui étoient à la mammelle. N'en cher-
 chons pas la cause dans l'infection
 de l'air ni dans les fruits de la terre ,
 mais dans la corruption de ceux qui
 l'habitent , parce qu'ils ont violé les
 isaïe. loix saintes , dit un autre Prophete ,
 — qu'ils ont changé les ordonnances , &
 rompu l'alliance éternelle : cette Ville
 de faste est détruite , elle n'est plus
 qu'un désert : toutes ses maisons sont
 fermées , & personne n'y entre plus :
 les cris retentissent dans les rues , &
 toute la joie en est bannie ; tous les di-
 vertissemens sont en oubli : voici le
 tems que le Seigneur désertera notre
 Ville , il la dépouillera ; il lui fera
 changer de face , il en dispersera tous
 les habitans ; que le Prêtre sera com-
 me

de la peste de Marseille. 169
me le Peuple , le Seigneur comme l'Es-
clave , & la Maîtresse comme la Ser-
vante. Que ferons - nous en ce jour
d'affliction ? A qui aurons - nous re-
cours , pour n'être pas accablés sous
le poids de nos maux, & pour ne tomber
pas sous un monceau de corps morts ?
Il faut que ce petit reste se convertisse
à Dieu , qu'il rende gloire au Seigneur,
& qu'il celebre le Nom du Dieu d'Is-
raël dans les Isles de la Mer.

Les vapeurs qui s'élevoient de ces
cadavres croupissans dans toute la
Ville , infectèrent l'air , & répandi-
rent par tout les traits mortels de la
contagion. En effet , elle penetra dès-
lors dans les endroits , qui jusqu'ici
lui avoient été inaccessibles ; les Mo-
nafteres d'une clôture la plus severe
en ressentirent quelque impression ;
& les maisons les mieux fermées en
furent attaquées. On vit alors le mo-
ment qu'il ne devoit plus rester per-
sonne en santé , & que toute la Ville
ne devoit plus être qu'une Infirmerie
de malades. Si le Seigneur n'eût arrê-
té le glaive de sa colere , en inspirant
à ceux qui étoient chargés du Gou-
vernement, les moyens efficaces , que

H

nous exposerons ci-après. Cette infection étoit augmentée par une autre, qui n'étoit pas moins dangereuse. Il s'étoit répandu une prévention que les Chiens étoient susceptibles de la contagion, par l'attouchement des hardes infectées, & qu'ils pouvoient la communiquer de même. C'en fut assez pour faire déclarer une guerre impitoyable à ces animaux : on les chassoit de par tout, & chacun tiroit sur eux ; on en fit aussi-tôt un massacre, qui remplit en peu de jours toutes les ruës de Chiens morts ; on en jeta dans le Port une quantité prodigieuse, que la mer rejetta sur les bords, d'où la chaleur du Soleil en élevoit une infection si forte, qu'elle faisoit éviter cet endroit, qui est des plus agréables, & le seul où l'on pouvoit passer librement ; car toutes les autres ruës étoient impraticables, non seulement par les malades & les morts qui les couvroient, mais encore par les hardes infectées, & les autres immondices qu'on y jettoit par les fenêtres de toutes les maisons ; on y trouvoit de tems en tems des amas de hardes, de matelas, & de

bouë, qui faisoient une barriere, qu'on ne pouvoit pas franchir. Si l'infection de toutes ces saletés étoit plus dangereuse, celle que caufoit l'incendie qu'on faisoit tous les jours dans toutes les rues des lits & des hardes des pestiferés, étoit plus incommode. On étoit tellement allarmé qu'on croyoit ne pouvoir bien purger la contagion que par le feu; on doit juger par-là du dégât qui se fit de nipes, de hardes, & de meubles souvent précieux: dans la suite on revint un peu de cette erreur, sans quoi tout le monde alloit se trouver sans linge & sans hardes, & presque toutes les maisons dégarnies de meubles. Voilà quel étoit l'état de la Ville dans le fort du mal, & qui dura jusques vers la fin de Septembre. Voyons quels furent les moyens dont on se servit pour faire cesser ces défordres, après que nous aurons fait voir comment les malades manquèrent autant de secours spirituels & de ceux de la Medecine, que de tous les autres. Mais de peur que la description que nous venons de faire de l'état & de la désolation de Marseille, ne

Hij

172 *Relation Historique*
 passe pour une exageration , en voici
 une encore plus vive & plus élégante,
 & contre laquelle les plus incredules
 ne sçauroient s'inscrire en faux.

MANDEMENT

*De Monseigneur l'Illustrissime & Re-
 verendissime Evêque de Marseille.*

HENRY FRANÇOIS-XAVIER DE
 BELSUNCE DE CASTELMORON ,
 par la Providence Divine , & la gra-
 ce du St. Siège Apostolique , Evêque
 de Marseille , Abbé de Nôtre-Dame
 des Chambons , Conseiller du Roy
 en tous ses Conseils : Au Clergé Sé-
 culier & Regulier , & à tous les Fidé-
 les de nôtre Diocese , Salut & Bene-
 diction en nôtre-Seigneur J E S U S-
 C H R I S T.

Malheur à vous & à nous , mes
 très-chers Freres , si tout ce que nous
 voyons , si tout ce que nous éprou-
 vons depuis long-tems de la colere
 d'un Dieu vengeur du crime , n'est
 pas encore capable dans ces jours de
 mortalité , de nous faire rentrer dans

nous-mêmes , de nous faire repasser dans l'amertume de nos cœurs toutes les années de nôtre vie , & de nous porter enfin à avoir recours à la miséricorde du Seigneur , dont la main , en s'apesantissant si terriblement sur nous , nous montre en même tems la grace qu'il ne veut accorder qu'à la sincérité de nôtre pénitence ! Ne s'est-il donc pas encore assez nettement expliqué par tant de fleaux divers réunis ensemble pour punir le pécheur ? La rareté , la cherté excessive de toutes les choses nécessaires à la vie : la misère extrême & generale qui augmente chaque jour ; la peste enfin la plus vive qui fût jamais , annonce la ruine presque inévitable de cette grande Ville : une quantité prodigieuse de familles entieres sont totalement éteintes par la contagion ; le deuil & les larmes sont introduites dans toutes les maisons ; un nombre infini de victimes est déjà immolé dans cette Ville à la justice d'un Dieu irrité. Et nous qui ne sommes peut-être pas moins coupables que ceux de nos Freres , sur lequel le Seigneur vient d'exercer ses plus re-

doutables vengeances, nous pourrions être tranquilles , ne rien craindre pour nous-mêmes , & ne pas faire tous nos efforts , pour tâcher , par nôtre prompte penitence , d'échaper au glaive de l'Ange Destructeur ? Sans entrer dans le secret de tant de maisons désolées par la peste & par la faim , où l'on ne voyoit que des morts & des mourans , où l'on n'entendoit que des gemissemens & des cris , où des cadavres , que l'on n'avoit pû faire enlever , pourrissant depuis plusieurs jours auprès de ceux qui n'étoient pas encore morts , & souvent dans le même lit , étoient pour ces malheureux un supplice plus dur que la mort elle-même , sans parler de toutes les horreurs qui n'ont pas été publiques : de quels spectacles affreux vous & nous , pendant près de quatre mois , n'avons-nous pas été , & ne sommes-nous pas encore les tristes témoins ? Nous avons vû ; pourrons-nous jamais , mes très-chers Freres , nous en souvenir sans fremir ? Et les siècles futurs pourront-ils y ajouter foi ? Nous avons vû tout à la fois toutes les ruës de cette vaste Vil-

le bordées des deux côtés de morts à demi pourris, si remplies de hardes & de meubles pestiferés jettés par les fenêtres, que nous ne scävions où mettre les pieds. Toutes les Places publiques, toutes les portes des Eglises traversées de Cadavres entassés, & en plus d'un endroit mangés par les Chiens, sans qu'il fût possible, pendant un nombre très-considérable de jours, de leur procurer la sépulture. Nous avons vû dans le même tems une infinité de malades devenus un objet d'horreur & d'effroi, pour les personnes même à qui la nature devoit inspirer pour eux les sentimens les plus tendres & les plus respectueux, abandonnés de tout ce qu'ils avoient de plus proche, jettés inhumainement hors de leurs propres maisons, placés sans aucun secours dans les rues parmi les morts, dont la vûe & la puanteur étoient intolérables. Combien de fois, dans nôtre très-amere douleur, avons-nous vû ces moribonds tendre vers nous leurs mains tremblantes, pour nous témoigner leur joie de nous revoir encore une fois avant que de mourir, &

nous demander ensuite avec larmes , & dans tous les sentimens que la foi , la pénitence , la resignation la plus parfaite peuvent inspirer , nôtre Benediction & l'Absolution de leurs pechés ? Combien de fois aussi n'avons-nous pas eu le sensible regret d'en voir expirer quasi sous nos yeux faute de secours ? Nous avons vû les maris traîner eux-mêmes hors de leurs maisons & dans les rues les corps de leur femmes , les femmes ceux de leur maris , les peres ceux de leurs enfans , & les enfans ceux de leur pere , témoignant bien plus d'horreurs pour eux que de regret de les avoir perdus. Nous avons vû les corps de quelques Riches du siècle envelopés d'un simple drap , mêlés & confondus avec ceux des plus pauvres & des plus méprisables en apparence , jettés comme eux dans de vils & infames Tomberaux , & traînés avec eux sans distinction à une sepulture profane hors de l'enceinte de nos murs. Dieu l'ordonnant ainsi , pour faire connoître aux hommes la vanité & le néant des richesses de la terre , & des honneurs après lesquels ils courent avec

si peu de retenuë. Nous avons vû ,
& nous devons le regarder comme la
plus sensible marque de la punition
de Dieu , nous avons vû des Prêtres
du Très-haut de toute sorte d'états
frapés de terreur , chercher leur sû-
reté dans une honteuse fuite , & un
nombre prodigieux de saints , de fi-
dèles & infatigables Ministres du Sei-
gneur , être enlevés du milieu de
nous , dans le tems que leur zele &
leur charité heroïque paroissoient être
le plus nécessaire pour le secours & la
consolation du Pasteur & pour le sa-
lut du Troupeau consterné. Marseille
cette Ville si florissante , si superbe ,
si peuplée il y a peu de mois , cette
Ville si chérie dont vous aimiez à faire
remarquer & admirer aux Etrangers
les différentes beautés , dont vous
vantiés si souvent & avec tant de
complaisance la magnificence com-
me la singularité du Terroir , cette
Ville dont le Commerce s'étendoit
d'un bout de l'Univers à l'autre , où
toutes les Nations même les plus
barbares & les plus reculées venoient
aborder chaque jour : Marseille est
tout-à-coup abatuë , dénuée de tout

H v

secours , abandonnée de la plupart de ses propres Citoyens , qui auroient pû & qui auroient dû , à l'exemple de leurs peres , secourir leur Patrie , & soulager les miseres des pauvres dans une si pressante necessité : cette Ville enfin dans les ruës de laquelle on avoit il y a peu de tems de la peine à passer par l'affluance extraordinaire du peuple qu'elle contenoit , est aujourd'hui livrée à la solitude , au silence , à l'indigence , à la désolation , à la mort. Toute la France , toute l'Europe est en garde , & est armée contre les infortunés Habitans devenus odieux au reste des mortels , & avec lesquels on ne craint rien tant à présent que d'avoir quelque sorte de Commerce. Quel étrange changement ? Et le Seigneur fit-il jamais éclater sa vengeance d'une maniere plus terrible & plus marquée tout à la fois ? N'en doutons pas , mes très-chers Freres , c'est par le débordement de nos crimes , que nous avons mérités cette effusion des vases de la colere & de la fureur de Dieu. L'impieté , l'irreligion , la mauvaise foi , l'usure , l'impureté , le luxe mon-

trieux se multiplioient parmi vous : La sainte Loi du Seigneur n'y étoit presque plus connue ; la sainteté des Dimanches & des Fêtes profanée ; les saintes abstinences ordonnées par l'Eglise , & les jeûnes également indispensables violés avec une licence scandaleuse ; la voix du Pasteur , celle de cette même Eglise , & ses formidables Censures méprisées avec orgueil par quelques Enfants rebelles qui s'étoient témérairement érigés en Arbitres & en Juges de leur foi : Les Temples Augustes du Dieu vivant devenus pour plusieurs des lieux de Rendés-vous , de conversations , d'amusemens ; des misteres d'iniquités étoient traités jusques au pied de l'Autel , & souvent même dans le tems du Divin Sacrifice : Le Saint des Saints étoit personnellement outragé dans le Très-Saint Sacrement par milles irreverences , & par une infinité de Communions indignes & sacrileges ; sans que tant de différentes calamités , dont il nous a affligés peu à peu depuis quelques années , aient pu faire reformer en rien une conduite aussi criminelle : comme si

H vj

les pécheurs de nos jours avoient follement entrepris de provoquer avec fierté la justice de Dieu, & de lui insulter avec mépris jusques dans sa colere. Si nous en ressentons donc aujourd'hui les plus funestes effets, si nous éprouvons combien il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu en courroux, si nous avons le malheur de servir d'exemple à nos voisins & à toutes les Nations, n'en cherchons point la cause hors de nous. Enveloppés dans les ombres de la mort, voyons-en les aproches avec soumission, bénissons la main qui nous frappe, adorons sans murmure la rigueur & la justice de ses jugemens. Tout le secours qui nous peut venir de la part des hommes est vain & inutile: nous le sçavons. A qui donc dans des circonstances aussi terribles que celles où nous nous trouvons, pouvons-nous avoir recours, pour apaiser la colere du Seigneur, & obtenir une guérison que nous ne devons attendre que de lui seul, si ce n'est au divin Sauveur de nos ames, nôtre Mediateur auprès du Pere Celeste? Il est toujours prêt à nous écou-

ter, il peut quand il le jugera à propos faire cesser les tribulations sous le poids desquelles nous gémissons, sa bonté est mille fois plus grande que nôtre malice, il ne veut point la mort du Pécheur, mais sa conversion & sa vie. Prosternez donc à ses pieds avec le sac & la cendre, implorons sa miséricorde, & tâchons par nôtre sincère & prompt repentir, de toucher de compassion pour nous son cœur adorable qui a aimé les hommes, même ingrats & pecheurs, jusques à s'épuiser & se consumer pour leur témoigner son amour : si nous nous adressons à lui avec des cœurs véritablement contrits & humiliés, attendons avec confiance que nous n'en ferons point rejetés, & que dans ce Dieu fait Homme, source inépuisable de toutes les graces, nous trouverons un remede prompt & assuré à tous nos maux & la fin de nos malheurs. C'est en son Nom que nous devons prier, si nous voulons obtenir l'effet de nos demandes, en son Nom, & par la force & la vertu de son St. Nom s'operent les plus grands prodiges.

A CES CAUSES, en vûë d'apaiser la juste colere de Dieu, & de faire cesser le redoutable fleau, qui désolé un Troupeau qui nous fût toujours si cher, pour faire honorer Jesus-Christ dans le Très-Saint Sacrement, pour reparer les outrages qui lui ont été faits par les indignes & sacrileges Communions, & les irreverences qu'il souffre dans ce Mistere de son amour pour les hommes, pour le faire aimer de tous les Fidèles commis à nos soins; enfin en reparation de tous les crimes qui ont attiré sur nous la vengeance du Ciel, nous avons établi & établissons dans tout nôtre Diocèse la Fête du sacré Cœur de Jesus, qui sera désormais célébrée tous les ans le premier Vendredi qui suit immédiatement l'Octave du Très-Saint Sacrement, jour auquel elle est déjà fixée dans plusieurs Diocèses de ce Royaume, & nous en faisons une Fête d'obligation, que nous voulons être fêtée dans tout nôtre Diocèse, permettant que ce jour-là le Très-Saint Sacrement soit exposé tous les ans dans toutes les Eglises des Parroisses de cette Ville & du reste

de notre Diocese, dans toutes celles des Quartiers du Terroir de Marseille, comme aussi dans toutes celles de toutes les Communautés Seculieres & Regulieres de tout notre Diocese, Nous reservant cependant à l'égard des Communautés seulement, d'en donner auparavant la permission par écrit, selon l'usage. Nous ordonnons pareillement aux mêmes fins & aux mêmes intentions que désormais la Fête du Saint Nom de Jesus soit célébrée & fêtée également dans tout notre Diocese le quatorzième jour du mois de Janvier avec les mêmes solennités que celle du Cœur de Jesus, donnant la même permission pour l'exposition du Très - Saint Sacrement. Voulant que l'Office propre composé pour ces deux Fêtes, & que nous faisons incessamment imprimer par notre Imprimeur ordinaire, soit double de seconde Classe dans notre Diocese, & recité par tous ceux qui y sont obligés à dire l'Office Divin, & que l'on y dise pareillement la Messe propre de l'une & de l'autre Fête, que l'on trouvera aussi chez notre Imprimeur, le tout à commencer

dès l'année prochaine 1721. Nous exhortons tous les Chapitres, Curés, Vicaires, Superieurs & Superieures des Communautés de nôtre Diocese d'entrer dans nos vûës & dans l'esprit qui nous a fait établir ces deux nouvelles Fêtes, & de les celebrer avec le plus de solemnité qui leur sera possible; à quoi si le Seigneur par sa misericorde continuë de nous préserver du danger où nous sommes exposés, Nous contribuerons de tout nôtre pouvoir. Nous enjoignons enfin à tous les Curés ou Vicaires de nôtre Diocese, de faire connoître à leurs Parroissiens, de quelle utilité est pour eux une devotion aussi solide & aussi agréable à Dieu que l'est celle du sacré Cœur, & du saint Nom de Jesus; puisqu'honorer le Cœur & le Nom de Jesus - Christ, c'est honorer la personne elle - même de l'adorable Sauveur de nos ames, auquel nous consacrons en ce jour nôtre Diocese d'une maniere particuliere, exhortant chaque Fidèle en particulier de consacrer incessamment son cœur, & de le dévouer entierement à celui de Jesus.

de la peste de Marseille. 183

Heureux & mille fois heureux les Peuples qui par leur éloignement pour les nouveautés prophanes, par leur attachement inviolable à l'ancienne & saine Doctrine, par leur humble & parfaite soumission à toutes les décisions de l'Eglise Epouse de Jesus-Christ, par la regularité & par la sainteté de leur vie, seront trouvés selon le Cœur de Jesus, & dont les noms seront écrits dans ce Cœur adorable ! Il sera *leur guide dans les routes dangereuses de ce monde, leur consolation dans leurs miseres, leur azile dans les persecutions, leur défenseur contre les portes de l'Enfer* ; & leurs noms ne seront jamais effacés du Livre de vie. Et sera nôtre present Mandement envoyé & affiché par tout où besoin sera, lû & publié au Prône des Messes de Parroisses le plutôt qu'il sera possible, & les deux Dimanches de l'année prochaine qui précéderont les deux Fêtes que nous venons d'établir. D O N N E' à Marseille le 22. Octobre 1720.

† HENRY Evêque de Marseille.

Par Monseigneur.

VIOLET Secret.

CHAPITRE XIII.

*Les Confesseurs , les Medecins , & les
Chirurgiens manquent tout à la fois.
Zeile de Monseigneur l'Evêque.*

SI les malades n'avoient manqué que des secours ordinaires , & que dans l'excès de leurs maux , ils eussent reçu quelque consolation spirituelle , aidés par la vertu des Sacremens , ils auroient pû tirer un plus grand avantage de leurs souffrances ; abandonnés des hommes , ils auroient mis toute leur confiance en Dieu , & ces pieux sentimens auroient adouci leurs maux , & les leur auroient fait souffrir avec plus de patience. Mais dans le fort de la contagion , ils ne furent pas moins privés de ce secours que de tous les autres , & si quelques-uns eurent le bonheur de se confesser , on peut dire que le plus grand nombre est mort sans confession , non que les Prêtres & les Religieux de cette Ville ayent manqué de charité & de zeile ; au contraire ,

de la peste de Marseille. 187
 formés sur les exemples d'un Prélat ,
 qui a rempli dans cette occasion tous
 les devoirs du vrai Pasteur , ils se sont
 sacrifiés comme lui pour le salut de
 leurs Oûailles , ils n'ont pas cessé de
 les secourir jusques au tems où le
 Seigneur voulut couronner leur cha-
 rité , qui ne pouvoit être plus gran-
 de , puisqu'elle les a portés à don-
 ner leur vie pour sauver leurs freres.

Tous ceux qui ont été malades
 dans le commencement & dans le
 premier periode du mal , ont joiû du
 bonheur , dont les autres ont été pri-
 vés dans la suite ; & même dans le
 second periode , les Sacremens ont
 été administrés jusques à la fin du
 mois d'Août , & encore quelques
 jours de Septembre : les Curés & les
 autres Prêtres des Parroisses , & les
 Religieux ne se sont point relâchés
 de leur zele & de leur ferveur jusques
 à la mort , ou qu'ils soient tombés
 malades. Entrons dans le détail de
 leurs services , pour pouvoir donner à
 ces genereux Martyrs de la charité, les
 loüanges qui leur sont dûes.

La maladie ayant commencé dans
 la Parroisse de St. Martin , les Prêtres

de cette Eglise ont donné les premiers exemples de fermeté & de zèle auprès de ces malades. Ils ont commencé à leur administrer les Sacrements dès le mois de Juillet ; tous s'y sont d'abord livrés courageusement , Chanoines , Curés , & tous les autres Prêtres , & ont continué de même jusques au milieu du mois d'Août , que le Prevôt & les Chanoines , se trouvant les uns incommodés , les autres sans domestique , & sans les commodités nécessaires , ils se retirèrent à la campagne , laissant des Prêtres dans l'Eglise , pour l'administration des Sacrements , avec Mrs. Martin Curé , Audibert tenant la place de son frere ancien Curé , & deux Beneficiers. Tous ces Prêtres ont desservi cette Parroisse avec tout le zèle qu'on doit attendre des fidèles Ministres , confessant les malades , & portant le Viatique & l'Extrême-Onction depuis le matin jusques au soir , pendant tout le mois d'Août , & jusques au commencement de Septembre , que la plupart moururent , & que le grand nombre de morts ne permettoient plus d'aller par les rues : deux

ou trois Prêtres moururent d'abord , ensuite Mr. Blanc Beneficier a agi jusques vers le premier Septembre , il administroit les Sacremens depuis les six heures de matin jusques à sept heures du soir , se soutenant toujours dans le même recueillement , & avec cet air de modestie & de pitié , qui le distinguoient , une mort glorieuse fût le prix de l'un & de l'autre. Mr. Martin Curé de cette Eglise mourut ensuite dans ce saint exercice , auquel il a vaqué plusieurs jours sur la fin même avec le mal , tant sa charité étoit vive. Mr. Audibert qui faisoit les fonctions de son frere suivit de près Mr. Martin , il a servi dans cette Paroisse avec une exactitude qui l'auroit rendu digne de le remplacer , si le Seigneur ne l'eût pas destiné à une place plus élevée. Mrs. Charrier & Gantheaume Prêtres habitués dans la même Eglise , tinrent encore quelques jours , mais ils succomberent aussi bientôt comme tous les autres.

On ne vit pas moins de zele & de charité dans les autres Paroisses. Tout le Chapitre de la Cathedrale ,

& tous les Prêtres habitués s'étoient dispersés au premier bruit de la contagion ; il n'y resta que les deux Curés , qui y continuerent leurs fonctions . Mr. Ribies jusques à sa mort , & Mr. Laurens jusques à sa maladie. Mr. Boujarel resta seul des Chanoines. Nous le verrons bientôt à la suite de son Evêque. Dans la Parroisse des Accoules , les deux Curés Mrs. Barens & Reibas avec Mr. Fabre Beneficier , & Mr. Arnaud Vicaire , se dévouierent à l'administration des Sacremens qu'ils ont continué tant que les ruës ont été praticables , c'est-à-dire , jusques au commencement de Septembre : ils ont reçu tous quatre le prix de leur charité ; Mr. Reibas & les deux autres Prêtres par une mort précieuse devant Dieu , & Mr. Barens par une violente maladie , pendant laquelle Mr. Paschal Beneficier a suppléé quelque tems à ses fonctions , & jusques à ce qu'il soit tombé lui-même. Pour les Chanoines comme leurs Benefices ne les engageoient pas à ces fonctions ; quelques-uns disparurent vers la mi Août & se retirerent à la campagne ,

& quelques autres ont resté dans la Ville. Parmi ces derniers , Mr. Guérin attaché auprès de Monseigneur l'Evêque , a toujours travaillé avec son application ordinaire jusques à la maladie , dont il a heureusement relevé. Mr. Estay qui s'est livré à tous ceux qui l'ont demandé , est le premier dont le Seigneur s'est hâté de récompenser le zèle par une mort qui l'a fait regretter de ses collègues & de plusieurs personnes pieuses qu'il dirigeoit ; il étoit de la Congregation de l'Oratoire , où il s'étoit distingué dans plusieurs emplois , autant par sa piété que par son érudition ; il est mort le 28. Août. Mr. Bourgarel se trouvant hors la Ville au commencement de la contagion y rentra aussitôt , pressé par les mouvemens de cette charité qu'il a toujours fait paroître ; il s'abandonna d'abord à confesser les malades , allant librement par tout où il étoit appelé ; il a même tenu assez long - tems , n'étant mort que vers la mi - Septembre , plein de mérite devant Dieu & devant les hommes. Mrs Surle & Jayet ont suivis son exemple , mais ils ont eu

le bonheur de se garantir du mal : le dernier contraint de quitter sa maison par l'infection des Cadavres, continua ses fonctions en d'autres quartiers, quand il y étoit demandé.

Dans les deux autres Parroisses de St. Laurens & de St. Ferreol, ç'a été le même dévouement au salut des âmes de la part des Curés & des Vicaires. Mr. Carrière Prieur de St. Laurens a succombé à une seconde maladie ; quelle ardeur de charité, qui ne se rallentit point par la première ? Trois de ses Prêtres animés du même zèle ont eu part à son bonheur. Dans celle de St. Ferreol, cinq Prêtres ont péri dans l'exercice de ce dangereux Ministère ; Mr. Pourrière qui en est Curé, a été conservé aux vœux de ses Parroissiens, dont il s'est attiré l'estime & la confiance, par le don de la parole, & par toutes les autres qualités qui le leur rendent si cher.

Presque toutes les Maisons Religieuses ont été désolées par la contagion. Avant qu'elle fût déclarée, les Eglises étant encore ouvertes, bien de gens alloient à confesse, les uns
par

par une pieuse habitude , les autres par une salutaire précaution ; que la frayeur du mal leur inspiroit : parmi tous ces gens-là , plusieurs en avoient déjà des ressentimens , & portoient ainsi un poison mortel à ceux de qui ils alloient recevoir la guérison de leur ame. Outre cela c'est assez l'ordinaire dans cette Ville d'appeller pour confesser les malades quelque Religieux de la Communauté la plus prochaine. C'est ainsi que la plupart de nos Communautés Religieuses se sont infectées , & que la contagion se répandant des uns aux autres , elles sont devenues presque toutes désertes. Telles sont celles des Observantins , des Augustins Reformés , des Servites , des Grands Carmes , des Peres de St. Antoine , des Trinitaires , des Carmes Déchaussés , & des Minimes. Il n'est presque resté personne dans toutes ces Communautés. Parmi les Observantins, les Peres Champecaud & Perron se répandirent dans toute la Ville , & le Pere Roger prit la place du Curé du Fauxbourg , où le feu de la contagion étoit si ardent , le Pere Reignier Religieux d'une piété exem-

plaire , & quelques autres furent à tous ceux qui les demanderent , & les uns & les autres ont péri glorieusement , à la réserve de deux ou trois , qui ont échapé après de longues maladies. Des Carmes Déchaussés , les Peres Olive & Grimod se chargerent seuls du quartier de Rive-Neuve , où ils sont morts autant accablés de travail & de fatigue , que de la violence du mal : les PP. Paulin & Gautier ne purent se refuser au zele qui les pressoit , & échaperent , pour ainsi dire , de leur Couvent , malgré les ordres de leur Superieur , qui vouloit les ménager , par raport à leur grand âge. Les Minimes secoururent tous les malades qui étoient campés à la plaine de St. Michel. Parmi les Prêcheurs , deux se sont livrés courageusement à confesser les malades , le P. Savournin & le P. Gauveau , le dernier d'autant plus louable , qu'étant Flamand de Nation , il ne s'étoit trouvé à Marseille que par hazard , ils ont heureusement guéri l'un & l'autre.

Le mal contagieux ne laissa pas de s'introduire chez les PP. de l'Ora-

toire, quoique les pouvoirs de confesser leur eussent été ôtés long-tems avant la contagion; le P. Gaultier leur Supérieur avoit donné toute sa vie des preuves trop marquées de son zèle pour le salut des âmes, pour en manquer dans cette occasion: en effet, animé de cette charité vive qu'il a fait paroître dans les Missions, auxquelles il s'étoit dévoué depuis long-tems, & qui étoient toujours signalées par des conversions éclatantes; il alloit dans les maisons infectées consoler les malades, ranimer leur courage, & inspirer des sentimens de piété à ceux à qui il ne pouvoit pas communiquer la vertu des Sacremens; j'ai reçu moi-même de ses visites consolantes dans mes maladies. Quelques-uns de ses Pères suivirent son exemple, confessant ceux qu'ils trouvoient dans l'état où tout Prêtre peut absoudre, & sur tout le P. Maître, homme d'une candeur, qui le faisoit aimer de tout le monde; leur charité resserrée par le défaut des pouvoirs, en devint plus ingénieuse à trouver les moyens de se satisfaire. Ils se chargerent auprès des Ma-

+ Ce passage prouve bien que l'abbé du livre n'est autre que Balthazar

gistrats de l'entretien des Pauvres de leur voisinage, auxquels ils ont distribué des aumônes journalières depuis le commencement de la contagion jusques à la fin du mois d'Octobre, que leurs facultés furent épuisées, substituant ainsi ces secours temporels, auxquels toute la Communauté avoit part à ceux qui n'auroient pû être administrés que par quelques-uns d'entr'eux, s'ils avoient été libres dans leur Ministère. Ce pieux Supérieur mourut le 11. Septembre dans les mêmes exercices de charité, dans lesquels il avoit passé toute sa vie, & n'avoit pû diminuer l'estime & la veneration qui étoient dûes à sa piété & à son zele. La plus grande partie de sa Communauté perit après lui, fidèles imitateurs de ses vertus, ils jouïssent de la même recompense.

Parmi toutes les Communautés Religieuses de cette Ville, trois se sont distinguées sur toutes les autres, par le nombre des Ouvriers Evangeliques, qui se sont dévoués au service des malades. Les Capucins, les Recollers, & les Jesuites : les deux

de la peste de Marseille. 197
 premiers se sont distribués dans les Parroisses, allant dans tous les quartiers, & dans toutes les ruës infectées, & leur zele n'a fini qu'avec leur vie. Ils remplaçoient d'abord ceux qui mouroient, & quand ceux de la Ville ont manqué, ils en ont fait venir des Villes voisines. Ils portoient le poids du jour & de la chaleur, ils parcouroient les ruës & les places publiques qui étoient l'asile ordinaire des malades; fidèles Disciples du Sauveur, ils alloient comme lui guérissant & répandant par tout les grâces & la vertu des Sacremens. Les Recollers ont perdu vingt-six Religieux, & quelques-uns ont heureusement guéri. Les Capucins sur tout ont fourni un grand nombre de Confesseurs à la Ville & aux Hôpitaux, & sur tout dans ces lieux d'horreur, dont l'abord auroit rebuté le zele le plus vif & le plus ardent. Il en est mort quarante trois, & douze qui ont échappé du mal; parmi tous ceux-là, vingt-neuf étoient venus des autres Villes, pour se sacrifier dans celle-ci.

Les Jesuites se sont encore signalés, une société dont l'institution n'a pour

objet que la gloire de Dieu , & ne leur donne pour occupation que le salut des ames , ne pouvoit pas manquer de saisir une si belle occasion de satisfaire à l'un & à l'autre ; aussi se font-ils tous sacrifiés , en sorte que de vingt-neuf qu'ils étoient dans les deux maisons , deux ont été garantis de la maladie , neuf en ont relevé , & dix-huit y ont succombé. Parmi ces derniers , nous distinguons le Pere Millet , dont le zele n'avoit jamais connu de bornes , qui avoit toujours été dans toutes les œuvres de charité qui se trouvent dans une Ville , à qui la conduite de deux nombreuses Congregations , & la direction d'une infinité de personnes pieuses laissoit encore du tems pour le ministère de la parole , pour la visite des Prisons , des Hôpitaux , & pour toutes les autres œuvres de miséricorde ; ce Pere a fait voir dans cette contagion, qu'elle peut être l'étenduë d'une charité, que l'esprit du Seigneur anime. Il choisit pour son département le quartier le plus scabreux , celui où le mal avoit commencé, où la moisson étoit la plus abondante , & où il y avoit le moins

d'Ouvriers ; où enfin toutes les horreurs de la misère ; de la maladie , & de la mort se monroient avec tout ce qu'elles ont de plus hideux & de plus rebutant ; & comme si l'emploi de Confesseur n'avoit pas suffi à son zele, chargé des aumônes que les gens de bien mettoient entre ses mains , comme autrefois les Fidèles aux pieds des Apôtres , il joignit à cet emploi celui de Commissaire de ces quartiers abandonnés. Il y établit une Cuisine , où des filles charitables faisoient le bouillon pour les pestiferés , il alloit par tout distribuant des aumônes abondantes aux sains & aux malades , toujours suivi d'une multitude de Pauvres ; son zele ne se bornoit pas à ces quartiers qui étoient commis à ses soins ; il se répandoit encore dans tous les autres , & par tout où le salut de ses freres l'appelloit. J'ai eu moi-même la consolation d'en être visité dans mes malheurs. Le Pere Dufé venu de Lyon exprès pour secourir nos malades , acheva bientôt son sacrifice , & reçut la couronne qu'il étoit venu chercher. Le Pere Thioli , qui par son emploi de Pro-

— fesseur d'Hydrographie , pouvoit se dispenser de ce dangereux ministere , ne laissa pas de s'y dévouer avec la même ardeur que les autres , & de faire voir que l'application qu'il donnoit aux sciences abstraites de Mathématiques , n'avoit point éteint en lui ce feu de la charité, qui anime les véritables Ministres du Seigneur. Enfin le P. Lever est le seul de tous les Jésuites & de tous les Confesseurs qui a tenu bon pendant toute la contagion, & comme si tout le zele & toute la charité des autres avoit passé dans ce venerable vieillard , il couroit toute la Ville depuis le matin jusqu'au soir, confessant dans les rues & dans les maisons, entrant par tout , & par tout consolant les malades , leur touchant le poulx, s'asseyant auprès d'eux, leur donnant des avis salutaires & pour l'ame & pour le corps , avec un zele & une fermeté au-dessus de son âge ; ce Pere donna un grand exemple de l'un & de l'autre ; passant un jour dans la rue de l'Oratoire , il vit un Cadavre tout nud , qui fermoit le passage , il le couvrit avec son mouchoir , & le rangea ensuite à côté de

la ruë , pour rendre le passage libre. Ce fait est d'autant plus constant , que je le tiens de deux PP. de l'Ora-
toire , qui ne furent pas moins édi-
fiés de son zele que surpris de son con-
rage.

Voilà donc l'unique Confesseur qui resta pour toute la Ville pendant pres-
que tout le mois de Septembre ; mais le Seigneur qui n'abandonne jamais entièrement les siens , dans le fort même de sa colere , nous conserva heureusement celui qui avoit inspiré à tous ces zelés Ministres ces mouvemens d'une charité si vive & si genereuse. C'est nôtre illustre Evêque qui dans cette contagion a fait voir ce qu'on doit attendre du bon Pasteur ,
toujours prêt à donner sa vie pour ses Brebis. Au premier bruit de la contagion , & dès le 15. Juillet il avoit ordonné des Prieres , & notamment l'Oraison de St. Roch à la Messe à tous les Prêtres & Religieux , il déclare par cette Ordonnance qu'il est prêt de sacrifier sa santé & sa vie pour le service de son Troupeau , & nous verrons bientôt que ce ne sont pas là des vaines démonstrations d'u-

ne charité sterile. Le jour même que le mal éclata par cette premiere mortalité dans la rue de l'Escalé, il vint à la Parroisse de St. Martin, dans le détroit de laquelle se trouve cette rue, pour s'informer de la chose; il exhorta les Curés à secourir ces malades, & leur donna là-dessus ses ordres. Prévoyant que cette maladie pourroit avoir des suites, il assembla peu de jours après tous les Curés de la Ville, & les Superieurs des Communautés Religieuses. Il les exhorte à ne pas l'abandonner dans une si fâcheuse calamité, & à joindre leurs prieres aux siennes, pour apaiser la colere du Ciel. Il ranime leur zele, & fortifie leur courage par les discours les plus tendres, & par les motifs les plus forts, par celui du salut des ames, de la gloire de la Religion, de l'honneur de leur Caractere, & sur tout par la récompense promise à tous ceux qui exposent leur vie pour leurs freres. Il leur prescrit la maniere dont ils doivent administrer les Sacremens, dire la Messe, celebrer les Offices, & generalement tout ce qu'il convient de faire pour le tems présent.

Sur la fin du même mois , voyant que le mal contagieux se réalisoit toujours davantage , & considérant que le Dieu terrible , qui apesantissoit sa main sur nous , étoit un Dieu de paix & de bonté , il exhorte les Fidèles à recourir à sa clemence & à apaiser sa colere par les jeûnes & par les prieres ; pour cet effet il ordonne le 30. Juillet des prieres dans les Eglises , trois jours de jeûne , & des Processions dans les autres Villes du Diocèse , ne voulant pas en faire dans celle-ci , pour ne pas donner lieu à une trop grande communication. N'oublions pas un trait de ce Mandement aussi consolant pour nous que glorieux pour lui : „ Nous nous „ flattons , dit-il , qu'en priant pour „ le Troupeau affligé , on voudra „ bien ne pas oublier le Pasteur , & „ demander pour lui au Seigneur , „ non de lui conserver une inutile „ vie , qu'il expose , & qu'il expose- „ ra volontiers , s'il le faut , pour les „ Brebis , mais uniquement de lui „ faire misericorde. La suite va nous apprendre si cette vie a été si inutile.

Que ne doit-on pas attendre d'un zele si vif & si sincere ?

Après avoir prescrit des moyens si propres à exciter la misericorde du Seigneur, il va dans toutes les Paroisses, il y distribue les Confesseurs, il se montre tous les jours dans toute la Ville, il rassure le peuple par sa présence, il soulage les pauvres par les aumônes, il encourage ceux qui se devoient au service des malades; bien loin de donner dans les préventions publiques sur les Medecins, il loue leur zele, il les anime à le soutenir toutes les fois qu'il les rencontre dans les rues visitant les malades, il est déjà sans train, sans équipage, & bientôt il sera presque sans domestique. Il va tous les jours à l'Hôtel de Ville, pour prendre avec les Echevins les arrangemens convenables; enfin il se porte par tout où le salut du peuple l'appelle. Le mal cependant croissant à vûe d'œil dans le mois d'Août, son zele ne diminue point; toujours attentif aux besoins spirituels des malades, il remplace les Confesseurs qui meurent, ou qui tombent malades, par de nouveaux;

il continuë à se montrer par tout : quoique le mal commence à devenir formidable , par la vivacité de sa contagion , il ne craint rien pour lui , il ne craint que pour le salut des âmes confiées à ses soins : sa sollicitude pastorale s'étend à tout ce qui le regarde.

Cependant le mal se glisse dans sa maison & lui enlève ses domestiques , il frappe également par tout , aux portes des Palais des Grands , comme à celles des maisons du Peuple. La sienne se trouve environnée de corps morts , & sa rue en est couverte comme toutes les autres , il y est comme assiégé , sans pouvoir sortir , & son zèle ainsi resserré & contraint , impatient de se mettre au large , lui inspire le dessein de chercher une maison dans un quartier dégagé de ces affreux embarras. Celui de St. Ferreol est le seul où il puisse trouver une maison , dont les avenues soient libres ; il s'y transporte , pour pouvoir de-là se répandre dans toute la Ville. Le feu de la contagion répandu par tout , ne respecte pas les Ministres du Seigneur. Nous avons déjà perdu les

plus zelés , & ceux qui les ont suivi ;
& la mortalité des Confesseurs a été
si nombreuse , qu'il n'en reste presque
plus aucun vers la mi-Septembre ,
comme nous l'avons déjà dit ; ce qui
obligea nôtre Evêque de rendre une
Ordonnance le 2. de ce mois , pour
obliger tous les Prêtres & Religieux
retirés à la Campagne à rentrer dans
la Ville , & à venir se joindre à lui ,
pour exercer les fonctions de leur Mi-
nistere. Il ne peut voir , sans une ex-
trême douleur , son peuple privé du
secours des Sacremens , & perir tant
de Ministres , qui lui étoient si chers ,
& dont la memoire nous fera toujours
précieuse. Pressé par les mouvemens
de la charité la plus tendre , il va
prendre leurs fonctions , & vers la
mi-Septembre rien ne peut le retenir ,
ni les conseils des Medecins , ni les
prieres de ses amis , ni les larmes de
ses domestiques , que le mal n'a pas
encore enlevé. La crainte de son pro-
pre peril ne l'arrête pas dans le peril
commun de son Peuple. Il va par tou-
te la Ville accompagné de Mr. Bou-
jarel Chanoine de la Cathedrale , de
quelques Confesseurs , & de ses Au-

môniers. Il parcourt les ruës & les places publiques, qu'il trouve remplies de malades & de gens moribonds ; il répand par tout des aumônes & des consolations, il ranime les malades, il les encourage, il les exhorte à souffrir avec patience, & à mourir avec resignation ; ceux qui sont à sa suite les confessent, & se détachent de tems en tems, pour entrer dans les maisons en confesser d'autres : il passe tous les jours dans le Cours, & dans ces endroits, dont les aproches étoient si formidables par le grand nombre de morts & de malades, & où le feu de la contagion étoit le plus vif en ce tems-là. Tel on vit autrefois Aaron, dans le camp des Israélites, aller l'Encensoir à la main *entre les vivants & les morts*, priant pour le Peuple, & obtenant par ses prieres la cessation d'une playe qui en tua quatorze mille sept cens en un moment. Ainsi va nôtre Prêlat entre les morts & les mourans, présentant au Seigneur l'encens de sa charité & de ses aumônes, pour apaiser sa colere ; dans cet état il aproche les malades, il les excite à des actes

*Numer.
chap. 16.
v. 48.*

de contrition & d'amour de Dieu, & attendri sur leurs maux, il laisse par tout des marques d'une charité compatissante.

Il étoit difficile que lui ou ceux de sa suite exposés à tant de perils, ne fussent surpris par quelque atteinte contagieuse, il voit tomber à ses côtés ce zélé Chanoine, qui ne l'a jamais quitté jusques à sa mort, qui a été la juste récompense de sa charité & de son exactitude à remplir ses devoirs pendant toute sa vie; & tous ceux de sa suite, & presque tous ses domestiques. Mais le mal n'approche point de lui; sensible à la mort de ses amis fidèles, *il a mis son esperance dans le Seigneur, & il a pris le Très-Haut pour son refuge*; aussi il ne lui arrive aucun mal, & la contagion n'approche point de sa personne; le Seigneur a donné ordre à ses Anges de le garder en toutes ses voyes, il semble qu'ils le portent sur leurs mains, de peur qu'il ne reçoive quelque impression mortelle. Daigne le Seigneur le combler de jours & d'années, & lui montrer le salut qu'il destine aux vrais Pasteurs.

Les secours de la Medecine man-
querent en même tems que ceux des
Confesseurs. Il semble que le Seigneur
aye voulu nous faire sentir tout le
poids de sa colere , en ajoutant aux
malheurs dont il nous accable , la
privation de toute sorte de secours.
Rapellons-nous ce qui a été dit au
commencement , qu'il n'y avoit que
quatre Medecins destinés pour la vi-
site des malades dans toute la Ville.
Mr. Bertrand un des quatre tomba
malade vers le douze du mois d'Août.
Il n'eût d'abord qu'une legere attein-
te du mal , dont il fût libre en huit
jours , après lesquels il reprit ses exer-
cices ; quelques jours après il en eût
une seconde , de laquelle il se releve
en peu de jours , mais le chagrin de
perdre sa famille le fit retomber pour
une troisième fois , & cette dernière
attaque , qui fût des plus vives , le
mit hors d'état de travailler de long-
tems. Mr. Montagnier , qui avoit été
tiré de l'Abbaye de St. Victor , pour
le remplacer , fût aussi bientôt pris du
mal , mais il ne fût pas si heureux
que son Collegue ; car il mourut au
commencement de Septembre , aussi

generalement regrete , qu'il avoit été estimé pendant sa vie , par son habileté , par sa droiture , par son application & son assiduité auprès des malades , où il joignoit souvent à la fonction de Medecin celle de Chirurgien, dont ils manquoient le plus souvent dans cette contagion : Mr. Peissonel le suivit de près , & nous avons déjà annoncé sa mort. Mr. Raymond se trouvant sans domestique , sans Chirurgien , & même sans le necessaire , par l'extrême disette de toutes choses, & épuisé de fatigues , fût obligé vers la fin du mois d'Août de s'aller reparer en campagne , d'où il n'est revenu qu'au commencement du mois d'Octobre. Il ne resta donc plus que deux Medecins dans la Ville , Mrs. Robert & Audon , le premier a tenu pendant toute la contagion sans aucune incommodité , & a servi avec beaucoup de zele & dans la Ville , & dans les Hôpitaux ; il a pourtant eu le malheur de perdre toute sa famille : le second se trouvant seul dans sa maison fût obligé de se refugier chez les Capucins , d'où il se répandit dans la Ville , ayant servi depuis le commen-

cement de la contagion jusques au commencement d'Octobre, à quelques jours près, qu'il se sentoît ou fatigué ou incommodé. La suite nous apprendra son triste sort.

Dans le tems que la Ville manquoit ainsi de Medecins, on détenoit Mr. Michel aux Infirmeries pour quelques restes de malades qu'il y avoit encore; car depuis le 8. du mois d'Août, on n'y en porta plus de nouveaux, & ceux qui y étoient auroient pû facilement être transportés à l'Hôpital de la Ville. Ce Medecin a resté dans cet endroit jusques à la fin de Novembre avec trois garçons Chirurgiens, dont on ne manquoit pas moins dans la Ville que des Medecins: car les Chirurgiens commencerent à manquer avant ces derniers. Dès le milieu du mois d'Août, il en mourut quelques-uns, les autres suivirent de près, chaque jour étoit marqué par la mort de quelque Maître, & le nombre des morts va à plus de vingt-cinq, parmi lesquels il y a onze Maîtres Jurés, en sorte qu'au commencement de Septembre il n'en restoit plus que quatre ou cinq, dont deux

étant tombés malades , les autres effrayés de la mort de leurs Confreres ou épuisés de fatigue , se retirèrent en campagne. Tous les Garçons avoient eu le même malheur d'être morts ou malades , & le peu qu'il en restoit étoit nécessaire dans l'Hôpital des Convalescens ; on avoit même pris tous les Chirurgiens navigans , qui se trouvoient sur les Vaisseaux en quarantaine , mais ils ne résisterent pas plus que les autres ; car dans ces tems-là en Août & Septembre , la contagion étoit vive , & quelque fermeté qu'on eût à approcher les malades , on n'y résistoit pas long-tems. Pour les Apoticaire , la maladie enleva d'abord cinq , & les autres se trouvant sans Garçons , dont les uns étoient morts , & les autres avoient été pris pour l'Hôpital ; seuls dans leurs Boutiques , ils ne pouvoient pas survenir à fournir les remedes à un si grand nombre de malades , ni à faire certaines compositions , que le grand débit avoit consommées : quelques-uns d'entr'eux se sont prévalu du tems , & ont vendu leurs drogues à des prix extraordinaires ; désordre

d'autant plus criant , que la misère du peuple étoit plus grande & les remèdes plus nécessaires ; ainsi manqueroient tout à la fois , & les secours de l'ame & ceux du corps , & les malades perissoient en ce tems-là sans aucune sorte de soulagement.

Cependant Mr. le Marquis de Pilles , à l'attention duquel rien n'échappoit , avoit déjà rendu une Ordonnance du 9. Août , par laquelle il étoit enjoint à tous les Medecins & Chirurgiens absens , de se rendre dans trois jours à leurs fonctions , sous peine d'être déchûs de l'exercice de leur Profession dans la Ville ; mais ce qu'il y a de plus singulier , c'est que les Echevins avoient obtenu un Arrêt du Parlement le 2. Septembre , portant injonction aux Intendans de la santé , aux Medecins & Recteurs des Hôpitaux , de se rendre à leur devoir , à peine d'être déclarés indignes & incapables de toute Charge , & de deux mille livres d'amande , & cela pendant que tous les Medecins des Hôpitaux étoient actuellement en exercice dans la Ville ; aussi reconnoissant que s'ils manquoient de Me-

decins & de Chirurgiens , c'étoit moins par leur désertion que par le grand nombre de malades , & par la maladie & la mort de ceux qui s'étoient dévoués à les secourir , ils en avoient déjà demandé à Mr. l'Intendant , qui étoit toujours attentif à leurs besoins , & qui avoit prié Mr. de Bernage Intendant du Languedoc , de leur en envoyer quelques-uns de Montpellier : par dessus cela , les Echevins avoient envoyé des Affiches dans les Villes & dans les Provinces voisines , pour inviter les Chirurgiens & les Garçons à venir secourir nos malades sous des offres très-avantageuses , nous verrons dans la suite l'heureux succès de ces sages précautions.

CHAPITRE XIV.

*Progrès de la maladie à Rive-Neuve ,
sur la Mer , hors la Ville , &
dans le Terroir.*

APRÈS que l'incendie de la contagion se fût répandu dans toute la Ville , il s'étendit encore plus loin ; car où est-ce que la colere d'un Dieu irrité ne penetre pas ? Vains efforts que ceux que font les hommes pour l'éiter , & se dérober à ses coups. Quelque part que le pécheur se refugie , elle va le saisir par tout , partout il trouve la juste peine de son crime. *Epée du Seigneur , sanglante* *Jerem. 6. 47.*
par tant de morts qui fument encore, *v. 6.*
ne te reposeras-tu jamais ? rentre en ton fourreau , refroidis-toi , & ne frappe plus ; comment se reposeroit-elle , puisque le Seigneur lui a commandé de frapper cette Ville , & tout le pays de la côte de la mer , & qu'il lui a prescrit ce qu'elle y doit faire ? Le quartier de Rive-Neuve , qui est de delà le Port , séparé par-là , & par l'Ar-

cenal du reste de la Ville, s'étoit conservé sain & entier jusques vers la fin du mois d'Août : Mr. le Chevalier Rose y avoit été établi Commissaire general, & le bon ordre qu'il y avoit mis, avoit garanti son quartier jusques alors ; mais il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, d'y couper tout-à-fait la communication avec la Ville : quelques personnes quittant leurs maisons où ils avoient des malades, furent s'y réfugier chez des parens & chez des amis, & y porterent la maladie, laquelle s'y répandit d'abord avec la même rapidité que dans la Ville : cependant on n'y vit point de ses défordres qui la défiguroient. Mr. le Chevalier Rose, homme d'une prompte prévoyance, & propre pour les grandes expéditions, avoit disposé toutes choses pour le secours des malades, & pour la sépulture des morts. Il y établit un Hôpital dans les magasins d'une grande Corderie, qui est le long des remparts, dans lequel il mit un Maître Chirurgien de la Ville, qui relevoit de maladie, un Apoticaire avec une Pharmacie, &

Mr.
Cofse.

Mr.

Mr. Montagnier Medecin , qui après avoir travaillé le jour dans la Ville , se retiroit le soir à St. Victor , fût chargé du soin de ces malades ; & par une generosité qui n'a point d'exemple , Mr. le Chevalier Rose fit les avances de tous ces frais & de toutes ces dépenses ; ainsi le quartier de la Ville le plus écarté , & qui sembloit devoir être le plus abandonné , fût par les soins & par la vigilance d'un seul homme le plus promptement secouru : heureux si nous en avions eu plusieurs de cette trempe.

La contagion fit à Rive-Neuve les progrès ordinaires , elle se répandit insensiblement d'une maison à l'autre , & par tout en peu de tems , & elle y a fini aussi-tôt qu'à la Ville. L'Abbaye de St. Victor est le seul endroit où le mal ne pénétra pas ; il a respecté un lieu où reposent les Reliques de tant de Saints , & les cendres de tant de pieux Solitaires , d'où s'élevoient l'odeur des Holocaustes , & l'encens des Sacrifices , qu'on y offroit tous les jours au Dieu vivant ; car c'est la seule Eglise , où l'on a toujours célébré l'Office Divin sans

K

*Mr. de Ma-
tignon
ancien
Evêque
de Con-
don.* discontinuer, où enfin le pieux Abbé
qui y étoit enfermé, levoit nuit &
jour les mains au Ciel, & se répan-
doit en oraisons & en prieres au pied
des Autels, pour apaiser sa colere
sur cette Ville infortunée. C'est ainsi
qu'autrefois St. Theodore Evêque de
Marseille s'enferma dans cette Abbaye
pendant la peste de 588. & que là il
ne cessoit point par ses veilles & ses
prieres d'implorer la misericorde du
Seigneur sur son peuple affligé. Telle
a été l'occupation de ce St. Abbé
pendant la contagion, il avoit em-
ployé avant qu'elle arriva, des som-
mes considerables en œuvres pies &
en aumônes, il les continuë à pré-
sent, & il y joint le sacrifice de ses
larmes & de ses prieres qu'il offre
nuit & jour au Seigneur, pour nous
le rendre propice. Il est necessaire que
dans des tems de calamité il y aye
des gens de bien, qui éloignés du tu-
multe, & dégagés du trouble & de
l'embarras que traînent après eux les
malheurs publics, se donnent entie-
rement à la priere, & s'immolent eux-
mêmes en holocauste de propitiation,
tandis que les autres se sacrifient par

leur travaux & par leur zele. Ce fût moins la valeur de Josué qui donna la victoire aux Israélites , que les prieres de Moyse sur la montagne. Peut-être devons-nous plutôt la cessation de nos malheurs à la pitié des âmes saintes , qui gémissoient devant Dieu dans l'intérieur de la retraite , qu'aux soins infatigables de ceux qui ont si genereusement servi leur Patrie.

Ceux qui avoient crû trouver sur la mer un asile assuré contre la contagion , furent bientôt trompés dans leur attente : obligés de descendre à terre pour aller prendre des provisions , ils s'infecterent , & perirent encore plus misérablement que les autres. Là nul espoir de secours , nulle commodité , nul moyen de s'éviter les uns les autres. Ceux en qui il reste quelque sentiment de charité , trouvent assez de sujets dans la Ville , sur lesquels ils peuvent l'exercer, sans se croire obligés de passer la mer. Ainsi ces malheureuses familles sont encore plus abandonnées que les autres. Les uns meurent seuls dans des Batteaux , les autres dans les Vaisseaux & dans les Barques , & par tout

sans aucun secours ; quelques-uns troublés par le délire , s'enfouissent tous vivans dans les eaux , qui servent aussi de tombeau à tous les autres : on trouve de tems en tems sur les bords de la mer les cadavres qu'elle y rejette tous rongés par les poisons ; d'autres flottent au gré des ondes ; enfin c'est sur mer la même désolation que sur terre ; nul endroit qui ne se ressente de ce terrible fleau ; nul élément où il ne porte sa fureur : car ceux qui sont séparés de tout , & qui campés sous des tentes en rase campagne ne tiennent qu'à l'air qui les environne, n'échappent pas au malheur commun. La pureté de l'air qu'ils respirent , l'éloignement de tout commerce , & de tout ce qui pouvoit les infecter , ne pût pas les garantir du mal ; & cette heureuse situation , qui sembloit devoir les conserver , ne sert aujourd'hui qu'à rendre leur état plus déplorable par l'éloignement de tout secours , & par la privation de toute sorte de commodité ; ils se flattent d'en trouver dans la Ville ; ils y viennent grossir le nombre des malheureux , & dans peu

de jours celui des morts. Il est aisé de se figurer la désolation de ces familles ainsi éparfées dans les campagnes ; quand le mal les oblige de décamper & de rentrer dans la Ville. L'un porte un enfant mourant sur ses épaules, l'autre se traîne à demi mort dans les chemins ; tantôt c'est toute une famille , qui par la lenteur de sa marche annonce ses malheurs à tous ceux qu'elle rencontre , tantôt ce sont des enfans qui soutiennent leur pere prêt à expirer , & qui tâchent de l'amener jusqu'à la Ville , dans l'espérance de le faire secourir. L'un porte avec lui son équipage , l'autre n'a pas eu la force de l'emporter : plusieurs tombent par défaillance dans les chemins , & ces cadavres étendus arrêtent les passants. Enfin tous ces gens-là viennent augmenter le trouble de la Ville , & l'horreur de nos Places publiques.

Les portes de la Ville n'étant pas encore gardées , les Paysans de la campagne entroient librement dans la Ville , & quoiqu'ils n'y vinssent pas en foule comme à l'ordinaire , retenus par la crainte de prendre le mal , il y

K iij

en avoit toujours quelqu'un , qui plus courageux que les autres , ou plus pressé de vendre ses denrées , venoit les apporter. De plus tous les Pourvoyeurs des Bourgeois retirés dans leurs Bastides , venoient tous les jours en Ville prendre leurs necessités ; ainsi par les uns ou par les autres le mal fût porté dans le Terroir. Il commença par le Village de St. Marcel , & par le quartier de Ste. Marguerite, où il fût porté par des gens de la rue de l'Escale ; de-là il gagna bientôt tous les autres Hameaux , & se répandit insensiblement dans toutes les Bastides. La terreur de la maladie fût encore plus grande à la Campagne que dans la Ville ; cependant malgré les précautions qu'elle leur inspiroit , malgré l'éloignement des habitations, elle y a fait les mêmes progrès & les mêmes ravages. Elle enleva d'abord tous les Jardiniers , qui sont aux environs de la Ville , & des uns aux autres , elle s'étendit jusques dans les quartiers les plus reculés. C'est là que les malades éprouverent ce que l'abandonnement le plus entier , & l'inhumanité la plus barbare ont de plus

cruel, Ils étoient ordinairement relegués dans l'endroit le plus éloigné, non pas de la maison, mais du territoire, où ils n'avoient d'autres témoins de leurs souffrances que les oiseaux du Ciel, qui par un morne silence, & par la cessation de leur chant ordinaire, sembloient marquer leur sensibilité pour ces malheureux. Ceux qui étoient les plus chers, étoient sous des Cabanes couvertes de branches d'arbres, ou de vieux haillons; on a vû des amans fidèles s'exposer à servir leurs maîtresses ainsi abandonnées, dans l'esperance qu'un mariage prochain seroit le prix d'un amour si courageux; une aveugle passion avoit plus de force, pour dissiper les frayeurs du mal, qu'une charité chrétienne, plus même que l'amitié paternelle.

C'est-là que les parens étoient contraints de se donner la sepulture les uns aux autres, & d'essuyer toute l'amertume de ce triste devoir, faire la fosse, y porter le cadavre, ou le traîner & le couvrir de terre, les femmes reduites à cette cruelle extrémité pour leur mari, les enfans pour leur

K iij

pere , & celui-ci après avoir enterré sa femme & tous les enfans , restoit lui-même sans sepulture. Extrémité si cruelle , que pour l'éviter , un Payfan fit une action qui surpassoit les forces de la nature : étant resté seul avec sa femme , & tous deux pris du même mal , voyant qu'ils n'avoient point de sepulture , s'ils venoient à mourir , dès le premier jour de la maladie le mari fit deux fosses , une pour chacun , & quelques jours après sentant ses forces s'affoiblir , il dit le dernier adieu à sa femme , un peu moins accablée du mal , & se traînant jusques à la fosse , il s'y laissa tomber , & après s'être enseveli tout vivant , il rendit l'ame au milieu des horreurs du tombeau. A ce trait , ajoutons celui d'une Paysane , qui joignit à une fermeté aussi rare une tendresse pour son mari encore plus rare , l'une & l'autre d'autant plus admirables dans une femme de cette condition , que ces sortes de personnes semblent par leur sexe & par leur état être condamnées à la mediocrité. Cette femme ayant toujours refusé les secours de son mari pendant sa

maladie, porta plus loin sa tendre prévoyance, & jugeant bien qu'après la mort qu'elle sentoit s'approcher, il seroit obligé de la porter lui-même en terre, & qu'en lui rendant ce dernier devoir, il couroit risque de s'infecter; elle lui dit de lui jeter le bout d'une longue corde, qu'elle s'attacha elle-même aux pieds, pour qu'après la mort son mari pût la traîner dans la fosse, sans être obligé de toucher à son corps, & sans aucun risque pour lui. A quelles épreuves de tendresse ne nous a pas mis cette cruelle maladie? Il y avoit encore moins de charité à la Campagne, personne n'osoit approcher d'une Bastide infectée, pas même entrer dans une terre où un mort avoit été enseveli, les fruits restent sur les arbres, & les raisins dans les vignes, en sorte qu'à l'entrée de l'hyver, ils étoient dépouillés de leurs feuilles, & couverts de fruits, auxquels personne n'ose toucher.

Les Rochers les plus escarpés, les Antres les plus profonds, les lieux les plus déserts & les plus éloignés ne furent point une retraite assurée contre la contagion; elle pénétra par

tout ; les Bergers qui n'ont d'autre commerce qu'avec leurs troupeaux, en sont frappés ; elle n'épargne aucun état ; les Bourgeois retirés dans leurs Bastides en sont pris ; envain ils ont fui la Ville , pour se dérober à la fureur du mal , il va les chercher à la Campagne ; il force , pour ainsi dire, les barrières qu'ils lui opposent , & à la faveur desquelles ils se croient en sûreté. Ils souffrent déjà les mêmes extrémités de la disette & de la privation de tout secours que ceux de la Ville ; les Prêtres des quartiers , qui se sont sacrifiés si généreusement , sont enlevés des premiers , & laissent les malades de la Campagne sans Confesseurs ; la Ville qui en manque ne sauroit en fournir : les secours de la Médecine manquent également , ils n'en doivent pas attendre tant que la Ville sera pressée du mal. Les Chirurgiens établis dans les quartiers , avoient déjà éprouvés le sort des autres ; il ne s'en trouve plus pour les remplacer. Quelques Garçons Chirurgiens échappent de tems en tems de la Ville , & vont faire des courses en campagne, encore faut-il les payer.

à des prix énormes. Le Païsan, qui n'est pas en état de faire cette dépense, se voit privé de ce secours : aussi le mal enleve tout, les familles nombreuses sont reduites à une seule personne, souvent toute une lignée est entierement éteinte. Les enfans que le mal épargne, périssent par la faim, & faute de nourriture après la mort de leurs parens. N'en disons pas davantage, & épargnons-nous la douleur de considerer ces enfans ainsi abandonnés dans les Bastides, nous avons déjà senti la peine d'un spectacle si touchant.

La mortalité a été si violente & si generale, que dans la plupart de ces Hamaux & Villages du Terroir, il n'y est presque resté personne. Les terres ont resté en friche, sans être ensemencées, & on n'y voyoit d'autre culture que celle des fosses, où l'on avoit enseveli les morts. De tant de malades, il n'en a rechapé que la cinquième partie, en d'autres seulement la sixième : car le dénombrement est aisé à faire dans ces petits endroits. On voit par-là ce que peut la nature abandonnée à elle-même.

K vj

dans cette maladie, puisque par quelques petits remèdes donnés à propos, & avec le concours des soins nécessaires, on est presque assuré de sauver la moitié des malades. Cela paroît par l'heureux succès qu'il y a eu sur les Galeres, où rien n'a manqué. Je pourrois encore citer ma propre expérience, car de huit malades que j'ai eu dans ma maison, j'ai rechapé moi quatrième. Ce qui suffit pour détruire cette prévention si commune, que cette maladie ne demande point de remèdes, & qu'il faut en abandonner la guérison à la nature. Dans ces Paysans il y avoit tout ce qu'on peut souhaiter pour une guérison naturelle, vigueur de temperament, constitution robuste, vie sobre, liberté des passions de l'ame, des corps purgés par le travail, & par la transpiration qu'il excite; malgré toutes ces dispositions, on a reconnu ici la foiblesse de la nature, & son impuissance à surmonter par elle-même cette cruelle maladie. Qu'on ne dise pas que ces Paysans avoient mangés de mauvais alimens, ils ont usé des mêmes que les autres années, & ces

mauvais alimens , dont ils font leur nourriture ordinaire , étant accoutumés , leur sont devenus comme naturels. Je laisse aux Medecins à faire voir que leur ferments tirés de ces alimens , & la force de leur estomach proportionnée à ces viandes grossieres , leur donnent la même facilité à les digerer , qu'ont les riches à cuire une nourriture plus délicate.

Le seul avantage qu'on a eu à la campagne , a été de n'y pas voir l'horreur des cadavres par la facilité qu'il y avoit de les enterrer dans le lieu même où ils mouroient. Mais à cela près , on y a vû des désolations plus cruelles que dans la Ville. La solitude , l'abandonnement , l'éloignement de tout secours , la disette de toutes choses , la privation de toute sorte de commodité , & des soulagemens si nécessaires dans les maladies ; en un mot , toutes les misères qui ont affligé nos malades , y étoient encore plus extrêmes. Les étables & les endroits les plus sales étoient la retraite ordinaire des pestiferés ; heureux encore quand on les souffroit sous le même toit. L'inhumanité des

parens envers leurs enfans y a été
poussée au dernier excès de cruauté.
J'y ai vû une jeune fille qu'on avoit
ainsi enfermée dans une étable, &
après avoir bâti la porte qui commu-
niquoit avec le reste de la maison, on
avoit fait en dehors une petite ou-
verture à la muraille, par où on lui
donnoit ses necessités. Cruauté non
moins barbare que si on l'avoit en-
terrée toute vive. Ceux qui étoient à
découvert, éprouvoient toute la vio-
lence d'une maladie, dont les symp-
tomes irrités, par la chaleur du So-
leil, ou par les impressions d'un air
froid, devenoient plus douloureux
& plus accablans. L'état de ceux qui
se garantissoient du mal n'étoit pas
plus tranquille; outre les peines in-
finies qui leur en coûtoit, pour être
toujours en garde contre des impres-
sions étrangères, ils avoient encore
plus à souffrir par la disette, & par
la peine d'aller chercher fort loin
leur commodités; ils manquoient
même des plus communes, car ils
étoient obligés d'arracher les arbres
pour avoir du bois. Ce Terroir autre-
fois si agreable a perdu tous ses plai-

de la peste de Marseille. 231
 firs ; Le vin pleure & la vigne languit ,
 & tous ceux qui avoient la joie dans
 le cœur , sont dans les larmes. Le
 bruit des tambours , qui faisoient la
 joie de nos Campagnes , a cessé , &
 les cris de réjouissance ne s'entendent
 plus. Ils ne boivent plus le vin en chan-
 tant des airs , & toutes les liqueurs
 agreables sont devenues ameres. Tel a Isais
 été l'état de la campagne dans cette
 contagion , & qui a duré jusques au
 tems où l'on forma le dessein de la se-
 courir , ce que la suite de cette nar-
 ration nous apprendra.

CHAPITRE XV.

*Les Echevins demandent du Conseil.
 Forçats accordés pour servir de
 Corbeaux. On enleve tous les Cada-
 vres.*

A peine vit-on commencer les
 désordres , que nous avons dé-
 crits ci-dessus , que les Magistrats
 sentirent le poids d'une administra-
 tion si pénible & si accablante ; ils
 reconnoissent qu'ils auroient dû la

partager avec des personnes sages & prudentes, qui les auroient aidés de leurs conseils & de leurs soins; mais il n'étoit plus tems d'en demander: tous ceux qui auroient pû seconder leur zele, s'étoient retirés. Dans ces extrémités prêts à succomber, ils s'adressent à Mrs. les Officiers des Galeres, & les prient de les assister de leur conseil; certainement personne ne pouvoit leur en donner de meilleurs, & le bon ordre que ces Mrs. avoient établi dans l'Arcenal, pour la conservation des Galeres, leur répondoient de ce qu'ils en devoient attendre. Mrs. les Chevaliers de Langeron, de la Roche, & de Levi, veulent bien se prêter à leurs souhaits. Ils s'assemblent dans l'Hôtel de Ville avec Mr. le Gouverneur & les Echevins le 21. Août, & les jours suivans.

On prit dans ces assemblées différentes resolutions; & premièrement pour que les exhalaisons des fosses ne rendissent la contagion plus generale par l'infection de l'air, il fut délibéré de les faire visiter, d'y jeter encore de la chaux, & de les recouvrir de

terre , de donner des Commissaires aux quartiers qui n'en avoient pas , & en défaut d'Habitans , de nommer des Religieux , ce qui avoit été pratiqué dans les pestes précédentes ; de prier Mr. l'Evêque de faire cesser entièrement les Offices Divins dans les Eglises où l'on disoit encore quelques Messes , & cela pour empêcher la communication ; d'élever des poteaux dans les Places publiques , pour contenir la populace , & pour intimider les malfaiteurs , & plusieurs autres reglemens très-utiles. Mais leur principale attention fût de nettoier les rues des Cadavres , & de les faire promptement enlever.

Dès le commencement du second periode du mal , il y avoit des Tombeaux destinés à porter les morts , & on avoit pris tous les Gueux & Vagabonds de la Ville , pour les faire servir de Corbeaux , sous les ordres du Sr. Bonnet Prévôt de la Maréchaussée , qui avoit sous lui quatre Gardes. Les premiers ne durèrent pas long-tems , non plus que ceux qui les releverent , & finalement soit qu'il ne s'en trouva plus dans la Ville , soit

que la vûë du peril les rebutat , & les obligea à se cacher , on n'en trouvoit plus quelque prix qu'on leur offrit , car on les payoit avantageusement à douze & à quinze francs par jour. Où prendre des gens pour ce dangereux travail , le plus necessaire de tous ? La mortalité qui croissoit à vûë d'œil le rendoit toujours plus pressant : les Magistrats s'adreslent à Mrs. des Galeres , & les prient de leur accorder quelques Forçats pour les faire servir de Corbeaux , avec offre de les remplacer , ou d'en indemniser le Roy ? Heureuse inspiration à laquelle nous devons le salut de la Ville. On accorde vingt-six Forçats , & pour les obliger à se livrer à ce travail avec plus de courage , on leur promet la liberté. Il ne falloit pas moins qu'un aussi puissant motif , pour les obliger à s'exposer à des dangers si présens. En deux jours les vingt-six Forçats saisis du mal , sont hors de service ; on en demande d'autres , & ils sont accordés avec la même bonté. Bref , depuis le 20. Août jusques au 28. on en donne cent trente trois ; ces gens-là peu adroits , & peu accoutumés à

mener des Chevaux , & à conduire des Tomberaux , brisent tout , har-nois & rouës , on ne trouve cepen-dant ni Sellier , ni Charron , & peut-être se feroient-ils une peine d'y tou-cher. Tout devient difficile & em-barrassant , & tous ces incidents re-tardent un travail de la celerité du-quel dépend le salut public.

Pour l'accelerer , autant qu'il est possible , on met des Gardes à Cheval à la tête des Tomberaux , pour pres-ser l'ouvrage , veiller sur les Forçats , & les empêcher de voler dans les mai-sons où ils vont enlever les morts. Comme les Tomberaux ne peuvent pas rouler dans toutes les ruës , qu'il y en a de fort étroites , & que pres-que toute la Ville vieille est bâtie sur le panchant d'une Colline , où les Chevaux ne sçauroient grimper , on donne des brancards aux Forçats , sur lesquels ils apportent les corps morts de ces endroits escarpés dans les grandes ruës , où ils les renver-sent sur les Tomberaux , & on oblige les Habitans , par une Ordonnance du 2. Septembre de Mr. de Pilles & des Echevins , à sortir les corps morts.

des maisons , & à les transporter dans les rues , pour faciliter l'enlèvement des cadavres , & pour prévenir l'infection qu'ils laissoient dans les maisons. Un autre motif de cette Ordonnance non moins important , fût celui d'empêcher les vols que ces Forçats faisoient dans les maisons , où ils alloient lever les morts ; car il est difficile d'empêcher ces sortes de gens de faire leur métier ordinaire. On invita même dans un avis au Public du 3. Septembre , par les offres les plus avantageuses , & par les motifs les plus pressans , toute sorte de personnes à se présenter pour aider à l'enlèvement des cadavres par leur présence , & par les ordres qu'ils donneroient à ceux qui étoient employés à cette fonction. Malgré tout cela l'ouvrage n'avance pas , la fureur du mal est si vive , qu'il en tue plus en un seul jour , qu'on ne peut en enlever en quatre. Les Forçats qu'on a délivrés sont presque déjà tous morts , on en accorde de tems en tems de nouveaux ; on augmente le nombre des Tomberaux , il y en a jusques à vingt , & avec tous ces se-

cours on ne peut pas survenir à enlever tous les cadavres, il semble même qu'on n'y touche pas : à peine a-t-on vuide une rue, ou une place, que le lendemain elle est encore couverte de corps morts ; car il mouroit à la fin d'Août, & au commencement de Septembre plus de mille personnes par jour.

L'éloignement des fosses étoit un nouvel obstacle à l'avancement de cette œuvre, car elles étoient hors la Ville. Il y en avoit trois hors la porte de Rome, deux hors la porte d'Aix, trois hors celle de la Joliette, trois à la Bute, & une hors la porte de Bernard du bois. De ces fosses, les unes avoient cent cinquante pas de longueur, les autres quarante, & les plus petites vingt pas ; leur largeur étoit de dix pieds, & la profondeur de huit. Pour les travailler, on faisoit venir des Paysans de la Campagne, qu'on prenoit par force, & qu'il falloit quasi faire travailler de même. Mrs. Julien & Castel Commissaires généraux dans le Terroir, étoient chargés de faire la levée de ces Paysans avec une Compagnie de

Grenadiers qu'on leur avoit donnés pour cela ; ce qui ne pouvoit pas se faire sans des peines & des soins extraordinaires ; ils étoient même présens au travail. Le premier mourut dans cet emploi , & le second y a continué de servir utilement sa Patrie jusques à la fin de la contagion. On ne sçauroit assez louer le zele & le courage de ces hommes infatigables qui se dévouoient ainsi pour le Public aux fonctions les plus pénibles & les moins brillantes. Cet éloignement des fosses faisoit que le quartier de St. Jean qui en est le plus éloigné , & qui n'étant habité que de menu peuple , souffroit la plus grande mortalité , étoit aussi le plus embarrassé des cadavres ; on ne peut pas même survenir à enlever ceux de l'Hôpital des Convalescens , ils y croupissent comme ailleurs , & quelque diligence que l'on fasse , on ne peut pas égaler la rapidité de la contagion.

Dans cet embarras chacun propose des moyens & des expédiens pour délivrer la Ville d'une infection , qui menaçoit le reste des Habitans d'une mort inévitable. Les uns disent qu'il

faut brûler les Cadavres dans les Places publiques , & consumer par le feu ceux qu'on ne peut pas enterrer , comme on le pratiqua dans la dernière peste de Genes , qui ne cedit guères en violence à celle-ci ; mais on considéra que l'infection des corps brûlés ne seroit pas moins à craindre que celle des Cadavres corrompus. Un autre proposa un expedient fort singulier , car la necessité & la vûe du peril rendent ingenieux à trouver les moyens de s'en garantir ; c'étoit de prendre le plus gros Vaisseau qui seroit dans le Port , le démater , & le vuidier entierement pour le remplir de corps morts , le refermer exactement , ensuite le tirer au large dans la Mer , & le couler à fond : je ne sçai même si on n'avoit pas commencé d'exécuter ce nouveau projet , qui n'étoit pourtant qu'une vision ; car comment ranger les Cadavres dans le fond d'un Navire , & ne pouvant pas être rempli dans un jour , qui auroit voulu y descendre le lendemain ? De plus si un corps noyé reparoit quelque tems après sur la Mer , quand toutes les parties gonflées sont en égal

volume avec l'eau ; n'étoit-il point à craindre que tous ces Cadavres gonflés par l'eau qui auroit submergé le Vaisseau , n'eussent assez de force pour le relever , & faire ainsi flotter la contagion sur la Mer.

Un troisième expedient fût d'ouvrir de grandes fosses dans toutes les ruës , & d'y jeter les Cadavres. On évitoit par-là la longueur & la peine du transport. Mais il n'est point de ruë dans cette Ville , où il ne passe des conduits des fontaines ; & quels sont les Fossoyeurs , qui auroient voulu travailler au milieu de l'infection des Cadavres ? Enfin un quatrième fût d'y jeter de la chaux dessus , & les consumer dans les ruës même : ou prendre une si grande quantité de chaux , & des gens pour la charrier : comme cette consommation des Cadavres par la chaux n'est pas l'ouvrage d'un jour , les nouveaux qui tomboient journellement entassés sur les premiers , auroient fait de montagnes de corps morts dans les ruës , qui de long-tems n'auroient pas été praticables , ni la Ville libre de l'infection.

L'expedient qui fût trouvé le plus propre

propre pour l'expédition , & le plus facile à exécuter , mais qui étoit le plus dangereux pour les conséquences, fût celui d'ouvrir les Eglises les plus voisines des quartiers les plus éloignés des fosses , & d'en remplir tous les caveaux de morts. On le propose à Monseigneur l'Evêque , dont la permission étoit nécessaire pour une semblable entreprise. Ce sage Prélat, qui ne connoit d'autres regles que celles de la prudence , & qui n'a d'autres vûes que le salut & la conservation des peuples, s'adresse aux Medecins , & leur demande s'il peut permettre qu'on enterre les pestiferés dans les Eglises. Ceux-ci décident que ces sortes de Cadavres doivent être enterrés hors la Ville , & couverts de quatre à cinq pieds de terre , que la chaux qu'on jettera sur les Cadavres , & les précautions que l'on prendra pour fermer ces caveaux n'empêcheront pas qu'il n'en sorte des exhalaisons infectes , & qu'il faudroit au moins condamner pour long-tems ces caveaux , qui sont si nécessaires pour les morts ordinaires dans une Ville , où il n'y a pas un pouce de terre vuide , pour

L

servir de cimetiere. Sur cette décision, le Prélat s'oppose à l'ouverture des Eglises, & l'embarras où l'on a été dans la suite pour désinfecter ces caveaux, a justifié son opposition, malgré laquelle on passe outre.

On ouvre donc les Eglises de force, on y fait des amas de chaux, on y porte les morts en foule, & on en remplit tous les caveaux. La celerité de cette expedition semble promettre une entière délivrance de ces objets d'horreur. On fait plus encore, on r'ouvre deux grandes fosses du côté de la Cathedrale, qu'on appelle ici la Major; elles avoient été abandonnées, à la priere des Religieuses du St. Sacrement, qui sont tout auprès : aujourd'hui la nécessité publique prévaut à toutes ces considerations, on reprend donc ces fosses, mais on n'en est pas plus avancé, la violence du mal l'emporte sur la vigilance des Magistrats : on voit toujours le même nombre de Cadavres, comme si on n'en levoit aucun. Un vent de bise, qui souffle le 2. Septembre r'allume le feu de la contagion, fait un abatis general de tous les malades, & inon-

de, pour ainsi dire, la Ville de Cadavres ; on vit alors le moment où tout devoit perir par une infection generale : car les Echevins perdent d'un jour à l'autre le peu de monde qu'ils ont auprès d'eux ; ils sont déjà sans Gardes, sans Valets, sans Soldats ; la maladie enleve tout ; ils sont obligés d'ordonner & d'exécuter eux-mêmes. Les Forçats manquent, Mrs. les Officiers des Galeres, en accordant les derniers le 28. Août, ont protesté qu'ils n'en donneront plus, & ceux-là sont la plupart morts ou malades ; les Echevins ont écrit au Conseil de Marine, pour supplier S. A. R. de donner des ordres, pour leur faire délivrer un nombre suffisant de Forçats pour sauver la Ville ; mais les réponses sont long-tems à venir, & la mortalité va toujours fort vite. Ils prennent le parti d'écrire à Mr. l'Intendant, & le prient de leur obtenir encore quelques Forçats, ils le trouvent toujours prêt à les secourir, & à sa sollicitation, Mrs. des Galeres leur accordent encore cent Forçats le 1. Septembre. Avec ce renfort on pouvoit se promettre d'avant-

cer le grand œuvre , qui étoit d'enlever tous les cadavres ; mais il s'agissoit de trouver un homme qui fût en état de faire un coup de main , je veux dire , de faire agir ces gens-là , les conduire , les presser , en un mot les commander ; sans quoi , que pouvoit-on attendre des gens accoutumés à travailler plutôt par la crainte du châtiment , que par tout autre motif ? Mais qui voudra se charger de ce soin ? Où trouver quelqu'un qui soit & assez courageux , & assez zélé , pour se livrer à cet emploi ? Mr. Moustier l'Echeyin prend la genereuse resolution de s'y donner tout entier , jusques à présent ils n'ont agi que par ses ordres , mais aujourd'hui le voilà qu'il se met , pour ainsi dire , à leur tête , il y est depuis le matin jusques au soir , il vole d'un quartier à l'autre , sans distinction des endroits les plus infectés , sans crainte des perils , sans ménagement pour sa santé , il va de tems en tems aux fosses hors la Ville , il court d'une porte à l'autre , il paroît par tout , & par tout sa présence se fait sentir par l'activité qu'il inspire à ceux qui

travaillent sous lui ; il presse les uns par des menaces, il anime les autres par des libéralités, il fait enlever les mille cadavres par jour, & on peut dire que jamais Magistrat n'a poussé si loin le zèle de sauver sa Patrie.

Bientôt la Ville alloit être délivrée par ses soins de tous ces objets d'horreur ; mais d'un jour à l'autre les Corbeaux diminuent : les uns tombent par la violence du mal, les autres par celle du travail, les Chevaux par la lassitude ; tout manque, il n'y a que le zèle & le courage du Magistrat qui se soutiennent toujours dans la même vigueur : dans moins de six jours, les cent Forçats accordés le 1. Septembre, sont réduits à dix ou douze, & le 6. du même mois, il y a encore plus de deux mille corps morts dans les rues ; il en tombe encore plus de huit cens par jour, & bientôt va recommencer le tragique spectacle des cadavres entassés les uns sur les autres dans les Places publiques.

Cette affaire pourtant ne peut pas souffrir d'interruption, c'est la plus sérieuse & la plus importante, aussi

les Echevins font de nouveaux efforts; ils ramassent le peu de monde qu'ils peuvent avoir, & ils ne trouvent que Mrs. Claude Rose & Roland, les seuls Intendants de la santé qui n'ont pas abandonné : ils vont donc ce même jour 6. Septembre en Corps de Ville se jeter, pour ainsi dire, aux pieds de Mr. du Rancé Commandant des Galeres, auquel ils representent l'état pitoyable de la Ville, & l'impossibilité qu'il y a de la sauver, s'il n'a la bonté de leur accorder un nouveau renfort de Forçats, aux conditions qu'il jugera à propos : ce Commandant touché de cette tendre pitié qui lui est si naturelle, s'assemble avec Mr. de Vaucreffon Intendant des Galeres, & Mrs. les Officiers generaux, qui animés des mêmes sentimens, concluent avec lui d'accorder à la Ville le secours qu'elle demande, en conformité de l'acte suivant.

„ Ce jour Mrs. les Echevins Pro-
 „ tecteurs & Défenseurs des privile-
 „ ges, libertés, & immunités de cer-
 „ te Ville de Marseille, Conseiller du
 „ Roy, Lieutenants generaux de Po-

„lice : étant assemblés en l'Hôtel de
 „Ville , avec quelques Officiers mu-
 „nicipaux , le Conseil Orateur de la
 „Ville , Procureur du Roy de la Po-
 „lice , & autres notables Citoyens ,
 „ayant considéré , que quoique le
 „secours de deux cens soixante For-
 „çats , que Mrs. du Corps des Ga-
 „leres ont eu la bonté de leur accor-
 „der en différentes fois , pour ense-
 „velir les cadavres , depuis que la
 „Ville est affligée du mal contagieux,
 „les ait extrêmement aidés jusques
 „à present : il est pourtant insuffi-
 „sant pour la quantité de plus de
 „deux mille cadavres qui restent ac-
 „tuellement dans les ruës depuis plu-
 „sieurs jours , & qui causent une in-
 „fection generale , il a été délibéré
 „pour le salut de la Ville , de de-
 „mander un plus grand secours , &
 „à l'instant Mrs. les Echevins , étant
 „sortis en Chaperons , accompagnés
 „de tous les susdits Officiers municipaux & notables Citoyens , ont été
 „en Corps en l'Hôtel de Mr. le Che-
 „valier de Rancé , Lieutenant Gene-
 „ral , commandant les Galeres de sa
 „Majesté , & lui ont représenté que

„ la Ville lui a des obligations infi-
„ nies des services signalés qu'il a eu
„ la bonté de lui rendre dans cette
„ calamité , mais qu'il ne leur est
„ pas possible de la sauver , s'il ne
„ leur fait la grace de leur accorder
„ encore cent Forçats , avec quatre
„ Officiers de Sifflets (presque tous
„ ceux qui ont été précédemment ac-
„ cordés , étant morts ou malades)
„ qu'ils s'en serviront si utilement ,
„ que pour les faire travailler avec
„ plus d'exactitude à la levée de tous
„ ces cadavres , ils s'exposeront eux-
„ mêmes , comme ils ont déjà fait , à
„ se mettre à cheval en Chaperon , à
„ la tête des Tomberaux , & aller
„ avec eux par toute la Ville ; que de
„ plus , comme il importe que leur
„ autorité soit soutenue de la force ,
„ dans un tems où il ne reste dans la
„ Ville qu'une nombreuse populace ,
„ qu'il faut contenir , pour empê-
„ cher tout tumulte , & maintenir
„ par tout le bon ordre , ils le prient
„ encore très-instamment , de vou-
„ loir leur donner au moins quaran-
„ te bons Soldats des Galeres , sous
„ leurs ordres , pour les suivre , &

de la peste de Marseille. 249

„ empêcher en même tems l'évasion
 „ des Forçats , qu'ils ne seront com-
 „ mandés que par eux , qu'ils les di-
 „ viseront en quatre Escouades ,
 „ dont ils conduiront une chacun ,
 „ & comme il faut qu'au moins l'un
 „ d'eux reste toujours dans l'Hôtel de
 „ Ville , pour les expéditions des af-
 „ faires , une desdites Escouades sera
 „ conduite & commandée par Mr.
 „ le Chevalier Rose ; & qu'en cas
 „ d'empêchement de leur part , ils
 „ préposeront à leur place des Com-
 „ missaires nommés des plus distin-
 „ gués qu'ils pourront trouver , pour
 „ les conduire & commander. Sur
 „ quoi Mr. le Chevalier de Rancé as-
 „ semblé avec Mr. l'Intendant , &
 „ Mrs. les Officiers généraux , tous
 „ sensibles à l'état triste & déplorable
 „ de cette grande & importante Vil-
 „ le , & étant bien aise d'accorder
 „ tout ce qui est nécessaire pour par-
 „ venir à la sauver , ont eu la bonté
 „ d'accorder à Mrs. les Echevins , &
 „ à la Communauté encore cent For-
 „ çats , & quarante Soldats , y con-
 „ pris quatre Caporaux , avec qua-
 „ tre Officiers de Sifflet , & étant ne-

L v

„ cessaire de prendre ceux qui seront
„ de bonne volonté, & de les atta-
„ cher par la récompense à un servi-
„ ce périlleux, il a été délibéré &
„ arrêté, qu'outre la nourriture que
„ la Communauté fournira tant aux
„ uns qu'aux autres, il sera donné
„ par jour à chaque Officier de Sif-
„ flets dix livres, à chaque Soldat
„ cinquante sols; & après qu'il aura
„ plu à Dieu de delivrer la Ville de
„ ce mal, cent livres de gratifica-
„ tion à une fois payer à chacun de
„ ceux qui se trouveront en vie, &
„ aux Caporaux cent sols par jour à
„ chacun; & en outre une pension
„ annuelle & viagere de cent livres à
„ ceux qui seront en vie, ayant crû
„ en pouvoir assez les gratifier pour
„ un service aussi important & aussi
„ périlleux, ce que l'Assemblée a ac-
„ cordé, attendu le besoin pressant,
„ & la necessité du tems. Délibéré à
„ Marseille le sixième Septembre
„ 1720. *Signé*, Estelle, Audimar,
„ Moustier, Diéudé Echevins, Pi-
„ chatti de Croissaint Orateur, Pro-
„ cureur du Roy & Capus Archi-
„ vaire.

Cependant comme c'est envain que les hommes veillent à la garde d'une Ville, s'ils n'interessent le Seigneur à sa conservation, & que la peste étant un fleau du Ciel, tous les secours humains sont inutiles, si on ne tâche de flechir sa colere, les Echevins resolurent le 7. du même mois, d'établir par un vœu public & solennel, comme on l'avoit fait à la dernière peste, une pension annuelle de deux mille livres à perpetuité, en faveur de la maison charitable, fondée sous le titre de Nôtre - Dame de bon secours, pour l'entretien des pauvres Filles Orphelines de la Ville & du Terroir. Ce vœu fût rendu solennellement dans la Chapelle de l'Hôtel de Ville, entre les mains de Monseigneur l'Evêque, qui y celebra la Messe le 8. Ce Sacrifice étoit bien plus agréable à Dieu, & plus propre à apaiser sa colere, que celui que faisoient les anciens Marseillois en semblable occasion. " Toutes les
 „ fois (dit Petrone) qu'ils étoient
 „ affligés de la peste, ils prenoient
 „ un pauvre, qui étoit nourri pen-
 „ dant un an, aux dépens du Public,

*Petron.
Satyric.
c. 102.*

L vj

252 *Relation Historique*

„ des viandes les plus délicates , à la
 „ fin de l'année cete victime ainsi en-
 „ graissée étoit couverte de feuilles
 „ de verveine , & revêtuë des habits
 „ sacerdotaux : dans cet état , il étoit
 „ conduit par toute la Ville , & le
 „ Peuple le chargeoit d'exécration ,
 „ pour faire retomber sur lui tous
 „ les malheurs de la Ville , & pour
 „ achever le sacrifice on le précipi-
 „ toit. Ce qui nous fait conjecturer
 qu'il y a eu dans cette Ville des pestes
 plus anciennes que celles que nous a-
 vons marquées.

Ce même jour , les Echevins ayant
 reçu le nouveau secours de Mrs. des
 Galeres , animés d'un nouveau zele ,
 & d'une entière confiance en la mise-
 ricorde du Seigneur qu'ils viennent
 d'implorer , ils se dévouent tous qua-
 tre au pénible soin de faire nettoyer la
 Ville des corps morts , ils ne sont oc-
 cupés que de cette affaire , ils sem-
 blent négliger toutes les autres , pour
 ne se livrer qu'à celle-ci , comme la
 plus pressante , mais comme on ne
 devoit pas interrompre tout-à-fait le
 cours des autres , & les expéditions
 journalieres dans l'Hôtel de Ville , ils

de la peste de Marseille. 253
 déterminèrent qu'il en restera tour à tour, & pour que la grande affaire ne souffre point par l'absence de celui qui devoit rester dans l'Hôtel de Ville, Mr. le Chevalier Rose tient sa place; depuis le commencement de la contagion il a toujours agi, & fait, pour ainsi dire, les fonctions d'Aide de Camp de Mr. le Gouverneur, qui par surcroît de malheur, épuisé par les soins & les fatigues qu'il se donne, est tombé malade depuis le 27. Août. Sa maladie a augmenté la consternation publique, le trouble de la Ville, & l'embarras des Echevins. On fait donc quatre Brigades des Forçats; trois des Echevins, & Mr. le Chevalier Rose sont à la tête de ces Brigades, chacun dans son quartier. Tous ces M^{rs}. se sont signalés dans cette occasion par leur courage & leur fermeté au-dessus de tous les périls. D'un côté Mr. Moustier, qui a pris cette affaire à cœur, ne la quitte point, & abandonnant à ses Collègues les autres fonctions, il agit avec la vivacité ordinaire vers la porte d'Aix. D'un autre, Mr. Audimar prend le quartier de St. Jean, où il

y a le plus de cadavres ; il est obligé de sortir de son caractère, & de quitter cet air de douceur, qui rend son abord si gracieux. Il reconnoît bientôt que les Forçats ne sont guères sensibles aux manières douces, & qu'il faut crier & tempêter pour les faire travailler. Le voilà donc l'épée à la main, pressant les uns, menaçant les autres, courant par tout où sa présence est nécessaire ; & faisant céder son temperament à son devoir & à son zele, il se donne des mouvemens infinis. Mrs. Estelle & Dieudé se livrent à leur tour à cet exercice, & animés du même zele, ils montrent par tout la même activité. Ce ne sont point ici de ces lâches Magistrats, qui fuyent, ou qui enfermés dans l'enclos d'un Hôtel de Ville, donnent de-là leurs ordres : ceux-ci se prêtent à tout, se répandent dans toute la Ville, ils ne connoissent plus les dangers ; ils sont maintenant aussi prompts à agir, qu'ils ont été lents à croire dans les commencemens ; ils n'épargnent ni soins, ni veilles, ni fatigues pour sauver la Ville. L'Histoire nous vante le courage & la va-

leur des anciens Consuls Romains dans les expéditions militaires , y en a-t'il moins à braver les dangers de la contagion que ceux de la guerre ? Est-ce une moindre gloire de délivrer sa Patrie d'une peste cruelle , qui la ravage au-dedans , que de la garantir des insultes d'un ennemi , qui ne la menace que de loin ? En effet , nos Consuls parviennent enfin par leurs soins , & par leur vigilance à délivrer la Ville de l'infection des cadavres ; véritablement on ne les voit plus croupir dans les rues & dans les places publiques , mais parce que la mortalité va toujours son train , on n'est pas encore , pour ainsi dire , sur le courant.

Le seul endroit qui restoit à nettoyer étoit une grande Explanade appelée la Tourrete , où il y avoit depuis long-tems plus de mille cadavres ; on ne sçavoit comment s'y prendre , pour attaquer cet endroit. Mr. le Chevalier Rose , aussi second en expédiens , que prompt à les mettre en execution , se porte sur le lieu , & visitant les remparts qui soutiennent ce terrain , & au pied duquel la mer

vient battre , il s'aperçût qu'il y avoit deux Bastions , & regardant par une échancrure , il vit qu'ils étoient creux en dedans , & que si on pouvoit les découvrir , il feroit aisé de débarrasser cette Place , en les remplissant de cadavres. Il propose son projet à Mrs. les Echevins , qui l'approuverent ; on lui donne cent Forçats pour cette expedition , il fait découvrir ces Bastions , en faisant ôter deux ou trois pieds de terre qu'il y avoit au-dessus , & d'abord la voute se présenta ; il la fait abattre , & elle découvrit un abîme profond , & capable de contenir tous ces cadavres. Cela fait , il dispose son monde si à propos , & presse le travail avec tant de vigueur , que dans quelques heures , ces abîmes furent comblés de cadavres , sur lesquels on jette de la chaux , & on recouvre les Bastions de terre , comme ils étoient auparavant , & par-là , cette Place , dont l'abord étoit si formidable par l'infection , fût entièrement netté. Parmi ces cadavres , combien y en avoit-il , dont les membres étoient déjà séparés par la pourriture , & qu'il fal-

loit enlever à pieces , d'autres qui fourmilloient de vers ? Il y en avoit certainement plusieurs dans cette place , dans les ruës , & dans les maisons , car bien de gens étoient restés seuls , & on ne sçavoit qu'ils étoient morts , que par l'infection que ces corps pourris répandoient dans tout le voisinage. Mais ne renouvelons pas ici ces idées affreuses , & épargnons-nous l'horreur de représenter une seconde fois ces objets hideux.

Après des expéditions si vives , on n'eût plus qu'à suivre l'ordre établi ; on ne vit plus de cadavres entassés dans les ruës. Il faut pourtant avouer , que quelque diligence & quelque soin que les Magistrats eussent pu employer , ils n'auroient jamais pû en venir à bout , sans le secours que leur a fourni Mr. le Bret Premier Président , & Intendant de la Province : ce n'étoit pas assez d'avoir des Forçats , il falloit avoir tout ce qui étoit nécessaire pour les mettre en état de travailler ; car ils sortoient des Galeres sans souliers , & presque tous nuds. Il falloit pour

voir à leur subsistance , à celle des malades , & du reste des habitans , aux besoins des Hôpitaux , & à une infinité de choses qui manquoient dans cette Ville : Mr. l'Intendant a été leur source ordinaire , ils s'adressoient à lui avec une entière confiance , ils le trouvoient toujours prêt à leur fournir tout ce qu'ils demandoient. C'étoit de part & d'autre une expédition continuelle de Courriers , qui alloient & venoient nuit & jour. Ont-ils besoin de toile pour des paillasses , de la paille même pour les garnir , de foulier pour les Forçats , & d'autres marchandises , de la chaux , des chevaux , & autres choses : il leur en envoie sur le champ. Leur manque-t'il des Bouchers , des Bergers , des Boulangers : il leur en fait venir de par tout , & la celerité avec laquelle il leur procure ces secours , en augmentent le prix & les avantages ; on eût dit qu'il étoit présent dans tous les lieux d'où il les tiroit , ou qu'il tenoit sous sa main tout ce qu'on pouvoit lui demander pour Marseille ; mais les secours les plus considérables qu'il leur a fournis , sont ceux de

la viande, du bled, & de l'argent, ils étoient les plus nécessaires dans cette calamité, une attention si bien-faisante mérite toute nôtre reconnaissance. Tous ces secours passaient par le canal de Mr. Rigord son Subdelegué en cette Ville, qui malgré sa santé foible & délicate, la multiplicité des affaires, les perils de la communication, la mortalité de sa famille, & celle de plusieurs domestiques qui ont succédé les uns aux autres, a agi pendant toute la contagion pour le service du Roy & pour celui de la Ville avec un zèle & un courage au-dessus de son état & de ses forces.

CHAPITRE XVI.

Le Roy nomme un Commandant. Nouveau secours de Medecins, de Chirurgiens, & d'Aumôniers.

QUELQUES soins que se donnent les Magistrats, quelque vif que soit le zèle qui les pousse, il n'est pas possible, qu'ils puissent résister à tant de fatigues, & soutenir

seuls le poids de l'administration publique. Abandonnés de tout le monde, ils sont obligés d'ordonner & d'exécuter eux-mêmes, ils n'ont personne à qui ils puissent confier leurs ordres, ils sont sans Gardes, sans Soldats, & par conséquent presque sans autorité. L'enlèvement des corps morts n'est pas la seule affaire qui doit les occuper; il faut encore pourvoir à tous les besoins publics, au soin des malades, à l'entretien des pauvres, & à une infinité de choses également pressantes & nécessaires. Ce n'étoit pas assez de trouver des expédiens, & de faire des Ordonnances très-utiles, il falloit encore pouvoir les mettre en execution, il falloit retablir le bon ordre, ramener l'abondance, rapeller les Officiers absens, punir les malfaiteurs, contenir une populace toujours prête à profiter des troubles publics, reprimer l'avarice de ceux qui se prévalent des tems de calamité; en un mot, remettre toutes choses dans l'ordre convenable aux malheurs présens.

Toutes ces dispositions étoient réservées au sage Commandant que le

Ciel nous destinoit. Le Roy informé de l'état de nôtre Ville , envoie un Brevet de Commandant dans la Ville de Marseille & son Terroir à Mr. le Chevalier de Langeron , Chef d'Escadre des Galeres , & le 12. Septembre Mrs. les Echevins ayant appris cette agreable nouvelle , furent le même jour lui en témoigner leur plaisir. Un semblable Brevet fût envoyé à Mr. le Marquis de Pilles Gouverneur de la Ville , dont la convalescence avoit ranimé la joie publique ; mais le premier étant Maréchal des Camps , ez Armées du Roy , eût le Commandement en chef : les deux Brevets furent enregistrés à l'Hôtel de Ville. Mr. de Langeron avoit eu trop de part au bon ordre qu'on a vû sur les Galeres , pour ne pas esperer qu'il le mettroit bientôt dans la Ville. En effet , dès le même jour il se porte à l'Hôtel de Ville , pour s'informer de l'état des choses ; il continuë d'y venir regulierement soir & matin : dans peu de jours il fût au fait de toutes les affaires , & en état de pourvoir à tout. Se charger du Commandement d'une Ville dans un tems de conta-

gion , & de la contagion la plus vive , d'une Ville , où tout est dans le dernier désordre , où l'on ne peut compter sur personne pour l'exécution , que sur des Magistrats véritablement pleins de zele & de bonne volonté ; mais épuisés de soins & de fatigues ; où la désertion est générale , où tout manque , où l'on ne peut rien se promettre ; il faut avoir pour cela un courage au-dessus de tous les périls , un génie supérieur à tous les événemens , un zele à l'épreuve des plus rudes travaux , & des soins les plus accablans.

Le nouveau Commandant comprit bientôt que le salut de la Ville dépendoit de trois choses , rétablir le bon ordre , donner une prompte retraite aux malades , & achever l'enlèvement des cadavres : chaque jour fût marqué par quelque Ordonnance , ou par quelque nouvelle entreprise , qui tendoient à ces trois fins. Il renouvelle toutes les anciennes , faites au commencement par Mr. de Pilles , pour rapeller les Officiers absens : car ce sage Gouverneur n'avoit rien omis de ce qu'il falloit faire pour

maintenir le bon ordre , s'il avoit pû l'être dans ces premiers troubles. La dernière étoit déjà fort avancée par les soins des Echevins , comme nous l'avons déjà fait voir ; il s'agissoit de la finir entièrement : pour cela Mr. de Langeron donne de nouveaux ordres , il procure de nouveaux secours , les Forçats ne manquèrent plus , en sorte que depuis le 1. Septembre jusques au 26. On en reçut quatre cens quinze : les Echevins soutenus du conseil de Mr. le Commandant , & animés par son exemple , continuent à faire enlever les cadavres , & s'y portent avec tant d'ardeur , que dans peu de jours ils parvinrent enfin à délivrer la Ville d'une infection qui la menaçoit d'une perte entière. Sur la fin de Septembre on ne vit plus dans les rues que quelques cadavres qu'on y portoit dans la nuit , & qui étoient enlevés le jour même.

Les fosses cependant sont déjà toutes remplies , on ne sçait presque plus où en faire de nouvelles : Mr. le Chevalier de Langeron intrepide aux dangers de la guerre , ne l'est pas

moins à ceux de la contagion ; il va lui-même sur les lieux visiter les fosses comblées , & portant ses vûes plus loin , il veut prévenir tout ce qui pourroit entretenir le mal , où le renouveler , il fait recouvrir ces fosses de terre , & en désigne de nouvelles , une hors la porte d'Aix de 10. toises de long sur 15. de large ; & pour qu'elle soit bientôt en état , il donne des ordres aux Capitaines du Terroir , de faire venir cent Paysans de gré ou de force , l'exaëtitude avec laquelle ses ordres furent executés , l'activité même des travailleurs firent bientôt voir que la prompte expedition dépend plus de la fermeté de celui qui ordonne , que de la soumission de ceux qui executent. Il fait ouvrir une autre fosse le 18. Septembre de l'autre côté de la même porte de 10. toises de long sur 5. de large , & d'autres encore pour l'agrandissement du côté de St. Ferreol , & le 22. il en fait commencer une de 22. toises de long sur 8. de large , & de 14. pieds de profondeur dans le jardin des Observantins , & on y met cent cinquante Paysans qu'on a fait venir du Terroir.

roir. Ses ordres sont exécutés par tout avec la même rapidité, par les soins de Mr. de Soiffan Officier de Galere, qu'il a choisi pour son Aide de Camp, lequel secondant son zele & formé sur les exemples, agit par tout avec autant de prudence que de courage.

Le soin des malades parut encore à Mr. le Commandant un objet bien digne de son attention. Il comprit bientôt que c'étoit un inconvenient, pour ne pas dire, une espèce de barbarie, de laisser les malades sans retraite languir dans les rues & dans les places publiques. L'Hôpital du Jeu de Mail qu'on avoit commencé dans le mois d'Août, n'étoit pas fort avancé, soit par la longueur du travail, soit par la négligence des Ouvriers. Un coup de vent avoit même renversé ce qui étoit fini : Mr. de Langeron y fait d'abord venir des Charpentiers & des Turcs des Galeres, qui reparent bientôt ce désordre, & avancent l'ouvrage en peu de tems. On prépare des logemens pour les Medecins, Chirurgiens, Aporicaires, & pour les autres Officiers de cet Hôpi.

M

tal , dans le Couvent des Augustins Reformés , qui sont tout auprès , & dans les Bastides voisines , & on désigne des fossés dans le terrain le plus proche. Il considère encore que cet Hôpital ne sera pas assez grand pour contenir tous les malades , & qu'ils ne pourront pas y être transportés des quartiers les plus éloignés : la Maison de la charité , qu'on n'a pas voulu prendre au commencement de la contagion , se présente d'abord à lui avec toutes les commodités nécessaires. Il ordonne d'en faire un Hôpital pour les pestiferés. L'Hôtel-Dieu se trouvant vuide par la mort de tous les malades qui y étoient , & par celle de presque tous les Enfans trouvés , fût destiné pour y enfermer les pauvres de la Charité , & pendant qu'on travaille à le désinfecter , ces pauvres sont mis par maniere d'entrepôt dans les Infirmeries. Tout fût si sagement ordonné de la part du Commandant , & exécuté avec tant de diligence de la part des Echevins , que dans peu de jours nous verrons ces deux Hôpitaux prêts à recevoir les malades. Ceux qui resterent dans leurs mai-

l'on manquoient des remèdes nécessaires, de ceux même qui étoient les plus communs, tels que sont les onguens & les emplâtres pour leurs playes : les Apoticaire ont épuisé leurs compositions par le grand débit, & toutes les Boutiques des Droguistes étant fermées, ils n'ont plus de drogues pour en faire de nouvelles. Mr. de Langeron mande ses Gardes dans le Terroir, pour faire revenir les Droguistes ; il en fait de même pour les Notaires, car tout le monde mourroit sans pouvoir faire ses dernières dispositions : il fait aussi revenir les Sages Femmes, dont l'absence avoit fait perir tant de femmes grosses & tant d'enfans. Tous ces gens-là se rendent à leurs fonctions, & bientôt les malades vont recevoir les secours dont ils ont manqué jusqu'à présent.

Les Echevins cependant ne pouvoient pas être à tout ; jusques à présent ils se sont livrés par un excès de zèle à des fonctions qui sont pour ainsi dire, hors de leur ministère. Cette diversion fait languir les affaires courantes ; & comme rien n'échappe à l'attention de Mr. le Commandant, il

M ij

rend une Ordonnance le 15. Septembre, portant commandement à tous les Intendants de la santé, & à tous les Officiers municipaux, de venir reprendre leurs fonctions dans vingt-quatre heures sous peine de désobéissance. Assurés de trouver un meilleur ordre dans la Ville par les soins du Commandant, ils vont bientôt reparoître, & les Echevins reprendre leurs fonctions ordinaires. Mr. de Langeron tant pour leur propre soulagement que pour le bien public, qu'il a toujours en vûe, leur conseille de se partager les affaires. Mr. Estelle se charge de l'expédition des affaires courantes, des correspondances, & de la police; Mr. Audimar du soin des Boucheries; Mr. Moustier s'étoit trop signalé dans la levée des cadavres, & dans tout ce qui la concerne, pour la ceder à un autre; Mr. Dieudé demeure chargé de tout ce qui regarde le bled, la farine, les Boulangers & le bois. Car il faut remarquer que toutes les fermes de la Ville ayant cessé dans ces malheureux tems, les Echevins se trouvoient chargés de fournir à toutes les necessités publi-

ques, & la maladie ayant enlevé tous les Commis préposés à ces différentes expéditions, ils furent obligés d'y vaquer eux-mêmes : ainsi toutes ces affaires mises en règle reprirent leur courant.

Il ne suffisoit pas d'avoir purgé la Ville de l'infection des cadavres, il falloit encore la nettoyer de ces hardes infectées, qui fermoient le passage dans les rues, & de toutes les autres immondices, dont elles étoient remplies, depuis que les Païsans de la Campagne ne venoient plus les enlever. Cette expédition n'étoit pas moins importante que l'autre. On ne pouvoit plus aller par la Ville qu'à Cheval, tant elle étoit pleine de borbier & de saletés. Nombre de Forçats & de Tomberaux sont destinés à ce travail, qui par les soins de Mr. Moustier fut poussé aussi vivement que celui de la levée des corps morts; & dans peu de jours on peut aller librement par tout, on ordonne en même tems aux Prud-hommes, qui sont les Chefs des Pêcheurs, de faire traîner loin dans la mer avec des fillets ce nombre prodigieux de chiens morts

qui flottoient sur l'eau dans le Port , & qui y répandoient une odeur insupportable , ce qui fut d'abord exécuté.

Pendant que Mr. le Commandant travailloit si efficacement à reparer la Ville, & à pourvoir au soin des malades , Mr. le Duc d'Orleans sensible aux malheurs de Marseille , avoit donné des ordres pour lui faire donner tous les mois une somme considerable pour la viande ; & aux Intendants des autres Provinces , de lui procurer tous les secours qui dépendoient d'eux. Mr. de Bernage Intendant du Languedoc , avoit envoyé à Aix Mr. Pons Medecin de Pezenas , & Mr. Bouthillier Medecin pratiquant à Montpellier , avec Mrs. Moutet & Rabaton Chirurgiens de la même Ville. Le premier demandoit six mille francs par mois , & une pension annuelle de trois mille livres sa vie durant , celle de sa femme & de ses enfans. Le second ne demandoit que mille francs , & une pension annuelle de la même somme , & les Chirurgiens trois mille livres , outre les frais de leur voyage , & leur entre-

de la peste de Marseille. 271
rien pendant leur séjour à Marseille.
On vit alors de quel prix étoient les
Medecins dans un tems de contagion,
& ces demandes firent comprendre à
nos Magistrats le cas qu'ils devoient
faire de leurs Medecins, qui s'étoient
si genereusement sacrifiés au service
du Public. La necessité où l'on étoit
de Medecins & de Chirurgiens fit
accepter ces conditions, quelques
dures qu'elles parussent, & les Con-
trats passés à Aix, ces Messieurs vin-
rent à Marseille, Mr. Bouthillier le
10. & Mr. Pons le 14. Septembre,
& les deux Chirurgiens à peu près
dans le même tems. A peine y furent-
ils arrivés, qu'ils se répandirent dans
toute la Ville, visitant les malades
avec beaucoup de zele & de fermeté.
Mrs. Chycoineau & Verny, qui de-
puis le premier voyage à Marseille,
étoient restés à Aix en quarantaine,
eurent ordre de la Cour d'y revenir
pour y traiter les malades. En même
tems Mr. Deidier Professeur en Me-
decine de Montpellier, & Mr. Fiobesse
Mr. Chirurgien de la même Ville re-
çurent le même ordre, en conséquence
duquel ils vinrent à Aix joindre Mrs.

M iij

272 *Relation Historique*

Chycoineau , Verny, & fouliers. Mr. Deidier écrivit d'Aix à tous les Medecins de Marseille une lettre en particulier, aufquelles il joignit un memoire en forme de consultation dans lequel il proposoit de saigner les malades de Marseille. jusques à défaillance, dans l'idée que cette maladie n'étoit que des inflammations gangreneuses, se hâtant de donner à ces Medecins une methode de traitter ces malades, qu'il n'avoit pas encore vûs ; & de peur qu'on ne nous soupçonne de prêter un sentiment aussi extraordinaire à ce Professeur, voici la lettre qu'il leur écrivit.

A Aix, ce Septembre 1720.

„ Est-il vrai, Monsieur, qu'outre
 „ la cruelle maladie qui afflige vôtre
 „ Ville, le menu peuple y soit ac-
 „ cablé de famine & de sedition : si
 „ cela est, comment pouvez-vous y
 „ exercer la Medecine ? Ne voudriez-
 „ vous pas me marquer au vrai ce
 „ qui en est, pour que je puisse ra-
 „ bler sur quelque chose de positif ?
 „ Je voudrois de plus être informé de
 „ l'effet de vos remedes, n'avez-vous

„ pas essayé , comme dit Sidenham ,
 „ de mettre d'abord vos malades à la
 „ litiere, par de copieuses saignées;&
 „ ne seriez-vous pas d'avis d'en fai-
 „ re d'abord une au pied jusqu'à la dé-
 „ faillance , sauf de donner d'abord
 „ après un petit cardiaque ? Les
 „ prompts morts ne sçauroient venir
 „ dans le cas present que d'un en-
 „ gorgement des viscères internes ,
 „ qui se sont trouvés saisis d'inflam-
 „ mations gangreneuses ; ainsi sans
 „ avoir égard aux accidens ni même
 „ à la nature du pouls , il seroit bon
 „ de faire quelques épreuves de cette
 „ saignée , ayez la bonté de m'infor-
 „ mer de la réussite de ce remede , &
 „ croyez-moi toujours avec toute la
 „ sincérité possible , Monsieur , vô-
 „ tre très-humble & très - obéissant
 „ serviteur. *Signé* Deidier.

On doit penser de quel usage fût
 aux Medecins de Marseille la consul-
 ration du Professeur. On le verra
 bientôt reformer lui-même son senti-
 ment , quand il visitera les malades :
 en attendant , laissons aux connois-
 seurs à déterminer les cas où la sai-
 gnée convient , & à distinguer les

M v

inflammations internes qui la demandent, de celles où elle est tout-à-fait inutile, pour ne pas dire, nuisible. Trois autres Medecins furent envoyés de Paris, Mrs. Maille Professeur en Medecine de Cahors, Labadie de Bannieres, & Boyer de Marseille, qui se trouvoient alors tous trois à Paris, ils étoient veritablement fort jeunes, mais on comptoit avec raison que leur genie & les instructions qu'ils reçurent de Mr. Chirac supleroient en eux au défaut de l'experience. D'ailleurs cette maladie étant nouvelle, les vieux Medecins n'en avoient pas plus d'experience que les jeunes. On envoya encore de Paris des Chirurgiens, Mrs. Nelatton, Campredon, & Desclos, & nombre de Garçons; plusieurs autres Chirurgiens des Villes de la Province, invités par les affiches, que les Echevins y avoient repandu, se determinerent aussi à venir offrir leurs services. Tous ces nouveaux secours de Medecins & de Chirurgiens arriverent assez à tems à Marseille pour y signaler leur zele, & pour soulager nos malades: ils arriverent tous du 18. au 20. Sep-

tembre. Ce ne fût pas un léger embarras pour les Echevins, que celui de les loger, & de leur fournir une table avec toutes les autres nécessités. On les mit dans les plus belles maisons de la rue de St. Ferreol, qui étoit la plus saine & la plus propre de la Ville. On leur donna des Domestiques, un Cuisinier, un Pourvoyeur, & on leur établit une table magnifique. On ne sçauroit trop bien traiter des gens qui viennent se dévouer au salut d'une Ville, au peril de leur propre vie. Tous ces Medecins visiterent quelques malades çà & là dans le mois de Septembre : mais ils ne se mirent en regle que dans le mois d'Octobre.

Parmi tant de Sçavants Medecins & d'habiles Chirurgiens, confondrons-nous un Mr. Varin, qui n'étant ni l'un ni l'autre, se donnoit pourtant pour tous les deux. Envoié de Paris, il arriva à Marseille peu de temps après ces Messieurs avec sa Femme & son Neveu. Ils furent tous trois logés dans la meilleure Auberge par les Echevins, qui leur payoient leur entretien, & lui permi-

M vj

rent de debiter son remede , ce qu'il aimoit beaucoup mieux que tous les honoraires qu'on auroit pû luy donner. Il se vançoit d'avoir été employé dans les pestes de Hambourg & des autres Villes d'Allemagne. Ils alloient tous trois visiter les malades ; & ce ne fût pas sans surprise , que l'on vit une femme se mettre audessus de la timidité naturelle à son sexe , & entrer courageusement dans les maisons des Pestiferés ; Ils donnoient pour tout remede une liqueur en forme d'Elixir , qu'ils vendoient aussi pour préservatif à vingt livres la Bouteille , le seul nom de préservatif contre une maladie , que l'on craint : est capable de faire rechercher un Remede avec empressement. Ils donnoient du crédit au sien par leur propre experience , usant eux-mêmes de ce prétendu préservatif , & attribuant à la confiance qu'ils avoient en luy , leur hardiesse à approcher les malades. Ils prétendoient même qu'il leur donnoit cet air fleuri , & cet embonpoint , dont ils se glorifioient. On savoit pourtant qu'ils usoient plus souvent d'un préservatif plus agrea-

ble. Le Sr. Varin ne laissa pas de s'attirer la confiance des Magistrats, d'être mis en rang avec les Medecins, & de leur être même souvent preferé pour des malades de consideration. Les nouveautés en Medecine plaisent comme toutes les autres, mais elles ont aussi le même sort, c'est-à-dire qu'elles passent aussi rapidement. Tel a été le sort de ce remede, on reconnoit bien-tôt & l'inutilité du prétendu preservatif, & la vanité des promesses de ceux qui le distribuoient.

Les secours de la Medecine ne furent pas les seuls que la providence avoit réservés à nos Malades. Toutes les personnes riches avoient déjà remis des sommes considerables aux Curés, aux Confesseurs, & à des Gens de bien, qui avoient assez de courage & de charité pour les distribuer aux Pauvres. Il en vient même des autres Villes du Royaume, Monseigneur l'Evêque continue ses aumônes journalières, il est sans équipage, il n'est plus suivi que d'une foule de Pauvres, fidèles témoins de sa charité & de son zele, la plupart languissants encore dans le mal. Il épuise

se tous ses revenus , & à peine se reserve-t'il le nécessaire ; non seulement il distribue journellement de grosses sommes à la porte , mais il en envoie encore dans les Maisons affligées , il entretient nombre de familles réduites par les malheurs présents aux dernières extrémités , il prévient par les offres les plus obligeantes les besoins de ceux , qu'il sçait être dans l'affliction , il les console par des lettres pleines des sentiments les plus pieux , & des offres les plus tendres ; une semblable Lettre fut ma plus douce consolation dans l'excès de mes malheurs. Enfin sa charité se dilate à mesure que les objets s'en multiplient. La plus part des Prélats du Royaume lui ont envoyé des sommes considérables , qu'il a répandues largement dans le sein des Pauvres , & cela ensuite des quêtes ordonnées dans tous les Diocèses par l'Assemblée du Clergé , dont les Agens avoient communiqué les ordres à tous les Evêques du Royaume. La vraie charité ne se borne pas aux sujets qui l'environnent , tous les nécessiteux , quelque part qu'ils soient , sont de

son ressort ; le cris de nos miseres se fait entendre par tout , de ceux-mêmes que l'embarras de leur employs , & l'élevation de leur fortune semblent mettre au dessus de ces attentions. Mr. Lauv envoie aux Echevins ^{Lauv.} cent mille francs pour les Pauvres. ^{le bailli} Enfin le souverain Pontife attendri sur les malheurs d'un peuple, qui s'est toujours conservé dans la foy la plus pure , & dont le Pasteur lui est si cher par son zele , par sa pieté , & par toutes les autres vertus , qui assortissent en lui la dignité Episcopale , ouvre en notre faveur & ses propres thrésors & ceux de l'Eglise. Il adresse à Monseigneur l'Evêque une Bulle contenant des indulgences pour ceux qui se devoient au service des malades , & joignant à ces graces spirituelles les secours temporels , il luy envoie encore trois mille charges de bled pour distribuer aux pauvres de Marseille. Rare & merveilleux exemple d'une sollicitude digne du Pere commun des fideles. On verra sans doute avec plaisir le Bref qu'il envoya à ce sujet.

BREF DE N. S. PERE
L E P A P E

A M. L'EVEQUE DE MARSEILLE.

*A Nôtre Venerable Frere HENRY
Evêque de Marseille CLEMENT
P. P. XI.*

N ÔTRE Venerable Frere Salut & Benediction Apostolique. Nôtre affection particuliere & nôtre tendresse paternelle pour vôtre Ville, nous a fait ressentir une vive & juste douleur en aprenant par les nouvelles publiques qu'elle est affligée par la Peste. Quoyque nous craignons que les pechés des hommes & les nôtres principalement n'ont pas peu contribué à cette calamité, puisque le Seigneur a coûtume de se servir de ces sortes de fleaux pour faire éclater d'une maniere indubitable sa colere contre les peuples; Cependant nôtre Cœur affligé n'a pas été peu consolé dans la pensée que cette même Vil-

le est gouvernée par un Evêque plein de probité , de vigilance , de pitié & de zèle qui ne manquera pas nonseulement de procurer exactement à ceux qui seront atteints de cette maladie , tous les secours spirituels & temporels qui pourront dépendre de luy ? Mais qui encore dans ces jours de colere faisant la fonction de reconciliateur , fera tous ses efforts pour détourner l'indignation divine par ses pieuses & ferventes Prières. Cette idée avantageuse que nous avons conçue de vous a pleinement été confirmée , par tout ce que nous avons entendu dire , par les lettres de plusieurs personnes , & même par celle que vous avez écrit le quatrième du mois d'Aoust , à Nôtre Cher Fils de Gay Chanoine Penitentier d'Avignon, que l'on nous a fait voir depuis peu de jours , c'est par toutes ces lettres que nous avons appris qu'à l'exemple du bon Pasteur vous êtes prêt de donner votre vie pour vos brebis confiées à vos soins , de visiter même souvent ceux qui sont frappés de peste, de les consoler avec une tendresse paternelle, de les exciter par des avis

convenables à leur état d'avoir recours à la Divine bonté pour en obtenir le pardon de leurs pechez, de leur administrer vous même de vos propres mains les Sacremens de l'Eglise, & qu'à l'égard de ceux qui ont moins à souffrir de la maladie que de la faim, vous recherchez tous les moïens de leur fournir les alimens nécessaires pour la conservation de leur vie, & enfin que vous remplissez parfaitement tous les devoirs d'un bon & très vigilant Evêque. Nous sommes donc remplis de consolation & pénétré de joye en vous voyant animé de cette parfaite Charité qui ne connoît point de peril, qui dans un temps aussi nécessaire fait que vous ne fuyés aucune peine, que vous n'évitez aucun des dangers inseparables de la Contagion, & que vous n'êtes point arrêté par la crainte d'une mort qui a paru à la pieté des premiers Fideles n'être guere moins glorieuse que le martyre, lorsque l'on s'y est volontairement exposé par les motifs d'une veritable pieté & d'une foy accompagnée de force & de courage. C'est ce qui nous fait croire que Dieu

a envoyé cette funeste Contagion , & afin que les contumaces sentant la peine du peché soient forcés à baisser enfin leurs têtes orgueilleuses & à rendre à ce St. Siège l'obéissance qu'ils lui doivent ; & afin que vous ayez vous-même un plus vaste champ d'exercer votre singulière vertu & d'augmenter vos merites. Mais comme la sollicitude Pontificale exige de nous que nous ne nous contentions pas de vous donner les loüanges que vous meritez en remplissant si dignement le devoir Pastoral ; Mais que sans attendre que vous nous en priés nous donnions à votre zèle tous les secours Spirituels & Temporels qui dependent de nous , ouvrant les Tresors de l'Eglise , dont le Très-Haut a confié la dispensation à nôtre humilité. Nous avons accordé dans les presentes necessités plusieurs Indulgences au Clergé & au peuple commis à vos soins , comme vous le verrez plus ample-ment dans le Bref particulier qui vous sera remis avec celui-cy. Nous avons outre cela ordonné que l'on achetât de nos deniers & que l'on vous envoyât le plûtôt qu'il sera pos-

sible environ deux mille Boisseaux ou Roubiés de Froment mesure Romaine, afin que vous puissiez comme vous le jugerez à propos le distribuer gratis aux Pauvres comme un témoignage de notre tendresse paternelle. Nous ne cesserons au reste de conjurer avec humilité le Dieu tout-puissant de faire ressentir au plutôt à votre Troupeau les effets de ses Misericordes, lesquelles en bannissent puissamment toutes sortes d'erreurs, & les délivrent de tout ce qui peut causer sa perte. En vous souhaitant enfin de tout notre cœur notre Venerable Frere le secours continuel de la grace de Dieu nous vous donnons avec tendresse notre Benediction Apostolique. Donné à Rome à Sainte Marie Majeur sous l'anneau du Pecheur le 14. jour de Septembre 1720. & de Notre Pontificat le vingtieme.

JEAN CHRISTOPHLE
Archevêque d'Amasie.

*Autre Bref à Nôtre Venerable
Frere l'Evêque de Marseille
CLEMENT Pape, XI.*

NOtre Venerable Frere Salut & Benediction Apostolique. Ayant appris avec une très sensible douleur que la peste est dans vôtres Ville de Marseille & peut-être dans d'autres lieux de vôtres Diocèse, & comme il est à craindre ce qu'à Dieu ne plaise, que la Contagion ne passe encore dans d'autres endroits du même Diocèse, Nous voulant contribuer à la consolation spirituelle & au salut de ceux qui sont frappez de Peste ou qui le seront dans la suite, (ce que nous souhaitons ne pas arriver) ainsi qu'à la consolation & au salut de ceux qui serviront ces sortes de malades, nous confiant en la Misericorde du Dieu tout-puissant & à l'Autorité de ses bien-heureux Apôtres Pierre & Paul, Nous accordons Indulgence pleniére de tous leurs pechez à tous les Fideles de l'un & de l'autre sexe de la Ville & du Diocèse de Marseille qui seront infectez de Peste,

(ce que nous prions la bonté Divine de ne pas permettre ,) Nous accordons une semblable Indulgence aux Prêtres qui administreront les Sacraments aux Pestiferez ou à ceux qui sont soupçonnez de l'être , aux Médecins , Chirurgiens qui travailleront à leur guérison , à tous ceux qui donneront du secours à ces malades dans leurs neccessitez , aux sages femmes qui assisteront dans leur accouchement les femmes atteintes de Peste ou soupçonnées de l'être , aux nourrices qui allaiteront leurs Enfans , à ceux qui conduiront des personnes qui ont la peste ou qui en sont soupçonnées aux Hôpitaux , aux petites Habitations ou autres lieux destinez ou qui le seront pour en avoir soin , à ceux aussi qui porteront à la sepulture les Corps de ces sortes de personnes ou qui les enseveliront , & enfin à tous les Fideles de l'un & de l'autre sexe qui donneront aux pestiferez ou à ceux qui sont soupçonnez de l'être à manger ou à boire , ou leur rendront quelque'autre service neccessaire ; à ceux qui les visiteront & consoleront , ou qui auront soin

d'eux de quelle maniere que ce puisse être pour le Spirituel ou Temporel, ou qui exerceront envers eux quelque œuvre de miséricorde une fois la semaine, si étant véritablement Penitens & Confessez & ayant reçu la Sainte Communion, ils recitent le Chapelet ou la troisième partie du Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, ou les sept Pseaumes Penitentiels. Nous accordons aussi dans le Seigneur Indulgence plénier & remission de leurs pechez à l'Article de leur mort à ceux qui frapés de peste véritablement Penitens après s'être Confessez & avoir reçu la Ste. Communion, ou s'ils ne le peuvent faire étant au moins contrits invoqueront de bouche ou s'ils ne le peuvent au moins intérieurement le Sacré nom JESUS. Voulant encore tirer des Trésors de l'Eglise & donner aux morts les secours convenables; Nous accordons que toutes les fois que quelque Prêtre que ce soit, Seculier ou Régulier, dira à un des Autels que vous aurez désigné dans la Ville ou dans le Diocèse de Marseille, la Messe pendant le tems de la contagion,

pour le repos de l'ame de quelque Fidéle que ce soit , décedé de peste , & déterru en Purgatoire , il gagne Indulgence par voie de suffrage , en sorte que par les merites de Jesus-Christ , de la Bienheureuse Vierge Marie , & des Saints , il soit délivré des peines du Purgatoire. Dérogeant en tant que de besoin à nôtre Constitution *de non concedendis indulgentiis ad instar* , & à toute autre Constitution & Ordonnance Apostolique qui y soit contraire. Les présentes valables seulement pour six mois , à compter du jour de leur publication , & seulement pendant que la contagion durera. DONNÉ à Rome à Ste. Marie Majeur , sous l'Anneau du Pécheur , le 15. jour de Septembre 1720. de nôtre Pontificat le 20.

F. CAROL. OLIVIERI.

HENRY FRANÇOIS XAVIER DE BELSUNCE DE CASTELMORON , par la Providence Divine , & la grace du St. Siège Apostolique , Evêque de Marseille , Abbé de Nôtre - Dame des Chambons , Conseiller du Roy en tous ses Conseils : Au Clergé Séculier

lier & Regulier de cette Ville , Salut
& Benediction en Nôtre-Seigneur Je-
sus-Christ.

Les Prêtres tant Seculiers que Re-
guliers pourront gagner l'Indulgence
accordée pour les Morts par Nôtre
St. Pere le Pape , en disant la Messe
dans nôtre Cathedrale à l'Autel du
St. Sacrement , & dans toutes les
Eglises des Parroisses & des Commu-
nautés de cette Ville , au Maître Au-
tel. Dans les Eglises des Parroisses des
Succursales ou des quartiers du reste
de nôtre Diocese également au Maî-
tre Autel. Dans la Ville de la Ciotat
au Maître Autel de la Parroisse , & à
celui des Peres Capucins & Minimes ,
& dans celle d'Aubagne à celui de la
Parroisse & des Observantins seule-
ment. Nous conjurons tous les Prêtres
de nôtre Diocese Seculiers & Regu-
liers , de profiter de cette occasion ,
pour procurer la délivrance de tant
de milliers de personnes qui sont mor-
tes pendant cette contagion , & pour
lesquelles on ne songe pas encore à
faire faire aucune priere. Nous leur
recommandons expressement de de-
mander à Dieu dans leurs prieres la

N

conservation du Saint & Charitable Pontife, dont nous recevons dans ce jour de larmes & de désolation des marques de bonté si consolantes, si précieuses pour nous, si avantageuses & si honorables pour Marseille. NOUS Ordonnons enfin à tous les Prêtres de nôtre Diocèse Seculiers ou Reguliers, de dire chaque semaine une fois lorsqu'il y aura un jour libre la Messe *pro vita da mortalitate*, qu'ils trouveront dans le Missel. DONNÉ à Marseille le 9. Octobre 1720.

† Henry Evêque de Marseille.

La contagion cependant continué ses ravages pendant tout Septembre, & si sur la fin de ce mois elle semble s'adoucir, c'est que bientôt elle ne trouve plus rien à dévorer. Les familles sont déjà fort éclaircies, la plupart des maisons désertes, & le peuple effrayé de tant de malheurs, se resserre plus que jamais. On commence pourtant à voir quelques personnes dans les rues, mais ce sont des malades échapés à la fureur du mal, & qui sont obligés de sortir, pour aller prendre leurs necessités: ils vont tous boitants, s'appuyant sur un bâton avec des visages pâles & défaits, mar-

chant d'un pas lent, & contraints de s'arrêter de tems en tems pour reprendre des forces. C'est ici un changement de décoration dans toute la Ville, non moins pitoyable que la première. L'un se plaint d'être resté seul de toute sa famille, l'autre d'avoir perdu son pere & sa mere, ceux-ci de n'avoir pu conserver aucun de leurs enfants; chacun tâche d'exciter la pitié des autres par le recit de ses pertes & de ses disgraces, & tous s'en consolent par le plaisir qu'ils ont d'être échappés. Une heureuse prévention se répandit alors que cette maladie n'étoit pas sujette aux rechûtes, & que ceux qui en avoient été guéris, ne pourroient plus la reprendre; nous dirons dans la suite ce qu'il en est. Cette opinion publique procura de nouveaux secours à nos malades; car ceux qui étoient rechapés, se livrerent librement à servir les autres malades. Il est vrai qu'ils les faisoient rançonner; mais que ne donneroit-on pas quand on est dans cet état? Tous ces nouveaux secours relevèrent les courages abatus, ranimerent la confiance, & les malades commen-

cerent d'être secourus. Ainsi finit avec le mois de Septembre le second période de cette peste si terrible, par les plus cruelles désolations dans les familles, & par la plus affreuse mortalité dans toute la Ville.

CHAPITRE XVII.

Troisième période de la Peste. On ouvre les Hôpitaux.

QUOIQUE la Peste soit un mal supérieur à tous les remèdes, quoi qu'elle soit plutôt un châtement que Dieu exerce sur les hommes criminels, que l'effet d'une révolution naturelle, & que par-là elle soit au-dessus de nos précautions, on ne sçauroit pourtant disconvenir que le bon ordre & une sèvere police n'en diminuent les progrès & les ravages, & ne la fassent même finir plutôt : nous avons donné des exemples du premier, on va voir les preuves du second dans le troisième période, que nous allons décrire, & qui commença avec le mois d'Octobre jusques à la fin de Novembre.

La Ville étoit déjà delivrée par les ordres de Mr. le Commandant , & par le soin de Mrs. les Echevins de tous ces objets affreux , qui rendoient son aspect si triste. Les affaires étoient déjà en regle , les emplois remplis , les malades secourus , les boutiques ouvertes , les denrées en vente , les ordonnances les plus utiles rendues , il n'y avoit plus qu'à les faire executer , & à maintenir l'ordre établi. Il falloit pour cela une fermeté dans le commandement , au-dessus de toutes les complaisances , une intégrité à l'épreuve des sollicitations & des prières , une attention continuelle à éviter les surprises , un esprit toujours en garde contre la prévention. Il falloit opposer à ce relâchement dans lequel on avoit laissé tomber les affaires , un arrangement convenable aux conjonctures , à ce desordre general de toutes choses un ordre constant & fixe ; enfin à une licence déreglée une severité capable de la reprimer. Telle a été la conduite de Mr. de Langeron , il n'a jamais connu d'autre raison que celle du bien public , d'autres regles que ces-

les de l'équité & de la justice, d'autres ménagemens que ceux qui regardoient le salut de la patrie. Aussi tous les Habitans prévenus de sa fermeté, de la justice de ses ordres, & de la droiture de ses intentions, se rendent chacun à son devoir : les Intendants de la santé viennent reprendre la regie des Infirmeries, les Officiers de Ville leurs emplois, les Directeurs des Hôpitaux le soin de leurs maisons, les Commissaires celui de leurs quartiers, en un mot la ville reprend une nouvelle face. On a honte de se cacher quand on voit un Commandant se montrer hardiment par tout ; son courage relève celui de tous les Citoyens ; son intrepidité à braver les perils de la contagion, enhardit les plus timides ; son zele pour le bien public donne de l'émulation & sert d'exemple à tous les autres : il semble s'être familiarisé avec la maladie ; sa maison est ouverte à tout le monde, lorsque toutes celles de la Ville sont encore fermées ; il se laisse approcher à tous ceux qui ont à lui parler, à ceux même qui paroissent si formidables par leur commu-

nication , je veux dire , les Medecins & les Chirurgiens , & sur tout ceux qui travailloient dans les Hôpitaux ; on eût dit qu'il charmoit les traits de la contagion.

Les Troupes qu'on attendoit pour la garde de la Ville arrivent le 3. Octobre ; on leur marque un Camp hors la Ville dans la Chartreuse : ces pieux Solitaires ne font pas difficulté de sacrifier au bien public le repos de leur retraite , & la tranquillité de leur solitude. On assigne des logemens aux Officiers dans les Bastides voisines : il falloit ensuite pourvoir ce Camp d'utensiles , & de toutes les choses necessaires aux uns & aux autres. Mr. Rigord Subdelegué de Mr. l'Intendant , est le seul homme capable de cette expedition ; il met tout en mouvement , & dans peu de jours il fait trouver à ces Troupes dans ce Camp plus de commodités qu'ils n'en auroient trouvé dans la Ville. On fait d'abord un détachement de ces Soldats , dont on établit des Corps de Garde aux principales portes & en quelques endroits de la Ville : par-là l'entrée en fût feamée aux gens de la

N iiij

Campagne, & à tous les vagabonds. Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire, que la maladie y étant dans sa vigueur, il étoit à craindre que pour être plus à portée des secours, les malades de la Campagne ne vinssent grossir le nombre de ceux de la Ville.

Les deux Hôpitaux sont enfin achevés, & on les ouvre le 4. Octobre : on donne la direction de celui de la Charité aux Recteurs de l'Hôtel-Dieu que la contagion avoit laissé vuide, & qui étoit fermé. Mrs. Robert & Bouthillier y sont mis pour Medecins; on y met aussi des Chirurgiens étrangers & un Apoticaire de la Ville; on donne des Garçons & des Servans aux uns & aux autres, & on y établit tous les Officiers nécessaires. On en fait de même à l'Hôpital du Mail, dont la direction est donnée à Mrs. Beauffier & Marin Negocians de cette Ville, qui se sont distingués dans cet emploi & dans ceux qu'ils ont remplis pendant toute la contagion. On y mit deux Medecins, Mrs. Pons & Guilhermin; ce dernier étoit venu depuis peu de Boulenc, petite

Ville du Comtat , offrir ses services à nos Magistrats , mais il ne tint que quelques jours. Une prompte mort lui donna bientôt lieu de se repentir d'être venu de si loin s'exposer volontairement à un danger qu'il ne croyoit peut-être pas si présent. Mr. Audon Medecin de la Ville succeda à sa place & à son triste sort. Qu'il nous soit permis de justifier la memoire de ce Medecin des mauvaises plaisanteries qu'on a faites sur son cõpte. Quoique jeune il donnoit pourtant de grandes esperances par son application ; il aimoit beaucoup sa profession , & avoit le cœur au métier autant qu'on peut l'avoir. Ce Medecin ayant été appelé pour une jeune fille, qui ne voulut point se laisser approcher ni visiter , pour ménager sa pudeur , il porta le bout de sa canne sur ses aînes , pour juger par la douleur , si elle avoit quelque bubon , ce qui donna lieu à quelques mauvais plaisans de répandre dans le Public , qu'il touchoit le pouls aux malades avec le bout de sa canne , mais sa triste fin fait bien voir qu'il n'a pas toujours agi de même , & qu'il a

N v

aproché les malades de plus près,

Ces deux Hôpitaux ouverts, on y porte les malades en foule, & ils y sont traités régulièrement, & avec toutes les commodités convenables; la Ville fournit tout ce qui est nécessaire. Les Directeurs s'y signalent par leur zele & par leur attention, les Medecins & Chirurgiens par leur application & par leur exactitude. Tout concourt au soulagement des malades: on ne les voit plus languir dans les rues ni dans les places publiques, ni dans les maisons, ils y vont d'eux-mêmes assurés d'y trouver une retraite sûre & toutes leurs nécessités; ainsi la Ville devient entièrement libre & tout-à-fait saine. Il ne restoit plus qu'à procurer les mêmes secours aux malades qui vouloient rester dans leurs maisons: pour cela on distribua tous les autres Medecins & Chirurgiens dans les differens quartiers de la Ville: on donne la direction de tout ce qui regarde la Medecine à Mr. Chycoineau; elle lui étoit due par son rang & par son merite: & l'inspection de la Chirurgie à Mrs. Souliers & Nelatton, qui s'en acquitte-

rent parfaitement bien. Voilà donc les choses en regle , par la sagesse de celui qui ordonne , & par la vigilance de ceux qui executent. Il ne tient plus à la prudence humaine que la contagion ne cesse , on ne doit plus rien espérer que de la miséricorde du Seigneur ; sa colere n'est pourtant pas encore apaisée, ni sa justice satisfaite. Le mal ne se repand plus avec la même rapidité , mais il exerce toujours la même violence ; on voit toujours des morts prompts , mêmes symptomes , même malignité.

Les Medecins étrangers éprouvent en vain tour à tour différentes methodes , tantôt les saignées réitérées , tantôt les violens émetiques , aujourd'hui les purgatifs & les tisannes laxatives , demain les volatils & les cordiaux les plus actifs à double & triple dose , ils mettent en usage divers remedes envoyés de Paris , & de plusieurs autres Villes : la maladie cependant se joue de leurs vains efforts & les oblige d'avouer que sa malignité est au-dessus de tous les secours de l'art. On meurt à present avec des Medecins , comme on mouroit aupa-

N vj

ravant sans Medecins. Ils commencent d'abandonner ces grandes idées des inflammations gangreneuses : le mauvais succès des saignées leur fait voir que cette maladie dépend d'un autre principe , & que ces inflammations internes sont plutôt des symptomes & des productions du mal que sa cause ; & le funeste effet des purgatifs , & des tisannes laxatives les convainquit bientôt que ce n'étoient pas ici ces fièvres malignes , sur lesquelles ils avoient reçus de si belles instructions. Enfin ils sont obligés d'avouer que c'est toute autre maladie que celle qu'ils avoient jugé , & qu'elle est véritablement la peste. Nous n'avons garde de pousser plus loin des raisonnemens , qui sont , pour ainsi dire , au-delà de nôtre Sphere , & au-dessus de nôtre portée ; mais nous ne devons pas dissimuler qu'ils auroient pû s'épargner la peine de faire ces épreuves , & aux malades le chagrin d'en courir tout le danger , s'ils avoient daigné en conferer avec les autres Medecins qui étoient déjà au fait de la maladie , qui l'ayant reconnue dès qu'elle se montra , saisi-

rent aussi promptement la methode de la traitter. Les Chirurgiens étrangers firent aussi diverses épreuves dans le traitement extérieur, les uns par l'extirpation des glandes, les autres par des incisions & des scarifications profondes, & tous avec peu de succès; on vit alors de ces hemorragies mortelles par les playes, dont il n'avoit point encore paru d'exemple. Dans la suite ils redresserent leur methode, & travaillerent avec plus de succès pour les malades, & avec plus d'honneur pour eux-mêmes.

On ne sçait ce que veut dire l'Auteur du Journal imprimé, lorsqu'après avoir annoncé l'arrivée des Medecins de Montpellier à Marseille, il ajoute. " La peste jusqu'alors a été
 „ traitée comme la peste: les mala-
 „ des jugeoient aisément du peril &
 „ de l'horreur de leur mal, par la
 „ maniere avec laquelle les Medecins
 „ les visitoient: le Chancelier de l'U-
 „ niversité de Montpellier, Mr. de
 „ Chicoineau, Mr. Verny, & Mr.
 „ Deidier leur donnent au contraire
 „ lieu de croire, que c'est de tous les
 „ maux le moins dangereux & le plus

302 *Relation Historique*

„ ordinaire ; ils les aprochent de sang
 „ froid , sans répugnance & sans
 „ précaution ; ils s'asseoient même sur
 „ leurs lits , touchent leurs bubons &
 „ charbons , & restent-là avec tran-
 „ quillité , autant de tems qu'il en
 „ faut pour se bien informer de l'état
 „ où ils sont , des accidens de leur
 „ maladie , & pour voir executer
 „ par les Chirurgiens les operations
 „ qu'ils ordonnent , &c. Il ne releve
 rien dans cet article qui n'eût été pra-
 riqué par les Medecins de la Ville ,
 long-tems avant leur arrivée. Nous
 l'avons déjà remarqué , mais cet Au-
 teur ne pouvoit pas se dispenser d'en-
 trer dans les préventions de ceux à qui
 il vouloit plaire. Il pouvoit pourtant
 le faire d'une manière moins mar-
 quée ; une complaisance mal enten-
 due n'a pas dû l'empêcher de rendre à
 ses compatriotes la justice qu'il leur
 devoit , & lui faire exalter des minu-
 ties qu'ils ne se seroient jamais avi-
 sés de relever , s'il ne l'avoit fait lui-
 même en faveur des étrangers. Mais
 ne le chicanons pas là-dessus , peut-
 être dit-il mieux qu'il ne pense ,
 quand il dit que *la peste jusqu'alors*

de la peste de Marseille. 303
avoit été traitée comme la peste.

Quoique nous disions que le mal exerçoit toujours la même violence, cela n'étoit pourtant pas general. Le plus grand nombre de ceux qui furent attaqués dans ce troisième période n'avoient qu'un mal très-benin & très-leger; les uns paroissent à peine malades, & ne souffrent aucune lésion dans leurs fonctions; les autres en sont quittes pour quelques jours de fièvre; & les uns & les autres sont ou avec ou sans aucune marque extérieure, en sorte que dans ceux-là les bubons & les autres éruptions ne font que se montrer, & disparaissent sur le champ, ou bien dans la suite; qu'en quelques-uns ils meurissent après un certain tems, & que le venin se ménageant peu à peu une heureuse issue par la supuration, il épargne aux malades les douleurs de l'incision: que dans les autres les bubons parviennent d'abord à une loüable supuration. Si nous osions hazarder ici nos conjectures, nous dirions que dans les premiers le venin trouve des humeurs visqueuses où il s'engage, & que lié par ces entraves, il

reste sans action & sans mouvement , & qu'il s'y amortit tout-à-fait ; que dans les seconds il reprend son activité après un certain tems , lorsque quelque cause externe le met en jeu , & qu'alors il forme un abus ; ou bien que se précipitant tout à coup dans ces parties que les Medecins appellent *émonctoirs* , il y attire un dépôt d'humours assez abondant , pour faire une prompte & loüable supuration ; mais laissons aux maîtres de l'art à expliquer ces sortes de revolutions. Nous ajouterons seulement que tous ces malades n'avoient guère besoin ni de remèdes , ni de Medecins ; la nature plus forte que les premiers , & plus sage que les seconds , faisoit elle seule les frais de la guérison , & en avoit tout l'honneur.

Jusqu'ici le quartier de St. Ferreol avoit été épargné : les rues y sont vastes , les maisons fort grandes & habitées par des gens riches & commodes ; aussi la contagion n'y avoit pas fait de grands progrès : mais dans ce troisième période , elle s'y rallume vivement , dans le tems qu'elle commence à calmer dans tout le reste de

de la peste de Marseille. 305
 la Ville. La maladie y fit ses ravages ordinaires, & y suivit son cours comme elle avoit fait ailleurs ; mais si les Habitans de ce quartier ne peuvent pas échaper au malheur commun, ils ont au moins l'avantage de n'en être affligés que dans un tems où ils ont tous les secours qu'ils peuvent souhaiter : le bon ordre retabli, de sçavans Medecins, de Chirurgiens habiles, des gens réchappés du mal pour les servir, des Confesseurs heureusement relevés, & generalement tout ce qui peut contribuer à sauver un malade, ou tout au moins à lui rendre la mort plus douce & moins affreuse. Il est vrai que les malades des autres quartiers eurent le même bonheur dans ce troisième periode, qui dura pendant tout Octobre & Novembre, pendant lesquels la contagion alla toujours en diminuant : elle garda dans sa déclinaison les mêmes proportions qu'elle avoit suivies dans les progrès, par lesquels elle avoit monté à ce dernier degré de violence où nous venons de la voir.

Ce premier calme rassura un peu nos habitans, & sur tout ceux qui

étoient enfermés dans leurs maisons ,
lesquels ennuyés d'une si longue re-
traite , & voyant la ville libre de tou-
te infection , commencerent vers la
mi-Octobre à se montrer & à se ré-
pandre dans les ruës , mais c'étoit a-
vec des précautions qui faisoient bien
voir qu'ils n'étoient pas encore bien
rassurés ; on ne se parloit que de loin ,
sans se donner aucune de ces démon-
strations exterieures d'amitié , qu'on
se donne reciproquement , quand on
a été long-tems sans se voir : quelque
ami , quelque parent que l'on fût ,
on s'abordoit , pour ainsi dire , en
étranger , & les complimens ne rou-
loient que sur les felicitations reci-
proques de se voir échapés du com-
mun naufrage ; ce qui ne doit être
entendu que des hommes ; car les
femmes ne sortoient pas encore. Ils
portoient des bâtons ou des cannes de
huit à dix pieds de long , qu'on ap-
pelloit communement les bâtons de
St. Roch. Ils allongeoient de tems en
tems leurs bâtons , pour faire écarter
ceux qui passoient auprès d'eux , de
peur d'en être touchés , & sur tout les
chiens qui étoient devenus si formida-

bles par la contagion. Rien n'étoit certainement si risible, que de voir tous les hommes armés de ces longs bâtons ; on les eut pris facilement pour des voyageurs nouvellement débarqués, & fatigués du chemin : le désordre de leur équipage, la simplicité des habits, une longue barbe, un visage pâle & triste contribuoient à leur donner cette apparence. C'étoit bien pis dans ceux qui s'étoient refugiés à la Campagne, ils commencerent alors à venir faire quelques tournées à la Ville, les uns par curiosité, les autres par nécessité. Ils étoient halés & brûlés du Soleil, avec les pieds poudreux, appuyés sur de longues cannes, consternés de voir l'aspect de la Ville si changé & si affreux, & les uns & les autres soit qu'ils se promenaient ensemble, soit qu'ils se réunissent en cercle, ils se tiennent éloignés de cinq ou six pieds les uns des autres, en sorte que cinq ou six personnes occupoient toute une grande place. Les désordres de la contagion étoient la matiere ordinaire de leurs entretiens. Tous raportoient ce qu'ils avoient vû, & chacun s'esti-

moir heureux de pouvoir s'entretenir du malheur des autres. Vers la fin d'Octobre la contagion sembla s'arrêter tout court ; car on fût cinq ou six jours , sans qu'il parut aucun nouveau malade. Profitons de ce calme , pour raconter quelques événemens singuliers , qui se passerent en ce tems-là.

CHAPITRE XVIII.

Revelation d'une fille devote. Chanoines de St. Martin dépossédés de leurs Benefices.

QUOIQUE les calamités publiques , dont Dieu afflige une Ville , soient un effet de sa colere sur tous ses habitans , il s'y trouve pourtant toujours parmi eux quelque homme de bien digne de sa protection , ou qu'il distingue des autres par quelque faveur singuliere ; les exemples en sont trop familiers dans l'Ecriture , pour être raportés. Il a agi de même dans tous les tems , & il n'est point de désolation publique ,

qui ne soit signalée par quelque miracle semblable. C'est à ces âmes saintes qu'il aime à se communiquer, c'est par elles qu'il se plaît quelques fois à nous manifester ses volontés. Il ne faut donc pas toujours regarder les revelations qu'ont les personnes pieuses, comme des visions qui viennent plutôt d'une imagination forte & échauffée que d'une inspiration divine ; mais aussi il faut qu'elles soient fondées sur une sincère & solide piété. Je ne sçay si la revelation qu'eut une fille dévote de cette Ville pendant la contagion est de ce dernier caractère, mais quand elle ne le seroit pas, nous n'avons pas crû devoir nous dispenser de raconter ce qui s'est passé à son occasion.

Une Fille d'une éminente piété, se trouvant attaquée du mal, peu avant sa mort communiqua à son Confesseur une Revelation, qu'elle prétendoit avoir eüe. Ce Confesseur qui étoit un Religieux Observantin respectable par sa piété, à laquelle il joint toute l'habileté d'un savant Directeur, avoit éprouvé plusieurs fois la vertu de sa pénitente, & avoit

crû qu'elle avoit été favorisée de fréquentes aparitions de la sainte Vierge. Depuis le commencement de la contagion elle avoit prédit bien de choses que l'évenement a verifiées; c'est ce que le bruit public m'en a appris, & dont je ne me donne pas pour garant. Cette Fille dit donc à son Confesseur que le fleau, qui affligeoit Marseille, ne cesseroit que quand les deux Eglises de la Major & de S. Victor réunies en une Procession générale, exposeroient leurs Reliques à la pieté des Fidèles. Le pieux Directeur communiqua la revelation de la Devote à Monseigneur l'Evêque, qui toujours attentif à profiter de tous les moiens, qui luy paroissent propre à apaiser la colere du Ciel, ne crût pas devoir négliger celui-cy que la Providence sembloit luy presenter. Il comptoit sur la droiture & sur les lumieres du Confesseur, & il savoit combien ces saintes Reliques sont en veneration au peuple de Marseille. Dans cette idée il se hâta d'en faire part à Mr. l'Abbé de saint Victor par une lettre, qui luy écrit le 12. Septembre, dans laquelle il luy apprend cette revela-

tion, dont il fonde la certitude sur la piété du Directeur & sur la vertu de la Pénitente, qui avoit eu de fréquentes communications avec Dieu : Il luy marque le désir qu'il a d'exécuter cette revelation, ajoutant que la réunion des deux Eglises marquera celle des Pécheurs avec Dieu. Il luy demande son avis là-dessus, & luy fait espérer de pouvoir surmonter les difficultés que la conjoncture du tems sembloit opposer à cette Procession, pourveu qu'il veuille bien la prouver.

Mr. l'Abbé de S. Victor ayant reçu cette lettre la communique à son Chapitre, & ayant examiné la chose tous ensemble, ils ne crurent pas cette Revelation assez autorisée pour luy prêter leur créance, & leur ministère ; Mr. l'Abbé répond sur ce ton à Monseigneur l'Evêque, & il ajoute que s'il étoit assuré de la vérité de cette Revelation, & du succès de la ceremonie, l'amour du salut public qu'il ne souhaitoit pas moins que luy, le feroit passer sur toutes les considérations pour concourir tous ensemble au bien de la Ville. Cependant le bruit de cette Revelation se

repandoit dans le Public , & parvint
 jusques aux Consuls , qui ne voulant
 rien negliger de tout ce qui pouvoit
 mettre fin à nos malheurs , delibere-
 rent de prier Mrs. de la Major & de
 saint Victor de se réunir pour satis-
 faire la devotion du peuple , toujours
 ardent pour ces exercices de Religion
 exterieurs. Mrs. de S. Victor , ayant
 appris la determination des Echevins
 voulurent la prévenir , & pour cela
 ils écrivirent une lettre à Mr. le Com-
 mandant , dans laquelle ils luy ex-
 posent leurs raisons avec plus d'éle-
 gance que nous ne pourrions les ra-
 porter nous mêmes. Ce qui nous obli-
 ge de l'insérer icy , quoyqu'elle soit
 un peu longue.

MONSIEUR,

„ Nôtre Chapitre ayant été prévenu
 „ que Mrs. les Consuls devoient les
 „ prier de faire conjointement avec
 „ l'Eglise Cathedrale une Procession,
 „ où seront portées toutes les Reliques
 „ des deux Eglises pour demander à
 „ Dieu la cessation du fleau qui nous
 „ afflige, nous avons crû devoir vous
 représenter

représenter à vous, Monsieur, à qui
 l'autorité dans cette Ville a été de-
 ferée avec autant de justice, que de
 bonheur pour elle, que cette Procef-
 sion ayant pour objet le salut d'un
 peuple qui nous est cher, ce nous se-
 roit un motif pressant d'y prêter nô-
 tre ministère, si son principe qui nous
 est connu, & les suites qui nous en
 paroissent dangereuses pour la Reli-
 gion, ne nous fesoient une juste pei-
 ne. Nous ne pouvons ignorer ce qui a
 donné lieu à ce projet de Procession,
 une lettre de Monseigneur l'Evêque
 à Mr. notre Abbé, nous l'a appris
 depuis plus de quinze jours. Ce Pré-
 lat luy fait part d'une vision qu'a
 eüe une fille dont la piété est connuë.
 Cette fille au raport qu'il en fait, a
 vü plusieurs fois luy apparôître la
 Sainte Vierge, qui luy disoit que la
 contagion ne cesseroit que quand les
 deux Eglises principales de cette vil-
 le unies en Procession, y expose-
 roient leurs saintes Reliques, & dans
 la maladie dont elle est morte, elle
 a chargé de la foy de cette vision
 le Pere . . . Religieux Observantin,
 qui fidele depositaire en a fait la

„ confidence à son Evêque. Voilà,
„ Monsieur, l'origine de la Procef-
„ sion projetée. Mr. l'Abbé de saint
„ Victor consulté là-dessus, repon-
„ dit en Prélat sage, & Nous à qui
„ il fit l'honneur de communiquer
„ cette lettre de Mr. de Marseille,
„ nous ne crûmes pas devoir prêter le-
„ gèrement notre foy à une vision, en
„ qui nous ne voyons aucune marque,
„ qui dût nous la rendre respectable,
„ & approuver que l'on agit en con-
„ séquence, ce qui nous autorise
„ dans ce sentiment & dans cette
„ conduite, c'est que l'Apôtre nous
„ avertit de ne pas croire à tout es-
„ prit, & de ne pas donner dans tou-
„ te aparence de piété. Nous savons
„ que la volonté de Dieu manifestée
„ par le ministère des ames saintes
„ avant qu'elle soit exécutée, les prie-
„ res des principaux ministres du Sei-
„ gneur & les informations prises
„ avec toute l'exactitude possible,
„ doivent en assurer la vérité; que
„ c'est la pratique que l'Eglise a tou-
„ jours observée en pareille occasion,
„ & que ses annales ne nous fournis-
„ sent aucun exemple de cette nature

qui ne doive nous rendre circonf-
 pects & sages. C'est encor qu'il est
 dangereux pour la Religion de l'as-
 sujettir à toute prétendues com-
 munications divines sans qu'elles
 soient auparavant bien éprouvées ;
 que les ennemis de l'Eglise sont
 attentifs à tourner en ridicule
 les pieuses pratiques & qu'il est à
 craindre que ceux , qui sont en af-
 ses grand nombre dans cette Ville ,
 ne fassent de la Procession projet-
 tée , dont le principe leur sera con-
 nu , un sujet de risée & de mépris ,
 si elle n'est pas suivie de l'effet que
 l'on s'est promis, capable d'affoiblir
 la foy de plusieurs , & qu'elle ne
 soit pour eux-mêmes un pretexte
 de se fortifier dans leur obstination,
 crainte qui n'est que trop bien fon-
 dée , & que l'exemple de ce qui
 arriva il y a quelques années dans
 l'Eglise des Observantins de cette
 Ville , ne donne que trop sujet d'a-
 voir. Toutes ces raisons Monsieur,
 doivent nous rendre difficile à ac-
 corder nôtre ministère pour un acte
 de Religion , qui a un principe si
 suspect , & qui peut avoir des sui-

O ij

„tes si dangereuses. Prévenus que
„ nous sommes de cette vision par la
„ lettre qui nous l'apprend, nous ne
„ pouvons douter que la demande
„ qui doit nous être faite n'en soit
„ une suite ; & comment pourrions-
„ nous penser que des Magistrats at-
„ tentifs à arrêter le mal, pussent
„ proposer dans un temps où il est
„ encor si répandu dans la Ville, une
„ Procession qui pourroit donner oc-
„ casion à l'augmenter ? Nos Regis-
„ tres consultés, nous n'y trouvons
„ pas que leurs Peres ayent mis en
„ usage cet acte de Religion pour
„ appaiser la colere de Dieu, dans
„ les differents temps de Contagion,
„ où elle s'est faite si terriblement
„ sentir; prévoyant bien qu'il ne pou-
„ voit être mis en usage sans dan-
„ ger pour la personne des Ministres
„ du Seigneur, & pour celle des fi-
„ delles, qui difficilement pourroient
„ éviter la communication entre eux
„ si dangereuse, ou l'exhalaison de
„ quelque vapeur contagieuse égale-
„ ment funeste, & nous connoissons
„ trop la sagesse des Magistrats de
„ nos jours pour croire qu'ils suivront

une autre route que la leur, & s'ils
 pouvoient s'en éloigner, nous som-
 mes persuadés que vous, Monsieur,
 qui avez l'autorité, l'interpose-
 riez pour les en détourner. Si nos
 Registres ne nous fournissent aucun
 exemple qui autorise cette Procef-
 sion, des annales fideles nous en
 rapportent un qui merite d'être con-
 nu, & qui peut regler nôtre con-
 duite presente. Nous y voyons que
 St. Theodore Evêque de Marseille
 dans une pareille calamité, char-
 gé de la foy & de la pieté de son
 peuple envers les saintes Reliques
 de cette Eglise, bien loin de deman-
 der qu'on les exposât aux yeux des
 fidelles par une Procession, vint
 luy-même dans ce Monastere por-
 ter & offrir le dépôt qui luy avoit
 été confié, & après y avoir
 passé les jours & les nuits en prie-
 res dans les gémissements, les lar-
 mes & les jeunes, le Seigneur s'at-
 tendrit sur son peuple, & le deli-
 vra de l'affliction. Cet exemple at-
 testé par Gregoire de Tours nous
 instruit de ce que nous devons fai-
 re. Si le Peuple de cette Ville a au-

„ jourd'huy la même foy , & la même
 „ pieté envers nos saintes Reli-
 „ ques , nous nous ferons un devoir
 „ d'y satisfaire. Nous les exposerons
 „ s'il le faut , un jour marqué devant
 „ la porte de nôtre Eglise , & sur
 „ l'Autel où elles seront placées nous
 „ y célébrerons le saint-Sacrifice de
 „ la Messe en leur honneur , & pour
 „ reclamer leur assistance auprès de
 „ Dieu , & si ce Dieu de miséricorde
 „ se laisse toucher à de si puissantes
 „ intercessions , nous irons par tou-
 „ te la Ville chanter ses louanges , &
 „ publier les merveilles de ses Saints.
 „ Il nous paroît , Monsieur , qu'il y
 „ a plus de sagesse dans cette con-
 „ duite , qui est plus conforme à la
 „ pratique des Saints , & qui met à
 „ couvert la Religion. Nous vous la
 „ proposons , persuadés que les lu-
 „ mières de vôtre pieté vous la feront
 „ approuver , & que vôtre prudence
 „ la trouvera plus convenable à la
 „ conjoncture du temps. A l'égard
 „ de celle que l'on voudroit exiger
 „ de nous , nous vous prions de faire
 „ attention à toutes les raisons que
 „ nous avons crû devoir vous expo-

fer, & d'avoir égard à la juste pei-
ne que nous vous faisons d'une
procession qui a un principe si sus-
pect, & qui peut avoir des suites si
dangereuses soit pour la Religion,
soit pour le progrès du mal. Nous
avons l'honneur d'être avec respect
&c.

De S. Victor ce 27.

Septembre 1720.

A peine cette Lettre fut envoyée à
Mr. le Commandant, que Mr. Estelle
un des Echevins vint à saint Victor
accompagné de Mr. le Chevalier Ro-
se, pour les prier de consentir à cette
Procession. Mrs. de saint Victor luy
oposèrent d'abord les mêmes raisons
qu'ils avoient exposés dans leurs let-
tres à Mr. de Langeron. Mais com-
me le Consul ne paroissoit pas s'y ren-
dre, ils crurent devoir luy en opo-
ser de plus sensibles; ils luy represen-
terent donc qu'il seroit difficile de re-
gler l'ordre de la Procession d'une
maniere, qui ne blessa pas leurs droits
& leurs privileges, que les frequen-
tes contestations qu'ils avoient eues
avec le Chapitre de la Major ne leur

O iij

Cette lettre fut composée par l'abbé du Broze

permettoit guere de se trouver ensemble dans les ceremonies publiques, qu'ils étoient en Procession de marcher avec certaines marques de distinction, & d'indépendance; que le Chapitre de la Major ne souffriroit qu'avec peine, & dont ils ne voudroient pas eux-mêmes se relâcher, & qu'enfin avant de conclure la chose, il falloit convenir de l'ordre, selon lequel se feroit la jonction des deux Eglises, tant pour la conservation de leurs droits, que pour éviter le scandale que causeroient de pareilles contestations. Ces nouvelles difficultés firent un peu plus d'impression sur Mr. Estelle, qui proposa d'abord un expedient pour les faire cesser; ce fut de réunir les deux Eglises dans la place, qui est au-devant de l'Hotel de Ville, où l'on dresseroit deux Autels, & sur chacun desquels chaque Eglise exposeroit ses Reliques, & où les deux Prélats celebreroient la Messe en même temps; après quoy les deux Eglises se separeroient en portant chacune ses Reliques. Cet expedient convint d'autant plus à Mrs. de saint Victor qu'il leur con-

fervoit leurs droits , & que cet ordre avoit été suivi en plusieurs autres occasions , il ne s'agissoit plus que de le faire agréer à Mr. de Marseille ; Mr. Estelle se chargea d'avoir son agrément , & sur la parole qu'il leur en donna , ces Messieurs luy promirent aussi de s'y tenir.

Je ne sçay néanmoins par quel événement , la Lettre de Mrs. de S. Victor à Mr. de Langeron ne luy fut rendue que quelques jours après. Il entra pourtant dans leurs raisons , & il les communiqua à Mrs. les Echevins , qui ne faisant pas attention à la datte , regarderent cette Lettre de Mrs. de saint-Victor comme un manque de parole de leur part aux accords qu'ils avoient fait ensemble. Sur cela Mr. Estelle se porte une seconde fois à cet Abaie pour se plaindre à ces Mrs. , & leur marquer son ressentiment de ce prétendu outrage. L'équivoque fut bien-tôt levé par l'inspection de la datte de la Lettre antérieure à sa premiere visite , & à l'engagement qu'ils avoient pris. Mrs. de saint-Victor s'étant justifiés auprès de Mr. Estelle luy renouvelerent

Q y

leur promesse pour cette Ceremonie aux conditions convenües : mais en même temps ils luy apprirent par une lettre que Mr. de Marseille venoit d'écrire depuis deux jours à leur Abbé, que cet ordre pour la réunion des deux Eglises ne luy convenoit point, qu'il ne devoit y avoir à l'Hôtel de Ville qu'un seul Autel, sur lequel on reposeroit les Reliques des deux Eglises, & où il celebreroit luy seul la Messe, qu'on y prépareroit un prie Dieu & un fauteuil pour Mr. l'Abbé, & qu'il le salueroit à la fin de la Messe, avant que de bénir le Peuple. Ce nouvel ordre, ne convenoit ny à Mr. l'Abbé, ny à Mrs. de saint-Victor. Celuy-là comme Evêque & des plus anciens du Royaume prétendoit d'autres distinctions, & se croyoit en droit de partager les fonctions de cette ceremonie avec Mr. de Marseille, & ceux-cy independans de Mr. l'Evêque ne crurent pas devoir se soumettre à un acte de jurisdiction, qu'il avoit exercé sur eux, & par lequel il auroit pu s'établir un droit pour l'avenir. Mr. Estelle avoua qu'il seroit difficile de

faire consentir Mr. de Marseille à ce partage , & pressa ces Mrs. de se relâcher de leurs prétentions par la vûë du salut public , & par la crainte de l'indignation du peuple , qu'un pareil refus pourroit leur attirer. Ces raisons qui étoient communes aux deux parties , n'ébranlerent pas Mrs. de saint-Victor , qui pour marquer de leur part un desir sincere de concourir au bien commun , ouvrirent de nouveaux moiens de faire cette réunion.

Ils proposerent d'ériger un seul Autel dans la même place de l'Hôtel de Ville où un seul Prêtre étranger aux deux Eglises diroit la Messe , & où chaque Eglise feroit sa priere une après l'autre ; ou bien que si on en érigeoit deux, ce seroit également deux Prêtres étrangers qui y celebreroient. Ils prièrent Mr. Estelle de proposer ces expediens à Mr. de Marseille , ce qu'il promit de faire, & d'appuyer leurs raisons. Pour s'assurer de la justice de ces propositions , Mrs. de saint-Victor fouillerent dans leurs anciens Registres , & ils trouverent que cela s'étoit pratiqué de même.

O vj

en d'autres occasions , ils en prirent des extraits qu'ils envoierent à Mr. l'Evêque & aux Echevins , les priant de vouloir bien s'y conformer ; la Réponse des Echevins à ces Messieurs fut un peu vive , & ils continuent à les menacer de l'indignation du Public sur ce refus. Mrs. de saint-Victor sensibles à un traitement qu'ils crurent n'avoir pas mérité , & si contraire aux sentimens de paix & d'union qu'ils venoient de marquer , firent une deputation de trois de leur corps à Mr. le Commandant , pour luy représenter la triste situation où ils se trouvoient, ou de sacrifier leurs droits & leurs privileges , ou de s'attirer la haine du public , dont on les menaçoit. Le Commandant entra dans leurs raisons , & leur promit de ménager leurs intérêts & leur honneur en cette affaire.

Les mêmes Deputez furent ensuite à l'Hôtel de Ville voir Mrs. les Echevins , & se plaindre à eux d'une lettre si peu mesurée. Ces Messieurs croioient avec raison devoir être un peu plus ménagés. Ils avoient déjà donné des preuves bien réelles de leur sensi-

bilité pour les malheurs Publics ; ils distribuoiẽt depuis le commencement de la Contagion du pain , du bouillon , des remedes & des aumônes considerables aux Pauvres de leur Quartier ; ils avoient ménagés un Autel qui avoit vûë sur une grande explanade , où ils celebroidẽt tous les jours la Messe , & d'où le peuple de ce Quartier avoit la consolation de l'entendre , pendant que tous les autres étoient privés de ce bonheur ; ils celebroidẽt regulierement l'office divin , auquel ils ajoutoiẽt des prieres extraordinaires pour ces temps de calamités ; ils avoient donné retraite dans l'enclos de leur Abaie à plusieurs familles de la Ville. Enfin les Deputés après avoir témoigné aux Echevins le chagrin qu'ils avoient de ne pouvoir pas donner à la Ville un secours en argent , comme ils l'avoient fait dans les autres pestes , leur offrirent l'argenterie de leur Eglise pour les necessités publiques. Les Echevins répondirent de la maniere qu'ils le devoient à des offres si obligeantes , & s'étant quittés bons amis , il ne fut plus parlé ny de

la ceremonie , ny de la revelation de la Devote.

Toute cette affaire ne pût être traitée si secrettement que le bruit ne s'en répandit dans la Ville. Le peuple privé depuis long-temps de la consolation d'assister à des exercices de Religion , & mettant toute sa confiance en ces actes de pieté extérieurs , attendoit avec impatience le plaisir de voir cette nouvelle ceremonie ; il se promettoit de voir la cessation de ses malheurs par cette réunion des deux Eglises , qu'il regardoit déjà comme l'heureux présage de celle que Dieu feroit avec des pecheurs affligés. Nôtre Prélat qui ne cherchoit que les occasions de satisfaire à sa pieté & à celle des fidelles , ne les laissa pas languir long-temps dans cette attente. Il suplea à cette ceremonie par une action de pieté moins éclatante , mais plus propre à porter le peuple à une sincere conversion. Le jour de la Toussains il fit dresser un Autel au milieu du Cours , & le matin il sortit de sa maison pieds nus , un flambeau à la main , précédé de son Clergé , & alla dans cette

espece d'amende honorable jusques à l'endroit où étoit cet Autel. C'est dans cet état que voiant comme autrefois David, & que l'Ange du Seigneur avoit toujours sa main étendue sur la Ville pour la ravager, & qu'il continuoit de frapper le peuple, il disoit comme luy au Seigneur, *c'est moy qui ay péché, c'est moy qui suis le coupable, qu'ont fait ceux-cy, qui ne sont que des Brebis; que votre main, je vous prie, se tourne contre moy.* Arrivé à l'Autel il se revêtit de ses ornemens, & celebra la Messe offrant des holocaustes & des pacifiques; le peuple qui avoit accouru en foule à ce spectacle fondit en larmes, & lui rendoit les benedictions qu'il en recevoit. Après la Messe l'Evêque fit un discours au peuple, joignant ainsi l'onction des paroles à la force de l'exemple, & le 15. Novembre il se rendit avec le reste de son Clergé à la Parroisse des Accoules, & ayant pris le saint Sacrement, il monta jusques à la cime du Clocher de cette Eglise, d'où il donna sa benediction sur toute la Ville au bruit des Cloches & du Canon que les Galeres

2. Reg.
24.

tirerent pour avertir toute la Ville de se mettre en priere , pendant que son Evêque conjuroit le Seigneur d'apaiser sa colere par les mêmes prières que le Pape faisoit faire à Rome, pour nous obtenir la même grace.

Un autre événement arrivé dans ce même temps est la destitution des Chanoines de saint Martin. La disette des Confesseurs étoit plus sensible dans cette Parroisse, parce qu'elle est la plus vaste de toutes. Les Vicaires & les Prêtres que le Chapitre y avoit laissé étant morts ou malades , les Parroissiens furent presque sans aucun secours spirituel ; ce qui obligea Mr. l'Evêque , & les Echevins, à proceder contre les Chanoines qui étoient absens. Mais pour nous mettre mieux au fait de ces procedures , nous devons observer que cette Parroisse aiant été érigée en Collegiale par Paul III. en 1576. Le Chapitre fut composé d'un Prevôt , de six Chanoines , & de deux Vicaires , auxquels on joignit dans la suite deux Beneficiers pour les aider dans leurs fonctions. La bulle d'érection donne toute la supériorité & la juridiction au Prevôt , le

soin des ames aux Vicaires, & dit que les Chanoines composeront le Chapitre. Elle affranchit le Prévôt de tout soin des ames, & le reserve entierement aux Vicaires; ajoutant néanmoins que les Chanoines seront obligés en Carême, dans les temps de necessités pressantes, & toutes les fois qu'ils en seront requis, d'entendre les Confessions, d'administrer les Sacrements, & de pourvoir en tout aux besoins spirituels des Parroissiens tant dedans que dehors l'Eglise; ce sont là les propres termes de la Bulle sur lesquels on fonde l'obligation de ces Chanoines de desservir la Cure pendant la Contagion.

Quoyque l'article soit précis, ces Chanoines ne se crurent pas obligés à resider en temps de peste, soit par ce qu'ils n'en étoient pas requis, soit par ce qu'ils laissoient dans la Parroisse un nombre suffisant de Prêtres pour la servir, & que leurs Predecesseurs l'avoient pratiqué de même dans les pestes précédentes; d'autant mieux qu'ils n'avoient pas été apellés à cette assemblée que Mr. l'Evêque convoqua dans le mois de Juillet de tous

les Curés & Superieurs des Communautés Religieuses de la Ville. Ils s'assemblerent donc le 18. Aoust, & ils firent une deliberation par laquelle ils pourvûrent à l'entretien des Curés, des Beneficiers, des Prêtres qu'ils leur donnerent pour adjoints, d'un Diaire & de quelques Clercs, & leur confierent la regie de la Cure, après quoy ils crurent pouvoir se retirer en campagne.

Un des Curés cependant étant mort, & la plupart des Prêtres de cette Parroisse étant malades, Mr. l'Evêque rendit une Ordonnance le 31. Aoust à la requisition de son Promoteur du 30. par laquelle il est ordonné à ces Chanoines de se rendre en trois jours dans la Ville pour y servir leurs bénéfices, autrement qu'ils seront declarés vacants. Ensuite la plupart des Confesseurs venant à manquer dans la Ville, ou par la mort ou par la maladie, il en rendit une generale pour obliger tous les Prêtres & Religieux retirés à la Campagne, de rentrer dans la Ville pour y exercer les fonctions de leur ministère. On prétend que ces deux Ordon-

nances tiennent lieu de monitions canoniques contre ces Chanoines. Les Echevins croiant cette Parroisse abandonnée par leur absence, présenterent requête le 4. Septembre à Mr. l'Evêque pour demander qu'il leur fut enjoint de revenir incessamment servir la Cure, autrement que leurs benefices fussent déclarés vacants. Cette Requête communiquée au Promoteur & rechargée le 8. Septembre fut suivie d'une Ordonnance de l'Evêque portant injonction aux Chanoines de saint Martin, de se rendre en 24. heures dans la Ville, autrement que leurs benefices seroient déclarés vacants. Enfin les Echevins presenterent une seconde Requête le 27. Septembre tendante aux mêmes fins, & sur les conclusions du Promoteur, il y eut sentence le 10. Octobre qui declare les benefices vacans, & tout de suite l'Evêque nomma le 12. à leurs benefices. Cette Sentence ne fut pourtant signifiée à ces Chanoines que le 18. du même mois.

Ils étoient cependant déjà rentrés dans la Ville, & s'étant rassemblés ils presenterent le 15 du même mois

un acte dit comparant à l'Evêque pour luy signifier leur retour , & aux Echevins , & par ce même acte ils demanderent à ces derniers une maison & leur entretien , attendu que leurs revenus ne consistent que dans le Casuel de l'Eglise , que la contagion avoit fait entierement cesser. Sur cette signification il fut répondu par le premier qu'il avoit déjà nommé aux bénéfices vacans , & par les seconds qu'ils demandoient des choses inutiles. Ce qui obligea les anciens Chanoines à déclarer apel de cette sentence. Les nouveaux nommés par Mr. l'Evêque avoient déjà pris possession à la porte de l'Eglise , mais ils ne pouvoient pas y faire aucune fonction , ils n'en avoient point les clefs , tout étoit entre les mains des anciens , & il n'y avoit pas apparence qu'ils voulussent les leur remettre de gré ; ce qui obligea les nouveaux à faire infraction aux portes de l'Eglise , à celles de la Sacristie , & de la Sale capitulaire , & ils s'emparerent ainsi de l'Eglise , des Ornemens , & des documens du Chapitre. Les anciens Chanoines irrités de cette en-

de la peste de Marseille. 333
 treprise . voulurent faire accéder un
 ancien Avocat en absence du Lieu-
 tenant pour informer sur cette in-
 fraction. Mais Mr. l'Evêque interposa
 son autorité pour faire arrêter tou-
 tes ces procédures. C'est ainsi que les
 anciens Chanoines furent expulsés de
 leurs bénéfices & de leur Eglise , &
 que les Nouveaux demeurèrent pai-
 sibles possesseurs de l'un & de l'autre.
 Je ne sçay s'ils le seront long-temps ,
 l'événement du procès nous l'appren-
 dra.

CHAPITRE XX.

*Continuation de la Maladie en No-
 vembre. Chambre de Police. Le Pen-
 ple reprend ses anciens desordres ,
 & les Medecins leurs premieres
 opinions.*

LE calme qui avoit paru à la fin
 d'Octobre ne fut pas de durée.
 Tel est le genie de cette cruelle mala-
 die , après qu'elle a poussé tout son
 feu , elle semble tout-à-coup s'amor-
 tir , mais elle ne finit pas de même.

Trop heureux quand ce n'est pas pour recommencer avec plus de violence, ses impressions sont trop fortes pour qu'elles puissent s'effacer & se détruire sur le champ. Ses progrès dans la déclinaison sont encore plus lents, que quand elle commença. En effet après la Toussains on vit reparaître de nouveaux malades en différents Quartiers de la Ville; & sur tout dans celui de saint Ferreol, qui avoit été le dernier attaqué. Mais si les malades sont nouveaux, la maladie est toujours la même, même caractère, mêmes symptômes, même malignité, mais non pas si générale; car dès le mois d'Octobre les éruptions étant un peu plus favorables, on voyoit guérir quelques malades; dans tous les autres une prompt mort rendoit inutiles & les assiduités des Medecins auprès des malades, & les soins de ceux qui les servoient.

La diminution du mal devint pourtant sensible en ce temps-là, car il n'en tomboit pas plus de sept ou huit par semaine, sans y comprendre ceux que l'on portoit dans les Hôpitaux, qui dès lors furent réduits à deux;

celuy des convalescens dechargé par la mortalité de plusieurs , & par la guérison de quelques-uns fut vuide , & le reste des malades transporté dans celui du Mail. Dans l'Hôpital de la Charité, on avoit reçu en Octobre 512. malades, & en Novembre on n'en reçût que 181. Dans le premier mois il en mourut 275., & dans le second 172. Ce même mois on en sortit 94. Convalescens. Il n'en sortit aucun en Octobre , les malades de ce premier mois ne pouvant être guéris qu'en Novembre , attendu qu'il faut trente ou quarante jours de supuration aux plaies , qui sont la plus seure guérison de la maladie. Dans l'Hôpital du jeu de Mail on reçut en Octobre 350. malades de la Ville , & 7. de la Campagne , & en Novembre 225. & 49. du Terroir , en tout 274. Il y eut en Octobre 183. morts de la Ville , & 7. du Terroir , en tout 190 , & en Novembre 86. de la Ville & 29. du Terroir , en tout 115. Les Convalescens passaient de l'Hôpital dans le Couvent des Augustins reformés. Ceux de l'Hôpital de la Charité devoient être logez dans la

maison des Peres de l'Oratoire , qui s'offrirent eux mêmes avec leur maison , dès qu'ils apprirent qu'on en avoit formé le projet. Mr. Reboul negociant de cette Ville , qui pendant toute la Contagion a fait la fonction de Commissaire avec autant de zele que de courage , chargé de dresser ce nouvel Hôpital des Convalescents, s'y porta avec tant d'ardeur , que du jour au lendemain il y disposa deux cents lits en état de recevoir les Malades , desquels ces Peres en fournirent cinquante des leurs propres. On considéra pourtant que cette Maison étoit trop engagée dans la Ville , on abandonna ce projet , & on mit les Convalescens dans le Couvent des Observantins , qui est plus près de la charité. Les Forçats continuent d'enterrer les morts , de transporter les malades , de servir dans les Hôpitaux , & de nettoyer les Ruës ; on en reçût encore 142. en Octobre , lesquels joints à ceux qui étoient restés des premiers delivrez , continueront les mêmes exercices pendant tout le reste du temps que durera la Contagion. Le nombre de ces Forçats delivré

livré

livrés pour le service de la Ville depuis le 20. Aoust jusques au 3. Novembre va à 691. ; Elle doit à ces Malheureux une partie de sa delivrance : quelques miserables qu'ils soient, les services qu'ils nous ont rendus n'en sont pas moins importants, & nôtre reconnoissance n'en doit pas être moindre. Adorons icy la providence, qui a voulu nous faire trouver un nouveau sujet d'humiliation dans la necessité, où nous avons été de nous servir si inutilement de ce qu'il y a de plus vil & de plus méprisable dans cette Ville, ou pour mieux dire, excitons nôtre reconnoissance envers le Prince, qui a eu la bonté de nous accorder un secours si nécessaire, & envers ceux qui ont executé ses ordres avec tant de sagesse & de zele.

Deux choses augmentèrent le nombre de ces nouveaux malades. Le mal étant alors dans sa rigueur à la Campagne, plusieurs de ceux qui avoient leurs Païsans malades, ou leur familles attaquées fuïoient de leurs bastides & venoient se refugier dans la Ville, où les impressions malignes qu'il y apportoit se develo-

P

pant , leur faisoient trouver dans le lieu même de leur azile le mal qu'ils vouloient éviter. Mr. le Commandant dont l'attention ne souffroit rien de tout ce qui pouvoit entretenir les malheurs publics donna d'abord de nouveaux ordres pour prévenir les surprises à la faveur de quoy ces gens là entroient dans la Ville ; l'entrée en fut interdite à toute sorte de personne , & on ne l'accordoit qu'à ceux qui produisoient des certificats de santé de leur Commissaire , par lesquels il consta que depuis quarante jours , ils n'avoient point eu de malades dans leurs Bastides , & ceux qui venoient journellement dans la Ville , comme les Païsans , qui apportoient des denrées , étoient obligez de faire renouveler leur Certificats de huit en huit jours. De pareils ordres firent bientôt cesser cette fatale communication de la Ville avec la Campagne , & la maladie reprit le cours ordinaire de la declinaison.

L'avidité de recueillir un nouvel heritage fut encore à plusieurs la funeste cause de leur malheur. Après une si grande mortalité ils se trou-

voient appellez à la succession d'une famille entiere , à laquelle ils ne tenoient que par quelque degré de parenté fort éloigné. Impatiens de savoir en quoi consistoient ces nouvelles richesses , qu'ils ne s'étoient pas promises , ils entroient dans ces maisons infectées , ils fouilloient dans les hardes des morts , & souvent ils y trouvoient ce qu'ils ne cherchoient pas. Une impression mortelle étoit quelque-fois le prix de leur avidité , & faisoit passer ce nouvel heritage à d'autres Parents encore plus reculés , qui profitant de leur exemple & de leur malheur , savoient s'en garantir par de plus sages précautions. Ce n'étoient pas toujours les Heritiers legitimes , qui emportoient ces hardes infectées , c'étoient souvent des gens qui trouvoient dans ce qu'ils voloient , la juste peine de leur crime. Envain depuis les commencemens du mal Mr. le Gouverneur avoit deffendu ces transports de hardes & de meubles d'une maison à l'autre , une aveugle avarice faisoit mépriser ces sages ordonnances , & les perils de la Contagion. Mr. le Commandant les

Pij

renouvella dans la suite , & les fit executer en des temps plus tranquilles avec plus de severité.

Un autre abus bien singulier contribua encore à grossir le nombre de nos malades. Le croira-t'on ? Qu'à peine la Contagion se fut un peu adoucie , le Peuple impatient d'en réparer les désordres , ne pensa plus qu'à repeupler la Ville par de nouveaux Mariages ; semblable à ceux qui arrivés au Port , oublient le danger de la Tempête dont ils viennent d'échapper , chacun cherche à s'étourdir & à noyer dans de nouveaux plaisirs le souvenir de ses malheurs passés. Nos Temples fermés depuis si longtemps ne furent ouverts alors que pour l'administration de ce Sacrement. Une nouvelle fureur saisit les personnes de l'un & de l'autre sexe , & les portoit à conclure dans 24. heures l'affaire du monde la plus importante , & à la consommer presque sur le champ. On voïoit des Veufves encore trempées des larmes , que la Bienfaisance venoit de leur arracher sur la mort de leur Mari , s'en consoler avec un Nouveau , qui leur étoit enlevé peu

de jours après , & pour lequel elles n'avoient pas plus d'égard que pour le premier. Ces Mariages publiés à la porte de nos Eglises , sembloient inspirer la même fureur à tous les autres. Cette passion se perpetua , & alla toujours croissant dans les autres mois , en sorte que nous pouvons assurer que si le terme ordinaire des accouchemens avoit pû être abrégé , nous aurions bientôt vû la Ville aussi peuplée qu'auparavant. Laissons décider aux Medecins si cette folle passion est une suite de la maladie , tandis que nous chercherons des raisons plus sensibles de ces nouveaux Mariages.

Un nombre infini d'Artisans & de Gens de toute sorte d'état étoient restés sans Femme , sans Famille , sans Parens , sans Voisins. Ils ne savoient que devenir : occupez à leur travail ordinaire , ils n'ont pas le temps de se préparer les moiens de le soutenir , & de se procurer leurs besoins. Cette raison jointe à bien d'autres les met dans la necessité de se marier. Plusieurs à qui la misere & la pauvreté ne permettoient pas auparavant

P iij

de songer au Mariage , devenus riches tout-à-coup ou par des gains immenses qu'ils avoient faits en servant les malades, en portant les morts des maisons à la Rûe, & dans les Places publiques , & souvent par des voies plus courtes & plus aisées , ou enfin par la mort d'une ou de plusieurs familles , auxquelles ils ne tenoient que par quelque degré de parenté fort éloigné , se virent d'abord en état d'être recherchés. Quantité de filles de tout âge , autant embarrassées de leur état que d'un bien considerable dont elles viennent d'hériter par la mort de tous leurs Parents , ne croient pas avoir de meilleure ressource que celle d'un Mari , qui les débarasse bien-tôt de l'un & de l'autre , & surtout celles que quelque difformité naturelle rendoit le rebut de leur famille , & qui avant leur mort ne devoient se promettre que le Couvent pour partage. Car c'étoit souvent ces sortes de filles qui avoient survécû à toute la famille. Des jeunes Gens , que la crainte d'un Pere avoit empêché jusqu'alors de contracter un Mariage peu sortable , affranchis

de cette dependance , & devenus leurs maîtres , se hâtoient de satisfaire une aveugle passion qui les possédoit depuis long-temps , & de dissiper un bien , dont ils ne s'attendoient pas de jouir si-tôt. Tels furent les motifs de la plupart de ces mariages , qui firent bien-tôt disparoître du milieu du peuple la tristesse & la consternation , que la terreur du mal y avoit répandues. C'est alors que toutes ces maisons où peu de jours auparavant l'on n'entendoit que pleurs & que gémissemens , ne ressentirent plus désormais que des cris de joye , & que l'on y vît succéder à la plus triste desolation les jeux , les plaisirs , les festins , le diray-je ? les Bals & les Danses. Etrange aveuglement qui en nous rendant insensibles à tant de malheurs , peut nous en attirer encore de plus grands pour l'avenir !

Tous ces Mariages cependant conclus si à la hâte & consommés de même firent de nouveaux malades. Car tantôt c'étoit un jeune-homme nouvellement débarqué , que des entremeteuses charitables faisoient , pour ainsi-dire , au collet , & en ar-

P iiij

rachant le consentement au contract. Celui-là surpris autant par l'infection de l'air que par l'agitation de ce nouvel exercice, ne tarδοit guere de contracter aussi la maladie. Tantôt, c'étoit une femme ou un homme qui se marioient avec des plaies encore fumantes de peste, qu'ils ne manquoient pas de se communiquer mutuellement. Enfin tantôt c'étoient des gens, dont le mal ne s'étoient purgé par aucune suppuration extérieure, en ceux-là, le venin pestilentiel n'étant ny détruit ny évacué, mais seulement assoupi, reprenoit bien-tôt son action par celle du mariage. Pour prévenir tous ces abus qui ne pouvoient que perpetuer le mal; il fut convenu entre Mr. l'Evêque & Mr. le Commandant qu'on ne donneroit des lettres de mariage qu'à ceux qui rapporteroient des certificats de santé des Medecins, que le calme de la maladie rendoit presque tous oisifs. En effet ils furent plus occupés désormais de ces visites desagréables des personnes qui devoient se marier, que de celles des malades, lesquels restoient en fort petit nombre, vers la fin de Novembre.

Si le peuple n'avoit paru oublier ses malheurs que par la joye des nouveaux mariages , on ne devoit pas craindre qu'une ceremonie honorée par le premier miracle du Sauveur , autorisée par les loix , neccessaire à la société irritât de nouveau le Seigneur contre nous , pourveu que tout s'y passât selon les regles de la bien-seance chrétienne : mais ce qui pouvoit nous attirer encore sa colere , ce sont les vols , les brigandages , & une infinité d'autres crimes , dont nous n'oserions retracer icy les horreurs , & desquels les mal-faiseurs se promettoient l'impunité de la part des hommes par les troubles de la Contagion , & du côté du Ciel par la grace qu'il venoit de leur faire en les garantissant , ou en les sauvant d'un mal , dont ils voyoient périr tant d'autres. Le bras du Seigneur étoit encore levé sur nous , que l'on voyoit parmy le peuple un débordement general , une licence effrenée , une dissolution affreuse. Les uns s'emparent des maisons desertes par la mortalité , les autres forcent celles qui sont fermées , ou qui ne sont

gardées que par des gens hors d'état de faire quelque résistance. On entroît dans celles où il ne restoit que quelque malade languissant, on enfonçoit les Garderobes, & on enlevait ce qu'il y avoit de plus précieux, souvent on pouffoit la sceleratesse jusqu'à se delivrer de la vûe d'un témoin importun, qui n'avoit plus que quelques momens de vie, & ces énormes crimes beaucoup plus fréquens dans le fort du mal, que dans les derniers periodes, étoient souvent commis par ceux qui servoient les malades, par les Corbeaux qui alloient enlever les morts, par ceux qui servoient dans les Hôpitaux, lesquels par les déclarations qu'ils arrachotent des malades, étoient informés de l'état de ces maisons abandonnées, & dont les malades leur remettoient souvent les clefs. Nous en avons déjà touché quelque chose ailleurs : cette licence étoit encore plus grande à la Campagne où l'éloignement des Bastides, & la liberté de vaguer dans la nuit favorisoient ces criminelles expéditions. On doit penser que dans la suite ces hardes vo-

lées dans des maisons infectes durent nous donner de nouveaux malades, & pouvoient même entretenir le mal.

Des defordres aussi criants ne pouvoient pas durer sous un Commandant, dont la droiture & la fermeté tenoit toute la Ville en haleine. Comme c'est à la faveur des ténèbres que les scelerats s'enhardissent à commettre leurs crimes, il fit une Ordonnance qui défendoit aux gens inconnus d'aller par la Ville dès que la nuit commenceroit, & aux Personnes connues après la retraite sonnée à 9. heures, & jusques à cette heure de ne sortir qu'à la lueur d'un flambeau. Il fit fermer les lieux publics, les Cabarets, & ces maisons de débauche si pernicieuses à l'innocence; les Patrouilles & les Rondes se faisoient régulièrement, on fit des recherches exactes & severes dans la Ville & à la Campagne. Les Prisons furent bien-tôt remplies de ces Malfaiteurs, on decouvrit bien-tôt toutes ces hardes volées & recelées tant à la Ville qu'à la Campagne, on dénicha toutes ces femmes qui n'ont d'autre occu-

pation que celle de corrompre la jeunesse, & on soutient ce bon ordre par de fréquentes exécutions qui reprimerent la licence, & firent bientôt cesser ces crimes publics si capables d'allumer toujours davantage le courroux du Ciel.

Ces Criminels étoient jugez par la Chambre de Police. Ce Tribunal où présidoit Mr. le Commandant devenu comme Souverain, & jugeant prévotablement & en dernier ressort pendant la Contagion, étoit composé des quatre Echevins, de trois Procureurs & de quelques Praticiens, & Mr. Pichaty Avocat de la Communauté y faisoit la fonction de Procureur du Roy. Cette chambre fut établie sur des Lettres patentes obtenues par les Echevins dans les pestes précédentes, de nos Roys Prédecesseurs, de celui, qui est aujourd'huy le rendre objet de nos vœux & de nos plus douces esperances. Il ne paroît pourtant pas qu'il ait eû la même intention, puisque par sa declaration du 27. Octobre dernier concernant les procès criminels qu'il s'agira d'instruire dans les Villes & Lieux infec-

tés du mal contagieux , il ordonne
 1^o. que dans les cas ordinaires , qui
 se jugent à la charge de l'apel , les
 procès criminels qu'il s'agira d'in-
 truire dans les Villes & Lieux in-
 fectez du mal contagieux , ou qui
 en sont ou seront suspects seront
 instruits & jugés par les Juges or-
 dinaires, s'il y en a de résidents aux-
 dits Lieux , ou en leur absence par
 les Consuls avec des Avocats ou
 gradués au nombre de trois au
 moins 2^o. Les Sentences par eux
 rendues qui ne contiendront point
 de condamnation à des peines cor-
 porelles , ou infamantes , & qui
 n'imposeront que des peines pecu-
 niaires jusqu'à cent livres & au des-
 sous , seront exécutées par provi-
 sion nonobstant oppositions, ou apel-
 lations quelconques & sans y pré-
 judiciaire. 3^o. Et à l'égard des Senten-
 ces , qui porteront peines de mort,
 Torture , Galères , ou autres peines
 corporelles ou infamantes , même
 des peines pecunaires excédentes
 la Somme de cent livres , il sera
 surcis à l'exécution desdites Senten-
 ces , jusqu'à ce qu'autrement en ait

„ été ordonné par nôtre dit Parle-
„ ment de Provence , à l'effet de quoy
„ les procès sur lesquels lescdites Sen-
„ tences auront été rendues seront
„ employées au Greffe de nôtre ditte
„ Cour après avoir été trempés dans
„ le vinaigre , &c. 40. Lescdits procès
„ seront distribués aux Conseillers de
„ nôtre ditte Cour , pour en être par
„ eux le rapport fait dans les Chambres
„ où lescdits procès devront être ju-
„ gés , après lequel rapport il sera or-
„ donné que lescdits Accusés seront
„ de nouveau ouïs , & interrogés par-
„ devant les Juges , dont est apel ,
„ sur les faits resultants du procès ,
„ dont l'extrait sera joint à l'expedi-
„ tion de l'Arrêt , qui ordonnera ce
„ dernier interrogatoire , & qui sera
„ envoyé auxdits Juges , sur le veu
„ duquel interrogatoire , il sera pro-
„ cédé au jugement du procès , ainsi
„ que nôtre ditte Cour l'auroit pû
„ faire , si l'accusé avoit pû être en-
„ tendû sur la selette , ou derriere
„ le Bureau suivant l'usage ordinai-
„ re , &c.

Cette Declaration enregistrée au
Parlement le 18. Novembre fut en-

voïée par les gens du Roy dans tout le ressort. Mr. Pelissier Avocat du Roy en ce Siege l'ayant reçüe, la fit publier & afficher, il la fit signifier aux Echevins qui ne crurent pas qu'elle regardât les Villes où il y avoit des Commandants comme à Marseille, d'autant mieux que tous les Officiers de justice se trouvoient absens, sur cette signification. Mr. de Langeron aiant fait mettre un Corps de garde au Palais, la chambre de Police continua d'administrer la justice pendant la contagion, & de juger les Criminels; elle fit diverses condamnations à Mort, aux Galeres, & à d'autres peines, dont l'exécution ne contribua pas peu à reprimier ce débordement general de toute sorte de crimes, & à contenir les malfaiteurs. Toutes les affaires civiles furent aussi portées à ce Tribunal, devant lequel on voïoit plaider de jeunes Etudiants en droit, qui par ces fruits precoces ont fait voir ce que l'on doit attendre de leur maturité. Cette Chambre se trouva d'abord accablée d'une infinité d'affaires que les malheurs du temps fai-

soient naître, & surtout par ces bizarres successions, à quoy tant de morts *ab intestat*, & celle de tant de familles entières donnoient lieu. On établit aussi un Commissaire pour les inventaires qui ne manquoit pas de besoin dans ce triste tems, & un Trésorier pour recevoir les dépôts, c'est-à-dire, l'argent que l'on trouvoit dans les maisons abandonnées & dans celles où il ne se presentoit point d'héritier certain; car on en trouvoit beaucoup d'argent ches les petites gens; ce qui nous fait voir qu'ils avoient au moins de quoy se garantir de cette extrême misere, à laquelle on voudroit attribuer aujourd'huy la maladie presente.

Si le Peuple oublia bien-tôt ses malheurs passés, les Medecins de Montpellier perdirent aussi bien tôt le souvenir du danger qu'ils avoient couru. Les premiers se replongerent dans leurs anciens desordres, dès que la contagion calma, les seconds reprirent leur premiere erreur, dès que le danger parut diminué. Ils étoient venus à Marseille dans le mois d'Aoust prévenus de cette opinion d'Ecole qu'il

n'y a point de maladie contagieuse , & que celle-cy n'étant qu'une fièvre maligne ordinaire n'avoit d'autre contagion , que celle de la terreur qu'elle inspiroit. Fortifiez dans leur sentiment par celui d'un Savant Medecin , auquel ils ne tienpent pas moins par les sentimens d'estime qui lui sont dûs , que par les liaisons du sang & de l'amitié , ils furent pourtant ébranlés à la premiere vûe de nos malades. Ils commencerent à chanceler , & n'osant pas déclarer dans leur raport à S. A. R. que c'étoit la peste , ils attribuent pourtant la propagation du mal au peu de *précaution* (disent-ils) *qu'on a prise jusqu'icy de separer les infectez de ceux qui ne le sont pas.* Précaution inutile si la maladie n'étoit pas contagieuse. Ils la croioient donc alors cette contagion. Ce fut bien pis quand ils revinrent à Marseille y traiter les malades , car dans ce premier voyage ils n'avoient fait que les visiter sans en traiter aucun : frappés de l'état de tant de malades , des accidens de la maladie , de sa resistance à tous leurs remedes , du grand nombre de morts ,

de celle même de leurs domestiques ,
& des Chirurgiens; qui étoient venus
avec eux , ils avoient hautement la
contagion , & firent même voir qu'ils
la craignoient ; non qu'ils n'ayent
toujours bien païé de leurs person-
nes, car ils ont toujours approché
les malades avec beaucoup de ferme-
té & de courage , & nous leur de-
vons la justice de le publier ; mais
ils nous laissoient entrevoir qu'ils
n'étoient pas tout-à-fait sans crainte
pour la contagion , tant par leurs
discours que par certaines reserves ,
& par des précautions qu'ils pre-
noient en particulier. Vers la fin
du mois d'Octobre & en Novem-
bre que le danger de la conta-
gion fut presque passé , se vo-
iant heureusement rechapés , ils
commencerent à chanceler dans leurs
sentimens , & enhardis d'un jour à
l'autre par la diminution du mal &
par celle du péril , ils commencerent
à nier hautement la contagion , &
d'insulter en quelque maniere à la ti-
midité de ceux , qui la craignoient.
Oubliant alors qu'ils avoient été eux-
mêmes de ce nombre. On en verra

bien-tôt les preuves quand nous rapporterons les ouvrages qu'ils ont publié sur la maladie.

Il n'en fut pas de même des Médecins de Marseille, dont quelques-uns prévenus comme les autres de la même opinion contre les maladies contagieuses, & également pleins d'estime pour son Auteur, s'étourdissoient sur la vue du péril à la faveur de ce préjugé, que la vérité des faits contraires leur fit bien-tôt abandonner; ceux qui étoient les plus affermis dans ce sentiment furent les premiers frappés de mort, ou de maladie. Neantmoins en changeant d'opinion, ils ne changerent pas de conduite, & convaincus de la contagion, ils visiterent les malades avec la même liberté & le même courage qu'ils avoient montré, avant qu'ils se fussent détrompés de leur erreur, qu'ils n'eurent pas honte d'avouer, mais qu'ils se garderent bien de reprendre quand le danger fut passé: Rien ne leur paroissant plus injuste & plus contraire au bien public que d'entretenir les peuples dans une fausse sécurité contre une maladie,

dont les suites sont si funestes, ne poussons pas plus loin nos réflexions sur une matiere qui va bien-tôt revenir.

Le Public attendoit cependant des uns & des autres qu'occupés d'une seule maladie, ils se réuniroient pour convenir entre eux de la maniere de la traiter. Qui le croira? Que douze Medecins aient été rassemblés près de dix mois dans une Ville pour le traitement d'une seule maladie, sans avoir jamais daigné se réunir & conferer ensemble pour trouver, si non la véritable cause du mal, au moins un remede efficace, ou pour fixer la véritable methode de le traiter. On les voioit au contraire se partager en diverses bandes & former pour ainsi dire, différentes sectes; Le public fut d'autant plus scandalisé de cette division, qu'il avoit vû au commencement du mal les Medecins de la Ville s'assembler tous les soirs aux Capucins avec leurs Chirurgiens pour se communiquer leurs observations. Ils ont même tenté dans la suite de faire cette réunion avec les Etrangers, qui l'ont toujours refusée; Ceux mêmes qui auroient dû la menager

l'ont toujours rejetée, gardant en cela une conduite bien contraire aux avis & aux ordres du celebre Medecin pour lequel ils ont marqué tant de deference, & qu'ils déclarent dans leur Livre avoir choisi pour guide.

CHAPITRE XXI.

Quatrième & dernier periode de la Peste. Medecins envoyés dans le Terroir.

Nous voicy arrivés au dernier periode de la maladie, & à la fin de nos malheurs. La Ville a bien déjà repris un aspect plus agréable; on commence à voir du monde dans les Ruës, les aproches de l'hyver en font revenir quelques-uns de la Campagne, la necessité des affaires rapelle les autres; mais cependant la mortalité a laissé un vuide affreux dans la Ville; ce n'est pas tant la crainte du mal qui empêche le monde de sortir que la solitude de nos Ruës & des places publiques. Car dans ce dernier periode qui comprend le mois de De-

cembre & de Janvier de la nouvelle Année, à peine tomboit-il cinq ou six malades par Semaine. La consternation cependant où nous ont laissé tant de calamités, est encore bien grande, & personne ne se rejouit encore que ceux à qui une folle passion pour le mariage, a fait oublier les maux qu'ils viennent d'essuyer, & le danger dont ils sont réchappés.

Les Hôpitaux commencent aussi d'être un peu au large, & on commence même d'en diminuer le nombre. Dès la fin de Novembre on avoit détruit ceux des Convalescens & de Rive-neufve, & on avoit transporté le reste des malades, qui s'y trouvoient dans celui du Mail. Il n'a pas été possible d'avoir un état de cet Hôpital des Convalescens, nous avons déjà dit qu'il a toujours été dans une confusion, qui n'a pas permis d'en savoir aucun détail : celui de Rive-neufve n'étant que pour ce quartier, n'étoit pas d'une considération à mériter qu'on en donne l'état, n'y ayant gueres eu au delà de cent malades. Il ne resta donc plus que deux Hôpitaux celui du Mail, & la Charité, Dans

celuy-cy on reçut en Decembre 153. malades, on en perdit 85. & il en sortit 86. Convalescens : en sorte qu'il n'y resta plus que 225. malades. Dans celuy du Mail il entra ce même mois 40. malades de la Ville & 63. du Terroir en tout 103. & il en mourut 58. de la Ville, & 37. du Terroir en tout 95. par où l'on voit que la maladie avoit fort diminué dans la Ville, mais qu'elle continuoît dans le Terroir.

Le calme de la maladie excita encore plus l'ardeur du Peuple pour entendre la Messe. Le dé.eglement dont nous avons parlé, n'étoit pas si general qu'il n'y eut encore des âmes fidelles, qui ne se laissoient point entraîner au Torrent de la corruption ; & qui touchés de leur malheur, & de celuy des autres, ne pensoient qu'à fléchir la colere du ciel par une sincere conversion & par de ferventes prieres ; qui enfin persuadées que la Messe est la plus efficace de toutes, marquoient un grand empressement d'assister à ce saint Sacrifice. Mr. l'Evêque ne crût pas devoir différer davantage de contenter la devotion

des fidèles. Tout l'invitoit à s'y rendre, son zèle pour la gloire de Dieu, & le salut des âmes, les empressements du Peuple, le calme de la maladie, la liberté & la sûreté de la communication, à laquelle les Habitans commençoient de s'accoutumer; Pressé par ces puissants motifs, il fit une Ordonnance le 6. Decembre par laquelle il regla que l'on dresseroit un Autel à la porte des Eglises, où l'on diroit tous les jours une Messe par tout à la même heure qu'il assigna; afin que par-là, le Peuple étant plus dispersé, la communication fut moins dangereuse. On disoit les autres Messes dans l'intérieur des Eglises portes fermées, & pour donner la consolation de l'entendre à ceux, que la crainte du mal retenoit encore dans leurs maisons: on avoit soin de les avertir par un signal de cloche, qui marquoit les différentes parties de la Messe. On ne sauroit pousser plus loin l'attention pour contenter la pitié des fidèles. Une semblable Ordonnance fut rendue le 13. du même mois pour les Eglises de la Campagne, où il y avoit en-

core

ore bien du monde , & cet ordre a été continué tous les mois suivans.

Lorsque la Ville commençoit à être tranquille , la Campagne étoit encore dans le trouble ; les Medecins de Marseille , qui ont toujours eû fort à cœur le salut de leurs Compatriotes , se trouvant oisifs comme tous les autres par le grand nombre de Medecins , & par le peu de malades qu'il y avoit dans la Ville , & voyant ceux de la Campagne denués de tout secours , présenterent un Mémoire dans lequel ils proposoient les moïens de les secourir , s'offrant eux-mêmes pour cela. Un projet si conforme aux intentions d'un Commandant , qui travailloit avec tant de succès à prévenir tout ce qui pouvoit entretenir le mal , ne pouvoit pas manquer d'en être bien reçu ; il en ordonna l'exécution ; & pour cela on divisa tout ce Terroir en quatre parties , à chacune desquelles on destina un Medecin , un Chirurgien & un Garçon, & les Medecins de la Ville furent chargés de cet employ. Ils partoient tous les matins , & revenoient le soir coucher à la Ville ; ils portoient avec

Q

eux les remèdes nécessaires qu'ils distribuoient eux-mêmes aux malades ; comme le Terroir de Marseille est vaste , ils alloient à Cheval chacun dans son Département accompagné de son Chirurgien & du Garçon , qu'il envoioit quelque-fois d'un côté d'autre, suivant les besoins des malades. Ils commencerent ce pénible exercice vers la mi-Decembre , & le continuerent tous les mois suivans jusques à la fin du mal. Les Capitaines des quartiers du Terroir recevoient des Commissaires, les rôles des malades de leur Département, les remettoient tous les jours aux Medecins, qui sur ces rôles alloient visiter les malades dans les Bastides & par-tout où ils étoient appelés ; car l'ordre n'étoit pas moins exact à la Campagne que dans la Ville , & le Commandant y avoit si bien réglé toutes choses , que ce Peuple dispersé dans une vaste Campagne gardoit la même police , que s'il avoit été rassemblé dans une même enceinte.

Les Medecins trouverent dans ces Bastides les mêmes désolations qu'ils avoient déjà vues dans la Ville ; c'est

là qu'ils virent tout ce que la misère, la frayeur, & l'abandonnement ont de plus triste & de plus rebutant ; ils trouvoient la plupart de ces malades rélegués dans des Etables, dans les Greniers à foin, & dans les endroits les plus sales ; Plusieurs couchés sur la dure, d'autres abandonnés dans des grottes & dans des lieux écartés hors de la portée de tout secours. Tantôt c'étoit toute une famille languissante du même mal sans pouvoir se secourir l'un l'autre ; Tantôt c'étoit un Pere qui avoit secouru sa femme & ses enfans, & avoit rendu à tous le dernier devoir, & qui se voyoit luy-même privé de l'un & de l'autre, ou bien une Mere autant accablée de l'affliction de se voir seule, que de la violence de son mal ; Tantôt enfin c'étoit des petits enfans, restes infortunés d'une nombreuse famille entierement éteinte, qui ne leur a laissé pour tout héritage que la cruelle maladie, qui l'a faite périr ; Mais ne réveillons plus ces tristes idées, laissons les imaginer par tout ce que nous en avons dit cy-dessus. Nous remarquerons seulement qu'il falloit

Qij

que ces Medecins fussent animés d'un zele bien vif & bien charitable, pour courir ainsi la campagne dans la saison de l'année la plus rigoureuse, exposés à toutes les injures de l'air, à lavûë des plus affreuses miseres, aux travaux les plus rudes & les moins agréables. La Terreur étoit si grande dans ces Bastides, qu'on ne leur donnoit aucune retraite, on n'osoit pas seulement les approcher, ils étoient obligés de porter avec eux de l'avoine pour leur Chevaux, & de quoy faire leur halte, obligés de la faire en rase campagne; heureux quand on leur ouvroit une Ecurie pour retraître. Ce sont pourtant là ces Medecins contre lesquels on a formé de si indignes soupçons, & qu'on a osé accuser d'inaction.

Comme on fait par tradition que dans le Levant la Peste finit ordinairement au solstice d'Été, c'est-à-dire, vers la saint Jean, on s'attendoit que celle-cy, qui avoit commencé en ce temps-là finiroit aussi au solstice d'hyver, c'est-à-dire vers la Noël; D'autant mieux que l'on voit souvent les constitutions des maladies épide-

miques ou populaires suivre les revolutions des saisons , qui vont ordinairement d'un équinoxe ou d'un solstice à l'autre. La nôtre a suivi à peu près le même cours. Nous pouvons assurer qu'il n'a paru que très peu de malades dans le reste de ce période , qui a duré jusques à la fin de Janvier. Cependant on ne peut pas dire qu'il ait fini tout-à-fait au solstice d'hiver , puisqu'après ce temps-là il tomba encore quelques nouveaux malades , & qu'il y en avoit encore beaucoup à la campagne. On passa les fêtes de la Noël sans pouvoir les solemniser par les exercices de Religion ordinaires ; Il fallut se contenter d'entendre une Messe basse , que l'on continuoît de dire à la porte des Eglises. Mr. l'Evêque n'oubloit pas de reveiller de temps en temps la piété des fidèles par tous les actes de Religion , que la conjoncture du temps luy permettoit. Le dernier jour de l'année il fit une procession au tour des Ramparts portant le saint Sacrement , & précédé du reste de son Clergé , que le mal avoit épargné ; Il donnoit la be-

nediction aux portes de la Ville , & dans les endroits où étoient les fosses pour attirer la miséricorde du Seigneur sur nous , & sur ces infortunés Defuncts , que cette calamité avoit privé de la sépulture Ecclesiastique. Le Peuple édifié de la pitié de son Pasteur témoignoit beaucoup d'empressement à le suivre dans cette procession , & ce ne fut qu'avec peine qu'on le retint par des Soldats , qui suivoient la procession avec une modestie tout-à-fait édifiante.

1721.

Enfin la nouvelle année 1721. commença sans faire cesser la consternation publique , on ne vit point les Amis & les Parents se renouveler par des visites réciproques , les marques d'amitié & de tendresse , qu'ils avoient accoutumé de se donner le premier jour de l'an , & toute cette cérémonie d'amitié se réduisit à se souhaiter en Rue , à mesure que l'on se rencontroit , une année plus heureuse que la précédente. Il sembloit même que l'on pouvoit se le promettre ; Car il n'y avoit presque plus de malades dans la Ville : ce qui paroitra encore mieux par l'état des

Hôpitaux, qui diminuoit considérablement d'un mois à l'autre. En effet dans celui de la charité on ne reçut en tout Janvier que 113. malades, il en mourut 53. & il en sortit 115. Convalescents. Dans l'Hôpital du Mail on reçut en Janvier 41. malades de la Ville, & 165. du Terroir, en tout 206. Il en mourut en ce même mois des premiers 17. & des seconds 73. en tout 90. Car dès ce temps-là on commençoit à faire transporter dans l'Hôpital du Mail tous les malades de la campagne, où le mal faisoit encore bien du ravage : ce qui n'étoit pas d'un petit embarras, & pour les Commissaires du Terroir, & pour ceux qui commandent dans la Ville, où le mal diminuoit à vûe d'œil. Car on ne voit plus tomber les malades que de loin en loin, encore ce ne sont que de petites gens, que la pauvreté ou l'avarice porte à se servir des hardes infectées, ou qui par imprudence entrent dans des maisons encore suspectes.

On commençoit donc à se rassurer, lorsqu'un nouveau malade qui tomba le 15. Janvier, & en qui on

Q iij

*Extrait
lui-même*

ne pouvoit soupçonner rien de semblable troubla toute la Ville ; Ce fut la femme d'un Medecin , qui étoit un des quatres destinés à visiter les malades de la Campagne , & ce qui effraïa davantage ce fut la mort prompte de cette femme en 24. heures , & la chute de son fils le même jour , qui étoit l'unique qui luy restoit. Tout le monde fut touché du malheur de ce Medecin , qui avoit déjà essuyé luy-même diverses atteintes du mal , & perdu le reste de sa famille dans le mois de Septembre. A tous ces chagrins , on ajouta encore celui de l'enfermer en Quarantaine dans sa maison après la mort de sa femme , & de l'y laisser pendant 40. jours en proie à sa douleur , & à tous les objets qui la renouvelloient. On crût aparemment sa communication plus dangereuse quand il traitoit son fils malade chès luy , que quand il visitoit 30. ou 40. malades par jour à la Ville ou à la Campagne ; Plus dangereuse encore que celle des autres Medecins & Chirurgiens , de ceux-mêmes des Hôpitaux , qui étoient libres dans la Ville : ou bien peut-être

de la peste de Marseille. 369
 voulut-on qu'il donna luy-même l'exemple de cette severe police, qu'il avoit inspiré aux Magistrats dès le commencement de la contagion, & qui avoit été si peu suivie jusqu'alors. Un homme cependant qui avoit si bien servi sa Patrie, sembloit meriter d'autres égards. Cette maladie n'eut pourtant d'autre suite, & on ne vit presque plus de malades de consideration dans la Ville. Ce dernier période finit fort tranquillement. Le calme dont on avoit joui pendant ces deux derniers mois, avoit donné le temps aux Medecins de faire imprimer leurs Ouvrages, & aux Magistrats de travailler à la desinfection des maisons & des Eglises; Nous allons rendre compte de l'un & de l'autre.

CHAPITRE XXII.

*Divers Ouvrages imprimés sur
la Peste.*

LA maladie diminuant tous les jours de plus en plus dans ce

Qv

dernier periode , & les temps devenans toujours plus sereins & plus tranquilles , donnerent lieu à toute sorte de personnes d'exercer leur talent d'écrire. Le champ étoit vaste , & la matiere feconde. Les troubles & les désordres de la contagion , des défolations extrêmes , une mortalité générale , des événemens singuliers étoient un sujet bien digne d'un Historien. Une maladie aussi extraordinaire ne pouvoit qu'exciter la curiosité des Medecins ; l'un & l'autre fournissoient aux Poëtes des grandes idées , & de quoy faire briller leur talent. On vit d'abord la Ville inondée de ces trois sortes d'écrits , qui ne servirent pas moins à divertir le public qu'à l'amuser. Nous avons crû devoir rendre compte de tous ces differents ouvrages ; & ce chapitre sera pour ainsi-dire , l'histoire littéraire de nôtre peste , dans lequel nous nous contenterons de rapporter en historien fidelle le jugement du Public sur tous ces ouvrages , sans y rien mettre du nôtre que quelques reflexions répandues çà & là.

On vit d'abord paroître diverses

relations fort courtes & fort succinctes, qui n'étoient proprement que des lettres écrites à des amis, dans lesquelles on se contentoit de décrire le desordre de nos Ruës & de nos places publiques, comme l'objet le plus touchant & le plus extraordinaire. A ces petites relations succeda un discours sur ce qui s'est passé de plus considerable à Marseille pendant la Contagion. Je ne sçay si ce discours a été prononcé quelque part, mais je sçay bien qu'il meritoit de l'être. Les malheurs de la Contagion y sont décrits d'une maniere bien touchante, & bien vive; Les fréquents passages de l'Ecriture, & les sentiments de pieté dont il est rempli, nous font croire que c'est quelque Ecclesiastique, qui en est l'Autheur. En quoy il est plus reprehensible d'avoir reproché leur fuite à nos Curés, tandis qu'ils ont tous faits publiquement leurs fonctions, & que la pluspart sont morts dans le glorieux exercice de leur ministère. Ce sont des faits qu'il n'est pas permis d'ignorer à ceux qui écrivent de semblables histoires. La Relation la plus étendue est celle de Mr. Pi-

Q vj

chary Avocat de la communauté intitulé, *Journal abrégé de ce qui s'est passé en la Ville de Marseille pendant la Peste tiré du Memorial de la Chambre du Conseil de l'Hôtel de Ville.* Une Relation fondée sur une semblable piece ne peut être que très fidelle; c'est peut-être pour l'être trop qu'elle fut supprimée, & les exemplaires enlevés dès qu'elle parut. Ce fruit de six mois de travail, quoyque très legitime, puisqu'il étoit né le 10. Decembre dans sa maison paternelle fut pourtant étouffé dans la naissance, sans qu'on en sache la raison. Ce que l'on en fait de certain, c'est que ceux pour la gloire desquels il avoit été fait, en furent les plus mécontents. On trouve mauvais que le Conseil de la Communauté révéle des choses qu'on a interest de tenir secretes. L'un se plaint qu'il passe legerement sur ses exploits; L'autre n'aime pas à s'y voir de niveau avec ceux, à qui il le croie supérieur; Celuy-cy trouve à dire qu'on relève en luy des petitesse, tandis qu'il peut fournir la matiere d'un éloge le plus magnifique; & tous se

*l'Hôtel
de Ville.*

recrrient qu'il mette le gouvernail de la Ville en d'autres mains, que celles qui doivent naturellement le tenir. Enfin quoyque l'Autheur y répande par tout les loüanges à pleines mains, il a eu le malheur de ne contenter personne. Le Public de son côté auroit souhaité n'y pas voir certains faits deguisés, d'autres altérés, & d'autres passés sous silence. Cet Ouvrage est pourtant assez exact, les traits y sont vifs, les tours variés, nos malheurs y sont décrits avec une éloquence fastueuse, & la maladie *faisant raste de tout* y est peinte au naturel. Le malheureux succès pag. 16 de cette relation couta la vie à toutes les autres, & fut cause qu'elles ne virent pas le jour; chacun craignit le même sort pour la sienne, & tous ces Autheurs aimoient mieux les supprimer, que de renoncer au droit de dire la vérité.

Il n'en fut pas de même de nos Poëtes; plus hardis que les Historiens, ils donnerent un libre effort à leur esprit, & usèrent de toute la liberté de la Poësie. On vit paroître diverses odes sur la Peste: toutes mar-

quent quelque talent dans leurs Auteurs , mais aucune ne remplit parfaitement un sujet si vaste , si intéressant , & qui fournit de si belles idées. La sincérité se fait distinguer dans les unes , la pitié dans les autres , & en toutes c'est toujours le triste spectacle des mourants & des morts. Quelques-unes étoient accompagnées d'une Paraphrase sur le *miserere* , & d'autres prières en vers si nécessaires dans la conjoncture. Enfin les Provençaux aimant à rimer , chacun tâchoit de charmer l'ennuy de sa retraite par ces sortes d'amusemens. De jeunes gens que la cessation des divertissemens publics mettoient dans la nécessité de chercher des plaisirs innocens , voulurent s'en procurer un par l'impression d'une Epître en vers , qu'avoit fait un jeune Capucin pour faire épreuve de son talent. Le bon Religieux ne se méfiant pas du dessein de cette Jeunesse badine , leur lacha ces vers qu'ils firent imprimer avec ce titre , qui marque assez le caractère de la pièce, *fruit precoc, ou operation admirable de l'esprit original du seraphique Pere Frere*

Corneille qui n'a encore que vingt-deux ans. Cependant la qualité de l'Autheur, & le sujet de son Epître sembloient meriter un peu plus de ménagement. Le dernier Ouvrage de Poësie, qui parut, fut une Epître à Damon qui contenoit le recit de nos malheurs precedée d'une Epître dedicatoire à Mr. de Marseille, & suivie d'une Paraphrase en vers sur le *Miserere*; cette piece est pleine des sentimens de cette pieté sincere qui réluit en la personne de son Autheur: on voit qu'il a de l'esprit, mais non pas du talent pour la Poësie.

Les Médecins sont ceux qui ont fait le plus gémir la presse & les Imprimeurs, car leurs Ouvrages ont eû le moins de débite. Un Medecin de cette Ville ayant envoyé un mémoire à un de ses amis à Lion, qui luy avoit demandé quelques éclaircissémens sur la maladie, on crût qu'il pouvoit être de quelque utilité. Un fameux Medecin de Lion le fit imprimer tout informe, qu'il étoit avec un aversissement à la tête, qui ternit un peu le mémoire du Médecin de Marseille. Celuy-cy se ressent de la négligence

qui regne ordinairement dans les lettres particulieres; celui-là au contraire est un ouvrage travaillé & fort poly, dans lequel le siffler des vers pestilentiels est mit dans tout son jour, & soutenu dans toutes ses parties d'une maniere capable de luy donner toute la vraye-semblance, que peut recevoir la plus ingénieuse fiction. Le Medecin de Marseille retoucha dans la suite ses observations. Il ne les fit pas imprimer, mais il les fit passer entre les mains de Mrs. Chicoyneau & Verny pour leur inspirer le dessein de se réunir tous ensemble dans un pareil Ouvrage, en faveur des autres Villes de la Province qui commençoit d'être affligées du même malheur, ces Medecins bien loin d'entrer dans ses vûes, crurent qu'il vouloit faire imprimer ses observations, & prendre avantage sur eux; à quoy certainement il ne pensoit pas. Pour le prévenir il se hâterent de composer leur ouvrage sous le titre de *Relation succinte touchant les accidents de la Peste de Marseille, son prognostic & sa curation*. Il fut d'abord suivi d'une Lettre latine en reponse à Mr. de Fornés Medecin

de Barcelonne envoié par le Viceroy de Catalogne à Montpellier , pour s'informer de la maladie de Marseille. Dans la suite ils firent réimprimer leur relation , & ils y joignirent des observations faites sur les malades & sur les ouvertures des cadavres , & des reflexions sur les unes & les autres.

Cet ouvrage excita d'abord les plaintes & les murmures de tous les Médecins & Chirurgiens Etrangers , de ceux de la Ville & de tout le Public. Les Premiers furent indignés de voir Mrs. Chicoynéau & Verny se separer d'eux , & se mettre à part avec Mr. Soulier Chirurgien , & surtout ceux à qui la qualité de Professeur sembloit donner plus de droit d'y être unis. Les Chirurgiens étrangers , qui avoient travaillé avec eux , & qui se croyoient dans le même rang que Mr. Soulier , ne virent cette distinction qu'avec peine , & surtout M. Nelatton , qui par sa fermeté & son application superieures à celle des autres , meritoit bien d'y avoir place. Les Médecins de la Ville furent moins surpris de cette réserve ,

Pag. 14.
de la
Relat.

à laquelle ces Messieurs leur avoient donné lieu de s'attendre par leurs manieres ; mais ils ne purent voir de sang froid qu'ils osassent leur reprocher publiquement leur désertion & leur inaction, tandis que dans leur premier voyage à Marseille ils les ont trouvés tous en exercice, qu'ils les ont conduit eux mêmes chés les differents malades, & que dans le second ils les ont trouvés la plupart morts ou malades. Est-ce par l'inaction que l'on gagne l'un ou l'autre ? D'ailleurs tous ceux qui en ont été garantis ont travaillé pendant toute la contagion dans la Ville, dans les Hôpitaux & à la Campagne. Enfin les uns les autres ne trouvent rien moins dans cet Ouvrage que cette sincérité qu'on y fait sonner si haut par tout. Pemièrement ils disent que leurs observations sont conformes à celles de leurs collègues, qui ont travaillé de concert avec eux ; tandis qu'il est de notoriété publique qu'ils ont toujours restés unis tous trois sans se communiquer ny conferer avec qui que ce soit des autres Médecins & Chirurgiens ; que bien loin que leurs ob-

Pag. 11.
de la
Relat.

servations aient été conformes à celles des autres, elles leur sont tout-à-fait contraires; puisqu'aucun d'eux n'a approuvés les cinq classes des malades, & encore moins la troisième composée de la première & de la seconde, qui à ce qu'on dit, n'a jamais existé que dans leur livre; & qu'enfin de tous ceux qui ont traité les malades, aucun n'a éprouvé un succès favorable des purgatifs donnés après l'émétique dans le cours de la maladie, & encore moins des prises laxatives avec le sené 20. Ils disent encore qu'ils se sont conformés aux intentions de l'illustre Mr. Chirac premier Médecin de S. A. R. On fait pourtant que par toutes ses Lettres il leur recommandoit de s'unir, & de conférer avec les autres Médecins, & qu'ils n'ont jamais daigné le faire. 30. Ils avancent hardiment qu'ils ont cru devoir rejeter la méthode d'extirper ces tumeurs (les Bubons) qui étoit en usage avant qu'ils entrassent dans cette Ville. Quoy que ce soit un fait public & constant, que cette méthode étoit inconnue en cette Ville avant leur arrivée, & qu'ils sont

Pag. 4.
Chap. 134.
des Observ.
serv.

Pag. 24.
de la
Relat.

les seuls Médecins qui l'ont faite pratiquer ; parce qu'ils étoient seuls dans cette opinion que tout le venin se cantonnoit dans la glande , & qu'en l'extirpant on emportoit par là tout le venin. Enfin on a remarqué que les observations qu'ils donnent pour singulieres ne sont rien moins que cela , & qu'elles roulent sur des cas , qui ont été très communs & très familiers dans cette maladie. Nous passons tous les autres sujets de plainte des Médecins contre ce Livre. Il ne nous convient point d'entrer dans leur querelle ; à eux le débat. Ne verrons-nous jamais les Médecins d'accord entre eux , & ferons-nous toujours obligés de confier nôtre vie à des gens , qui ne s'accordent le plus souvent que pour trouver les moïens de la détruire ?

Le Public ne fut pas plus satisfait de l'ouvrage de Mrs. Chicoyneau & Verny que les Médecins. Quoyqu'ils eussent pris le soin de faire distribuer des exemplaires de leurs observations dans les meilleures maisons de la Ville , elles ne firent que confirmer le jugement qu'on avoit formé sur la

premiere relation. Il attendoit d'eux un ouvrage qui repondit à leur reputation, & a l'idée qu'il en avoit conçûe: Il se promettoit de leur part des explications savantes & recherchées sur la nature de la maladie & de sa cause, des découvertes utiles sur les moïens de la guérir. Il comptoit que de fameux Médecins, qui n'avoient jamais voulu se confondre avec les autres, se distingueroient d'eux par la beauté de leurs ouvrages, par leur érudition, par la nouveauté de leurs découvertes, par la sûreté de leur prognostic & de leur pratique: que ceux qui avoient osé reprocher aux uns leur inaction, aux autres des préventions indignes, agiroient eux-même plus efficacement, & ne donneroient pas dans des préventions encore plus vaines: que ceux qui attribuoient la grande mortalité de cette Ville au préjugé, où l'on y étoit de l' incurabilité du mal, feroient bien-tôt cesser ce faux préjugé par la guérison de plusieurs malades. Enfin il croioit que des Médecins distingués par leur rang & par leur mérite sauroient se mettre au dessus de cette indigne passion de déprimer les

Pag. 11.

de la

Relat.

autres, si ordinaire au commun des Médecins ; au dessus de ces vaines *jaillances* qui vont à se tout attribuer & à vouloir insinuer que les autres n'ont rien fait ; au dessus de cette petite vanité, qui s'aplaudit des moindres choses, & qui tire avantage de tout.

On doit juger qu'elle fut la surprise du Public, quand il ne trouva dans cette relation qu'une énumération simple & décharnée des symptômes de la maladie, dont il avoit déjà fait une triste expérience : quand au lieu d'une explication exacte de la nature du mal & de sa cause, il ne vit dans la Lettre latine qu'un aveu sincere de leur indigence sur ce point, qui laissa même dans le désespoir de pouvoir jamais y parvenir ; quand il ne trouva pour toute cause du mal que la terreur, qui mettoit en jeu les causes ordinaires des maladies ; quand il vit que dans le 3. Periode les malades traités par ces Médecins si actifs, & assistés de tous les secours ne laissoient pas de mourir comme auparavant : qu'ils n'avoient rapporté d'autre utilité des ouvertures des Cadavres que

Pag. 4.

celle d'appuyer leur nouveau système ,
 & de donner pour cause du mal ce
 qui n'en est que l'effet : que leur
 pratique n'étoit ny plus sûre ny leur
 pronostic plus fidelle que ceux des
 autres : qu'ils y mettent la peste de
 niveau avec les fièvres putrides & ma-
 lignes , dont les plus grossiers avoient
 si bien senti la différence : qu'ils ne
 proposent d'autre remède , que ceux
 dont on avoit déjà reconnu la foi-
 blesse & presque l'inutilité : que bien
 loin de corriger le préjugé d'*incura-*
bilité du mal , ils n'avoient fait que le
 fortifier davantage par le petit nom-
 bre des malades , qu'ils avoient gué-
 ris : qu'enfin leurs ouvrages étoient
 remplis de ces traits sourds inutiles
 à toute autre vûe que celle de dépri-
 mer leurs collègues , & de jeter des
 injustes soupçons sur leur conduite.

Pag. 11.

de la

Relat.

Pag. 33.

Tel est icy le jugement du public
 sur les Ouvrages de Mrs. Chicoyneau,
 Verny , & Soulier ; dans lequel il
 semble qu'il y ait de l'ingratitude à
 juger si peu favorablement des per-
 sonnes , qui sont devoiées à son sa-
 lut. Cependant il est en droit d'exiger
 de ces mêmes personnes , qu'ils n'a-

74. 149.

des Ob-

serv.

busent pas de sa credulité , & qu'ils ne fassent pas entrer dans les instructions qu'ils luy laissent , des vûes particulieres plus capables d'affoiblir sa confiance que de la ranimer. Je ne say même si la pluspart de ceux qui ont ainsi jugé des ouvrages des Médecins de Montpellier , ne s'autorisent pas dans cette espece d'ingratitude par leur sentiment touchant la Contagion. Quoyqu'il en soit il est constant qu'on ne sauroit prendre le change , ny le donner sur des faits publics , & qui se sont passés à la vûe de toute une Ville.

Après cela oserions-nous hazarder icy quelques reflexions. Que ceux qui ne voient la Peste que de loin , ne la regardent que comme l'effet d'une terreur publique , c'est une opinion qu'on peut leur passer; s'ils la voioient de plus près , ils sont assés de bonne foy pour avoüer leur méprise, & assés jaloux de leur reputation pour ne pas s'entêter contre l'experience. Mais que des Médecins , qui sont sur les lieux, témoins de ses ravages , de la rapidité de ses progrès , de sa resistance à tous les remedes , de la violence &
de

de la bizarrerie de ses symptômes, *Page.*
 s'opiniâtrent à soutenir un paradoxe 83.
 aussi extraordinaire, c'est vouloir de-
 mentir l'expérience, c'est compro-
 mettre son honneur & celui de sa
 profession, c'est imposer à la credu-
 lité publique. Quand on voit ces
 Médecins ramener tout au principe
 de la peur, la donner pour unique
 cause du mal, de sa *communicabilité*,
 de la mort des malades, & d'un nom-
 bre infini de malades, rapporter la
 guérison de tous les autres à un ca-
 ractere d'esprit, ferme dans les per-
 sonnes même les plus timides & les
 plus foibles par leur âge & par leur
 sexe, & faire entrer dans les causes
 de ces guérisons la fermeté de ceux,
 qui les traittoient. Quand on les voit,
 dis-je, faire revenir à toutes les pa-
 ges d'un Livre ces mêmes idées, & les
 mêmes manieres de les exprimer. Peut-
 on se refuser au legitime soupçon
 que ces Médecins ne s'abandonnent
 à leurs préventions; ne pouffons pas
 plus loin cette reflexion, & conten-
 tons nous de les renvoyer là-dessus aux
 agréables Lettres à la Duchesse.⁽¹⁾

Je passe ce qu'ils disent des mau-

*(1) Lettres écrites d'Orléans à la Duchesse de Berry. Paris. Sans date.
 (d'Orléans)*

vais alimens , & des autres sources du mal ; je veux bien leur rendre la justice de croire qu'ils ne les regardent que comme des causes occasionnelles à l'égard de quelques malades. Car après tout, ces causes particulières peuvent-elles faire commencer la maladie , & luy donner naissance , font-elles capables de la perpétuer ? Et peuvent-elles convenir à tous ceux, qui en ont été attaqués ? Ils reconnoissent , il est vrai , une première cause , un levain pestilentiel ; ils le font sortir dans leur Lettre latine de ces caisses fatales aportées du Levant , ils relevent la fatalité de ces caisses par la célèbre comparaison de la boîte de Pandore ; mais la peur & les autres causes reviennent plus souvent sur la scene que le levain pestilentiel ; elles y jouent par tout le premier rôle , & le levain semble n'y être amené que par bien-seance. Que peut-on penser encore de leur sentiment sur la Contagion ? d'un jour à l'autre ils se sont enhardis à la nier. Nous les avons vû varier là-dessus ; mais n'entamons pas cette matiere. Si la mort de 40. mille âmes n'a pas pû les en convaincre ,

tous les raisonnemens du monde ne sauroient le faire.

Il semble pourtant qu'il est nécessaire de détruire les préventions du peuple sur la terreur du mal, qui l'empêche de se secourir les uns les autres, aussi bien que celles, qui regardent la Contagion, & qui causent un si grand dérangement dans les Provinces, dans les Royaumes, & si je l'ose dire, dans toute l'Europe; Cela est vray; mais pour les détruire ces préventions, il ne faut pas donner dans l'extrémité opposée, qui n'est pas moins contraire au bien public. Pousser la terreur du mal jusques à l'abandonnement des malades, c'est une barbare cruauté; étendre la crainte de la Contagion au delà du temps, & des mesures suffisantes pour en purger tout soupçon raisonnable, c'est troubler la société, c'est y mettre un dérangement général. Mais aussi regarder la Peste comme une maladie ordinaire, & persuader aux gens de s'y livrer avec une entière liberté, c'est les exposer au danger de périr & de faire périr tous les autres. Nier absolument la Contagion & inspirer

R ij

au peuple une téméraire confiance, c'est donner lieu à tous les desordres & à tous les malheurs, dont nous gémissons encore, de se répandre dans toute une Province, & dans tout un Royaume. Il ne faut rien outrer dans une matière de cette importance; & pour ne pas donner dans aucune de ces facheuses extrémités, il n'y a pour la Contagion qu'à la réduire dans ses justes bornes, & établir sur des faits constants, & bien avérés des regles sûres pour le commerce & pour la communication en temps de Peste. C'est ce que les Médecins auroient pû faire dans cette occasion, s'ils avoient été plus unis, & si dégagés chacun de ses préventions & des vûes particulières, ils avoient fait un traité en commun, dans lequel ils auroient donné des regles sûres & sinceres pour tout ce qui regarde cette maladie. Ce travail auroit été plus glorieux pour eux, & plus utile pour le public, que tous ces mêmes ouvrages qui ne donnent que des idées fausses ou tout au moins imparfaites de la Peste, & dans lesquels ils n'ont fait entrer que des vûes particulières. Il est à souhaiter

que quelqu'un de ceux, qui ont été employés pendant la Contagion, libre de tout engagement, réponde à l'attente du Public sur un semblable ouvrage.

Pour ce qui est de la terreur du mal ce n'est pas dans une vaine Philosophie qu'il faut chercher des motifs propres à porter les hommes à la surmonter. La Religion est une ressource plus sûre & plus abondante, où l'on doit puiser des motifs plus forts & plus puissants pour exciter la charité des fidèles, que tous ces specieux raisonnemens d'une fausse speculation. Qu'on leur laisse prendre les mesures & les sages précautions que la prudence humaine suggere, que la médecine enseigne, que l'expérience autorise, & que la Religion permet; mais en même temps qu'on leur dise avec saint Jean, *qu'ils doivent donner leur vie pour leurs freres, que personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.* Qu'il y a une étroite obligation de le faire par charité, que c'est là un précepte formel, où il n'y a ny équivoque ny obscurité, nous devons

1. *Joan.*
c. 3. v.
11.

Joan.
c. 15.
v. 13.

R iij

*Quale
n. cum est
d. i. i. f.
f. i. m.
quod
p. f. s. il-
la gras
f. i. m. ?
Explo-
rat ius-
ritiam
fingulo
rum.*

*Alu
marci-
rum
Rui-
nard.
Edition,
am. stelo.
dam.
fol. 185*

dit saint Jean , qu'on leur represente
comme autre-fois saint Cyprien aux
Habitans de Carthage , que cette
Contagion & cette Peste , dont leur
Ville est affligée , n'est qu'une épreu-
ve générale que Dieu a voulu faire
de leur charité. Qu'on leur apprene
ce que les sains doivent aux mala-
des, ce que les enfans doivent à leurs
Peres , ce que les Peres doivent à
leurs enfans , ce que les maris & les
femmes , les maîtres & les domesti-
ques se doivent reciproquement : qu'
on leur dise qu'ils doivent s'exposer
les uns pour les autres , & sacrifier
leur propre vie pour se rendre les uns
aux autres l'assistance necessaire. Qu'
on leur propose l'exemple de J. C.
sur lequel saint Jean fonde cette obli-
gation , celui de tant de Saints , ce-
lui même des infidelles du Levant :
qu'on leur rapelle encore l'exemple
des premiers Chrétiens, & surtout de
ceux d'alexandrie , qui au raport de
saint Denis leur Evêque , *sans crainte
du peril visitoient les malades , les ser-
voient assidûement , & leur donnoient
des remedes , quoyqu'ils fussent assu-
rés qu'en exerçant ces actes de cha-*

rité , ils contractoient bien-tôt la même maladie ; ce que saint Denis exprime d'une manière , qui fait comprendre qu'ils le faisoient de gayeté de cœur , & avec une liberté entière ; ils pouissoient même leur charité plus loin , ils fermoient dit-il , les yeux & la bouche aux mourans , ils lavoient les morts , les habilloient , & les portoient en terre sur leurs épaules , & ceux qui leur rendoient ce pieux devoir le recevoient bien-tôt des autres qui éprouvoient bien-tôt le même sort ; les Gentils , continue-t'il , faisoient tout le contraire , dès que quelqu'un tomboit malade , ils le mettoient dehors , ils fuyoient ceux qui leur étoient les plus chers , & s'ils venoient à mourir , ils les jettoient dans la rue , où il les laissoient sans Sepulture , fuyant leur aproche crainte de la mort qu'ils ne pouvoient pas éviter avec toutes leurs précautions.

Tels sont les motifs par lesquels on doit rassurer le Peuple , infiniment plus puissants & plus propres à l'encourager à se secourir les uns les autres en temps de Peste , que tous ces vains systèmes d'une nouvelle médecine, qui

R iij

ne peuvent tout au plus qu'étourdir l'esprit , ou pour mieux-dire , l'imagination sur la vûe du péril, mais qui sont incapables d'inspirer cette charité chrétienne & héroïque , qui peut seule nous mettre audessus de la crainte des dangers , & nous rassurer contre les fraïeurs de la mort , quand il faut nous y exposer pour sauver nos freres. Cette digression nous a paru nécessaire pour détruire une erreur d'autant plus dangereuse , qu'elle est soutenüe par de celebres Médecins ; nous ne prétendons pas par là extenuer leur mérite, mais seulement rendre à la verité ce que nous luy devons. Revenons à présent à notre histoire littéraire.

CHAPITRE XXIII.

Suite des Ouvrages imprimés sur la Peste. Nouvelles decouvertes.

POur appaiser les murmures des Médecins & Chirurgiens étrangers , Mrs. Chycoineau & Verny leur proposerent de réunir leurs observa-

tions pour en faire un corps d'ouvrage avec la relation succinte. Ils firent diverses conférences pour ce sujet, dans lesquelles chacun rapporta ses observations, mais il leur fut impossible de convenir, soit par rapport au rang où chacun devoit être placé dans cet ouvrage, soit parce que la plupart des observations des autres Médecins se trouvoient contraires aux cinq Classes, & à la méthode proposées dans la Relation succinte, dont Mrs. Chicoyneau & Verny ne voulurent pas se départir.

Mr. Deidier avoit déjà donné au Public ses observations, dont trois avoient été imprimées à Lyon, & quatre à Valence. Ces observations sont faites avec beaucoup d'exactitude, l'inspection des excréments marque une attention fort scrupuleuse, & une grande tranquillité de la part de l'Observateur. Partout ce sont les mauvais alimens, & la terreur du mal, qui sont les causes de la maladie. La couleur verdâtre des excréments soutient cette conjecture; il n'a garde de reconnoître la Contagion, il ne donne pas dans une idée si com-

R v

mune, il la laisse au commun des Médecins, il aime mieux recourir aux causes ordinaires des maladies: il nous donna ensuite diverses Lettres, qu'il avoit écrites à divers amis sur le mal; La première à Mr. Montreslé Médecin de Valence avoit paru à la tête des Observations cy-dessus. Autre Lettre à Mr. Fize Médecin & Professeur de Mathématiques à Montpellier. Autre Lettre à Mr. Maugue Médecin de l'Hôpital Royal à Strasbourg. Ces deux dernières sont pourtant les mêmes à quelques mots près; Réponse de Mr. Maugue qui est très bien écrite, autre Lettre de Mr. Montreslé à Mr. Deidier, & Réponse de celui-cy au même. Enfin autre Lettre de Mr. Fabre Médecin du Martigue à Mr. Deidier. Nous ne saurions entrer dans tous les raisonnemens de Médecine, qui sont répandus dans toutes ces Lettres, ce sont toujours les mêmes idées des mauvais alimens, des indigestions, de la peur, qui reviennent dans les Lettres comme dans les observations, dans lesquelles on voit que l'un s'est gorgé de figues, l'autre a mangé du mauvais pain.

celuy-cy a commencé d'avoir peur , aucun n'a pris son mal par la communication avec un autre malade. C'est toujours le même entêtement contre la contagion , & sur-tout contre celles des marchandises infectées ; Il explique bien la nature de la maladie par la coagulation du sang , & celle-cy par les dispositions , que luy donnent les causes ordinaires ; mais il garde un profond silence sur la première cause , qui le coagule , & qui met en œuvre ces funestes dispositions. Enfin toutes ces Lettres ne sont qu'un commerce reciproque de louanges , que ces Médecins se donnent , & auxquelles le Public ne prend aucune part.

On vit paroître en même temps une Lettre de Mr. Pons Médecin à Mr. Bon premier Président à la Cour des Comptes à Montpellier , qui la fit imprimer. Ce Médecin avoit eu moïen de bien examiner la maladie dans l'Hôpital du jeu de Mail , où il avoit été placé , & où il a travaillé avec autant d'aplication que de succès. Il établit dans cette Lettre une analogie entre la petite verole & la

R vj

peste, & il admet dans l'air une semence de l'un & de l'autre : Ce parallèle est assez bien soutenu dans cette Lettre, & il n'y auroit qu'à le vérifier, & à le perfectionner pour rendre la méthode de traiter la peste aussi sûre que celle de la petite vérole. Quoyque ce Médecin, soit assez de bonne foy. Pour n'avoir pas donné cette analogie comme une pensée nouvelle, mais seulement comme une idée que tout Médecin pouvoit saisir, & appliquer à sa manière, on n'a pas laissé, de luy en faire un crime, & de luy envier l'honneur, qui pouvoit luy en revenir. Gens accoutumés à se tout attribuer, & à rabaisser le mérite des autres ont revendiqué cette pensée comme un vol, qui leur avoit été fait : nous verrons bien-tôt quelque procès intenté sur ce vol, la chose n'est pas sans exemple.

*Page. 7.
observ.*

Parurent ensuite les observations de Mr. Maille un des trois Médecins envoyés de Paris & Professeur à Cahors ; elles sont précédées d'une Lettre à Mr. Calvet son Collegue & son Doyen, auquel il envoie ses observations. La Lettre nous montre d'abord

la fin qu'il s'y propose ; Car elle débute par des loüanges , qu'il donne successivement à tous ceux , qu'il veut se rendre favorables. Après ces éloges si bien amenés , ce Professeur fait une legere description de l'état de nôtre Ville , & il ne manque pas de s'arroger comme les autres , la gloire *d'en avoir banni l'esprit de crainte & de terreur , de nous avoir rassuré par son exemple , & de nous avoir inspiré de la confiance.* A voir ce Médecin faire ainsi le brave , ne diroit-on pas qu'il a visité tous les Pestiferés de Marseille ? Peut-on voir sans émotion un Médecin insulter aux autres par une fausse bravoure : après une legere description de la maladie , qu'il ne nomme pourtant jamais , il fait quelques raisonnemens sur sa cause. Il ne veut point que ce soient des miasmes contagieux aportés dans des marchandises du Levant, & cela pour deux raisons , 1^o. parce qu'on entre , *Page. 3^o* dir-il ; *dans les maisons infectées, qu'on manie les hardes des morts, qu'on transporte & qu'on refait leur matelas sans prendre le mal.* Comment peut-on oser avancer des faits aussi contraires

à la vérité ? Ce n'étoit pas par un simple attouchement passager , mais par l'usage des hardes infectées que le mal se communiquoit. 2°. parcequ'il ne connoit pas l'action de ces miasmes comment ils peuvent agir puissamment sur d'autres corps sans se détruire , passer de l'un à l'autre & porter dans tous le desordre & l'abattement. Il n'y a rien en tout cela qu'on ne puisse bien concevoir avec une attention médiocre , & quand on ne le pourroit pas, devons-nous mesurer les forces de la nature par celles de nôtre génie ? Je ne le conçois point , donc cela n'est pas ; un Professeur peut-il trouver cette conséquence legitime ? Il aime mieux reconnoître pour cause du mal les mauvais alimens , le bled pourri dans le fond des Vaisseaux, les fruits, les fèves , il pouvoit y mettre encore les pois. Que ce Médecin étoit peu instruit de l'état de nôtre Ville s'il avoit daigné s'en informer , on luy auroit dit qu'avant la peste ny pendant sa durée , il n'y a jamais eü disette de bled , que ces bleds pourris dans le fond des vaisseaux ne sont achetés que pour la Volaille & pour

les Cochons , & qu'il n'y a en cette Ville que les Forçats , dont les fèves soient la nourriture ordinaire , ils n'ont pourtant pas été les plus maltraités du mal ; Enfin partout c'est la digestion troublée par la fraïeur & par la crainte ; sur ce pied la personne n'auroit échapé à la maladie , car il n'en est aucun qui ait été exempt de cette crainte ; Eh ! comment s'en seroit-il garanti luy-même ? C'est pourtant à la faveur de cette crainte , que les plus prudens se sont sauvés du malheur commun.

Les observations ne contiennent rien d'extraordinaire que l'attention du Médecin à suivre les malades jour par jour ; au reste elles chantent comme la Lettre , si une mere meurt en 24. heures , c'est parcequ'elle occupée *du danger qui menaçoit son fils* , & si le fils entre en phrenesie , c'est parcequ'il est effrayé de la *mort de sa mere*. Voilà toujours mes gens qui ramènent tout à la peur. C'est là leur grand ressort qu'ils font mouvoir comme ils veulent. Ils n'osent pas mordre à la pomme , & nous apprendre d'où est venue cette peur dans le premier

malade, & dans les enfans. Ce sont toujours les indigestions, qu'ils nous disent donc par quelle fatalité les indigestions de 1720. ont produit la peste, tandis qu'elles ne produisent que des maladies ordinaires les autres années? Comment est-ce qu'elles la produisent dans des Villes séparées l'une de l'autre par une troisième, qui reste saine? S'ils y joignent une cause générale, qui donne le ton, & le mouvement aux causes ordinaires, qu'ils la nomment donc cette cause générale, s'ils veulent nous persuader qu'ils la reconnoissent. Enfin dans tout cet ouvrage le mot de Peste & celui de Contagion ne s'y trouvent pas une seule fois, l'Auteur a toujours été sur ses gardes là-dessus; comme il envoioit ses observations dans son Pais, il a craint sans doute que ces mots n'y portassent la terreur, & par conséquent la maladie.

Tous ces ouvrages des Medecins firent comprendre qu'ils avoient d'autres vûes que celle d'éclaircir la maladie, & qu'ils ne faisoient que suivre le ton qu'on leur avoit donné; & dès lors la peste devint un païs de

conquête, ou chacun crût avoir droit de faire des excursions. Deux Marchands oisifs par la suspension de leur commerce, s'aviserent de redresser les idées des Medecins par un petit ouvrage intitulé *le système populaire sur la peste*. Il consiste en différentes lettres, que ces Negocians s'écrivent l'un à l'autre ; les premières roulent sur ces plaisanteries si souvent rebatuës, que l'on fait sur les Medecins & sur leur art, quand on n'a besoin ni de l'un ni de l'autre. Ils y exposent les variations des Medecins sur la maladie presente, & enfin dans la troisième, ils expliquent ce système populaire, qui consiste à croire que la peste étant un fleau du Ciel, elle n'est pas moins au-dessus de la connoissance des Medecins que de leurs remedes. Ils prouvent le premier article par l'Ecriture, & le second par le propre aveu des Medecins, & par le petit nombre des guérisons qu'ils ont operées ; ils leur reprochent même de n'avoir pû sauver aucun de leurs Chirurgiens & Garçons dont il a péri un si grand nombre. Ils se retranchent pour tout remede à la simple tisane & à quel-

que léger cordial, selon l'usage du Levant, où la maladie est familière. Ils appuyent leur pratique par cette réflexion, que la peste attaquant plus les pauvres que les riches, elle ne demande que les alimens & les remèdes les plus simples; comme si Dieu eût voulu les proportionner à leur état, & nous marquer par-là qu'il s'en réserve la guérison, que nous ne devons attendre que de lui. Voilà quel est ce système populaire, dont la contagion fait le principal fondement. Un ouvrage qui attaquoit de front la faculté, ne pouvoit pas le faire impunément : un Ecclesiastique de cette Ville prit sa défense, & il y eût de part & d'autre une multitude de petits écrits, qui divertirent le Public pendant un fort long-tems.

Un adversaire infiniment plus redoutable s'éleva contre ce système populaire, c'est Mr. Boyer Medecin de la Marine à Toulon, qui dès le commencement de cette contagion nous avoit envoyé de cette Ville une dissertation sur la peste de Marseille, dans laquelle il attribuoit cette maladie à des sels vitrioliques, & dont

nous ne rendrons aucun compte ,
 parce qu'elle ne fût pas imprimée ici.
 Ce Medecin donc , soit qu'ayant lû
 le sistême populaire , il ne pût souf-
 frir que des prophanes eussent la te-
 merité de s'ingerer dans les misteres
 de la Medecine , soit qu'il voulut
 combattre l'erreur de la contagion ,
 qui commençoit à se répandre dans sa
 Ville comme ici , ce Medecin , dis-je,
 nous envoya de Toulon où il étoit
 enfermé dans l'Arsenal , un Ecrit in-
 titulé , *Refutation des anciennes opi-
 nions touchant la peste*. Il prétend par
 cet ouvrage détruire les préjugés de
 l'enfance & de la credulité publique ,
 & combattre les erreurs & les pré-
 ventions populaires qu'il réduit à qua-
 tre. 10. *Que la peste est un fieu du*
Ciel , qui ravage les peuples qui ont
irrité sa colere. 20. *Que c'est une ma-*
ladie cruelle que l'on ne guérit pas.
 30. *Qu'elle se communique.* 40. *Que*
ses vrais préservatifs sont la flamme
& la fuite , quatre chefs dont cet Au-
teur va nous montrer le faux , & éta-
ler aux yeux de toute la Provence les
abus funestes qui naissent de semblables
préventions. Il attaque le premier

Pag. 5.
6.

chef par la différence des tems, nous ne sommes plus sous le regne de David, la peste de ce tems-là ne dura que trois jours, & celle de Marseille a duré près de dix mois; de plus, les circonstances du lieu lui ont donné l'être. Sur le second, qui osera, dit-il, nier que la peste soit une maladie ordinaire? Les Pays Orientaux n'en sont-ils pas tous les ans infectés? Le Nord en est-il exempt? Il soutient ces raisons par la comparaison des peripneumonies, des fièvres malignes & pourpreuses, de la petite verole, &c.

Page. 7.

Page. 9.

ce sont, dit-il, autant de pestes qui n'épouvantent point, parce qu'on est accoutumé à leurs ravages, & après il s'écrie, quel aveuglement! Il cessera cet aveuglement, quand on lui verra guérir la peste aussi facilement que toutes ces maladies. Il décrit ensuite les maux que cause la terreur de la peste, c'est un cahos, dit-il, où chacun court au précipice: il regarde la peste comme un mal connu & qui n'est pas incurable, il se déchaîne contre tous ceux qui insinuent le contraire, & cela en homme qui veut corriger les erreurs & les préventions popu-

lares. Contre le troisieme chef, qui est celui de la contagion ou de la *communicabilité* de la peste, & qu'il dit être le plus difficile à combattre; il oppose les raisons les plus victorieuses. Pag. 11. 12.
 On en va juger; 1°. il oppose la Lettre latine de Mrs. Chicoyneau & Verny, qui nient la Contagion. Mais n'est-ce point là ce qu'on appelle dans l'Ecole une petition de principe. 2°. Leur exemple en ce qu'ayant communiqué de près avec les malades, ils se sont garantis du mal; Pour deux hommes sauvés malgré la communication, combien d'autres en a-t'elle fait périr? 3°. en 1654. La Ville d'Arras a été desolée par la peste, & *elle n'a nulle correspondance dans le Levant*, mais n'y a-t'il point d'autre peste que celle qui vient par contagion? L'Auteur reconnoit qu'il y en a, puisqu'il cite une autre peste de la même Ville en 1710. qu'il dit être venue des Champignons. Nous passons les autres raisonnemens de l'Auteur, ils sont tous de la même force. Enfin après s'être bien esgrimé contre la contagion, il se radoucit, & il en avoue le danger, en reduisant à cer-

Pag.
17.

taines bornes la communication nécessaire pour contracter le mal, *il faut dit-il, habiter sous le même Toit, boire, manger, & coucher ensemble; C'est ainsi qu'on l'entend de la Contagion des personnes.* De tous ces raisonnemens il en tire cette maxime *que la crainte d'une communication mal entendue ne doit pas nous empêcher de faire notre devoir: cette proposition, dit-il, n'est pas censurable; cela est vrai, mais celle qui la suit merite une severe censure, les mauvais alimens seuls semblent déclarer les veritables fondemens de la peste, & la terreur qui la suit, les sources inevitables de la mortalité.* C'est ici l'écho de Mrs. Chicoyneau & Verny; il ne fait que répéter ce qu'ils ont dit: il poursuit dans le même stile les inconveniens des preservatifs de la fuite & du feu, qui sont le quatrième chef; on lui passera celui-ci, pourveu qu'il nous accorde le premier. Ce Medecin a eû l'occasion de faire valoir ses maximes, mais les ravages que la peste fait à Toulon nous les rendent toujours plus suspectes.

Le traité du Medecin de la Mari-

ne ne fût pas long-tems sans réponse. Mr. Peissonel jeune Medecin de cette Ville le refute, & le suit pied à pied dans un ouvrage qui a pour titre, *Dissertation sur les opinions anciennes & nouvelles touchant la peste*; il ne faut pourtant pas prendre ce titre à la rigueur, car l'Auteur n'entre pas fort avant dans la matiere: il se contente seulement de faire quelques raisonnemens très-communs & très-sensibles sur les quatre chefs soutenus par Mr. Boyer. Il regarde ces chefs comme l'opinion de tous les Modernes, & il leur oppose les sentimens populaires qu'il prend pour celui des Anciens. Enfin il balance les inconveniens de part & d'autre, & il se déclare pour les derniers. Si on doit louer l'émulation des jeunes gens, qui se hâtent de donner des preuves de leur application & de leur zele pour le Public, on doit aussi les avertir que ces productions prématurées, qu'on ne se donne pas le tems de digerer, & qui ne remplissent pas tout ce qu'elles promettent par un titre magnifique, marquent toujours un défaut de justesse & d'exactitude; cependant

toute la Ville applaudit à cet ouvrage, qui favorise l'opinion commune. Il n'y a que le Medecin de Toulon, qui l'a regardé comme un effort inutile d'un Pygmée peu digne de sa colere & de son ressentiment : il n'en a pas agi de même avec Mr. Deidier, avec lequel ils se sont batus rudement par des lettres très-aigres & très-vives, dont les copies ont couru dans le Public, & nous pouvons dire que cette scene n'a pas été des moins divertissantes de toutes celles que les Medecins ont donné dans cette Ville.

Il n'est pas jusqu'au Frere Victorin Quêteur des Augustins Reformés, qui ne se soit crû en droit d'écrire sur la peste par une lettre à un de ses amis. Ce Frere avoit bien montré d'autres talens que celui de Quêteur, mais on ne lui sçavoit pas encore celui d'être Phisicien & Chimiste : il se propose dans cette lettre d'expliquer la nature du mal, ses remedes, & la maniere de s'en préserver. Il reconnoit diverses pestes qui affligent les hommes, les animaux, & même les plantes ; il les attribue aux exhalaisons minerales, & celle de Marseille

à la contagion des marchandises infectées apportées du Levant. Il n'étoit pas possible qu'un Frere Laic s'éleva au-dessus de ces idées communes. Il explique la nature du mal & de sa cause, par un sel volatil acre, d'une nature vitriolique & arsenicale, qui coagule le sang. Pour guérir cette maladie, il ne demande qu'un remède propre à détruire ce sel veneneux, & il croit l'avoir trouvé dans le mercure, en le combinant avec les autres remèdes, selon les indications que présente l'état du malade, tels que sont les sudorifiques, les absorbans, & les évacuans, ce qui lui donne lieu de parcourir les différentes préparations du mercure, parmi lesquelles il adopte l'*athyops mineral*, & le cinabre, qu'il préfère même au premier. On ne sçait où est-ce que ce Frere a si bien appris à connoître le mercure? Il continuë par la maniere de traiter les bubons & les charbons, & il apuye sa methode par sa propre experience, & par celle de quelques malades qu'il dit avoir guéri, viennent ensuite les moyens préser-vatifs qu'il met dans l'éloignement de

S

410 *Relation Historique*

tout commerce , dans l'usage des bons alimens , des remedes propres à rendre le sang fluide , & dans les parfums. Quoique cet ouvrage ne soit pas fort regulier , on peut dire pourtant que le nom de l'Auteur en rehausse le prix. Je ne sçai même s'il ne pourroit pas entrer en parallele avec les autres , je sçai bien au moins que le Public lui a donné la préférence.

Enfin Mrs. Chicoyneau & Deidier voulurent nous faire leur adieu par un dernier ouvrage qu'ils nous laisserent chacun en partant. Le premier par une lettre de Mr. Lamoniere Medecin de Lyon , & sa réponse à ce Medecin ; il laissa l'une & l'autre en partant chez l'Imprimeur. Et le second par une découverte singuliere qu'il communiqua aux puissances de cette Ville , avant que de partir. Les lettres du premier ne roulaient comme les autres que sur des complimens reciproques , & la réponse n'est qu'une confirmation des sentimens avancés dans ses autres ouvrages. La terreur & la crainte y sont mises dans tout leur jour , & la prétendue contagion

de la peste de Marseille. 411
 y est détruite de fond en comble : véritablement il y reconnoît une première cause qui met en branle toutes les autres , mais il garde toujours un profond silence sur la nature de cette première cause ; il dit seulement qu'elle est la même que celle des maladies épidémiques. Mais en voilà assez pour une matière si souvent rebatue. Mr. Deidier nous a laissé quelque chose de plus curieux & de plus nouveau , non seulement il a travaillé pour l'avenir , mais il a encore poussé ses recherches dans le passé. Mr. Pons l'avoit déjà fait avant lui , il avoit découvert que la peste étoit dans Marseille , non seulement avant le mois de May de 1720. qui est le tems de l'arrivée de ce Vaisseau , que nous regardons comme la source de nos malheurs , mais même dès l'année précédente 1719. & pour cela il a fouillé dans nos Registres mortuaires , & il a trouvé qu'en ce tems-là plusieurs Personnes étoient mortes de la peste. Il a cherché dans les familles , & il a reconnu des gens de tout âge & de tout sexe , qui en cette même année de 1719. avoient eu des symp-

S ij

Ode 2.
lib. 3.

tomes de cette maladie. Pour prouver le premier article, il nous cite des morts subites de quelques personnes connues, arrivées cette même année, & il nous dit que ces morts subites étoient des avant-coureurs de la peste. Si cela est cette peste a été bien lente dans ses progrès, & il faut avouer qu'Horace a bien raison de dire que la peine qui suit le coupable est d'autant plus terrible qu'elle est plus lente & plus long-tems suspendue. Pour le second article, il a fait une exacte recherche de tous ceux qui avoient eu des boutons, des furoncles, des charbons, & autres tumeurs cette même année, il a gratté leurs cicatrices, & il y a aperçu d'anciens vestiges de peste. Malheureux aveugles que nous étions, Marseille nourrissoit la peste dans son sein sans le sçavoir.

Mr. Deidier s'y est pris d'une autre maniere, il a employé tour à tour les experiences & les raisonnemens, pour prouver que la peste, qui fût à peine reconnue par ses Collegues dans le mois d'Août, étoit pourtant dans Marseille avant le mois de May,

& dès l'année précédente. L'Apoticaire de l'Hôpital du Mail, qui est aussi Medecin, fit quelques expériences sur des chiens ; il injecta aux uns par diverses veines de la bile des pestiferés ; il en mit à d'autres dans des playes faites exprès, & ces animaux parurent malades, & moururent dans quatre jours, avec des charbons & des bubons, à ce qu'il dit, cette bile mêlée avec de l'esprit de vitriol devint verte d'un vert d'herbe, l'esprit de nitre la rendit noire, & le sel ou l'huile de tartre lui redonna sa couleur jaune & naturelle. Il avoit aperçu qu'un chien qui rodoit depuis long-tems dans cet Hôpital, où il mangeoit les glandes arrachées des bubons, léchoit le pus & le sang des pestiferés, n'avoit jamais paru malade, il injecta dans ce même chien de la bile pestiférée, & aussitôt ce chien fut réellement frappé de peste. Ayant communiqué ses expériences à Mr. Deidier, celui-ci les jugea propres pour servir à ses desseins & à son système, & crût devoir mettre à profit une si bonne *trouvaille* ; il bâtit là-dessus une suite de douze

observations dans lesquelles il prétend démontrer 1°. que la peste reside dans une bile verdâtre ; 2°. que les mauvais alimens , qui produisent cette bile , sont les seules causes de la peste. De ces deux principes il en tire deux conséquences ; la première que l'air ni les marchandises infectées ne peuvent point avoir produit cette maladie ; & la seconde , que la peste étoit à Marseille avant le mois de May , & par conséquent avant l'arrivée du Vaisseau du Capitaine Châtaud. Suivons l'auteur dans tous ces raisonnemens , pour être convaincus que ces principes ne sont pas plus certains que les conséquences qu'il en tire.

Les raisons qui prouvent le premier principe , sont 1°. que la bile seule injectée dans un chien , ou versée dans une playe qu'on lui a faite exprès , lui donne la peste bien marquée par tous les symptômes. Quoi qu'il en soit de cette peste communiquée au chien , & que l'on affecte dans ces observations de revêtir de tous les caractères de la maladie , a-t-on injecté quelque-une des autres hu-

meurs d'un pestiféré ? Cette épreuve étoit-elle plus difficile que l'autre , & devoit-elle échaper à un Medecin , qui veut établir un nouveau système, qu'il ne sçauroit trop bien fonder ? Nous dira-t'il que l'expérience du chien de l'Hôpital qui se nourrissoit des chairs , du sang , & du pus des pestiférés , tient lieu de toutes ces expériences ? Mais en voici une contraire. Dans l'Hôpital des pestiférés des Galeres , il y avoit un chien qui y lèchoit de tems en tems les apareils que l'on ôtoit des playes : ce chien parut malade quelque tems après , & il lui survint une tumeur à l'aîne ; alors on le tua d'un coup de fusil ; s'il m'est permis de me servir de la fameuse comparaison de la petite verole avec la peste , dont tant de gens veulent se faire honneur , ne sçait-on pas qu'on ente la petite verole , en versant du pus d'un verolé dans une incision que l'on fait à un homme sain , qui prend d'abord la même maladie. Sur cela que penser du chien qui s'est nourri si long-tems de ces humeurs pestiférées , sans en avoir paru incommodé, & qui a pris la pes-

te, dès qu'on lui a injecté de la bile infectée, sinon que s'étant accoutumé peu à peu à ces alimens infectés, il n'en recevoit aucune impression fâcheuse, comme ceux qui se sont accoutumés peu à peu à l'opium & aux poisons les plus actifs, & que la bile injectée immédiatement dans son sang, a dû y faire des impressions plus fortes que les alimens pestiferés, qui souffrent des alterations dans l'estomach & dans les premières voies.

2°. Qu'on a trouvé la vesicule du fiel pleine d'une bile verdâtre dans tous les chiens à qui on avoit communiqué la peste par l'injection de cette liqueur; si c'est la bile injectée qui a rendu les chiens malades, celle que l'on a trouvé dans leurs vesicules ne pouvoit donc pas être la cause du mal, elle n'en étoit donc que l'effet. Il en est de même de celle qui a été trouvée dans la vesicule des cadavres ouverts: pourquoi ne sera-t'elle pas en ceux-ci une production de la maladie, comme dans les chiens? Remarquons en passant qu'on ne manque pas d'avoir observé dans ces cadavres, dont il est parlé dans les ob-

servations , que le cœur & les autres viscères étoient engorgés d'un sang noir & épaissi par cette bile verdâtre, sans faire attention que ces malades cités dans la seconde observation , étoient morts subitement , & peut-être de quelqu'autre maladie que la peste ; car en ce tems-là elle ne donnoit plus de morts subites , ce n'a été qu'au commencement. Tel a été le Sr. Bourget , dont il est parlé , qui étoit un homme fort gros & fort replet , & qui après avoir bien soupé le soir , fût trouvé mort le lendemain matin dans son lit , sans aucune marque de peste ; or les Medecins nous disent que l'on trouve toujours de ces engorgemens de sang dans les sujets , qui sont morts subitement , & dont la maladie a été très-courte. Toutes les autres circonstances des découvertes faites par les ouvertures des cadavres pestiferés , sont très-bien accommodées au système , & donnent lieu de croire qu'elles ont été faites avec la même exactitude , que celles où il avoit découvert que le sang des pestiferés étoit toujours coagulé, & dont Mr. Chicoyneau a vou-

pag. 149. lu parler dans ses Observations.

Si nous soumettons les expériences & les principes de l'Auteur au raisonnement, nous les trouverons tout-à-fait contraires à l'œconomie, selon laquelle les différentes humeurs se produisent, & se distribuent dans le corps humain : car si dans un malade pestiféré il n'y a que la bile verdâtre, produite par les mauvais alimens, qui soit infectée, & que toutes les autres humeurs restent dans leur pureté naturelle, comment est-ce que ces mauvais alimens ont pu gâter la bile, sans communiquer leurs mauvaises qualités au sang dont elle se separe dans son couloir ordinaire ; & par quel canal toute l'infection du sang passe-t'elle dans la bile & dans la vesicule du fiel, sans se communiquer aux autres humeurs, qui se separent du sang, par la même mécanique à peu près que la bile ? Si le pus qui sort des playes d'un pestiféré est exempt d'infection, & ne peut point communiquer le mal, pourquoi est-ce que la supuration guérit la maladie, & que l'on en voit diminuer les symptomes à vûe d'œil, à mesure qu'elle s'avance ? Si le bubon

est la crise de la peste , comme l'Auteur l'a dit dans ses lettres imprimées, comment peut-il l'être , si l'humeur morbifique ne s'évacuë pas par la supuration du bubon ? & si elle s'évacuë , comment se peut-il qu'elle ne soit pas infectée & ne communique pas la maladie ? Enfin si la bile verdâtre est l'unique cause prochaine de la maladie , elle doit l'être aussi des symptômes ; elle doit donc se mêler à cette limphe épaisse , qui produit ces sortes de tumeurs ; mais peut-elle se mêler sans lui communiquer son vice ? Un Auteur si fécond en nouvelles découvertes , & si ingénieux à en tirer des conséquences favorables , ne manquera pas sans doute de concilier ces contrariétés , & de nous aplanir des difficultés , qui seroient embarrassantes pour tout autre que lui.

Pour nous faire recevoir le second principe , qui est que les mauvais alimens , qui ont produit cette bile verdâtre , sont la seule cause de la peste , l'Auteur devoit nous faire voir comment est-ce que les mauvais alimens de l'année précédente ;

S vj

ont pû gâter la bile à un tel point qu'elle nous ait donné la peste. Car enfin nous avons bien passé des années de disette, & de sterilité sans être affligés de ce fleau. En 1709. l'une & l'autre furent extrêmes, le froid de l'hyver fût excessif, le suc des plantes fût si épaissi qu'elles moururent presque toutes; cependant cette disette extrême & ce désordre général des Elemens & de toute la nature ne nous produisirent que des fièvres malignes ordinaires, bien différentes de la maladie d'aujourd'huy, quoy qu'on en dise, puisque les mêmes remedes qui guérissent celles-là, ont été nuisibles pour ne pas dire mortels dans celle-cy. Mais nous allons être satisfaits; quand on sçait accommoder les ouvertures des Cadavres à son système, on n'est pas en peine d'arranger les revolutions des saisons selon ses idées. Voicy comme l'Autheur se tire d'affaire là-dessus dans l'observation

„ 11. Il y eut en 1719. une disette de
 „ bled occasionnée par l'irregularité des
 „ saisons & pendant les quatre mois,
 „ qui précéderent la peste le peuple de
 „ Marseille mangea du Bled du Levant
 „ mélangé d'un tiers d'Orge „

d'avoine & de Seigle. L'Été de 1719. les chaleurs & la sécheresse furent excessives dans la basse-Provence, il n'y eut presque pas de recolte de Bled, peu de vin, & peu d'huile; pendant ces chaleurs qui durèrent tout le mois de Juin, Juillet & Aoust, il ne fit presque pas de vent, celui d'Est fut le seul qui regna très petit & fort chaud; le suc des plantes ne fut pas assez detrempe; les pores de la peau des habitants de cette contrée furent si ouverts à la transpiration, que le sang de l'homme, & le suc des plantes se trouverent depourvus de cette serosité dont ils ont coutume de se charger pour conserver leur liquidité naturelle. Aux mois de Septembre, Octobre & novembre de la même année il survint dans ce Pais quantité de pluies abondantes avec de furieux vents d'Oüest souvent redoublés sur tout le 8. le 20. Septembre & le 19. Novembre, ces pluies delaièrent un peu les liqueurs des hommes, & le suc des plantes, mais étant mêlées avec des vents très orageux, elles ne furent pas capa-

„bles de surmonter l'épaississement
 „précédent , c'est à cette irrégula-
 „rité des saisons , qu'on doit attri-
 „buer la constitution d'un sang épais
 „qui s'est disposé peu à peu à rece-
 „voir la peste , tandis que le vice
 „de la bile , qui l'a produite , s'est
 „sans doute formé par des indiges-
 „tions reiterées que les passions de l'a-
 „me surtout la peur & la crainte ont
 „occasionnées. Il paroît que l'Auteur
 n'a travaillé que sur de faux mé-
 moires ou peut-être sur l'Almanach
 de Marseille de 1719. Il faut beau-
 coup compter sur la credulité du pu-
 blic pour oser debiter une fable si
 mal concertée ; car quel autre nom
 peut-on donner à ce bizarre arran-
 gement , que l'Auteur fait de nos
 saisons si peu conforme à la verité ,
 & si peu capable de produire l'effet
 qu'il luy attribué. Ces vaines suppo-
 sitions ne meritent pas d'être refu-
 tées , le témoignage des personnes en-
 core vivantes suffit pour les détruire.
 Nous allons seulement relever un rai-
 sonnement qu'il y fait ; il dit que les
 pluies de l'Autonne ne furent pas ca-
 pables de surmonter l'épaississement

du suc des plantes , & des liqueurs des hommes causé par les chaleurs de l'Eté , parce qu'elles étoient mêlées avec des vents très orageux. Veut-il dire que les vents en dispersant les pluies les empêchent de tomber sur la terre ? elles devroient au moins causer quelque changement dans nos corps par celui qu'elles font dans l'air. Qu'il nous dise encore comment est-ce que les alterations produites dans nos humeurs par les chaleurs de l'Eté de 1719. & par les mauvais alimens de cette même année , ne nous ont donné la peste que dans le mois de Juillet de 1720. Si j'osois le renvoyer à son Hypocrate , il y apprendroit que les dérangemens , que les saisons irregulieres font dans nos humeurs , se manifestent dans la saison , qui les suit immédiatement. Or nous n'avons eû aucune maladie épidémique dans l'Automne , & dans l'Hyver , qui ont suivi l'Eté de 1719. Ils ont été même plus sains qu'en toute autre année. Ce n'est pas sur la foy d'autrui , mais sur nôtre propre experience que nous osons l'assurer.

De ces principes si mal établis il

n'en peut naître que des conséquences encore plus fausses; la première que Mr. Deidier entre dans l'observation 8. est que l'air ny les marchandises infectées ne sauroient donner la peste, & voicy son raisonnement; De tous les animaux qui respirent le même air, l'homme seul est attaqué de peste, or par les expériences cy-dessus tout chien est susceptible de peste & aucun chien n'en a été attaqué, donc la peste ne vient point de l'air, mais de quelque autre cause, qui ne peut être que les mauvais alimens *seuls capables d'attaquer la bile préféablement aux autres humeurs.* Qu'il me soit permis de retorquer l'argument contre ce Professeur. Les chiens usent des mêmes alimens que l'homme, or tout chien est susceptible de peste, donc les alimens, qui ont donné la peste à l'homme ont dû aussi la donner aux chiens. Après cela faisons-luy quartier pour le reste, & laissons luy dire tant qu'il voudra que *ces mauvais alimens attaquent la bile préféablement aux autres humeurs.*

La seconde conséquence qu'il en tire, c'est que la peste étoit à Mar-

de la peste de Marseille. 425

seille avant le mois de May , & par conséquent avant l'arrivée du Vaisseau du Capitaine Chataud. La preuve en est décisive selon luy , on en va juger. Il pose pour principe dans la première observation que les Bubons, les Charbons , les Parotides &c. sont les symptômes essentiels & distinctifs de la peste de Marseille , ensuite dans les observations 9. & 10. il prouve qu'il y a eû des personnes , qui dans les mois d'Avril , de May , de Juin , 1720. & même en 1719. avoient eû des Bubons , des Charbons & des Parotides , il nomme les malades , les rues où ils demeurent , il fait l'histoire de leur maladie avec la même confiance que s'il les avoient traités. De-là il conclut que ces personnes avoient la peste , & par conséquent que la peste étoit à Marseille , avant l'arrivée du Vaisseau du Capitaine Chataud. Il pouvoit également conclure qu'elle étoit par tout le Royaume , car il est peu de Ville , où l'on ne voye toutes les années quelques malades atteints de ces sortes de tumeurs ; mais comme nous avons à faire à un Professeur , réduisons son

raisonnement en forme pour pouvoir le convaincre qu'il n'est qu'un vray paralogisme. Il ne trouvera pas mauvais que nous luy rapellions icy les regles de l'argumentation qu'il ne luy est pas permis d'ignorer. Voicy donc son argument. Les Bubons, Charbons, & Parotides &c. sont les symptômes essentiels & distinctifs de la peste de Marseille. Or il y avoit à Marseille avant le mois de May des personnes, qui avoient de ces sortes de tumeurs, donc il y avoit à Marseille des personnes qui avoient la peste avant le mois de May. Sans entrer icy dans un jargon, qui ne seroit entendu que de peu de personnes, contentons-nous de renvoyer le Professeur à l'art de

part. 3.
chap.

11.

2. exem.
ple.

1. obs.

part. 3. penser où il apprendra que son argument n'est qu'un sophisme des plus grossiers, dont le vice saute aux yeux de ceux, qui n'ont aucune idée de logique, car tout ce raisonnement ne porte que sur cette proposition que les Bubons, les Charbons & les Parotides &c. sont les symptômes essentiels & distinctifs de la peste de Marseille. Il falloit y ajouter encore le concours des symptômes internes,

qui annoncent la maladie, & de ceux qui l'accompagnent, celui de plusieurs malades atteints du même mal ; de plusieurs morts en même temps, sa communication à ceux qui assistent les malades, en un mot la contagion ; le tout ensemble caractérise la maladie de Marseille, cette idée de la maladie qui est certainement la véritable, une fois posée, tout le reste du raisonnement tombe de lui-même ; car on voit d'abord que tous ces malades cités dans l'observation 11. n'ont eû que des tumeurs simples, qui n'étoient point revêtues de ce terrible appareil de symptômes, qui constitue la maladie de Marseille : pour en être convaincu, il n'y a qu'à constater les dates du commencement de leur maladie, de l'apparition des symptômes, & de leur mort. L'Auteur n'a point vû ces malades, il n'en parle que sur le témoignage des autres, qui peut-être n'ont pas vû par eux-même. A ces témoins suspects, j'ose en opposer un, dont la probité & l'expérience ne sauroient être revuées en doute. C'est le Médecin qui desservait l'Hôtel-Dieu dans les

mois d'Avril , May , & Juin 1720. qui avoit encore un quartier de la miséricorde des plus étendus , & qui joignoit à cela beaucoup de pratiques en Ville , lequel assure n'avoir vu dans tous ces endroits aucun malade pestiféré avant le mois de Juillet de la même année ; tous les autres Médecins de la Ville assurent la même chose. Mais c'est trop s'arrêter à combattre des raisonnemens , qui tombent d'eux-mêmes , & à détruire des faits , qui sont publiquement démentis par le témoignage de toute une Ville.

Voilà donc tout le mystère découvert , ce dernier ouvrage de Mr. Deidier vient de le déceler , & de trahir l'adresse des autres Médecins à le cacher ; tant de nouveaux systèmes inventés sur la peste , tant de fictions ingénieuses sur les causes , tant de découvertes sur les cadavres accommodées à l'une & à l'autre , tant de Lettres imprimées , tant d'observations si artistement arrangées , tant d'expériences si bien concertées , tant de menus ouvrages donnés au Public, qui ne les demandoit pas , enfin tant

de travaux & de peines que Mrs. les Médecins de Montpellier se sont donnés, tout cela n'a été entrepris que pour nous persuader que la peste étoit à Marseille avant le mois de May, & avant l'arrivée du Vaisseau du Capitaine Chataud, & qu'elle ne nous a pas été communiquée par l'infection des marchandises, ou des personnes venues sur ce Navire. Ils ne l'ont déclaré qu'en partant, & jusqu'alors nous ne savions que penser, quand nous voyons de fameux Médecins, qui ne manquent ny de lumieres, ny d'expérience, donner dans des opinions si extraordinaires, & affecter de faire revenir certaines idées dans tous leurs ouvrages; tout cela nous confirmoit dans l'ancien préjugé, & nous faisoit croire que la peste étoit au dessus de la connoissance des Médecins & de leurs remedes. Il n'en est pas de même aujourd'hui que leurs vûes nous sont connues, nôtre surprise cesse, nous voyons de quoy il s'agit, & nous laissons à chacun la liberté d'en juger.

Il faut pourtant avouer que nous avons de grandes obligations à ces

Mrs. les Médecins de Montpellier ; ils nous ont decillé les yeux , & nous ont appris à connoître la peste. Nous n'avons plus rien à craindre du commerce du Levant , nos Infirmeries vont nous devenir inutiles , & désormais nous n'aurons plus besoin de prendre ces gênantes précautions contre les personnes & les marchandises infectées ; la peste ne peut plus nous venir de ces contrées suspectes ; elle ne peut nous reprendre , selon M. Pons , que quand le temps d'éclorre marqué par la providence à cette fatale semence de peste , qui est répandue dans l'air , sera arrivé ; & selon Mr. Deidier , que quand les mauvais alimens & les révolutions des saisons infecteront notre bile , & la rendront verdâtre ; c'est dequoy ils nous assurent ; & quand ce malheur nous arrivera , nous n'aurons qu'à tenir ferme , faire bonne contenance , en un mot n'avoir point de peur. Mrs. Chicoyneau & Verny , nous promettent que le courage & la fermeté nous garantiront du mal , ou du moins que nous en guérirons , nous sommes d'un caractère d'esprit

ferme & constant. Que si nous ne pouvons pas maitriser cette peur, & que malgré leurs assurances, elle s'empare de nous, nous prierons Mr. Maille de venir ranimer nôtre confiance, & nous rassurer par son exemple. Si enfin nonobstant ces secours nous sommes saisis du mal, nous aurons de quoy nous consoler par la découverte de Mr. Deidier, qui nous a fait connoître cette maladie, & nous a fait voir qu'elle ne reside que dans la bile; ainsi nous n'aurons qu'à ne pas manger de mauvais alimens, à nous tenir sur nos gardes pour ne pas exalter cette bile verdâtre, ou tout au moins pour la reprimer; & si nous ne pouvons pas y réussir, nous aurons recours au sel de tartre, qui la rendra jaune & naturelle. Nous voilà donc en sûreté contre la peste, qui va devenir la maladie la plus facile à guérir.

Voilà donc tout ce que la peste nous a produit d'ouvrages & de découvertes, malgré lesquels la maladie n'en est ny mieux connue, ny plus aisée à guérir. Elle n'en fait pas moins de ravages. On voit que tous ces

Médecins ont tenu à peu près le même langage , & ont tous parlé sur le même ton ; ils avoient aparemment les mêmes raisons & les mêmes motifs ; il n'y a parmi eux que Mrs. Bouthillier & Labadie qui aient été dans des sentimens contraires , aussi n'ont-ils rien écrit : ils n'ont pourtant pas laissé que de travailler avec beaucoup d'application , de zele , & de succès. Nous ne sçaurions leur refuser ce témoignage.

CHAPITRE XXIV.

Desinfection generale.

P E N D A N T que les Medecins & les autres gens de lettres s'amusoient à écrire , Mr. le Commandant & les Magistrats étoient occupés d'affaires plus importantes & plus utiles pour le Public. Bien loin de donner dans les préventions des Medecins étrangers sur la contagion , ils considererent que ce n'étoit pas assez de voir cesser le mal , si on ne prenoit des mesures pour empêcher qu'il ne
se

se renouvela ; c'est en quoi nôtre Commandant a signalé sa prudence. Comme rien n'étoit plus propre à faire renaître la peste que les hardes & les maisons infectées, il tourna toute son attention de ce côté-là, & il l'étendit même jusqu'aux Eglises, dont on avoit été obligé de remplir les caveaux dans le fort de la mortalité. Il y avoit donc trois sortes de désinfection à faire, celle des hardes & meubles, celle des maisons, & celle des Eglises. L'entreprise étoit difficile : désinfecter toute une grande Ville, où il étoit resté fort peu de maisons saines, tous les meubles de ces maisons suspectes, toutes les hardes qui avoient servi aux malades, le linge & les meubles de celles qui se trouvoient abandonnées par l'entière extinction de toute la famille, par l'absence de l'héritier légitime, ou par la difficulté qu'il y avoit à le démêler. Purger toutes les Eglises & leurs caveaux de l'infection, que les cadavres pestiférés y avoient laissée ; c'étoit un ouvrage aussi difficile à ordonner que pénible à exécuter. Nous allons exposer tout ce qu'on a fait

T

pour ces desinfektions , & les mesures qu'on a prises pour y parvenir.

On s'adressa d'abord à Mrs. Chicoyneau & Verny , pour sçavoir de quelle maniere devoit se faire cette desinfektion ; ils étoient les seuls Medecins que l'on consultoit sur tout ce qu'il y avoit à faire. Ces Mrs. donnerent donc un mémoire fort étendu sur la maniere de desinfekter les personnes , les ruës , les maisons , & généralement toute sorte de meubles , hardes , linges , & utensilles. Ce mémoire est fait d'après ceux de Mr. Ranchin , & j'ose dire même qu'il rancherit par dessus. On n'y reconnoît plus dans ce mémoire ces Medecins hardis , qui nient absolument la contagion , qui disent que la peste ne se communique point , pas même en aprochant les malades , ni en les pratiquant de près ; au contraire ils y paroissent des Medecins timides jusqu'au scrupule , qui semblent craindre que quelque étincelle contagieuse restée dans les hardes infectées ne rallument l'incendie , que quelque corpuscule pestilentiel répandu dans l'air , ou accroché aux murailles ,

aux planchers , aux meubles , ne renouvelle la maladie ; jamais plus de précaution pour les détruire , ils emploient les quatre élemens , l'air , l'eau , le feu , & la chaux , qui tient lieu de la terre ; ils se servent des parfums doux & aromatiques , des acres & des forts , du vinaigre , & généralement de tout ce qui peut éteindre & consumer ce que la peste peut avoir laissé d'infection ; pour donner une preuve de l'attention scrupuleuse de ces Medecins à la désinfection , nous allons extraire un seul article de leur mémoire mot à mot , par lequel on pourra juger des autres.

„ Quant aux Mulets , Chevaux , As-
 „ nes , &c. on se contente de les la-
 „ ver souvent dans la riviere , les y
 „ faire nager , & puis les frotter :
 „ on peut même les parfumer dans
 „ l'écurie , prenant bien garde aux
 „ scelles & aux bats qu'il faudra
 „ battre & ensuite parfumer.

Le Medecin le plus credule à la communication contagieuse , pourroit-il en dire davantage ? Après cela ces Medecins n'ont-ils pas bonne grace , de nous prêcher qu'il n'y a point

Tij

436 *Relation Historique*
de contagion. Avoüons qu'ils se
jouïent de la Medecine & de la cre-
dulité du Public.

On reçût en même tems un mé-
moire de Mr. Chirac sur les parfums.
Ce sçavant Medecin remarque fort à
propos, qu'on ne doit point faire en-
trer dans les parfums des drogues
dangereuses, telles que sont l'arse-
nic, le reagal, & d'autres de cette
nature, " qui sont, dit-il, incorrigi-
,, bles, par raport à l'usage interne,
,, & qui porteroient une infection
,, particuliere, qui seroit tout aussi à
,, craindre pour les Habitans de Mar-
,, seille, que la contagion dont on
,, veut purger les maisons & les meu-
bles. Il substitue à ces drogues per-
nicieuses les plantes & arbustes aro-
matiques, qui croissent en abondan-
ce dans le Terroir de Marseille. Sur
cela on mit en délibération si on se
serviroit du parfum ordinaire de la
Ville, qui y est en usage depuis long-
tems pour les Infirmeries, & dans le-
quel entrent toutes ces drogues dan-
gereuses, ou bien simplement de la
poudre à canon: ce dernier moyen
avoit été suggeré par un Négociant

de cette Ville , qui s'étoit autrefois mêlé de Pharmacie , & qui y avoit fait une espece de fortune en 1709. à la faveur d'une essence qu'il debita pour les fièvres malignes de cette année. Il osa même présenter un mémoire là-dessus , dans lequel il prétendoit prouver que la poudre allumée dans une chambre en chassoit tout l'air infecté , qui faisoit place à un air pur & nouveau ; on voit bien qu'il n'est guère versé dans la Physique ; une pincée de poudre qu'on allume dans une chambre , ne peut qu'y rarefier l'air qu'elle contient , mais non pas le vuidier entièrement : de plus son effet est trop prompt , & se dissipe trop vite , pour pouvoir purger une maison de toute infection. Enfin un autre proposa de laver les murailles & les planchers des maisons avec du vinaigre , sans considérer que la chaux est beaucoup plus propre à détruire les miasmes contagieux ; elle est d'ailleurs un embellissement pour les maisons , au lieu que le vinaigre n'y laisseroit qu'une saleté hideuse , outre la difficulté qu'il y avoit d'en trouver une quantité suffisante.

Pour parvenir à cette désinfection générale, on commença par marquer d'une croix rouge toutes les maisons infectées. C'est alors que l'on vit bien à découvert les ravages que la peste avoit faits dans la Ville. Pas une seule rue qu'elle n'eût désolée, & très-peu où il fût resté quelque maison saine. Dans toutes les autres rues elle avoit tout ravagé de suite, & toutes ces croix rouges nous retracèrent d'abord toutes les horreurs du plus cruel massacre qu'on ait jamais vu. Sur les mémoires que nous venons de rapporter, Mr. le Commandant rendit une Ordonnance pour la désinfection le 30. Decembre 1720. qui règle la maniere dont cette désinfection doit être faite. Ce sont les Commissaires particuliers des Isles des Parroisses qui en sont chargés, & pour que la complaisance ne fit pas laisser quelque maison ou quelques hardes sans les purger; on nomma par la même Ordonnance des Commissaires généraux dans chaque Parroisse; les uns & les autres se partageoient en quatre Brigades, & chaque Brigade avoit des hommes de tra-

vail, que l'on choisit parmi ceux qui avoient eu le mal, & outre ce un homme de confiance qui entroit avec eux dans les maisons, tant pour prendre garde à ce que la chose se fit dans l'ordre qu'il faut, que pour empêcher qu'ils ne volassent rien de ce qui s'y trouvoit. Ces Brigades ainsi divisées commencerent d'agir chacune dans son département dans le mois de Janvier; & comme l'Ordonnance laissoit à chacun la liberté de désinfecter sa maison & ses meubles, ils se contentoient pour lors de visiter ces maisons désinfectées par les particuliers, & de leur faire réparer ce qui n'avoit pas été fait selon l'ordre prescrit. Mais comme il y avoit beaucoup de gens assez pauvres ou assez négligens, pour ne pas se donner ce soin, alors ils le faisoient faire eux-mêmes, & leurs peines ne furent pas mediocres.

Les gens de travail entroient dans la maison avec l'homme de confiance: ils jettoient par les fenêtres toutes les hardes qui devoient être lavées, le linge qui devoit être lessivé, & tout ce qui n'étoit pas d'une valeur à

T iiij

440 *Relation Historique.*

meriter d'être conservé, étoit brûlé dans la place la plus prochaine. Ils donnoient ensuite trois parfums dans chaque appartement de la maison, un avec des herbes aromatiques, l'autre avec la poudre à canon, & le dernier étoit le parfum fort de la Ville. Les meubles recevoient également tous ces parfums, après lesquels ils nettoyoient & baleyoient bien la maison d'un bout à l'autre, & ensuite on y passoit un ou deux blancs de chaux.

Les Commissaires particuliers avoient chacun dans leur Isle un Magasin, dans lequel ils mettoient toutes ces hardes infectées, matelas, couvertures, linges & autres, chacun avec son billet, & dont ils tenoient un exact contrôle, & sur tout celles des maisons abandonnées. Ils firent ensuite porter par les Chariots toutes ces hardes dans un enclos désigné hors la Ville, où elles étoient lavées & exposées à l'air, & le linge lessivé par des personnes échappées du mal, que la Ville y avoit mis, avec des gens de confiance pour tenir contrôle de tout, & veiller à ce

que chaque harde conserva son étiquette ; cela fait , ces hardes étoient rapportées dans un autre Magasin , pour être rendues à leurs propriétaires à la diligence des Commissaires particuliers , qui avoient aussi besoin d'en retirer les frais , dont la Ville avoit fait les avances. Ils retiroient aussi les frais des parfums de ceux qui étoient en état de les payer , & on faisoit grâce aux pauvres.

On avoit permis aux particuliers de désinfecter leurs maisons , hardes , linges , & meubles , par une Ordonnance du 10. Janvier , qui leur donnoit jusques au 15. de ce mois pour le faire , autrement que tout ce qui seroit trouvé par les Commissaires n'être pas désinfecté , seroit confisqué au profit des Hôpitaux ; mais comme on considéra que ce terme étoit trop court pour un si pénible & si long travail : par autre Ordonnance du 6. Février , on le prorogea jusques à la fin de ce mois , auquel tems tout ce qui seroit trouvé , seroit confisqué irremissiblement. Les ordres étoient trop précis , & chacun avoit trop d'intérêt à cette désinfection ,

T v

pour qu'elle ne se fit pas avec toute l'exactitude possible ; & alors ces maisons bien désinfectées , étoient marquées d'une croix blanche , qui sembloit effacer toute l'horreur que donnoit la vûe de la première marque. Quand après la désinfection , il tomboit quelque nouveau malade dans une maison , on étoit obligé de la désinfecter de nouveau , tout comme la première fois. Mr. le Commandant fit encore une Ordonnance générale pour la désinfection des Bastides dans le Terroir ; elle est du 6. Janvier 1721. Elle règle la désinfection de ces Bastides à peu près comme celle de la Ville , en l'accommodant à la situation des lieux. C'étoient les Commissaires particuliers de la campagne avec les Capitaines de chaque quartier qui en furent chargés. La désinfection y fut faite avec la même exactitude que dans la Ville. Il y avoit encore des marchandises à désinfecter. La plupart de nos Négocians font magasin du vestibule de leurs maisons , & comme en fuyant ils y avoient laissé des Domestiques pour les garder , il étoit à présumer que

ces domestiques attaqués du mal avoient pû se coucher sur ces balles : car cette maladie donne une inquiétude à se mettre par tout : en effet on avoit trouvé des morts le long des montées & dans tous les endroits des maisons. Il y avoit encore dans le Port plusieurs Bâtimens de mer , chargés de diverses marchandises , que la contagion avoit surpris & empêché de partir. Les familles des gens de mer embarqués sur ces Bâtimens , s'y étoient aussi réfugiés , où ayant été saisis du mal , ils ne pouvoient pas éviter de se coucher sur ces marchandises. Nôtre Commandant , qui portoit ses vûes & son attention aussi loin que le mal pouvoit porter sa fureur , ne crût pas devoir négliger la précaution de les désinfecter. Il fit une Ordonnance le 16. Decembre , par laquelle, en conformité de la délibération prise avec les Intendants de la santé , il regla que toutes ces marchandises sujettes à *purge* seroient portées par Batteaux dans les Isles voisines de Marseille , avec les emballages de celles qui n'y sont pas sujettes , & les voiles des Bâtimens, pour

444 *Relation Historique*

y être désinfectés à la diligence des Intendans de la santé, & aux frais des propriétaires, dont la Ville feroit les avances. Cette Ordonnance enjoignoit encore aux particuliers & aux patrons & gens de mer de venir déclarer ces marchandises suspectes, sous les peines convenables. Le tout fût exécuté avec exactitude; & par ces sages précautions on ne fût pas moins en sûreté sur mer contre le retour de la contagion que sur terre.

Il falloit aussi désinfecter les Eglises, tant celles dont on avoit rempli les caveaux des cadavres pestiférés que les autres, car il n'y en avoit point où l'on n'eût enterré quelques-uns de ces morts. Mr. l'Evêque qui n'avoit rien tant à cœur que de mettre les Eglises en état d'être bientôt ouvertes, fit une Ordonnance le 25. Janvier, par laquelle il règle la manière dont les Eglises devoient être désinfectées, par cette même Ordonnance il défendit d'ouvrir les caveaux infectés, interdit tous les Cimetieres, où l'on avoit aussi enterré des pestiférés, & il ordonne qu'il en sera fait de nouveaux dans toutes les Parrois-

ses. Les Echevins se persuadant que la désinfection des Eglises leur appartenoit , voulurent aussi l'ordonner eux-mêmes : ce qui forma quelques contestations , qui furent bientôt terminées entre des personnes qui avoient toutes la même vûe , qui étoit celle du bien public. On convint que cette désinfection des Eglises & Chapelles seroit faite par les Commissaires généraux , conjointement avec les Prêtres ou Religieux commis par Mr. l'Evêque , chacun dans leur département. La même chose fut réglée pour les Eglises & Chapelles du Terroir , où elle devoit être faite par les Capitaines , Commissaires , & Inspecteurs , conjointement avec le Prêtre à ce commis , & cela par Ordonnance du 17. Fevrier 1721. Cette désinfection des Eglises n'a consisté qu'en differens parfums qu'on leur a donné , celle des Vases Sacrés & autres Ornemens réservés fut faite par les Prêtres seuls , & d'une maniere convenable. On désinfecta aussi avec les mêmes précautions les Maisons Religieuses d'hommes & de filles où il y avoit eu des malades.

La désinfection des caveaux étoit beaucoup plus embarrassante; on craignoit avec raison que l'ouverture de ces lieux infects ne répandit de nouveau la contagion : d'un autre côté les Echevins craignoient d'être tenus à des dommages & intérêts envers les Prêtres & Religieux de ces Eglises, & envers les Propriétaires de ces caveaux ; dans cet embarras on assembla des Medecins, des Chirurgiens, des Architectes, & des Maçons, pour sçavoir de quelle maniere il falloit proceder à l'ouverture & à la désinfection de ces caveaux. Chacun y proposa son avis ; ceux qui avoient déjà avancé qu'il n'y a point de contagion, soutenoient qu'on pouvoit ouvrir ces caveaux sans danger, & y jeter de la chaux, pour consumer ces cadavres ; mais on ne s'y fia pas, & cette opinion de la non contagion avoit eu si peu de crédit, qu'on l'a toujours regardée comme une vaine idée. Les autres proposerent d'introduire dans ces caveaux, par un petit trou, les uns du vinaigre, les autres des liqueurs aromatiques, de la chaux détrempée, &c. Mais tous ces moyens

paroissoient insuffisants à consumer ces cadavres infectés. Quelques-uns vouloient qu'on fit la machine & le pavillon, qui est décrit dans le Capucin charitable, à la faveur duquel on y introduit un parfum très-fort, & extrêmement acre. Tout cela paroissoit aussi embarrassant que dangereux dans l'exécution. Mr. l'Evêque toujours soigneux de nôtre conservation, agit en cette affaire avec sa prudence ordinaire; il rapporta une consultation de quelques Medecins de la Ville, dans laquelle ils faisoient voir qu'outre le danger qu'il y avoit à ouvrir ces tombes, la chaux qu'on y jetteroit, ne pouvant toucher qu'aux premiers cadavres qui se présenteroient à l'entrée, laisseroit les autres en entier sans les consumer, & que tous les autres moyens proposés étant insuffisants, il étoit plus sûr d'abandonner entièrement ces caveaux pour un long-tems. Cette détermination fut suivie, mais il étoit à craindre que dans la suite ces caveaux ne fussent ouverts ou par oubli, ou même par avarice. Il falloit donc les fermer, en manière qu'ils ne pussent plus être

ouverts , au moins si facilement. On proposa pour cela divers expédiens , entre autres celui de relever le sol des Eglises avec de la terre qu'on y porteroit , & de les repaver par-dessus. L'expédient qui fût trouvé le plus facile & le moins dispendieux , fût celui de serrer les ouvertures de ces tombes avec de crampons de fer , & d'en boucher exactement les fentes avec du ciment , ce qui fût exécuté dans toutes les Eglises.

Il étoit pourtant difficile que dans une Ville aussi grande & aussi peuplée que l'étoit Marseille , quelque maison ou quelque appartement n'échappât à cette désinfection générale : d'ailleurs le faux bruit , qui s'étoit d'abord répandu que l'on devoit brûler toutes les hardes infectées , porta plusieurs personnes à les cacher. Telle est l'avidité des hommes , un modique intérêt leur fait souvent risquer une vie qu'ils conservent avec tant de soin. Pour prévenir cet abus presque inévitable , il fût ordonné que les Commissaires généraux feroient une seconde visite des maisons , chacun dans son département , dans laquelle

visite on fit des recherches encore plus exactes , & les parfums par tout où on les jugea nécessaires : ce qui ne fût pas inutile , car on trouva dans des caves & autres lieux cachés des amas de hardes volées ou ramassées dans les rues pendant le fort du mal. Enfin pour une plus grande sûreté on fit une troisième visite , qui purgea entièrement la Ville de tout soupçon d'infection. On ne sçauroit assez louer l'ardeur infatigable avec laquelle nos Commissaires ont travaillé à cette désinfection. Animés par le zele & par la fermeté du Commandant , ils ont rempli dignement dans ce pénible travail , & les devoirs de bons Citoyens , & ceux d'une charité bien chrétienne. Nous pouvons dire que leurs soins ne contribuerent pas peu au calme & à la tranquillité dont on commença à jouir à la fin de ce quatrième & dernier période de la peste , qui finit avec le mois de Janvier 1721. Calme si parfait , que tous les Medecins & Chirurgiens étant vacans , on pensa d'en envoyer aux Villes voisines qui en demandoient. La Ville d'Aix étoit alors fort pressée

du mal , & commençoit à manquer de secours de la Medecine. Sur le refus que firent quelques Medecins d'y aller , Mrs. Chicoyneau , Verny , & Soulier , s'offrirent genereusement à Mr. le Commandant , à qui le bon état où se trouvoit Marseille , permit de profiter d'une offre aussi avantageuse pour cette Capitale de la Province : ces Messieurs partirent donc sur la fin de Janvier pour cette Ville, accompagnés de quelques Chirurgiens & de quelques Garçons. Cependant la nôtre resta entierement libre , & ce qui est arrivé dans les mois suivans , doit être regardé plutôt comme les suites , que comme une continuation de la maladie , & ce sont ces suites dont il nous reste à parler.

CHAPITRE XXV.

Suites de la Peste.

LEs suites de la peste comprennent tout ce qui est arrivé depuis le mois de Fevrier jusques à la fin de Juin , tems où nous mettons fin à cette

Histoire. Quoique nous regardions la peste comme éteinte dans ce dernier période, cependant le mal n'étoit pas encore fini; il tomboit toujours quelque malade de loin en loin, & de quinze en quinze jours. C'est ainsi que cette maladie se dissipe petit à petit, car elle ne finit jamais brusquement. En mettant ici la fin de la peste, nous suivons l'usage du Levant, où elle est familière, & où on la regarde comme finie, quand on voit cesser la mortalité, & qu'il ne paroît plus que quelque malade en des tems fort éloignez l'un de l'autre, comme il est arrivé ici dans tous ces autres mois qui nous restent à décrire. La Ville étant bien désinfectée & entièrement purgée de toute infection, le bon ordre ne permettoit pas que l'on y souffrit aucun malade, non plus qu'à la campagne, aussi les faisoit-on enlever dès le mois de Janvier, pour les transporter dans les Hôpitaux: on fût encore plus exact dans les mois suivans. Mais de peur que la honte ou la peine que certains malades auroient pu se faire d'être transportés dans les Hôpitaux, ne les

obligeât à se cacher , & n'exposa ceux de la maison , & les autres parens & voisins à s'infecter , Mr. le Commandant toujours plus attentif à prévenir tous les abus , rendit diverses Ordonnances , pour obliger toute sorte de personnes qui tomberoient malades à la Ville ou à la Campagne , de se déclarer aux Commissaires , & ceux-ci à les faire visiter par les Medecins , & sur leur raport les faire transporter à l'Hôpital : ces abus devenant d'une plus grande consequence , à mesure que la Ville devenoit plus saine ; il renouvela ces Ordonnances par celle du premier Mars , dans laquelle il ordonne la même chose *sous peine de la vie irremissiblement.* Et enjoint aux parens & autres personnes de la maison & à toute autre , qui aura connoissance desdits malades , de les déclarer aux Commissaires , *sous la même peine , & en outre la confiscation de tous les meubles & effets de leurs maisons & bastides.* Avec de pareils ordres , il étoit difficile qu'il resta aucun malade dans la Ville. En effet on n'y en vit plus aucun : à peine en tomboit-il

quelqu'un dans le mois , & c'étoit toujours sans aucune suite pour le reste de la famille , qu'on ne laissoit pourtant pas de mettre en quarantaine dans un lieu destiné , & cela pour une plus grande sûreté. Nous avons déjà remarqué que sur la fin la maladie étoit moins contagieuse , & qu'il y avoit moins de risque à approcher les malades. Je sçai bien que les Medecins me feront mon proces là-dessus ; car enfin comment concevoir qu'une même maladie produite & entretenue par la même cause , soit moins contagieuse sur la fin de la constitution épidémique , que dans les commencemens , & dans sa vigueur ? C'est de quoi je m'embarrasse fort peu ; c'est à eux à en trouver la raison , & en attendant qu'ils l'aient trouvée , ils agréeront que je m'en tienne à l'expérience , qui en matiere de peste , prévaut à tous les raisonnemens. L'état des Hôpitaux diminuoit à vûe d'œil , & il n'étoit grossi que par les malades de la Campagne. Dans celui de la Charité , on reçût en Février 54. malades , & il en sortit 63. convalescens , au commencement de

Mars, on trouva à propos de fermer cet Hôpital, & d'en transporter le reste des malades, qui montoit à 110. dans celui du Mail. Pendant les cinq mois que cet Hôpital a subsisté, c'est-à-dire depuis Octobre jusques en Fevrier inclusivement, on y a reçu en tout 1013. malades, desquels il en est mort 545. Il est sorti pendant ces cinq mois 468. convalescens, & ces deux nombres font celui de 1013. Voilà presque la moitié des malades sauvés, c'est l'effet des bons soins & de l'application de ceux qui dirigeoient cet Hôpital, & de ceux qui y traitoient les malades. La diminution du mal ne fût pas moins sensible dans l'Hôpital du Mail, car on n'y reçût en Fevrier que 33. malades de la Ville, & 91. du Terroir, en tout 124. Il en mourut de ceux-là 15. & de ceux-ci 53. en tout 68. par où l'on voit que l'on commençoit à jouir du calme que la diminution insensible de la maladie sembloit nous promettre d'un mois à l'autre.

Cependant le secours du bled que le Souverain Pontife nous envoyoit,

étant arrivé, Mr. l'Evêque se mit en état de le distribuer aux pauvres, & pour le leur rendre plus commode, il trouva à propos de le convertir moitié en pain & moitié en argent, faisant distribuer l'un & l'autre dans les Parroisses de la Ville, & dans tous les quartiers de la campagne; & pour nous donner lieu de marquer nôtre reconnaissance envers nôtre bienfauteur; par son Mandement du 15. Fevrier, il ordonna des prieres pour le Souverain Pontife, qui ont continués jusqu'à Pâques: il en ordonna encore après sa mort, & de plus un service solennel dans toutes les Eglises. Non content d'entretenir toujours l'esprit de pieté dans les fidèles, il voulut nous donner encore des preuves bien marquées de son zele pour la santé publique, considerant que dans un tems de maladie, le maigre & les mauvais alimens peuvent être à plusieurs une occasion de la contracter; par son Ordonnance du 24. du même mois, il nous permit l'usage de la viande quatre jours de la semaine, substituant à cette abstinence l'obligation de faire certai-

nes prieres particulieres, & cela après en avoir conféré, dit-il, avec des Casuistes & des Medecins : en se relâchant ainsi de la severité de l'abstinence du Carême, il tâcha de fléchir la colere du Ciel par les exercices de pieté les plus propres à l'appaiser, & à inspirer aux fidèles des sentimens de componction & de pénitence : le 4. Mars il commença une neuvaine à St. François-Xavier dans l'Eglise des PP. Jesuites de St. Jaume, pour obtenir par l'intercession de ce Saint la cessation de nos maux ; & le 21. du même mois il en commença une autre au Sacré Cœur de Jesus, dans l'Eglise des PP. Capucins, pendant laquelle il fit une retraite de dix jours, portant tous les jours le St. Sacrement à l'Autel, qui étoit à la porte de cette Eglise, d'où il faisoit un discours au Peuple assemblé en foule dans la place qui est au-devant de l'Eglise ; il disoit la sainte Messe, donnoit la Communion aux Fidèles, & ensuite la Benediction du St. Sacrement. Il fit ensuite une Mission aux Soldats, leur prêchant soir & matin. La vraie charité ne cesse jamais d'agir ;
quand

quand elle n'a plus de malades à secourir, elle sçait ménager les moyens d'instruire les Fidèles & de les édifier.

Le calme de la maladie ne rassùroit pas entierement le monde ; on le regardoit encore comme l'effet de la saison ; on croyoit que le froid avoit seulement amorti la peste sans la détruire , & on attendoit le mois de Mars pour voir si le renouvellement de la saison ne produiroit point celui de la maladie. Il arriva ce nouveau mois , & dans celui-ci ni dans ceux qui le suivirent , nous n'eumes point de nouveaux troubles. Un seul malade fit quelque bruit dans la Ville au commencement de Mars. C'est la femme d'un Capitaine de Vaisseau appelé Rouviere. Elle revenoit de la Campagne , où elle avoit fréquenté dans quelque Bastide suspecte : peu de jours après son entrée dans la Ville , la voilà prise du mal , sans que ses parens s'en méfient. Ils appellent un Médecin de la Ville , qui le leur déclare ; le Commissaire du quartier lui envoie un des Médecins étrangers , qui avoit son département. Il soutient que ce n'est pas la peste , il

V

la saigne largement , & la traite comme une maladie ordinaire ; le bubon paroît , & la malade meurt , & l'un & l'autre justifient le jugement du premier Medecin. Elle avoit déjà été transportée dans l'Hôpital du Mail , & les parens mis en quarantaine , d'où ils sortirent sains & sauvés. Tout ce que fit la nouvelle saison , ce fût de nous donner des malades pestiferés d'une espece nouvelle , je veux dire les rechutes ; on étoit déjà revenu de cette prévention que le mal ne pouvoit se prendre qu'une seule fois ; car on avoit vû quelques rechutes dans le cours , dans le fort même de la maladie : quelques-unes étoient venuës , dès que le malade avoit été guéri du premier mal , & d'autres long-tems après , par des excès qu'il avoit fait ; mais les exemples en étoient si rares , qu'on les auroit aisément comptés. Elles furent plus fréquentes dans la suite ces rechutes , & sur tout dans le mois de Mars , que nous décrivons.

Il faut se rappeler ce que nous avons dit ci-dessus que dans le fort du mal , mais sur tout sur la fin du se-

cond période , & pendant le troisiéme , plusieurs avoient eu le mal benin & des éruptions si favorables , qu'elles n'avoient donné aucune supuration , ce qui doit s'entendre principalement des bubons , qui disparessoient en peu de jours , & se terminoient par une heureuse résolution , sans aucun symptôme fâcheux pour le malade. Plusieurs de ceux-là essuyèrent dans le Printems une nouvelle atteinte du mal , soit par la révolution que la nouvelle saison faisoit dans les humeurs , soit par d'autres raisons que nous laissons aux Medecins à déduire : voici ce qui donna lieu de découvrir ces nouveaux malades. On tint dans l'Arsenal un conseil pour examiner si l'on renvoyeroit les équipages des Galeres. Dans ce Conseil , un des Chirurgiens de la Marine representa que plusieurs femmes des gens de ces équipages , n'ayant eu qu'un mal léger , pourroient facilement le reprendre & le communiquer à leur mari , & que l'on commençoit à voir en Ville quelques-uns de ces malades par rechute. Mr. de Langeron , que les soins pour

la Ville n'empêchoient pas de les donner encore au service des Galeres, dit à ce Chirurgien de lui donner un memoire là-dessus ; il le fit : ce memoire distinguoit trois sortes de malades, dont il falloit craindre les rechûtes. 1^o. Ceux dont les bubons n'ayant été ouverts que par une simple ponction, sans aucune supuration complete, étoient restés fistuleux. 2^o. Ceux dont les bubons n'avoient donné qu'une legere supuration de quelques jours, dans lesquels la glande n'a été ni détruite, ni emportée, ni pourrie par la supuration. 3^o. Ceux dont le bubon n'a du tout point supuré, dont la glande est encore tumescée, & dont la matiere n'a pas été divertie par aucune évacuation sensible, ni par les purgatifs ; & il fit voir que dans ces trois cas la maladie pouvoit ressusciter, & les malades tomber en rechûte. Ce memoire fût remis à Mr. Deidier, qui par l'absence de Mrs. Chicoyneau & Verny, se trouvoit à la tête des Medecins ; celui-ci se persuadant que ce memoire avoit été donné par quelque Medecin de la Ville, crût que

c'étoit ici une occasion favorable , pour achever de les confondre , & pour confirmer les impressions que lui & ses collègues avoient déjà données contre eux par leur nouvelle doctrine sur la maladie & sur la contagion. Il convoqua dans la maison de Mr. le Commandant , & par son ordre une assemblée generale de tous les Medecins & Chirurgiens qui se trouvoient dans la Ville. On doit juger quelle fût la surprise des Medecins de Marseille de s'y voir appelés , eux qu'on avoit toujours négligé & éloigné de ces sortes d'assemblées , quelque affaire qui s'y fût traitée. Prévenus du dessein de ce Professeur , ils ne laisserent pas de s'y trouver.

Dans cette assemblée , Mr. Deidier fit lire le memoire par un des plus jeunes Medecins étrangers , qui après cette lecture , ouvrit les opinions par un discours préparé & appris par cœur , dans lequel il s'efforça de prouver que l'Auteur du Memoire ne paroissoit pas initié dans les principes de la Medecine , & de la veritable Chymie , que les ferments se détruisant par la fermentation , & les ma-

lades énoncés dans les trois cas du Mémoire , ayant souffert une fermentation par la fièvre pestilentielle , ce ferment étoit détruit en eux , & ne pouvoit plus ressusciter. Tout le reste de son discours ne roula que sur ce principe , & il fût débité avec un air de confiance , qui lui promettoit les suffrages de toute l'Assemblée. Après lui Mr. Deidier opina , en confirmant ce qu'avoit dit ce Medecin , & se contentant d'ajouter à ces raisons-celle qu'il tira de l'honneur de la faculté , par laquelle il invita tous les autres à se réunir en un même sentiment ; ce qu'ils firent tous , à la reserve des Medecins de la Ville , qui crurent ne devoir oposer à ces brillantes raisons , que l'expérience qui doit seule décider des cas de peste.

Si quelque connoissance de Physique pouvoit nous donner droit d'entrer dans ces mysteres de Chymie , que l'Auteur du Mémoire avoit paru ignorer , nous remarquerions volontiers qu'il n'est pas generalement vrai que les ferments se détruisent par la fermentation , ils ne font quelquefois que s'engager dans des sels contrai-

res comme dans des gaines , avec lesquels ils composent un troisième sel , ou bien ils s'embarassent dans des matieres visqueuses ou sulphureuses , qui les lient comme des entraves , & dans ces deux cas ils peuvent se débarrasser & ressusciter de nouveau , ou par leur propre mouvement , ou par l'action de quelqu'autre corps , ou par quelque mouvement étranger , qui surviendra à cette humeur. C'est ainsi que le ferment pestilentiel renaît de ces bubons , dont il est parlé dans le Memoire ci-dessus. En effet , on vit paroître dans ce mois de Mars quantité de ces rechûtes. Il est vrai qu'elles ne sont guères arrivées qu'à de petites gens , parce que ce sont ceux-là qui s'étoient le plus négligés , tant dans le traitement de la maladie , que dans les précautions qu'il falloit prendre , pour en prévenir le retour. On en peut juger par l'état de l'Hôpital du Mail , où l'on reçut dans le mois de Mars 127. malades de la Ville , & 67. du Terroir , en tout 194. on eut en ce mois dans cet Hôpital 8. morts de la Ville , & 57. du Terroir , en tout 65. ce qui fait voir

que la plupart de ces malades de la Ville n'étoient que des rechûtes, qui étoient moins dangereuses que le premier mal, & par conséquent moins contagieuses : elles n'étoient pourtant pas tout-à-fait exemptes ni de danger, ni de contagion, car on en a vû mourir plusieurs, & d'autres communiquer le mal, les femmes & les maris se les donner réciproquement.

Pour faire cesser ces rechûtes, qui étoient presque les seuls malades, qui nous restoient ; on fit afficher un Avis, par lequel il invitoit tous ceux qui avoient des restes de la maladie, à se déclarer avec offre aux pauvres de les faire traiter aux dépens de la Ville, & avec permission aux riches de se faire traiter dans leurs maisons. On assigna aux premiers un endroit, où l'on mit des Chirurgiens pour les panser & médicamenter, & par tous ces ordres si sagement réglés, malgré l'avis des Medecins étrangers, on dissipa ces restes de la maladie, qui ne finit pourtant pas si bien, que l'on ne vît encore quelque malade ; car au commencement d'Avril, un Marchand appelé Galien revenu de la Campa-

gne avec toutes les précautions prescrites par les Ordonnances du Commandant, eût quelques jours après sa servante malade, & comme on ne la crût atteinte que d'une maladie ordinaire, il l'envoya à l'Hôtel-Dieu: où sa maladie donna le change au Medecin de la Ville, qui en étoit chargé, & qui ne laissoit pas de s'en douter. Il est vrai que cette servante affectoit une contenance gaye, & qu'elle cachoit tous les symptomes, sur lesquels on l'interrogeoit: mais quelques jours après la femme du Marchand étant tombée malade, on ne douta plus que la servante ne fût aussi attaquée du mal, qui ne tarda pas à se manifester par un bubon, dès qu'elle fût à l'Hôpital du Mail, où elle fût portée, & où elle mourut peu de jours après. On y porta aussi la maîtresse, qui fût plus heureuse que la servante. Pour prévenir ces méprises, qui étoient presque inévitables dans un tems, où le mal radouci ne se montrait pas d'abord dans sa violence naturelle, on établit un Hôpital d'entrepôt dans le Couvent de l'Observance, où les malades suspects

étoient portés avant que d'aller à l'Hôtel-Dieu, & où on les laissoit quelques jours, pour donner au mal le tems de se mieux déclarer. Tant on étoit attentif à prévenir tout ce qui pouvoit favoriser le retour de cette funeste maladie.

On avoit lieu néanmoins de se rassurer dans le mois d'Avril, car les maladies ordinaires qui avoient cessé pendant la peste, commencerent à reprendre le dessus, & à reparoître selon le cours ordinaire; il s'éleva même en ce tems-là une nouvelle maladie, qui fut comme épidémique, c'étoient des érysipeles qui paroissoient être une suite de la peste: car les Medecins disent que la peste finissant, dégenere toujours en quelque maladie maligne, comme fièvre maligne, petite verole, &c. La nôtre parut donc avoir dégénéré en érysipeles, rougeoles, & autres maladies, avec des éruptions cutanées: elles ne furent pourtant pas funestes, car presque tous les malades guériffoient: l'état de l'Hôpital des pestiférés diminua considérablement ce mois ici, car il n'y entra que 19. ma-

lades de la Ville , & 65. du Terroir , en tout 84. dont il en mourut 13. de la Ville , & 57. du Terroir , en tout 70. La proportion qu'il y a toujours eüe entre la Ville & le Terroir , par raport au tems que le mal y a commencé , nous fait voir que le nombre des malades de la Campagne ne fût grossi ce mois ici que par les rechûtes semblables à celles qui avoient paru dans la Ville le mois précédent. Tout cela pourtant ranima la confiance du peuple , qui commença à se répandre & à se communiquer plus librement. Mais les Fêtes de Pâques aprochant, Mr. l'Evêque ne trouva pas à propos , de se trop confier à cette libre communication , & il différa le devoir de la Communion Paschale jusques à la Fête de l'Ascension. On commença pourtant dès la Semaine Sainte à célébrer l'Office Divin dans routes les Eglises portes fermées ; & le jour de Pâques , le peuple emporté par un zele de devotion , & par une pieuse avidité d'entendre l'Office Divin , fit irruption en plusieurs Eglises , & sur tout à la Cathédrale , & s'y assembla en foule.

Mr. le Commandant craignant les suites de cette grande communication dans des lieux enfermés , fit mettre le lendemain des Gardes aux portes des Eglises , pour empêcher le peuple d'y entrer , & Mr. l'Evêque , pour satisfaire en quelque maniere à ces pieux empressements , dit la Messe ce jour-là à un Autel dressé au milieu du Cours , & continua de la dire les jours de Fête , & les Dimanches suivans , tantôt à l'une , tantôt à l'autre de nos Places publiques. Il voulut bien même ne pas interrompre l'ancienne coutume qu'il a de porter le Viatique à tous les malades dans chaque Paroisse , pendant la quinzaine de Pâques.

Le mois de May fût encore plus tranquille ; le monde se répand toujours avec plus de liberté , les femmes sortant de leurs retraites , commencent à orner nos ruës , & à faire cesser cette affreuse solitude , qui les rendoit si tristes ; elles fréquentent les promenades , & rendent au Cours & au Port leurs embellissemens ordinaires. Les assemblées sont ouvertes , les cotteries se réunissent , on renoue les

parties de plaisirs ; en un mot , on commence à se rendre les devoirs d'amitié & d'honnêteté , que la contagion avoit entièrement abolis. Nos Citoyens que la crainte du mal avoit dispersé dans les Provinces voisines , se rendent à leur famille & à leur Patrie , les uns pour y venir reprendre leurs affaires , les autres pour recueillir des successions imprévûes : bientôt la Ville reprendroit son ancien lustre , si la terreur du mal répandue dans tout le Royaume , portée même chez les étrangers , ne tenoit encore son commerce suspendu. Les Négocians impatiens de le renouer , & de reparer leurs pertes , s'assembloient tous les jours auprès de la Loge , quoique fermée , & y traittent les affaires en pleine rue. Ce ne sont plus ces vastes projets , ni ces grandes entreprises , qui inondoient les pays lointains de nos marchandises. On n'y fait plus que de petites négociations capables d'entretenir , mais non pas d'avancer la fortune d'un Marchand. Ce commerce ainsi resserré fit comprendre de quelle importance il est de prévenir un malheur , qui après

l'avoir tout-à-fait interrompu pendant sa durée , le contraint & le borne encore pour plusieurs années.

Il ne paroît point dans ce mois de malades de considération , quelques-uns de la Campagne , quelques rechûtes en Ville , & quelque nouveau de loin en loin. L'Hôpital des Pestiférés se ressent de cette diminution ; on n'y reçoit que 52. malades de la Ville ou de la Campagne , & on n'en perd que 39. La plupart de ces malades & de ceux du mois suivant , ne sont pas dans le cas de peste ; car toutes les maladies venoient alors avec quelque éruption cutanée , qui dénuée des autres symptômes internes , ne pouvoit pas caractériser une véritable peste. On pense déjà à remercier les Medecins & Chirurgiens étrangers , qui depuis long-tems ne faisoient que grossir le nombre des gens oisifs dans les promenades publiques , & ne s'occupoient qu'à recueillir les fruits de leurs travaux passés. On demande des Passeports pour eux à Mr. de Roquelaure Commandant en Languedoc , qui leur assigne un lieu de quarantaine dans cette

Province. On rapelle d'Aix Mrs. Chicoyneau , Verny , & Souliers , pour qu'ils puissent s'embarquer avec les autres ; & comme ils viennent d'une Ville moins saine que Marseille , ils ne sont reçus que dans les Infirmeries. Ils partirent donc tous ensemble , pour aller faire quarantaine dans un Port sain de cette Province ; ce fût à la Ciotat , où ils commencèrent à prêcher leur doctrine relâchée sur la contagion , dont ils ne rapporterent d'autre fruit , que le chagrin de se voir resserrés par une bonne barriere , & sequestrés de tout commerce avec les habitans de cette Ville, tant cette doctrine trouva de créance dans leurs esprits.

Enfin dans le mois de Juin on fût presque entierement rassuré sur la crainte du retour de la maladie , surtout quand on vit passer toutes les revolutions des saisons , sans qu'elle parut ressusciter. On vit passer le tems du solstice , & la St. Jean , sans aucun nouveau trouble. Il n'y avoit plus dans l'Hôpital des Pestiferés que 43. malades , presque tous convalescens ; on n'y en avoit reçu jusqu'alors que

26. ou de la Ville ou de la Campagne, parmi lesquels il y avoit plusieurs rechûtes & quelques scorbutiques; enforte qu'il n'y avoit parmi eux que très-peu de nouveaux malades pestiferés, & il n'y mourut en ce mois que 20. malades; cependant cette securité fût un peu alterée par huit nouveaux malades, qui tomberent du 25. au 29. Chacun crût voir la peste se rallumer par les chaleurs de l'Eté dans tous les quartiers de la Ville; on commence déjà à faire de nouveaux préparatifs pour repartir & se retirer à la Campagne; mais ils devinrent inutiles par les nouvelles attentions que l'on donna à tous ces malades, lesquelles firent reconnoître que la plupart n'étoient pas de véritables cas de peste, ce qui rassura toute la Ville. Comme nous n'avons donné l'état de l'Hôpital du jeu de Mail que par mois, nous avons crû devoir les réunir ici. Depuis le 4. Octobre qu'il fût ouvert jusques au dernier Juin, qui est la fin de nôtre Histoire, on reçut dans cet Hôpital des Pestiferés 1512. malades, dont il en est mort 820. Tout le reste ayant eu

reusement rechapé par les soins des Directeurs , & par l'aplication du Medecin & des Chirurgiens.

Il nous resteroit à rendre un compte exact du nombre des personnes que la peste a fait perir dans cette Ville. Nous nous flattions de pouvoir le donner sur le dénombrement que les Commissaires en ont fait dans toutes les Parroisses ; mais la maniere dont on a procedé à ce dénombrement , ne nous permet pas de nous y tenir. Dans quelques Parroisses on n'a pris que le nom de ceux qui sont morts dans les maisons & dans la rue , à la vûe des voisins , & on n'a pas marqué ceux qui s'étant dispersés , sont morts en d'autres rues , dans les Places publiques , à la Campagne , dans les Hôpitaux , & en d'autres maisons où ils s'étoient retirés. Quelques Commissaires ayant voulu repasser leur département , ont trouvé des omissions considerables. Il étoit même difficile que dans ces maisons où il y avoit plusieurs familles très-nombreuses , un seul qui est resté pût se rappeler tous ceux qui les composoient. Combien de maisons de suite entie-

rement désertes , où tout avoit péri ? Quelle aparence que les voisins les plus éloignés pussent sçavoir le nombre de toutes ces familles éteintes ? Combien d'étrangers , de gens inconnus , d'autres qui n'avoient point de domicile fixe , ni de demeure certaine ? Combien de gens obscurs , inconnus aux plus proches voisins ? Combien d'enfans entre les mains des Nourrices dispersées , & ignorés de tous les voisins. Tous ces gens-là manquent dans ce dénombrement , qui a été fait dans toutes les Parroisses , & qui se monte à 30000. ames ; ainsi en y ajoutant tout ce qu'on voit y manquer , nous pouvons , sans rien exagerer , le faire monter à 40000. Celui du Terroir va tout au moins à 10000. ce qui feroit en tout 50000. ames. On trouve à peu près le même nombre , quand on fait ce dénombrement par un calcul proportionnel sur le nombre des morts , dont on avoit tenu un compte exact jour par jour jusques vers le 15. du mois d'Août , en suivant les proportions , selon lesquelles la mortalité est allée croissant jusques au 15. Septembre ,

& de là toujours en diminuant jusques à la fin de la contagion.

Mais pour donner une idée encore plus juste de cette mortalité générale, il n'y a qu'à la regler à proportion sur celle des differens Corps des Arts & Métiers. Nous allons en rapporter quelques-uns, qui serviront d'exemple & de regle. De cent Maîtres Chapeliers fabricants, il en est mort cinquante trois. De trois cens Garçons, qu'on appelle communément Compagnons, qui étoient dans la Ville, les autres ayant fui, il n'en est resté que trente. Il est mort quatre vingt quatre Menuisiers, sur cent trente-quatre qu'ils étoient. Les Tailleurs qui étoient au nombre de cent trente-huit, ont perdu soixante dix-huit Maîtres. Les Cordonniers qui étoient au nombre de deux cens, il en est mort cent dix; & les Savetiers sont réduits à cinquante de quatre cens qu'ils étoient. De cinq cens & quelques Massons, il en a péri trois cens cinquante. Si nous descendons dans les états plus bas, comme les Crocheteurs, les Porteurs de Chaises, &c. nous trouverons qu'à peine il en

est resté de six parts une. C'est bien pis de leurs familles, car les femmes & les enfans étoient bien plus susceptibles du mal que les hommes: on peut juger, par là quelle a été la mortalité générale qu'on peut assurer avoir enlevé la moitié de nos Habitans.

Enfin le jour de la Fête de Dieu, qui étoit le 12. Juin, on fit la Procession générale du St. Sacrement, à la maniere ordinaire, avec un grand concours de peuple, à qui on ne permit pourtant pas d'entrer dans l'Eglise. Les Parroisses firent aussi leurs Processions particulieres dans le cours de l'Octave; & le 20. du même mois, jour auquel Mr. l'Evêque avoit indiqué la Fête du Sacré Cœur de JESUS, qu'il avoit voüée solennellement dans le mois d'Octobre, par son Mandement inséré cy-dessus; ce jour-là, dis-je, il fit célébrer cette Fête avec toutes les solemnités que l'Eglise pratique en semblables occasions. Il fit encore une Procession générale, dans laquelle il porta le St. Sacrement, suivi d'une foule de peuple, dont la communication ne cau-

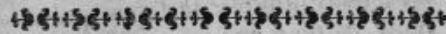
fa point de nouveaux désordres. Ainsi ce calme , qui se souûtenoit depuis le mois d'Avril, malgré les communications les plus libres , malgré toutes les revolutions des saisons, fit regarder la contagion comme finie depuis ce tems-là. En effet le retour des maladies ordinaires dès le mois d'Avril , l'aparition de quelques autres dans lesquelles la peste a coûtume de dégénérer en finissant , l'heureuse liberté avec laquelle on aprochoit les malades , qui ne paroïssoient que de loin en loin , nous confirmerent non seulement la cessation de la peste , mais encore celle de toutes les suites. Cependant la peste semble donner toujours le ton à toutes les autres maladies , elles retiennent encore quelque caractère du mal dominant , ce qui donne quelquefois le change à ceux qui sont commis à la visite des malades , & leur fait prendre pour peste ce qui n'en est qu'une suite très-éloignée , sans considerer qu'un seul symptôme dénué de tous les autres, ne suffit pas pour caractériser la maladie ; néanmoins ces sortes de malades sont sequestrés , & leur

enlèvement excite de tems en tems quelque trouble dans la Ville , mais on se rassura dans la suite , & on distingua les malades pestiferés de ceux qui n'étoient atteints que d'une maladie ordinaire , quoi qu'elle pousse en dehors quelque éruption cutanée , & qu'elle emprunte quelque symptôme de la maladie contagieuse. Toutes ces raisons semblent nous permettre de regarder la contagion comme finie au mois de Juin ; quelques malades qui pourroient encore survenir du caractère de ceux , dont nous venons de parler , ne sçauroient faire une continuation de la maladie. Puisqu'on a vû des pestes passées traîner après elles de longues suites , qui donnoient de tems en tems quelques allarmes , comme nous avons eû depuis quelque mois , mais qui n'ont jamais marqué un véritable retour de la maladie , ni une rechûte générale. Nous espérons que le Seigneur voudra nous en garantir , & que le bon ordre qui regne à présent dans la Ville , nous mettra à couvert de ce nouveau malheur.

Ainsi finit cette peste si rapide dans ses progrès , si violente par les accidens , si terrible par les ravages , si ruineuse par sa durée, si funeste à tant de familles; cette peste qui a enlevé la moitié de nos habitans , & a laissé le reste dans le deuil & dans la désolation , qui a fait en même tems un triste désert d'une Ville la plus peuplée , & a réduit dans la dernière misère un peuple glorieux de son opulence & de ses richesses. Il doit sa délivrance , & la cessation de ce terrible fleau à la miséricorde du Seigneur , qui a bien voulu apaiser sa colere aux vœux de son Evêque , à la sagesse d'un Commandant , à la vigilance des Magistrats , au zele des Citoyens qui les ont assistés , aux prieres & aux aumônes des gens de bien , à celle du Souverain Pontife d'heureuse mémoire , de plusieurs Evêques du Royaume , aux soins d'un Intendant toujours attentif à toutes les nécessités, enfin aux liberalités de l'illustre Prince qui nous gouverne , & aux nouveaux secours qu'il vient de nous accorder. Heureux si le souvenir de nos malheurs passés

480 *Relation Historique*
peut nous servir de regle pour l'ave-
nir, nous inspirer de sages précau-
tions, & nous être un motif, pour ne
plus irriter la colere du Seigneur.

F I N.



OBSERVATIONS

Sur la maladie contagieuse de Marseille.

ON ne se propose que de donner quelques Observations générales, fondées sur des faits & des expériences bien averées; c'est pourquoi on n'entrera ici dans aucun examen sur la nature du mal & sur sa cause, ni dans aucune explication des symptômes; on ne rendra pas même raison des changemens frequens qui arrivent dans le cours de la maladie, ni des observations qu'on en a faites; toutes ces choses se présenteront d'elles-mêmes à ceux qui sont initiés dans nos misteres: on se dispensera encore de marquer l'origine du mal, & d'en suivre les progrès, cela est tout-à-fait étranger & inutile au but qu'on se propose; on va seulement en distinguer les périodes, & en marquer le tems, parce qu'ils influent dans la connoissance de la maladie.

Elle commença cette maladie au

X

commencement de Juillet chez des pauvres gens , & dans une rue qui n'est habitée que par de menu peuple. Le premier malade n'eût qu'un simple charbon ; quelques jours après d'autres dans la même rue furent atteints de fièvres , qu'on crût simplement malignes avec des pustules gangreneuses , & moururent.

Insensiblement le mal pullula dans cette rue , les symptômes de malignité , & les marques extérieures de contagion se multiplièrent avec les malades , jusques à ce que la chose éclatât par une plus grande mortalité en un même jour , ce qui fut environ le 20. de ce même mois.

En peu de jours le mal se communiqua dans les rues voisines ; & à l'entrée du mois d'Août il fut répandu dans tous les quartiers , avant le 10. du mois presque dans toutes les rues , & enfin au milieu du mois presque dans toutes les maisons de la Ville ; tout le reste de ce mois , & pendant tout Septembre , la maladie a été d'une violence extraordinaire , & a fait un affreux carnage.

Dans le mois d'Octobre le mal

s'est adouci, il a été moins mortel, & le nombre des malades moins grand, ce qui alla toujours en diminuant les mois suivans. On peut donc fixer le premier période du mal, ou ses commencemens, au mois de Juillet; le second ou sa vigueur, à ceux d'Août & de Septembre; le troisième, à celui d'Octobre & de Novembre; & le quatrième, à ceux de Decembre & Janvier: ce qui a paru les mois suivans, a plutôt été les suites qu'une continuation du mal.

Tout ce que nous avons à dire sur la nature de la maladie, c'est qu'il n'y en eût jamais de plus maligne, de plus contagieuse, ni de plus funeste; & on ose assurer, que de toutes celles que les Historiens rapportent, que les Auteurs de Medecine décrivent, & que nos Négociants & nos gens de mer ont vû dans les différentes Contrées du Levant; aucune n'a été si rapide dans ses progrès, ni si violente dans ses effets que celle-ci.

Il est évident que la cause de ce mal n'est autre qu'un venin qui se communique par contagion. Nous laissons dire à ceux qui ne voient la

maladie que de loin , que c'est une fièvre maligne ordinaire causée par les mauvais alimens , & par la misère , comme étoient celles qui ravagerent certaines Villes du Royaume il y a quelques années ; ce n'est plus le bas peuple qui a souffert par la disette , que l'on voit attaqué de ce mal , c'est toute une Ville , & ceux qu'un état aisé avoit garanti des incommodités de la disette , n'ont pu se sauver de l'incendie générale. Toutes ces grandes idées des systèmes modernes s'évanouissent à la vue de nos malades , & la theorie la plus raffinée se trouve déconcertée , quand il faut mettre la main à l'œuvre.

Il seroit difficile de déterminer la nature de ce venin à la maniere dont il agit dans le sang : accoutumés à tout rapporter à nos idées , & ne connoissant que deux manieres dont le sang peut être altéré & se corrompre, on demandera d'abord si ce venin dissout le sang , ou bien s'il le fige & le coagule. La bizarrerie des symptômes a fait qu'on n'a pu s'assurer précisément ni de l'un ni de l'autre , & que même on a crû voir ces deux

états du sang se succéder souvent dans le même malade; on n'a pas pû fonder aucun jugement solide sur la vûë du sang dans la palette, ayant paru dans les uns d'une consistance naturelle, dans les autres peu lié & plus liquide, & dans d'autres tout-à-fait coïeneux & inflammatoire, dans les uns tout-à-fait figé, en sorte qu'il n'en sortoit pas une goutte par l'ouverture de la veine, dans les autres entierement dissous & fondu. Mais comme on ne doit pas croire que le sang ne soit susceptible que de ces deux sortes d'alterations que nous connoissons, & qu'il peut y en avoir une infinité d'autres que nous n'avons pas encore découvertes, il est probable que ce venin altere le sang & le corrompt d'une de ces manieres qui nous sont inconnuës, nous laissons à des Physiciens plus curieux & plus habiles à la deviner.

Il n'est pas moins difficile de déterminer la nature de ce venin, la même variété des symptômes rend incertains tous les raisonnemens que l'on pourroit faire là-dessus; cependant comme ses effets les plus ordinaires

sont les irritations , les chaleurs , les agitations violentes , on peut croire qu'il tient de la nature de l'acre. Nous passons légèrement sur des choses qui sont hors des bornes que nous nous sommes prescrites.

L'ouverture des cadavres n'a rien découvert de particulier sur la nature du mal , ni sur sa cause : dans les uns tout a paru dans un état naturel , & dans les autres on n'a trouvé que quelques legeres inflammations dans le bas ventre , qui étoient certainement les dernieres productions de la maladie.

Elle est souvent précédée cette maladie de dégoût , de nausées , & de vertiges , de douleurs dans les jambes ; quelquefois elle saisit brusquement sans aucune incommodité précédente ; elle se déclare presque toujours par un petit frisson , par des maux de cœur , des nausées , des vomissemens , & le mal de tête , ou des vertiges & des étourdissemens : à ce frisson succede une fièvre des plus vives & des plus fortes , avec une chaleur acre & brûlante. La violence du mal répond toujours à celle des symptômes qui l'annoncent , en sorte que

si le froid est long, le mal de tête & le vomissement violens, on doit s'attendre à une grande maladie : quelquefois ce mal a commencé sans aucun symptôme par une petite fièvre, qui véritablement augmentoit bientôt ; & ces heureux commencemens étoient presque toujours d'un bon augure pour le malade.

On voit par-là que nous n'avons eu que deux sortes de malades, sans entrer dans des distinctions scrupuleuses, qui en multipliant les especes du mal, ne servent qu'à en donner des idées plus confuses, bien loin de l'éclaircir. Les uns avoient le mal benin & léger, les autres l'avoient violent, les uns & les autres avec ou sans éruptions extérieures. Nous n'avons rien à dire des premiers, ils guériffoient d'eux-mêmes, & presque sans aucun secours de l'art ; car ceux qui ne pouffoient rien au-dehors, voyoient terminer leur fièvre en quatre ou cinq jours par un doux purgatif, ou par une sueur qui succedoit à l'opération d'un léger émetique, quand il avoit été indiqué. Ceux en qui la nature faisoit un généreux effort pour se-

couier le joug du venin , avoient le plaisir de voir leurs bubons venir d'eux-mêmes à une heureuse supuration , ou presque sur le champ , ou bien long-tems après dans 20. 30. jours, sans que pendant tout ce tems-là ils ressentissent aucune incommodité : d'autres encore plus heureux les voyoient disparoître & se refoudre insensiblement , sans user d'aucun remede ni d'aucun purgatif , & cela sans aucune incommodité , & avec une parfaite intégrité de toutes leurs fonctions ; mais ceux-là faisoient le plus petit nombre , quoi qu'on en dise : car si on considere qu'il n'a pas échappé la moitié des malades , & que parmi ceux qui ont été sauvés , plusieurs ont eu le mal violent , on reconnoitra aisément que cette première sorte de malades ne peut pas avoir été si nombreuse.

La seconde espece de malades a éprouvé toute la rigueur du mal , les uns par des morts subites , sans antécédente ; les autres par des morts d'une maladie promptes , en six ou huit heures de maladie , d'autres en 24. heures , & le plus grand nombre en deux ou trois jours , & c'étoient

ceux qui ne pouffoient rien en dehors ou qui ne pouffoient que des éruptions foibles & incapables de les dégager , & cela dans le premier & second période du mal , quand la maladie alloit au-delà de trois jours , elle donnoit un peu plus d'esperance , sur tout quand c'étoit à la faveur des éruptions exterieures ; ce qui est devenu plus frequent dans le troisième période , & ceux-ci alloient un peu plus loin jusqu'au quatrième , au cinquième , ou au sixième jour , & alors si les éruptions se souvenoient , ils se tiroient d'affaire ; mais si au contraire elles s'affaïssoient , ou qu'elles disparussent , ces malades mouroient aussi cruellement que les autres.

Quelques-uns mouroient sans aucun symptôme sensible , & avec un pouls presque naturel , & ne se plaignant que de foiblesse & d'abattement ; ils avoient pourtant des yeux étincelans & le regard égaré , aussi se mésoit-on toujours de cette fausse tranquillité du malade : d'autres après une entière cessation des symptômes les plus violens , & se sentant tout-à-fait bien , mouroient dans la nuit ou

le lendemain, sans qu'on pût reconnoître aucune cause manifeste d'une mort si imprévüe.

Quand la maladie se terminoit heureusement, c'étoit ordinairement au huitième jour, ou tout au plus tard au dix, que la fièvre cessoit; & si elle alloit au-delà, c'étoit par la résistance de quelque symptôme, qui demandoit une curation particuliere.

La vigueur de l'âge & du temperamment ne servoient qu'à rendre le mal plus violent & plus mortel, comme la foiblesse de l'âge, du sexe, & du temperamment, rendoit plus susceptible de cette maladie; aussi avons-nous vû les enfans & les femmes pris les premiers dans toutes les familles, & sur-tout les femmes enceintes, qu'on a eu le chagrin de voir périr presque toutes. Ce mal n'a épargné aucun âge, il a attaqué toute sorte de personnes depuis les enfans de lait jusques aux vieillards, il a pourtant respecté, pour ainsi dire, ceux qui étoient dans un âge décrepit.

On n'a vû la langue noire qu'à fort peu de malades, mais tous l'a-

voient blanche & chargée , l'alteration étoit extraordinaire , même avec la fièvre la plus legere , sans pourtant que les malades se plaignissent de cette soif , ni qu'ils sentissent quelquefois cette alteration ; les plus malades ont les yeux vifs & étincelans , même dans les plus grandes foibleffes , & le regard affreux à peu près comme les hydrophobiques , & ces yeux étincelans étoient toujours d'un mauvais augure. C'est sans doute par-là que quelques Chirurgiens qui ont hanté le Levant , se vantent de connoître de trente pas loin , si un homme est attaqué de peste.

Les excremens de nos malades n'avoient rien de particulier , l'infection n'en étoit pas même trop grande , elle l'est beaucoup plus dans les fièvres malignes ordinaires : les urines étoient presque toujours naturelles , elles avoient souvent une pellicule huileuse au-dessus , comme celle des phtyriques : quelquefois elles sont un peu rouges & altérées le premier jour de la maladie , quand la fièvre est violente , on en a vû pourtant quelquefois d'extrêmement rouges , & pres-

Xvj

que de la couleur du sang.

On aura de la peine à croire que ces malades n'exhalent point de mauvaises odeurs, & n'ont rien de rebutant, véritablement après quelques jours de maladie, on sent une odeur douceâtre, sur tout quand le malade sue, qui est désagréable sans être trop forte ni infecte; & cette odeur douceâtre se communique à tout ce qui a servi à l'usage des malades, aux meubles & aux chambres même, & ne se perd qu'après que ces choses ont passé par l'eau bouillante, & ont été exposées long-tems à l'air.

Les symptômes qui accompagnent la maladie sont les mêmes que ceux des fièvres malignes, avec cette différence qu'ils sont ici plus violens, & qu'ils s'élèvent dès la première attaque du mal, & d'abord après le premier frisson. Tels sont l'abattement, inquiétudes, nausées, vomissemens, maux de cœur défaillance, oppression, diarrhée, hémorragies, affection soporeuse, délire, phrénésie, & ces derniers étoient les plus fréquens & les plus ordinaires, & ne finissoient guère que par la mort du

malade. Rarement on a vû des convulsions & des mouvemens convulsifs, & ces symptômes paroissoient sur tout dans ceux qui n'avoient aucune éruption, ou qui les avoient foibles & languissantes.

Quelquefois le mal prenoit en guise de fièvre intermittente par un petit frisson aux extrémités qui duroit quatre à cinq heures, & revenoit tous les jours à la même heure, suivi d'une chaleur forte avec les symptômes les plus fâcheux; aussi le second ou le troisième accès emportoit toujours le malade.

Dans le premier période du mal, & au commencement du second, les malades rejettoient quantité de vers par le haut & par le bas, sur tout les enfans & les femmes, ce qui joint à la cherté des denrées, & à l'abondance des fruits qu'il y avoit eu cette année, confirmoit nos Magistrats & nos Citoyens dans la fausse créance que cette maladie n'étoit qu'une simple fièvre maligne, causée par les mauvais alimens & par la misère.

On a vû très-peu de malades en qui la nature n'ait fait quelque es-

fort. Pour se dégager de ce venin & le pousser dehors par des dépôts ou éruptions extérieures, comme bubons, charbons, pustules, &c. ceux en qui elle ne pouffoit rien au-dehors, éprouvoient toute la rigueur du mal, comme nous l'avons déjà observé, & ils mouroient ordinairement en 24. heures ou en deux jours, quelques remèdes qu'on leur fit : ils étoient ordinairement couverts d'exanthèmes, qui étoient l'éruption la plus infructueuse, & ne servoient qu'à fonder un prognostic fâcheux : quand elles devenoient noires, elles annonçoient toujours une mort prochaine.

Les bubons sortoient aux aînes, & souvent au-dessous, & à ces glandes qui occupent la partie supérieure de la cuisse & sous les aisselles ; il survenoit des tumeurs au col, & des parotides : ils paroissoient dès que le mal se déclaroit, ou bien le second ou le troisième jour, & rarement après la fièvre finie. Les premiers n'étoient souvent d'aucune utilité, & n'empêchoient pas les progrès de la maladie, les seconds étoient plus favorables, & quelquefois véritables,

ment critiques, je veux dire avec diminution des symptômes, & de la fièvre, qui finit au terme que nous avons marqué, calmant insensiblement à mesure que le bubon s'éleve. Les tumeurs du col, & les parotides ont presque toujours été mortelles, sur tout quand elles étoient doubles, & ces malades périssent par la suffocation, quelque évacuation que l'on eût pu faire pour la prévenir; dans le premier & second période du mal, on ne pouvoit amener presque aucun bubon à suppuration; dans la suite, & sur la fin de ce même période, le mal commençant à s'adoucir, on a vu presque tous les bubons supurer, quoi qu'on n'eût pas changé de remèdes, ni de méthode. Quelques-uns après leurs bubons rentrés ont rendu du pus par les urines pendant plusieurs jours.

Les charbons & les pustules ont été dans tous les périodes du mal une éruption assez favorable & assez sûre, sur tout quand il y en avoit plus que d'un: les charbons paroissent comme les anthrax & les charbons ordinaires, & sortoient dans toutes

les parties du corps , quelquefois au commencement , quelquefois dans la suite de la maladie , souvent au-dessous du bubon . & presque toujours avec soulagement pour le malade ; on a pourtant remarqué que ceux qui venoient au col , étoient presque toujours funestes.

Les pustules s'élevent comme de petits furoncles ou bubons , en forme de pain de sucre avec une rougeur à la baze , & un point blanc à la cime : dans quelques heures ce point blanc se dessèche & devient noir , la tumeur s'étend , la rougeur diminuë , & il se forme une dureré tout au tour de la tumeur. Ces pustules sont fort douloureuses , & font un escarre comme les charbons ; elles paroissent ou au commencement ou dans la suite du mal ; & dans le troisième & dernier période , elles sortoient avant que la fièvre se déclara , & que le malade sentit aucun mal : on en a vu quelquefois sortir sur les bubons & sur les parotides , mais celles-là n'ont jamais été d'un bon augure.

On fondeoit ordinairement le pronostic de la maladie sur les symptô-

mes qui l'accompagnoient , sur l'état du poulx , & sur les éruptions ; il étoit rare de voir échaper des malades avec des symptômes violens , & sans aucune éruption critique. De même le bon ou le mauvais état du poulx décidoit aussi du fort du malade ; car ceux qui avoient le poulx bon , ouvert, fort & égal, pouvoient espérer de se tirer d'affaire avec le secours des remèdes , quelques violens que fussent les symptômes ; au lieu que ceux qui avoient le poulx petit, foible , inégal, fréquent & obscur , avoient tout à craindre , quelque léger que le mal parut , & quoi qu'il ne fût suivi d'aucun symptôme fâcheux , & souvent même avec les éruptions les plus heureuses. Elles influent encore ces éruptions dans le pronostic de la maladie : celles qui paroissent dès la première attaque du mal , sont les moins favorables ; mais celles qui ne se montrent que le troisième ou le quatrième jour , donnent plus d'espérance , sur tout quand elles sont vives & animées.

Par la seule description du mal, on voit d'abord que ce n'est point une

maladie d'un seul remede , elle varie
 autant & même plus que toutes les
 autres especes de fièvre , cette variété
 jointe à la bizarrerie des symptômes ,
 ne permettent même pas d'établir une
 methode de la traiter fixe & con-
 stante.

L'état du poulx , les éruptions &
 les symptômes déterminent seuls la
 necessité de la saignée & de la purga-
 tion ; en général celle-là ne doit être
 ni copieuse , ni fréquente , & celle-ci
 doit être toujours bénigne & legere ,
 & l'une & l'autre ne conviennent
 point quand les éruptions sont vigou-
 reuses & avancées , le tems où elles
 conviennent le mieux , c'est le pre-
 mier jour de la maladie.

Quand le poulx étoit plein & éle-
 vé , & le mal de tête violent , on
 commençoit la curation par une sai-
 gnée de six onces , suivant la force du
 poulx , l'âge & le temperament du
 malade ; rarement on a eu des indi-
 cations de la réiterer ; mais après la
 premiere saignée , si le malade avoit
 des maux de cœur , ou des nausées ,
 on lui a donné un émetique , le tar-
 tre émetique , si c'étoit un corps

plein & robuste, l'ipécacuanha, si c'étoit une personne délicate, l'un & l'autre en une dose très-petite & très-moderée.

Si l'émerique ne faisoit qu'exciter le vomissement, sans faire aller du ventre, d'abord après son operation finie, on donnoit sur le champ un léger purgatif, ou tout au moins un lavement.

Quand le poulx n'étoit ni plein ni élevé, on se passoit de saignée, & on commençoit par donner l'émerique toujours en petite dose, pour peu qu'il fût indiqué, autrement si c'étoit un corps plein, & que l'on reconnut qu'il y eût beaucoup de corruption dans les premières voies, on ne donnoit qu'un purgatif simple, on n'en a jamais donné que des benins & légers, & encore en petite dose; parce qu'on avoit reconnu que les purgatifs violens & les grandes évacuations ne diminuoient ni la fièvre, ni les symptômes, & ne faisoient que hâter la mort du malade: les légers purgatifs, comme la rhubarbe, les tamarins, la casse, la manne, & le syrop rosat, faisant toujours une éva-

cuation suffisante & salutaire ; le sé-
né même n'a jamais été employé avec
succès , & encore moins quand il a
été donné en plusieurs doses de tisa-
ne laxative. Rarement on a eu occa-
sion de purger dans le cours de la ma-
ladie , à moins qu'elle n'aye traîné
en longueur , ou que les fréquens
maux de cœur ayent continué après
l'émetique ; encore alors faut-il don-
ner la potion purgative à petites re-
prises , pour être en état de la suspen-
dre , dès que l'évacuation aura été
suffisante , c'est-à-dire , de deux à
trois selles ; si après cette première
évacuation , le malade est abatu , &
le pouls déprimé , on le ranime avec
un léger sudorifique & alexitere , au-
quel on mêle toujours un peu de dia-
cordium pour charmer l'effet du pur-
gatif.

Il est arrivé quelquefois qu'après
l'opération de l'émetique ou du pur-
gatif , la fièvre s'est ranimée , & que
le pouls est devenu plus plein & plus
élevé. En ce cas on a fait une secon-
de saignée ; quand il y a eu délire
ou assoupissement , ou que le mal de
tête a augmenté , & on l'a faite au

piéd , temperant le malade par des doses d'émulsions simples ou par une eau de poulet , prises pourtant avec moderation , de peur de trop relâcher ; car il faut dans cette maladie être toujours en garde contre la diarrhée.

Après l'émetique ou le purgatif donnés , ou même dès le premier jour , si ni l'un ni l'autre n'a pas été indiqué , on doit être attentif à observer le mouvement de la nature par celui du pouls & de la fièvre. S'il paroît trop vif & trop animé pour laisser separer le venin , & tout ce qu'il a converti en sa nature , on peut l'adoucir & le temperer par des doux délayans , par des tisanes propres, ou par les esprits acides mêlés à l'eau panée , qui est la boisson la plus ordinaire de ces malades , & celle qu'ils ont le mieux supportée : si au contraire ce mouvement paroît lent & foible , on le ranime & on le soutient par les doux alexiteres , & cela jusques à ce que les éruptions paroissent , & on continue cette attention jusques à ce qu'il en paroisse quelqu'une , & que l'on en obtienne une loüable supuration.

Les forts narcotiques n'avoient pas un succès plus heureux que les violens purgatifs, ils jettoient toujours les malades dans des foiblesses, dont ils ne pouvoient pas revenir, ou dans quelque assoupissement mortel, surtout quand on les donnoit au commencement du mal; ils suspendoient souvent les éruptions prochaines, & rapelloient les symptômes mortels; on n'en a jamais employé que de légers & en petite dose, & seulement dans le cas du délire & de la phrenésie, ou d'une agitation violente; dans les diarrhées on donnoit avec succès le diascordium mêlé avec les absorbans: on n'a jamais pû se servir des narcotiques dans les vomissemens, à cause de l'abattement & de la foiblesse qui les suivoient, on employoit plus utilement en ce cas là les délayans, ou bien le suc de citron, avec quelques grains de sel d'absynthe; les cardiaques même ne faisoient qu'augmenter l'irritation de ce symptôme & le rendre plus violent; on ne doit pourtant pas se presser de l'arrêter; car souvent le vomissement arrêté, il survenoit des tranchées &

des ardeurs d'entrailles , qui tourmentoit le malade jusques à son dernier moment , on voit assez la raison de ce changement.

De toutes les évacuations naturelles , la diarrhée a toujours été la plus funeste , à moins qu'elle n'ait été modérée , & qu'elle soit venue naturellement , sans être excitée par les purgatifs ; on en a vu quelques-uns guérir ainsi , allant seulement deux ou trois fois du ventre par jour , les hémorragies ont été également funestes , quelques-unes pourtant ont été salutaires.

L'évacuation la plus utile a été celle des sueurs , & sur tout de ces sueurs qui venoient les premiers jours de la maladie , ou après un léger émetique par la quiétude du malade , & qui ne sont excitées que par la chaleur de son propre souffle ; car celles qu'exitoient les remèdes , étoient souvent infidèles , & n'avoient quelquefois d'autre succès que l'irritation de la fièvre ; les premières arrêtoient les progrès du mal , & souvent l'emportoient tout-à-fait , en faisant disparaître les éruptions ; les dernières épuisoient

le malade , & précipitoient sa mort.

Il suit de là que les sudorifiques les plus benins étoient les plus convenables , on ne pouvoit pas aller au-delà de l'eau de chardon-benit , de la poudre de vipere , & du lilium dans les grandes foibleffes, tout autre sudorifique, comme les volatils, les forts cardiaques & alexiteres n'ont jamais fait un bon effet , à moins que le malade ne fût dans un abattement extraordinaire. Voilà d'abord un nombre infini de remedes alexiteres & spécifiques , rapportés par les Auteurs , ou proposés par les Medecins actuellement en vie , & envoyés ici de differents endroits devenus inutiles , ce qui fait croire ou que ces Medecins n'ont jamais traité de peste , ou que s'ils en ont vû , ils se sont prévenus sur des observations fausses ou incertaines.

Les opressions qui accompagnoient cette maladie ne venoient pas toujours d'un engagement dans la poitrine ; c'étoit souvent par la sueur arrêtée , par le froid que le malade prenoit en se découvrant , ou par quelque éruption extérieure rentrée :
dans

dans le premier cas , qui est celui d'un engagement de poitrine , de petites saignées convenoient , quand le poulx & les forces du malade le permettoient ; mais dans les autres cas , il ne falloit que rapeller les sueurs ou les éruptions par quelque léger sudorifique.

Il paroît par-là que rien n'est plus salutaire à ces malades que de les bien couvrir suivant la saison , & qu'ils n'ont rien de plus contraire que le froid ; aussi tous ceux qui ont eu une douce transpiration pendant la maladie, & qui ont eu soin de l'entretenir, se sont presque tous tirés d'affaire ; il seroit inutile d'entrer dans aucun détail sur le regime de vie qui convient à nos malades : on a tout dit quand on a fait voir que la maladie est des plus aiguës.

Le traitement extérieur ne doit pas être moins simple & moins benin que celui du dedans : tous ces remèdes si recherchés & si singuliers ne sont ici d'aucun usage , & tout ce grand étalage de remèdes externes , dont les Auteurs grossissent leurs livres , ne sert qu'à montrer leur igno-

rance dans ce mal ou leur mauvaise foi s'ils l'ont connu.

Aux bubons qui étoient avec inflammation on apliquoit des cataplasmes de micapanis avec le lait, ou bien celui d'herbes émollientes, aux autres une simple emplâtre de diachylum, ou quelque autre semblable, ou à leur défaut avec le pain & l'huile; on ouvroit ceux-là avec la lancette, quand ils étoient en voie de supuration, on apliquoit le caustic à ceux-ci, aux uns & aux autres, on n'attendoit jamais la maturité ni la supuration, & encore moins à ceux qui étoient durs & sans rougeur, auxquels on apliquoit le caustic, dès qu'ils lui donnoient prise, après l'ouverture de la tumeur, ou l'application du caustic, on tâchoit d'attirer une prompte supuration par les remèdes pourrissans & emplastiques, le digestif simple, l'onguent basilic, celui d'althea, le baume d'arceus, & autres de cette espece étoient les plus ordinaires & les plus efficaces avec l'emplâtre de diapalme, & ces remèdes suffisoient jusques à ce que la playe fût cicatrisée. La cruelle me-

rhode d'arracher les glandes inconnue dans cette Ville, n'y a été introduite & pratiquée que par les étrangers, & ceux qui l'avoient autorisée par leur présence, & qui en avoient vu souvent de mauvais effets, ont crû devoir la rejeter dans la suite. La suppuration bien ménagée ne manque jamais d'amener la glande, ou tout au moins de la mettre en état d'être séparée sans violence.

Dès que les charbons paroissent, pour prévenir l'enfleure & l'inflammation de la partie qu'ils ne manquent jamais d'attirer, on y applique le cataplasme anodin de mirapanis avec le lait, & on se hâtoit de les découper les uns par une simple incision en croix, les autres en les cernant tout au tour, & les autres en déchiquetant tout le tour de l'escarre, & cette manière est plus douce & moins douloureuse; l'escarre découpé, on y applique les mêmes pourrifans que cy-dessus, à moins que l'ulcère ne menaça de gangrene, alors on rapelle la methode ordinaire en pareil cas, & on anime les pourrifans.

On traittoit à peu près de la même maniere les pustules charbonneuses, quand elles n'étoient pas considerables, les onguents cy-dessus suffisoient pour détacher l'escarre, & attirer la supuration jusques à l'entiere guérison; mais quand l'assiete de la pustule étoit large & dure, & l'escarre grand, on y faisoit une incision en croix, & à celles dont la dureté étoit extraordinaire, on appliquoit un petit caustic au milieu de l'incision, & puis on la traittoit à l'ordinaire.

On a remarqué que tous ces ulceres ne souffrent pas volontiers d'être lavés, les liqueurs spiritueuses les irritent, les décoctions lenientes les relâchent, & font croître des chairs baveuses: les vulneraires & balsamiques produisent quelquefois l'un l'autre de ces deux effets, à moins que les ulceres ne dégènerent; mais alors ils rentrent dans la methode ordinaire; le vin même dessèche la playe & en supprime la supuration qu'on doit entretenir aussi long-tems que l'on peut, & tout au moins trente quarante jours, si on veut éviter les suites fâcheuses: c'est aussi pour favoriser

cette longue supuration , que l'on doit faire de grandes ouvertures , soit qu'on se serve de la lancette ou du caustic.

S'il survenoit quelque accident à ces playes , comme sinus , dépôts , inflammations , gangrenes , chairs baveuses , &c. On traite cela à la manière ordinaire , & par les remèdes les plus simples , sans qu'il soit besoin d'en avoir de particulier qui ne servent le plus souvent qu'à enrichir ceux qui les distribuent , & à répandre un air de mystère sur les choses les plus simples & les plus communes.

C'est une opinion assez commune parmi le peuple , qu'on ne peut pas prendre deux fois de suite cette maladie : c'est dans cette confiance que ceux qui en ont été guéris se livrent plus facilement au service des autres malades , & par-là cette fausse créance a son utilité : cependant cette opinion est fautive , & on a vu le contraire dans cette conjoncture , j'en ai fait moi-même une triste expérience.

Rien ne nous a tant surpris dans cette maladie que la violence & la rapidité de sa contagion , soit pour le

bien commun , soit pour nôtre intérêt particulier , nous avons redoublé nôtre attention sur cet article. Prévenus dès l'Ecole , par de celebres Professeurs , que les maladies ne sont point contagieuses par elles-mêmes , nous avons crû que c'étoit ici l'occasion de vérifier un point aussi important pour le bien public , nous n'avons pas été long-tems à nous détromper de nôtre erreur ; & les preuves que nous avons de la contagion sont si évidentes , & portent sur des faits si constants , qu'elles ne laissent aucun doute là-dessus.

Pour ce qui est du tems qu'il faut à ce venin pour se développer , quand il a une fois pénétré dans le corps : il n'y a rien de réglé , aux uns plutôt , aux autres plus tard , suivant les différentes dispositions du sang , & selon le concours des causes externes , qui le mettent en jeu & en action ; dans les uns presque sur le champ , au moins du jour au lendemain , ç'a été le plutôt : dans les autres deux , trois , quatre , cinq , six jours , &c. jusques au trente - cinquième jour , qui est le terme le plus éloigné qu'on ait pû observer.

Voilà tout ce que la violence de la maladie & le trouble de cette Ville nous ont permis d'observer. Uniquement occupés à faire des observations justes & fidèles, nous n'avons pas eu la même attention à leur donner l'ordre & l'étendue convenables, encore moins à y répandre l'érudition dont elles étoient susceptibles. Il paroît pourtant par ces observations, que cette maladie si extraordinaire ne demande que peu de remèdes très-simples & très-communs, un grand ordre dans la police, beaucoup de soins des malades, & sur tout des Medecins & des Chirurgiens prudents & attentifs; aussi avons-nous vû échoïer tous les prétendus spécifiques; car le bruit de cette maladie nous a attiré ici tous les empiriques & gens à se cret, nous avons reçu des remèdes & des recettes de toutes les contrées de l'Europe, la Cour même nous en a envoyé plusieurs avec ordre de les composer, & de les mettre en usage, rien de tout cela n'a réussi. Les grandes idées des systèmes modernes ne sont ici d'aucun usage. Quoique le mal soit vif & prompt, il ne veut point être brus-

qué, & on ne peut point par les grandes évacuations prévenir la lenteur des crises naturelles, ni en divertir la matiere. Il faut ici necessairement faire revivre le langage & les maximes des anciens, dont toute l'application étoit d'observer & de suivre les mouvemens de la nature : telle doit être nôtre attention dans une maladie qui n'est, à proprement parler, qu'un effort de la nature, ou pour mieux dire, un mouvement du sang, pour chasser un ennemi étranger.

F I N.